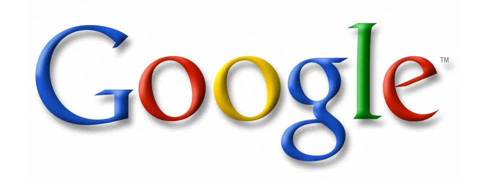


12

Mme MARIE DU SACRÉ-CŒUR

RELIGIEUSE DE NOTRE-DAME

LES RELIGIEUSES ENSEIGNANTES

ET

LES NÉCESSITÉS DE L'APOSTOLAT

AVEC LETTRE-INTRODUCTION DE Mgr L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON
ET LETTRES APPROBATIVES DE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE BESANÇON
ET NN. SS. LES ÉVÊQUES DE LA ROCHELLE, TARENTAISE
BAYONNE, AGEN, ANGOULÊME, LE PUY, PAMIERS

Avant-Propos de l'Abbé NAUDET
Préface du Chanoine FRÉMONT, Docteur en Théologie.

CINQUIÈME ÉDITION

Annotée et augmentée d'une Introduction

PARIS

A^ne^ M^on^ GAUME et Cie,

X. RONDELET ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1899



Mme MARIE DU SACRÉ-CŒUR

RELIGIEUSE DE NOTRE-DAME

LES

RELIGIEUSES ENSEIGNANTES

ET

LES NÉCESSITÉS DE L'APOSTOLAT

AVEC LETTRE-INTRODUCTION DE Mgr L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON
ET LETTRES APPROBATIVES DE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE BESANÇON
ET NN. SS. LES ÉVÊQUES DE LA ROCHELLE, TARENTAISE
BAYONNE, AGEN, ANGOULÊME, LE PUY, PAMIERS

Avant-Propos de l'Abbé NAUDET

Préface du Chanoine FRÉMONT, Docteur en Théologie.

CINQU[illegible] ÉDITION

Annotée et aug[illegible] d'une Introduction

[illegible] et Cie, [illegible]
Cie [illegible] S
[illegible]BBAYE, 3[illegible]

IMPRIMATUR

† Pierre JOSEPH
Evêque de Laval

Laval, 2 Novembre 1898.

ARCHEVÊCHÉ
D'AVIGNON

—

Nous autorisons notre chère fille, Mère Marie du Sacré-Cœur, religieuse de Notre-Dame, appartenant à la maison de Cavaillon, à faire imprimer le présent ouvrage et donnons à elle et à son œuvre notre paternelle bénédiction.

† FRANÇOIS.
Archevêque d'Avignon.

Avignon, le 15 octobre 1898.

LES PERSONNES DÉSIREUSES DE SE METTRE EN RELATION AVEC Mme MARIE DU SACRÉ-CŒUR ET D'APPORTER A L'ŒUVRE UN APPUI MATÉRIEL OU MORAL PEUVENT ADRESSER LEURS LETTRES A Mme MARIE DU SACRÉ-CŒRR, RELIGIEUSE DE NOTRE-DAME, SOIT AUX MAISONS DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME, D'ISSOIRE (PUY-DE-DÔME) OU DE CAVAILLON (VAUCLUSE), SOIT, EN CAS D'URGENCE, AUX SOINS DE M. RONDELET, SECRÉTAIRE-TRÉSORIER DE L'ŒUVRE (3, RUE DE L'ABBAYE, PARIS).

LETTRES ÉPISCOPALES

ARCHEVÊCHÉ D'AVIGNON

23 *Novembre* 1897.

Monsieur l'Abbé,

Mes nombreuses occupations et une absence qui m'a été imposée par un deuil de famille m'ont empêché de vous répondre aussitôt que je l'aurais voulu. J'ai lu avec attention et avec le plus grand intérêt la brochure que vous m'avez envoyée : « Les Religieuses enseignantes et les nécessités de l'Apostolat ». *L'auteur y expose une vérité qui devient de jour en jour plus évidente à quiconque veut ouvrir les yeux. Elle constate un fait qu'il faut savoir reconnaître ; d'ailleurs, il serait inutile et même dangereux de le dissimuler, car ce n'est pas en dissimulant le mal qu'on arrive à le guérir. Ce fait, c'est que, sous le rapport de l'ins-*

truction, nos maisons religieuses de femmes vouées à l'enseignement sont dans un état d'infériorité qu'on ne peut nier. Si nous voulons que nos communautés enseignantes conservent la confiance des familles, qu'elles gardent le prestige dont elles ont joui jusqu'à présent, qu'elles soient vraiment bien en état de remplir auprès de leurs élèves la grande mission de l'Apostolat qui leur appartient, il faut que nos maîtresses soient savantes, il faut qu'elles se présentent aux familles avec des diplômes qui soient, non seulement la consécration de leur science, mais encore de leurs aptitudes et de leur expérience dans l'art d'enseigner ; il faut qu'elles soient initiées aux nouvelles méthodes. Nous n'avons pas le droit de rester en arrière, nous devons au contraire tendre à prendre le premier rang ; agir autrement serait trahir la cause de Jésus-Christ et de son Eglise, car ce serait mettre les élèves de nos maisons religieuses dans une sorte de nécessité de nous abandonner pour aller chercher ailleurs une instruction qu'elles ne trouveraient plus chez nous suffisante. Mais le devoir des communautés enseignantes est de donner cette instruction suffisante, en donnant, en même temps, l'instruction religieuse et en formant leurs élèves à la vraie piété. C'est ce que démontre très nettement l'auteur de la brochure. Ce devoir, nos communautés sont-elles dans des conditions

à pouvoir le remplir parfaitement et comme le demande l'état actuel des choses? Non. Il faut bien le reconnaître. Il est donc nécessaire de prendre une mesure. Cette mesure nous est indiquée dans la brochure : c'est la création d'un Institut, sorte d'Ecole Normale libre pour la formation des maîtresses de nos maisons religieuses de femmes. On n'improvise pas une maîtresse. Cette création me paraît s'imposer. C'est pourquoi j'applaudis de grand cœur à la réalisation du projet formé. Je n'ignore pas que ce projet soulèvera bien des difficultés et provoquera de nombreuses objections. Mais quiconque lira la brochure reconnaîtra que l'auteur a répondu victorieusement et avec autant de clarté que de compétence à toutes les objections qui pourraient être soulevées. Il n'y a donc pas à hésiter, il faut nous mettre à l'œuvre, unir nos efforts et demander à Dieu de les bénir. Je me plais à reconnaître que ce travail est aussi bien écrit que bien pensé. Avec tous mes vœux et l'assurance de mon appui pour la réalisation du projet.

Veuillez agréer, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués en N.-S.

† François,
Archevêque d'Avignon.

A Monsieur l'abbé Naudet.

ARCHEVÊCHÉ DE BESANÇON

CABINET
DE
L'ARCHEVÊQUE

Besançon, 11 *Février* 1898.

Monsieur l'Abbé,

J'ai reçu la brochure sur « Les communautés religieuses enseignantes ».

Elle traite une question fort importante et très délicate.

Je n'ai pas à approuver le livre ou le projet, puisque je ne suis ni l'ordinaire de l'auteur ni l'évêque du diocèse où l'on semble se proposer d'établir l'Ecole normale supérieure dont il s'agit dans la pensée de l'écrivain.

Mais, quant à l'idée en elle-même, je me hâte de vous dire que je partage absolument le sentiment de ceux qui regardent comme nécessaire d'aviser à sortir, sur ce point, de la routine qui nous a déjà fait tant de mal et qui peut permettre à nos ennemis d'arriver à nous dépouiller, de proche en proche, du peu qu'il nous reste de la liberté d'enseignement.

Il y a plus de vingt ans que, sous l'autorité

d'un des grands évêques de France, j'avais essayé, sur une plus modeste échelle, de créer quelque chose d'analogue. Il ne s'agissait pas alors d'une école normale supérieure *pour toute la France, mais d'une école normale libre d'institutrices chrétiennes pour les principaux diocèses, au moins une par province. Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'ai échoué dans ma tentative. Mais cette tentative elle-même vous est un témoignage que je crois l'idée juste.*

Toutefois, comment entend-on la réaliser? C'est là qu'est la grave difficulté. La forme peut emporter le fond. Est-ce qu'on entend faire une institution générale pour toute la France? Alors quelle société se trouvera suffisamment qualifiée pour prendre l'initiative? Où les capitaux suffisants? Peut-on attendre une entente préalable? *En ce cas, où va-t-on? En outre, sur quel point établir une pareille institution? En veut-on créer plusieurs? La fondation des Instituts catholiques est une leçon.*

N'y a-t-il pas déjà, à Paris une tentative commencée dans ce sens? En ce cas, n'y aurait-il pas lieu de concentrer ses efforts sur ce point? Autant de questions qui se posent dans mon esprit.

Mais, quant au fond même de la question, oui, je crois qu'il est essentiel de tenter un

effort énergique, éclairé et indépendant de ce côté, sous peine de courir au plus grave péril pour l'enseignement des femmes.

Veuillez agréer, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mon dévouement.

† *Fulbert,*
Archevêque de Besançon.

A Monsieur l'Abbé Naudet.

ÉVÊCHÉ
DE LA ROCHELLE ET SAINTES

La Rochelle, 27 *Octobre* 1897.

Mon cher Monsieur l'Abbé,

Je ne vous renverrai votre Épreuve *qu'après l'avoir lue plus en détail et avec soin. Pour le moment, je n'en ai qu'une impression générale. La personne qui a écrit ce livre est « quelqu'un ». Son idée est belle de hardiesse, de hauteur et de promesses. La situation qui motive son projet, n'est que trop réelle et menaçante. Les remèdes proposés pour défendre le présent et sauver l'avenir sont intrinsèquement indiscutables. Mais, il y a un mais, et il me paraît redoutable, à quels obstacles n'allez-vous pas vous heurter? J'en vois de nombreux et de très*

sérieux. Pour me rassurer et croire au succès, j'ai besoin de me rappeler que vous êtes de ceux qui ne reculent pas ; que l'œuvre de Dieu finit toujours par avoir raison ; que « le Royaume de Dieu est semblable au grain de sénevé, etc., » que, par conséquent, si on sait commencer petitement, avec un très petit nombre de sujets d'élite, dans des conditions de prudence et de sécurité, qui devront être étudiées avec soin, on peut mettre avec soi les chances de succès.

Je vais vous renvoyer dans quelques jours le dépôt que vous m'avez confié.

Recevez, dès maintenant l'assurance de mon dévoué respect en N.-S.

† FRANÇOIS,
Évêque de La Rochelle.

A M. l'abbé Naudet.

ÉVÊCHÉ
DE TARENTAISE

Moutiers, 29 *Octobre* 1897.

J'ai lu attentivement cet ouvrage ; il est remarquable, et je désire qu'il soit remarqué.

L'auteur prouve surabondamment la nécessité et l'urgence de réformes, dans l'enseignement donné par les pensionnats congréganistes, Il faut le fortifier et le développer.

Les difficultés pratiques du projet proposé

par l'auteur sont inévitables ; mais je crois qu'un esprit religieux, sincère et large, peut les surmonter. Cet esprit religieux fait tant de merveilles : pourquoi ne ferait-il pas celle-là ?

† PIERRE,
Évêque de Tarentaise.

A M. l'abbé Naudet.

ÉVÊCHÉ DE BAYONNE

Bayonne, 5 *Novembre* 1897.

Cher Monsieur l'Abbé,

J'ai enfin trouvé un peu de loisir, au milieu de toutes nos fêtes, pour m'occuper de votre bon envoi : les Religieuses enseignantes. *On s'aperçoit aisément que ces pages sont le fruit d'une longue et judicieuse expérience. Elles sont éloquentes, moins par le style qui est parfait, que par leur opportunité, la force de leurs arguments, et la conviction qu'elles donnent que le temps presse et qu'il faut agir. On se prend à regretter que ces pages soient aussi nécessaires qu'elles le sont.*

Elles auront de l'écho autour de moi, car les Servantes de Marie *que vous connaissez d'ailleurs très bien, des premières, parmi les religieuses,*

sous l'intelligente impulsion de leur fondateur, le bon Père Cestac, ont conquis les brevets supérieurs, et, à peu près toutes les maîtresses du pensionnat Notre-Dame en sont munies.

Elles approuvent ce projet d'établir pour les Religieuses une école normale supérieure à l'instar de Sèvres et de Fontenay; alors que toutes les garanties s'y rencontreront pour sauvegarder l'essentiel, la vocation.

Dans le camp, qu'on appelle «l'autre», on est assez bien outillé pour ne pas regarder comme une concurrence dangereuse ce qui, de la part de la Révérende Mère Marie du Sacré-Cœur, n'est qu'une émulation loyale et généreuse, devant tourner au profit des jeunes Françaises.

Les pouvoirs publics seront assez courtois pour le comprendre. Il faut bien qu'eux aussi soient français :

Je bénis donc le projet et en souhaite la réalisation.

Votre bien dévoué en N.-S.

† François,
Évêque de Bayonne.

A M. l'abbé Naudet.

ÉVÊCHÉ D'AGEN

Agen, 10 Novembre 1897.

Mon cher Monsieur l'Abbé,

Votre livre — ou plutôt le livre que vous présentez au public — je n'ai nul besoin de vous l'apprendre, est un livre à sensation.

Il rencontrera sûrement nombre de lecteurs et de lectrices; d'aucuns et d'aucunes l'accueilleront chaudement, y liront leur pensée, leur espoir, leur rêve; plusieurs autres, sans doute, seront moins enthousiastes, réfractaires peut-être; beaucoup pourront vous mal comprendre; en tout cas — vous le prévoyez du reste, et le prédisez tout le premier — vous devez vous attendre à être discuté.

Nul ne pourra nier l'accent de franchise, de loyale conviction, d'ardent désir du bien et du mieux qui vibre dans ces pages; nul ne pourra méconnaître les droites et saintes intentions qui en ont inspiré la composition; nul n'en pourra contester la manière vive, alerte, si fine, si vivante, si éloquente; tout cela, c'est bien quelque chose, et cela suffit déjà, pour faire sortir l'ouvrage du rang des insignifiants.

Il y a aussi de la pensée : une connaissance documentée de bien des choses de notre temps, la formule de plus d'une aspiration réfléchie et de plus d'un besoin réel qui tourmentent les âmes catholiques ; beaucoup d'aperçus très étudiés, très vrais, très suggestifs, très profonds, très fortifiants, très sanctifiants ; plus d'une âme vous en remerciera et vous bénira silencieusement, car vous lui aurez redonné du cœur.

Et puis, quand l'expression des doléances, des reproches, semble avoir un peu dépassé la mesure, offensé les délicatesses de la piété religieuse, vite une restriction délicate et pieuse aussi, vient rassurer à temps et arrêter l'effarouchement qui commençait.

Que vous dirai-je encore? La lettre de Mgr d'Hulst reproduite au cours de l'ouvrage, a du poids ; elle pose des points d'interrogation dont il est bon, ce semble, de se préoccuper.

N'avez-vous pas un peu flatté l'Université ? Peut-être, dans le fonctionnement, tout ne serait pas aussi absolument parfait que sur les programmes? Je mets simplement un doute, et j'écarte tout jugement.

Encore une question : N'admettez-vous pas, au sens un peu trop littéral, les merveilles de l'éducation féminine américaine, décrites par des plumes romantiques, auxquelles d'autres, sé-

rieuses aussi, ont répondu sur le même sujet en baissant légèrement le ton?

Ceci soit dit, mon cher Abbé, et ces petites remarques faites sans vouloir préjudicier en rien à la physionomie positivement chrétienne, catholique et apostolique de l'ensemble de l'œuvre. Vous suivez les idees, vous y allez droit et sans peur, vous avez foi en Dieu, en la France, et en l'avenir. Vous aimez la lumière, vous l'appelez de toutes vos forces, non pour qu'elle reste froide lumière, mais pour qu'elle réchauffe et embrase. Ce n'est pas, je ne sais quelle intellectuelle orgueilleuse que vous voulez faire de notre France, mais une France qui trouve dans les clartés profondes de ses convictions un plus puissant ressort pour le bien... Oui, c'est l'ordre, faisons des intelligences plus richement irradiées pour faire des volontés plus fortes! Là, du fond du cœur, sont tous nos vœux.

Et à Dieu ne plaise que, dans ce grand œuvre de régénération sociale, nous oubliions la femme! la femme, foncièrement est inébranlablement chrétienne, élevée par la religieuse solidement éclairée et savamment iustruite! Que beaucoup de science puisse s'allier à la profession de la vie parfaite, ce n'est certes pas nous qui y contredirons; que l'humilité consiste à s'étouffer, à s'annihiler — quel catholique, bien plus, quel homme de sens comprenant no're catholicisme,

sans même y croire surnaturellement, signerait une pareille phrase? Vous avez en vue de fournir à la religieuse enseignante, ressource et gloire de la sainte Eglise, son dernier et très actuel complément de prestige et d'influence dans l'éducation des âmes de ses sœurs du monde, et ce but vous exaltant, comme il est juste, vous y marchez avec une hardiesse d'allure qui est bien près d'être une attraction de plus. Ceux même qui songeront à vous contredire, vous auront lu avec intérêt et ne pourront s'empêcher d'admirer combien saintement vous vous préoccupez d'une des questions les plus hautes, mais aussi les plus délicates de notre pays et de notre temps.

Recevez, cher Monsieur l'Abbé, l'assurance de mon affectueusc sympathie en N.-S.

† CHARLES,
Évêque d'Agen.

A Monsieur l'abbé Naudet.

EVÊCHÉ
D'ANGOULÊME.

Angoulême, 31 *Janvier* 1898.

Monsieur l'Abbé,

Je regrette bien d'avoir tardé si longtemps à répondre à votre lettre, et à vous donner mon appréciation sur l'ouvrage dont vous avez bien voulu m'emvoyer les épreuves : « les Religieu-

ses enseignantes et les nécessités de l'apostolat » ; *mais je tenais à lire moi-même ce travail et à n'en parler qu'en connaissance de cause.*

Tout d'abord, je ne puis vous dissimuler que cette lecture m'a vivement impressionné.

L'auteur s'est fait l'avocat d'une cause juste, et il fait toucher du doigt la plaie vive à laquelle il veut, et à laquelle il faut apporter remède. Sans doute, comme tout avocat, il force un peu les couleurs, et exagère quelquefois ; mais il n'en est pas moins vrai que sa thèse doit être prise en sérieuse considération, et le plus tôt possible.

Toutefois, est-ce bien seulement parce que l'instruction dans les couvents n'est plus à la hauteur, que l'on va aux lycées de filles ? Ce peut être une raison, mais ce n'est pas la seule, et ce n'est pas, je crois, la plus importante.

Une autre raison, c'est qu'on obéit, inconsciemment peut-être, à ce mouvement de laïcisation à outrance qui vient de mots d'ordre habilement propagés.

Une autre encore, c'est que les lycées de filles étant soutenus par les ressources budgétaires de l'Etat, font d'énormes avantages aux parents qui ne demandent pas mieux que d'en profiter.

Cependant, je suis bien d'avis qu'il ne faut pas laisser aux parents ce prétexte ou cette raison. L'affaire est grave : l'enseignement de la femme est l'arme puissante avec laquelle les habiles

comptent achever de déchristianiser notre pays (page 130).

Il s'agit, en effet, de savoir si l'éducation de la jeune fille sera rationaliste, ou si elle sera catholique.

Si donc, à raison de l'engouement actuel pour l'instruction de la femme, on se jetait, par la faute des maisons d'éducation religieuse, dans le camp adverse, quelle grave responsabilité pèserait sur elles! « Attachées à l'Eglise, elles n'ont pas le droit d'être médiocres, elles ont le devoir de l'emporter par une incontestable supériorité (page 148). » *Fortes jusqu'ici par la supériorité de leur éducation, que personne ne saurait leur enlever, il faut qu'elles le soient également par la supériorité de leur enseignement.*

Que faire pour y arriver ?

La conclusion est bien simple ; faire ce qu'ont fait nos adversaires.

Fas est et ab hoste doceri :

Créer une école normale supérieure, où l'enseignement serait donné à l'ombre de la croix du Sauveur, afin de former des maîtresses qui soient à la hauteur de celles de l'Université, et où toutes les Congrégations enseignantes pourraient envoyer des sujets, c'est la conclusion de l'auteur, et on ne peut qu'y applaudir.

Ici, commencent les difficultés. Sans doute, il y en aura. Mais la grandeur et la beauté du but,

la nécessité de leur Apostolat, fera comprendre aux supérieures qu'il faut, à tout prix, les surmonter.

Qu'elles s'entendent donc, qu'elles consultent ceux que la Providence a chargés du soin de les conseiller et de les guider, et qu'elles se mettent à l'œuvre. Il n'est que temps. Qu'elles fassent ce qu'ont fait les supérieurs des collèges ecclésiastiques.

Pourquoi n'auraient-elles pas, elles aussi, Une Alliance *des maisons d'éducation chrétienne, pour s'éclairer et discuter ensemble toutes ces questions d'éducation et d'enseignement si importantes et si intéressantes.*

On dirait que notre société ne sait de quel côté aller. Elle est indécise. A nous de la rattacher, par tous les liens possibles, à cette Eglise qui l'a faite si grande autrefois. A nous de la raffermir dans la foi à « Celui qui était hier, qui est aujourd'hui, et qui sera dans les siècles des siècles ».

Je vous prie d'agréer, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mes sentiments bien dévoués in Xto,

J. B.,

évêque d'Angoulême.

A M. l'abbé Naudet.

ÉVÊCHÉ
DU
PUY-EN-VELAY

Cabinet de l'Évêque.

Le Puy, le 6 avril 1898.

Ma Révérende Mère,

Je viens de parcourir votre beau et bon livre : « Les Religieuses enseignantes et les Nécessités de l'Apostolat », *que vous avez eu la bonté de m'envoyer.*

Je ne puis vous dire à quel point cette lecture m'a saisi et intéressé.

Ce n'est que trop vrai, ma Mère, nous ne sommes pas à la hauteur voulue dans le personnel enseignant de nos Congrégations de femmes, pour suffire aux exigences du temps et des circonstances, pour vraiment réaliser la mission d'instruction et d'éducation que nous tenons de la sainte Église et de la confiance des familles.

Nous nous sommes toujours contentés d'un minimum d'instruction pour nos maîtresses, d'un simple brevet élémentaire (les brevets supérieurs sont si rares dans les maisons religieuses!) pour les

lancer aussitôt, sans préparation pédagogique, dans un professorat qui les absorbe, qui les épuise, où le manuel tout seul les guide, où on ne sait pas leur ménager le temps strictement nécessaire pour continuer, s'approprier et développer leurs études personnelles.

Il en résulte qu'elles tombent de très bonne heure, dans une sorte de routine d'enseignement, qu'elles finissent même par oublier, ou à peu près, le peu qu'elles peuvent avoir appris.

Leurs leçons ne sont qu'une sorte de chauffage, qui fait travailler la mémoire beaucoup plus que l'esprit, qui peut, à la rigueur, suffire pour l'obtention d'un certifical quelconque d'études; mais elles ne contribueront en rien à cette formation intellectuelle, qui est la chose absolument importante, qui fait la femme vraiment supérieure, aux goûts sérieux, à l'esprit cultivé, solidement instruite de sa religion et capable d'en rendre compte aux autres, comme de s'en rendre compte à elle-même, capable de réfléchir et d'apprécier, toujours à sa place, dans quelque milieu et quelque situation que ce soit.

Votre livre, ma Révérende Mère, sera lu et relu, avec étonnement peut-être, mais avec le plus grand profit, je l'espère, je le désire vivement du moins, dans nos Congrégations enseignantes. Il donnera

à réfléchir aux Supérieures et aux Maîtresses. Dieu veuille qu'il les amène ensuite aux résolutions propres à rémédier à l'insuffisance actuelle!

Quant à l'École Normale Supérieure dont vous avez eu la pensée pour la formation de Maîtresses capables, moi aussi je l'estime nécessaire. C'est le moyen pour arriver au but. Ce n'est pas que je me dissimule les difficultés de recrutement. Mais quand jamais a-t-il été facile de réaliser une œuvre vraiment féconde? Ne devons-nous pas, du reste, avoir la confiance que Notre-Seigneur nous viendra en aide et nous donnera les auxiliaires et les ressources dont nous avons besoin.

Je ne vous dis pas, ma Mère, mon sentiment de la composition même de votre ouvrage pour ne pas blesser votre modestie. Ce n'est pas une satisfaction d'amour-propre que vous avez recherchée dans votre travail, mais uniquement la gloire de Dieu. Il vous en a déjà récompensée sans doute par les grâces de choix que votre âme pouvait désirer.

Daigne le Seigneur vous bénir, ma Révérende Mère, ainsi que votre entreprise.

Votre respectueux et dévoué serviteur,

† CONSTANT,

Evêque du Puy.

A M[me] Marie du Sacré-Cœur.

ÉVÊCHÉ
DE
PAMIERS

Ma Révérende Mère,

Votre grande œuvre de la création d'une École Normale Supérieure catholique est trop bien préparée et trop parfaitement démontrée nécessaire par votre magistrale étude sur les Religieuses enseignantes et les Nécessités de l'apostolat *pour ne pas attirer l'attention et l'appui de tous ceux qui ont à cœur le salut de l'Église et de la France. Elle se fera parce qu'elle est nécessaire. Je la bénis en priant Dieu de vous aider à la réaliser sans retard et en vous assurant de mon modeste concours.*

Veuillez agréer, ma Révérende Mère, l'expression de mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

† PIERRE-EUGÈNE,
Évêque de Pamiers.

Pamiers, le 17 *mai* 1898.

A M[me] Marie du Sacré-Cœur.

La lettre suivante a été adressée à l'auteur.

COMMUNAUTÉ
DE LA PROVIDENCE

Saintes, 15 Décembre 1897.

Ma Révérende Mère,

Nous avons lu avec une vraie joie l'épreuve que vous nous avez adressée. Elle est toute pleine de grandes idées, de belles choses que dès longtemps nos esprits et nos cœurs ont entrevues, appelées, que, dans ce petit coin de l'espace où le bon Dieu nous a placées, circonscrites dans tous les sens, nous avons cherché à développer en nous, *sinon* hors de chez nous.

Donc, nous comprenons et bénissons votre zèle d'apôtre, votre généreuse initiative, et prions de tout notre cœur pour que votre œuvre se réalise.

C'est à regret, ma Mère, que nous vous renvoyons votre brochure. Nous aurions besoin de la relire, non plus en petit comité avec notre bonne Mère Supérieure et quelques compagnes, mais dans le silence de la cellule et la plume à la main. Si quelque jour elle nous est rendue, au charme d'un premier rapide aperçu nous

joindrons les notes d'une étude plus approfondie.

Monsieur le baron Oudet, à qui nous devons la bonne fortune de connaître votre projet, a pris connaissance de votre écrit et s'y est vivement intéressé.

Notre Congrégation est peu nombreuse, peu étendue, mais avec l'amour des chères petites âmes qui nous sont confiées, il y a de constants efforts pour suivre le mouvement «d'ascension» que nous imprime moins « ce progrès scolaire » que le Maître divin, le Seigneur Jésus Lui-même, Lui la Lumière, la Vérité, la Vie ! — Que ne ferions-nous pas pour étendre son règne?

Il m'est doux, ma bonne Mère, de vous promettre un échange de prières et de vous offrir, aux approches de Noël, les vœux les plus fraternels pour le succès de votre importante et douloureuse *mission. Votre lettre et votre livre ne font-ils pas sentir votre âme ?*

Agréez, les sentiments très religieux de notre Révérende Mère Générale et des Sœurs désormais en relation affectueuse avec vous.

Votre bien dévouée.

SŒUR MARIE DE GONZAGUE,
Assistante.

A Mme Marie du Sacré-Cœur.

AVANT-PROPOS

Le livre que mon distingué confrère, M. le chanoine Frémont, et moi présentons au public, est, comme disait Montaigne, un « livre de bonne foi. »

Un jour, il y a environ deux ans, je reçus la visite d'une femme, humble religieuse, qui venait m'entretenir d'un grand projet. Elle était à Paris depuis plusieurs mois, sans autre appui que la bénédiction des supérieurs, sans autre soutien que des permissions régulières qu'elle dût présenter maintes fois, sans aucun de ces secours humains qui donnent, au moins, l'illusion de la force et empêchent de se sentir trop seul.

La visiteuse m'exposa son dessein.

Dans le calme et la paix de son cloître, elle avait songé aux choses du dehors. Religieuse enseignante, avec grand souci, elle s'était préoccupée des questions d'enseignement ; et, portant son regard, non seulement autour d'elle, mais encore vers des ho-

rizons plus lointains, elle avait fait de douloureuses constatations.

Ce qu'elle avait vu, c'était, d'abord, la prospérité grandissante de l'enseignement sans Dieu ; c'était, ensuite, la classe moyenne, jadis élevée presque tout entière dans des maisons catholiques, commençant un exode lamentable et quittant le pays de Dieu pour un pays où Dieu n'a pas sa place, l'école où l'on parle de Dieu, où l'on prie Dieu, où l'on aime Dieu, pour celle où Dieu n'est point nommé, où Dieu n'est point prié, où Dieu n'est point aimé.

Constatant cela, comme d'autres le constataient avec elle, plus que d'autres, peut-être, elle en avait éprouvé un douloureux effroi et s'était sentie inspirée de travailler, dans la mesure de ses forces, afin d'apporter à l'œuvre de salut sa part de sacrifice et de labeur. Alors elle était partie, humble et fière à la fois, triste souvent, énergique toujours, pour dire son idée à ceux dont elle croyait l'esprit capable de la comprendre et l'influence capable de l'aider. Elle avait vu des évêques, des prêtres, des universitaires, des hommes politiques ; recevant partout, ou à peu près, un sympathique accueil ; nul plus que le regretté Monseigneur d'Hulst ne s'était montré pour elle paternel et encourageant.

Cependant, l'œuvre n'avançait pas, le but était encore lointain ; et, malgré sa vaillance, la noble femme se sentait à bout de forces.

Pourquoi vint-elle me trouver, après tous les autres d'ailleurs, moi, perdu au milieu de la grande foule ? Je l'ignore, mais j'en ai remercié Dieu.

La conversation que nous eûmes fut longue. La bonne sœur me raconta ses succès et ses revers, ses joies et ses tristesses, ses espérances et ses découragements...

Nous sommes bien attaqués, nous, les prêtres démocrates ; à certains jours, croyants et mécréants semblent se donner le mot pour nous jeter à terre et nous piétiner lourdement. Les uns disent que nous n'avons pas de vertu et ramassent contre nous les calomnies du trottoir ; les autres disent que nous n'avons pas la foi et leurs notes infamantes stigmatisent nos livres, nos articles, nos discours. Ceux-ci annoncent notre condamnation prochaine, ceux-là nous traitent d'apostats... Or Dieu voit que, malgré nos misères, nous l'aimons avec le meilleur de notre être. Pour Lui et pour l'Église, nous avons entrepris une lutte, combien longue et combien douloureuse, recommencée chaque matin, au nom de la vérité et de la justice, avec tout ce qu'il y a en nous d'irréductible force et de sainte passion. C'est pour la grandeur de l'Église et la gloire du Christ béni, que nous voudrions reconquérir l'âme du peuple et la redonner au Maitre adoré ; œuvre sublime à laquelle appartiennent toutes les clartés de notre intelligence, toutes les énergies de notre

volonté, toutes les flammes de notre cœur. Dieu voit cela.

Et c'est pourquoi, sans doute, sa bonté nous donne, à certaines heures, l'intime et très exquise consolation d'aider une âme à faire du bien et de travailler aux œuvres de salut.

Quelques jours après, la religieuse quittait Paris reprenant le chemin de son cloître. Elle avait jeté la semence, il appartenait à Dieu de marquer l'heure de la moisson. Comme le dit, dans son éloquente préface, M. le chanoine Frémont, l'ouvrage que nous présentons au public est le fruit de ces jours de retraite qui furent aussi des jours de très douloureuses souffrances. Sur chacune de ces pages l'auteur a laissé un peu de sa vie et du sang de son cœur ; cela n'aura point été inutile, les anges l'ont vu et Dieu s'en souviendra.

Nous l'écrivions plus haut, ce livre est un livre de bonne foi. « Je me suis enquis, peut affirmer l'auteur, avec le vieil Jacques du Clerc, mieux que j'ai su et pu et je certifie à tous que je ne l'ai fait, n'y pour or, n'y pour argent, n'y pour salaire, n'y pour compte à prince qui soit, n'y homme n'y femme qui vécut ; ne voulant ainsi favoriser n'y blâmer nul à mon pouvoir, fors seulement, déclarer les choses advenues. » On pourra discuter certaines idées, ne pas accepter toutes les théories, nul ne pourra nier ce caractère de « bonne foi » qui donen

à l'œuvre tout entière un si particulier et remarquable cachet. Et si, çà et là, l'auteur a été obligée de dire des vérités un peu rudes, les âmes droites comprendront, qu'au risque de faire crier les malades, il est parfois urgent de poser le doigt sur leurs plaies.

Nous sommes de ceux qui croient qu'une révolution est en train de se faire dans l'instruction et l'éducation de la femme et nous demandons si les catholiques ont le droit de s'en désintéresser

La question, d'ailleurs, ne date pas d'aujourd'hui et elle n'a point attendu les manifestes de l'école féministe pour être posée. Sans remonter plus haut, et sans faire ici étalage d'érudition, nous la trouvons traitée dans Montaigne et dans Molière, preuve qu'elle se posait aussi de leur temps ; et il faut bien avouer que ni l'un ni l'autre ne se montraient favorables aux féministes et à leurs revendications. « Nous et la théologie, dit Montaigne, ne requérons pas beaucoup de science aux femmes.. », et Montaigne cite le mot de François, duc de Bretagne, qui pensait « qu'une femme était assez savante, quand elle savait mettre une différence entre la chemise et le pourpoint de son mari (1) ». « Il ne faut qu'éveiller un peu et chauffer les facultés qui sont en les femmes » ; dit-il plus loin (2).

---

(1) Montaigne, *Essais*, I, 25.

(2) *Loc. cit.* III, 1.

Montaigne n'avait sûrement pas lu ses auteurs; sa théologie sent le fagot, et, dans le cas présent, sa pédagogie n'est guère meilleure ; il nous suffira de le dire, nous croyons inutile d'insister.

Molière, lui, pensait exactement comme Montaigne et comme le duc François ; aussi met-il dans la bouche du bonhomme Chrysale :

Il n'est pas honnête et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.

. . . .

Nos pères, sur ce point, étaient des gens sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Or, tout cela est fort humoristique et fort bien dit ; mais a le tort de n'être point vrai.

Car il faut se garder de confondre la vanité ridicule et le savoir pédantesque, choses toujours insupportables, avec la science sérieuse et la culture intellectuelle, choses toujours à désirer. La femme, comme l'homme, a reçu de Dieu une intelligence ; comme l'homme, elle a le droit et le devoir de la développer, dans la mesure de ses forces et moyens ; non pas simplement *en vue* de mieux plaire à son mari et de mieux élever ses enfants, mais aussi *pour elle-même*, parce qu'elle est intelligente et que, plus elle inondera de lumière son intelligence, plus elle sera capable de voir

Dieu, de connaître Dieu, de faire effort, secondé par la grâce, pour monter vers Dieu.

La mission providentielle de la femme est d'être épouse et mère, mais cette mission ne détruit pas sa personnalité ; car, avant d'être épouse, avant d'être mère, la femme est *elle-même*, c'est-à-dire un être humain. L'élever uniquement en vue du mari et des enfants est, à la fois, une erreur et une injustice. Cette erreur et cette injustice, héritées de Rome païenne, ont passé dans l'opinion courante et dans l'esprit de notre code civil français ; elles n'en valent pas mieux pour cela.

Saint Paul a dit que *la piété est utile à tout*, et, comme toujours, saint Paul a exprimé une parole profonde de vérité. Mais l'Apôtre n'a pas dit que la piété *suffit* à tout, et, vraiment, ce serait une erreur de se l'imaginer. Bien plus, la piété ne se suffit pas toujours à elle-même, et elle ne tardera pas à disparaître, nous l'avons constaté tant de fois, si l'intelligence ne lui offre aucun aliment. Dieu, sans doute, peut se passer de notre effort, et il a infusé à quelques saints des grâces intellectuelles qui ont nourri leur piété, sans qu'il y ait eu le moindre travail de leur part. Mais Dieu n'a pas promis de renouveler pour chacun de nous ce miracle, le miracle étant toujours une exception.

Il faut donc attacher, même au point de vue reli

gieux, une grande importance à la culture intellectuelle de la femme.

Dans son beau livre : *Nouvelle éducation de la femme dans les classes cultivées* (1), Mme d'Adhémar répond à ceux qui croient que les femmes chrétiennes n'ont pas besoin de tant de profane savoir.

« Soit ! — Pourquoi alors parmi les jeunes filles pieusement élevées, y en a-t-il un si grand nombre qui abandonnent le soin de leur âme et le service de Dieu, au premier réveil de la nature ou au premier contact du monde ? Pourquoi ces oublis capables d'effacer chez certaines femmes, pieusement élevées, jusqu'aux derniers vestiges d'une éducation chrétienne ? Pourquoi telle jeune fille qui fut au couvent un modèle d'édification, en remontrerait-elle dans le monde, sur le terrain de l'immoralité, à l'impiété la plus convaincue ? Pourquoi telle autre qui, sous l'égide maternelle faisait l'admiration générale lorsqu'on la voyait si assidue aux offices et comme abîmée dans une prosternation angélique, s'affole-t-elle aujourd'hui dans un délire de plaisirs ? — Sans doute, on a raison de dire, finalement, que la piété suffit à tout ; seulement on a tort de croire que la piété ne se nourrit que de sentiment. C'est là une erreur grossière et funeste, cause principale des lamentables avortements de tant d'éducations soi-disant chrétiennes. La piété pour être solide, doit étendre à la fois ses racines dans le cœur et dans l'intelligence. — Que les mères s'en souviennent, elles auront moins de déboires ! »

---

(1) Paris, Perrin, un vol. in-12, p. 63.

Nos pères l'avaient compris et la haute culture intellectuelle, chez eux, n'était point l'exclusif apanage des hommes. Ils ne se contentaient pas d'exercer plus ou moins la mémoire de leurs filles et de leur donner, de toutes choses, ce qu'on appelle un *brillant vernis* ; mais ils en faisaient des esprits solides, auxquels rien n'était étranger, qui lisaient Nicole, Descartes, Bourdaloue et s'intéressaient à cette lecture, s'y passionnaient même, comme nos mondaines d'aujourd'hui s'intéressent et se passionnent aux dangereuses mièvreries d'Anatole France ou de Marcel Prévost.

Et même, si on veut surtout considérer dans la femme son rôle d'épouse et son rôle de mère, la nécessité d'une culture intellectuelle plus ou moins avancée, selon les forces et les moyens, ne s'impose pas moins à qui veut sérieusement y réfléchir.

« Etre épouse ou être mère, dit M. Proost, est-ce donc seulement commander un dîner, gouverner des domestiques, veiller au bien-être matériel et à la santé de tous ? Que dis-je ? est-ce seulement aimer, prier, consoler ? Non ! C'est tout cela, mais c'est plus encore : c'est *guider et élever*, par conséquent c'est *savoir*. Sans savoir, pas de mère complètement mère ; sans savoir, pas d'épouse vraiment épouse. Il ne s'agit pas, *en découvrant à l'intelligence féminine les lois de la nature*, de faire de toutes nos filles des astronomes et des physiciennes. Il s'agit de tremper vigoureusement leur pensée par une instruction forte, pour les préparer à entrer en partage de toutes les idées de leur mari, de toutes les études de leurs enfants.

« On énumère tous les inconvénients de l'instruction et l'on met en oubli tous les périls mortels de l'ignorance. Pourquoi telle *femme* est-elle dévorée *d'ennui?* Parce qu'elle ne sait rien. Pourquoi telle autre est-elle capricieuse, vaine, coquette? Parce qu'elle ne sait rien. Pourquoi dépense-t-elle, afin d'acheter un bijou, le prix d'un mois de travail de son mari ? Pourquoi le ruine-t-elle par les dettes qu'elle lui cache ? Pourquoi, le soir, l'entraîne-t-elle fatigué ou malade, dans des fêtes qui lui pèsent ? Parce qu'elle ne sait rien, parce qu'on ne lui a donné aucune idée sérieuse qui pût la nourrir, parce que le monde de l'intelligence lui est fermé... A elle donc le monde de la vanité et du désordre ! Tel mari, qui se moque de la science, eût été sauvé par elle du déshonneur. »

La question se pose donc autrement que ne l'ont posée et ne la posent certains éducateurs de nos jours. Former le cœur et donner à la jeune fille de bonnes habitudes morales est chose excellente, indispensable, mais nous paraît absolument insuffisant, si l'esprit n'a pas été éclairé et si des convictions n'ont pas été établies dans l'intelligence, pour fournir un point d'appui à la volonté.

Les méthodes d'après lesquelles on travaille à cette formation des intelligences sont-elles les meilleures? Il y a là un problème que les catholiques devront quelque jour, et même le plus tôt possible, jeter dans le public ; mais, avant de songer à le résoudre, ce qui est l'œuvre de demain, il importe de faire ses preuves et, pour cela, d'apporter tous ses soins à l'œuvre d'aujourd'hui. Lorsque,

nous serons maîtres du champ de bataille, lorsque tout le monde aura pu constater qu'au point de vue scolaire, notre place est au premier rang, alors il nous sera loisible et relativement facile de combattre en faveur de la véritable thèse, qui est moins *l'instruction* intégrale de la femme que la *culture* de son esprit. Et peut-être sera-ce notre honneur, d'avoir rétabli la vraie doctrine sur ce point.

Il est évident qu'il y a un minimum de connaissances qui ne diffère point, qu'il s'agisse de former l'homme ou la femme; c'est l'œuvre des premières années. Ce minimum paraît correspondre au programme des écoles primaires et il conduit l'enfant jusqu'à vers treize ou quatorze ans. Mais, à partir de ce moment, n'est-il pas absurde de faire passer toutes les intelligences sous le même brutal niveau et de méconnaître les fonctions sociales différentes des deux sexes. Ainsi font cependant les méthodes actuelles, imposant aux jeunes filles le système d'études des garçons avec ses errements contre nature : l'internat, les examens, les concours et tout le luxe du plus raffiné des mandarinats, ne laissant dans l'esprit aucune idée générale et rendant nos femmes, même nos chrétiennes, incapables, parfois pour la vie, de lire autre chose que des romans.

Quoiqu'il en soit, il faut bien le reconnaître, cette question très grave est seulement la question de

demain. Aujourd'hui, il ne s'agit pas de savoir quel est le meilleur système ; il s'agit de savoir si nos élèves resteront chez nous, et si, en présence d'une désertion qu'il est impossible de nier, nous voulons prendre les moyens de conserver à l'Eglise l'éducation de la femme pour empêcher ainsi la déchristianisation absolue et peut-être irrémédiable de la société.

Tel est le but de ce livre, tel sera le but de l'œuvre que nous voulons fonder. Pour répandre le livre, et pour soutenir l'œuvre, nous faisons appel à tous les cœurs vaillants en qui Dieu, plein de miséricorde, alluma la flamme de l'apostolat

C'est le bel apostolat, celui-là, savez-vous ! L'apostolat puissant et fécond parce qu'il est le grand semeur, parce qu'il est directement au service de la vérité sainte, parce qu'il agit directement sur les âmes et leur donne le Verbe divin.

Durant les siècles passés, comme durant notre siècle, c'est autour des idées que se livrèrent les grandes batailles, et les idées sont comme des fleuves larges et profonds qui traversent le monde et lui apportent la vie ou la mort, selon que leur source est en la puissance du bien ou en la puissance du mal.

Or, nous voulons, nous, être de la bataille qui se livre ; nous comprenons la force de l'idée et nous supplions nos frères d'y réfléchir, pour la comprendre aussi. Il s'agit de s'emparer, à la première heure du siècle qui vient, des sources du grand

fleuve aux eaux fécondes dont le courant apportera la vie ou la mort à notre pauvre société ; il faut sauver la femme chrétienne, pour garder la famille et la France à Jésus-Christ.

Le salut est en Dieu, sans doute, mais il est aussi en nous. Il ne s'agit pas de mettre notre espoir en un sauveur magique, roi de vieille race ou César d'aventure ; il s'agit de faire notre devoir.

Il ne s'agit pas de blâmer tout ce qu'ont établi nos pères et de tout bouleverser ; il s'agit, dans les bonnes et fortes institutions que nous a léguées le passé, de voir ce qui a besoin d'être modifié pour s'adapter aux nécessités du présent. Il ne s'agit pas d'être téméraire, mais d'être hardi avec sagesse, de se dégager de l'étroit, du mesquin, du convenu, de respecter dans une œuvre son esprit et non ses formules ; il ne s'agit pas de faire de la réaction, mais de l'action. Il ne s'agit pas, enfin, de s'attarder en des regrets stériles ; il s'agit de constater que hier est mort, que demain commence à vivre et que, si nous sommes des soldats dont le Christ est le capitaine, ce n'est pas pour rester immobiles et jouer le rôle de saules pleureurs, inclinés sur des tombeaux.

Et si j'avais là, devant moi, la grande armée catholique et si je pouvais parler à ces âmes qui, au jour de la confirmation, furent, par Dieu, revêtues de l'armure des chevaliers, je leur dirais : — Chrétiens mes frères, la cause que nous avons à défendre est trop belle pour la livrer au hasard des occasions. Pour les batailles de demain, il faut préparer au

Christ et à l'Eglise une race forte. Pour cela, il faut des mères chrétiennes au foyer ; pour cela, il faut donner à nos jeunes filles une éducation chrétienne ; pour cela, il faut les élever à l'ombre de la croix, et les disputer à l'ennemi par tous les moyens. Nous sommes nombreux, mais prenons garde, ce sont les idées et non les foules qui mènent le monde et si nous ne devenons pas les rois dans le domaine de l'idée et de la culture intellectuelle, si nous ne reprenons pas ce sceptre que nos pères tenaient jadis et qui semble avoir trop pesé à nos débiles mains, nous sommes un peuple fini, une race morte et les fossoyeurs vont venir pour nous mettre au tombeau.

En somme, c'est ce que dit le livre que nous avons l'honneur de présenter aujourd'hui.

Ce livre sera-t-il compris, recevra-t-il du public catholique l'accueil auquel il a droit ? Nous l'ignorons. Mais ce que nous croyons d'une foi profonde, c'est que l'œuvre dont il apporte l'idée est une œuvre utile, indispensable et qu'elle se fera.

Cette œuvre si importante, les ouvriers de la première heure ne la conduiront peut-être pas jusqu'au bout ; mais qu'importe ! Les uns sèment, les autres moissonnent ; il nous suffit de savoir qu'au jour de la moisson, la justice de Dieu n'oubliera pas le travail des semeurs. Et lorsque les moissonneurs

vaillants entreront dans les sillons, scieront les blés et lieront les belles gerbes, la main paternelle qui, du haut du ciel, les bénira, bénira aussi les bons ouvriers qui jetèrent le grain, bénira ces ouvriers de la même large et féconde bénédiction.

L'ABBÉ NAUDET.

Loué soit Jésus-Christ.

PRÉFACE

C'est après avoir lu, relu et médité cet ouvrage, composé noblement dans la paix du cloître par une généreuse femme, dont nos éloges se garderont bien d'offenser ici l'humilité, que nous appelons sur lui l'attention toute particulière des catholiques.

Le *Féminisme* n'est pas un mot seulement — et un mot mal fait, comme plusieurs le prétendent : à ce titre, nous ne voudrions lui accorder pas même un instant d'étude. Mais c'est une *réalité*, une réalité positive, pressante, immense, et dans les destinées inévitables de laquelle se trouvent désormais engagés les intérêts les plus vitaux de l'Eglise, parmi nous : qui donc oserait soutenir qu'à ce titre, du moins, le

Feminisme ne mérite pas nos réflexions les plus sérieuses ?

Nous le disions, l'hiver dernier, à notre grand et cher auditoire de Sainte-Madeleine, à Paris (1) : le Rationalisme qui, jusqu'à nouvel ordre, pénètre de son influence toute notre législation française, cherche maintenant à nous enlever l'éducation de la femme. Les écoles normales supérieures de Sèvres et de Fontenay où se forment, en dehors de toute idée catholique, les institutrices officielles, fonctionnent aujourd'hui avec ampleur et déjà, de tout côté, soit à Paris, soit en Province, les lycées de filles tiennent en échec nos pensionnats religieux les plus anciens et les plus renommés.

Evidemment, ce mal qui commence à peine ne fera que grandir, à mesure que le nombre et le talent des institutrices de l'Etat augmenteront eux-mêmes et que la confiance des familles,

---

(1) Voir notre discours : *De la Rénovation de l'Education des Jeunes filles catholiques, dans les hautes classes de la société française ;* brochure de 0 fr. 25 chez Oudin, rue Mézière, n° 10, Paris.

longtemps indécise mais maintenant déclarée, se développera.

Nul doute, pour tout observateur attentif, que les ordres religieux enseignants qui se consacrent à l'éducation des jeunes filles ne soient, de ce fait, menacés d'un péril énorme. Et encore, je l'ose dire, ce péril n'est-il pas le plus grand que nous ayons à redouter. Mais il en engendre un second, tout autrement lamentable : celui de l'affaiblissement graduel de la foi, dans notre pays, par suite de la multiplicité croissante des femmes dont la première éducation se sera produite, en dehors de toute influence religieuse et catholique. Dépeuplement fatal des ordres enseignants et diminution de la foi chrétienne : ce double danger, que nous aurions tort de ne pas considérer en face, résulte logiquement des écoles normales supérieures et des lycées de filles, fondés par l'État rationaliste.

Et c'est ce que l'auteur a parfaitement vu ; c'est ce qu'elle démontre avec une scientifique abondance d'arguments ; c'est ce qu'elle voudrait empêcher à tout prix, en obtenant que les

ordres religieux consacrés en France à l'éducation des filles s'imposent la tâche sublime d'établir une école normale supérieure, capable de rivaliser avec celles de Sèvres et de Fontenay, et d'où les religieuses, destinées à enseigner dans nos pensionnats chrétiens, sortiront merveilleusement aptes à leur mission.

Nous ne croyons pas qu'on puisse lire les pages du présent livre, sans être frappé des tableaux comparatifs qu'il renferme, des besoins urgents qu'il décrit, des périls qu'il expose, des remèdes qu'il indique et sans remercier pieusement l'humble et courageuse fille de Notre-Dame, dont la foi émue pousse des cris si pénétrants et conçoit des desseins si magnanimes.

Nos seigneurs les archevêques et évêques de plus en plus alarmés par les ravages de l'enseignement laïque chez les femmes et qui nous ont souvent à nous-même confié leurs craintes et aussi leurs espérances, trouveront dans l'œuvre, dont Madame Marie du Sacré-Cœur leur soumet les premiers plans, tout ce que leur zèle pastoral peut souhaiter de plus opportun.

Les ordres enseignants de femmes en se syndiquant pour instituer l'école normale supérieure qu'on leur propose d'établir, échapperont à l'appauvrissement et à la décadence qui les menacent, par suite de l'infériorité de leurs programmes et de leurs sujets. Ils relèveront, dans les familles, le niveau de la foi et rendront à l'Église et à la France le plus sacré, le plus nécessaire et le plus glorieux service. Nous ne voyons pas, en vérité, quel motif on pourrait invoquer, auprès d'eux, pour leur dissuader une si belle entreprise.

Niera-t-on l'urgence du péril ? Mais il faudrait se crever les yeux, pour ne pas voir, dans toutes nos cités, se multiplier ces blanches constructions qu'on appelle des lycées de filles, collèges, écoles primaires supérieures, et ne pas constater leurs succès croissants. Niera-t-on l'infériorité relative des méthodes, suivies presque jusqu'à ce jour, dans nos pensionnats religieux, pour l'éducation des femmes ? — Oui, je le sais, on niera cela, comme dans une autre sphère on a nié, durant vingt-cinq ans, la force conqué-

rante de la Démocratie, l'avenir certain de la République. Et voici, qu'en vertu de cette erreur d'appréciation positive des choses, l'on continuait de déclamer puérilement contre ceux qui disaient qu'il fallait convertir, assagir, et christianiser la République, sous peine d'être écrasés par elle. De bons esprits (ou tout au moins qui se croyaient tels) disaient, non sans quelque arrogance : « On ne christianise pas la République ; on la supprime. » Et ils n'ont rien supprimé, et la République les a vaincus, eux et leurs entêtements stériles et les voilà, maintenant, qui commencent à entrevoir que le Pape Léon XIII nous donne un conseil de sagesse en nous conjurant de travailler à évangéliser la Démocratie et de cesser de la combattre.

Ainsi, en sera-t-il de la réforme des méthodes et des principes généraux qui doivent présider, désormais, à l'éducation des jeunes filles, dans nos pensionnats religieux. On essaie çà et là, de se refuser à l'évidence. Mais le Rationalisme, disposant de toutes les ressources pécuniaires d'un large et opulent budget d'Etat, poursuit

sa route. Il la jalonne d'écoles, de lycées, d'institutions de toutes sortes où les jeunes filles sont appelées à entendre les séduisantes leçons d'une science, qui, sous le fallacieux prétexte d'une impossible neutralité, est habituellement et perfidement dégagée de toute idée chrétienne.

Si nos ordres enseignants de femmes se coalisent pour fonder une école normale supérieure où leurs institutrices apprendront, selon des programmes en harmonie avec les aspirations irrésistibles de notre époque, le grand art d'enseigner et l'art plus grand encore d'unir l'exposé raisonné des dogmes chrétiens avec les connaissances profanes, nous pouvons d'avance le prophétiser hardiment ! la France catholique sera sauvée. Dans le cas contraire, le Rationalisme peut s'applaudir : il ne nous aura jamais porté de coups plus profonds que celui qui résultera de l'enseignement laïque des lycées de filles. L'expérience, d'ailleurs, est commencée et combien n'est-elle pas douloureuse !

Ce serait, en vain, qu'on crierait à la nou-

veauté et qu'on tenterait de perdre, dans l'estime des ordres enseignants de femmes, le dessein que l'auteur et plusieurs chrétiennes éminentes de notre temps leur proposent avec un saint amour. L'Eglise et toutes les œuvres qu'elle renferme sont appelées, par Notre-Seigneur lui-même, à des développements heureux qui unissent « le nouveau à l'ancien » — *nova et vetera* (1) — et qui adaptent aux besoins changeants des siècles les immuables principes de la vie surnaturelle. Si nous demandons aux ordres enseignants de femmes de venir en aide à tant d'âmes de jeunes filles, exposées à périr dans l'indifférence religieuse, par suite d'un enseignement laïque qui les aura séduites au moyen d'une science incomplète, ce n'est pas que nous méconnaissions leurs gloires passées ni les immenses services qu'ils ont rendus à la France ; mais c'est parce qu'ils sont en présence de maux plus redoutables et que leur zèle sacré doit se porter, avec une audace tout apostolique — *liceat audenter dicere,* comme parle

(1) *St-Math.* ch. XIIIe, v. 52.

saint Pierre (1) — là où le salut éternel des âmes est le plus menacé. Et quelles âmes ! Celles qui sont destinées par Dieu à mettre au monde l'homme lui-même, à lui murmurer dès le berceau les principes du bonheur ou du malheur infini ! Et quelles menaces ! Celles de la science séparée de l'Evangile, de la science froidement orgueilleuse, qui n'enseigne à l'homme ni son origine ni sa fin, qui lui parle à peine de Dieu comme d'un grand Inconnu dont il est assez inutile d'approfondir l'inaccessible nature, et qui le jette, dans la vie, dépouillé des immortelles et consolantes ressources de la foi, de l'espérance et de la charité chrétiennes !

Non, non, ô saintes religieuses qui, pendant des siècles, avez formé l'âme de nos mères, vous ne dédaignerez pas de les former encore et puisqu'une époque plus exigeante, sous le rapport intellectuel, vous oblige à des sacrifices nouveaux, vous les ferez et vous écouterez la voix pieusement entraînante des *sœurs* qui vous appellent !

---

(1) *Actes des Ap.* ; ch. IIe, v. 29.

Quand on visite, à vingt lieues de Naples, dans une radieuse solitude, les ruines de Pœstum, on est frappé de loin par la majesté du temple de Neptune. Ce chef-d'œuvre de l'architecture antique semble avoir bravé, dans une impassible jeunesse, les siècles étonnés : il est là, toujours debout, sur son socle admirable, et il porte sur des colonnes inébranlées son magistral fronton. C'est à peine si quelques-unes des pierres de sa puissante architrave ont été mutilées par un coup de foudre, dans un de ces orages formidables dont l'Italie est parfois le théâtre. Mais si l'on approche de ce temple merveilleux, on s'aperçoit qu'il est à ciel découvert et que sa toiture n'existe plus. L'autel a été détruit, l'intérieur est dévasté : il ne reste plus que des apparences. Ces ruines, aussi splendides qu'inutiles, ne sont donc qu'illusion.

Hélas ! telle serait l'image mélancolique de nos ordres enseignants de France, si leur gloire passée leur servait de magnifique argument pour résister au progrès indispensable qui les sollicite de s'ouvrir à lui. Ils offriraient, de loin,

le spectacle de ruines majestueuses, mais leur belle enceinte déserte et leur toiture à jour attesteraient bientôt et cruellement la dévastation qui les aurait visités.

Nul doute qu'au contraire, en introduisant dans leurs murs des études plus profondes, des éducatrices mieux armées, ils n'y retiennent aussi la jeunesse chrétienne. Nul doute que l'appel de Madame Marie du Sacré-Cœur ne soit entendu et que l'école normale supérieure des couvents enseignants français ne sauve, parmi nous, l'éducation catholique des filles !

C'est notre vœu le plus cher, comme c'était celui du regretté Mgr d'Hulst.

L'Abbé G. Frémont,
Docteur en théologie,
Chanoine de Poitiers, d'Alger
et de Carthage.

INTRODUCTION

Au moment où va paraître la 5e édition des *Religieuses Enseignantes* et notre nouveau volume : *La Formation Catholique de la Femme Contemporaine*, nous avons cru utile de publier cette introduction explicative, afin de préciser notre pensée et de porter la lumière sur certains points imparfaitement compris et mal interprêtés. Espérons que ces pages, ainsi que les notes complémentaires, placées à la fin du volume, mettront tout au point.

Notre désir étant, non de rallumer la controverse, mais de tout pacifier, suivant le désir de Sa Sainteté Léon XIII, nous souhaitons que nos intentions franches et loyales soient comprises ; et que, sur ce terterrain, éminemment catholique, de la formation de la femme en vue de sa mission, les chrétiens de bonne foi puissent s'entendre.

.·.

Le livre : « *La Formation Catholique de la Femme Contemporaine* » (1) était sur le point de paraître lorsqu'une bruyante polémique, s'évertuant à dénaturer mes pensées, mes intentions, mes écrits, en fit ajourner la publication.

N'allait-on pas qualifier ce nouveau volume un défi ou une orgueilleuse riposte ? Il n'est rien moins que cela cependant. Composé comme son frère aîné, je dirais presque son frère jumeau, dans le silence du cloître, il est l'expression loyale d'une conviction raisonnée. Sur chacune de ses pages, l'auteur a versé un peu de sa vie, un peu de son âme.

Si j'ai commis d'involontaires erreurs, si quelques exagérations se rencontrent sous ma plume, si certaines propositions paraissent discutables, Dieu me le pardonnera, j'espère; et puisque de toute ma volonté j'ai cherché le vrai, le lecteur impartial me doit au moins le respect accordé, d'ordinaire, aux adversaires de bonne foi.

Cependant, la malveillance d'ennemis que j'ignore, n'allait-elle pas, par un habile travestissement de ma pensée, donner au nombreux public des snobs

(1) Cet ouvrage est à cette heure chez M. X. Rondelet et Cie, éditeur, rue de l'Abbaye, 3.

des idées radicalement fausses sur l'œuvre à laquelle j'ai consacré ma vie ?

De ce fait, combien d'âmes honnêtes, susceptibles d'être gagnées à une noble et juste cause, ne se rangeraient-elles pas dans le camp adverse, trompées par d'ingénieux racontars ?

Dès lors, devais-je tenir secrète encore cette publication ou la lancer comme la justification la meilleure ?

J'hésitais !

Devant cette polémique acharnée, quelle conduite me convenait-il de tenir ? Si le silence était sage, la calomnie accréditée pouvait nuire à l'œuvre ; cependant, nombre d'articles, simplement grotesques, accusant la splendide audace de certains journalistes et la naïveté plutôt enfantine de leurs lecteurs, ne pouvaient nous faire grand mal. J'admirais stupéfaite. Ce phénomène était vraiment nouveau pour moi. Comment des femmes, des hommes intelligents, prêtaient-ils créance à de telles absurdités ? D'autres articles, trop élogieux, peu mesurés, dépassaient le but. Presque aucune de ces critiques ne rendait intégrale ma pensée et mes intentions (1). En quelques-unes, dues hélas, à des plumes catholiques, ma bonne foi a été suspectée, ma personna-

(1) Nous tenons cependant à remercier ici certaines feuilles, certaines revues, du tact, de la modération avec lesquels elles ont défendu notre œuvre. Là, la charité chrétienne, l'esprit évangélique n'a pas été sacrifié.

lité discutée ; et, par un raffinement plutôt cruel, dont la raison m'échappe, des coups furent portés, qui retentirent douloureusement en des êtres bien chers. La religieuse pas plus que la femme n'a été épargnée.

Dieu, soutien des faibles, versa sans doute, sur l'infime instrument mû par sa main divine, une de ces grâces de force et de surnaturelle clarté qui, montrant chaque chose sous un jour spécial, me permirent de reconnaître dans la croix, la messagère du ciel, l'annonce d'un succès prochain.

Quelle œuvre viable ne porte les glorieux stigmates du Christ ? Pouvais-je me plaindre de cette distinction de choix ? Et puis, à côté de l'épreuve, des voix autorisées, de celles qui, pour moi, sont l'organe officiel de la volonté divine, mon ordinaire, mon Supérieur, multiplièrent, en cette heure critique, les marques d'encouragement, d'estime, de sympathie.

Et calme, malgré la tempête, j'attendis l'heure providentielle pour répondre à tant de clameurs par un exposé simple et clair de ce que, en mon âme et conscience, de personne honnête et chrétienne, je crois être la vérité.

Cette heure me semble avoir sonné : le temps a coulé un peu de ses eaux pacifiantes, sur ces colères ardentes ; j'ai été lue. Certains, m'ayant condamnée d'après des on dit, ont vérifié et sont devenus des amis bien sincères.

Maintenant, que les bouillants se sont calmés, que

les sages ont eu le loisir de réfléchir, je puis, à mon tour, présenter ma défense,— ou plutôt, celle de mes idées. — Je parlerai avec la plus simple franchise, suppliant notre Divin Maître de faciliter ma tâche en me donnant, et son esprit, et la religieuse charité qui devrait animer tous les enfants de Dieu.

Je ferai abstraction complète des personnes. Plusieurs qui ont cru devoir me blâmer méritent, à tous les titres, ma vénération et mon plus religieux et filial respect. Assurée qu'un malentendu fâcheux seul nous sépare, je ne saurais ni médire de leurs intentions, ni garder contre elles aucune aigreur. Un jour, peut-être, irai-je frapper à ces portes, aujourd'hui fermées, et obligerai-je ceux qui me traitent en ennemie à reconnaître que, servant la même cause, poursuivant le même but, nous pouvions nous entendre ; car il n'est rien dans mes intentions qui mérite tant d'anathèmes. Que de phrases ont été placées entre guillemets et reproduites à l'infini comme extraites de mon livre, et qui ne renferment pas un mot de moi! D'autres sont si foncièrement dénaturées, qu'elles laissent l'impression radicalement contraire à celle que j'ai eu l'intention de produire. De tels procédés ont égaré l'opinion de personnes que j'estime profondément, et qui, par leurs idées et leurs tendances bien connues, devaient être nos amis.

Certains détracteurs, habitués, m'assure-t-on, à des procédés louches, à des manœuvres perfides, coutumiers de la fraude et du mensonge, peu sou-

cieux de se conformer au désir du Souverain Pontife, sont indignes même d'un souvenir : nous n'en parlerons pas. D'autres encore, littérateurs légers, fabricants de copies à prix fait, ont critiqué à tort et à travers un livre qu'ils n'avaient point lu, une œuvre qu'ils ne connaissaient pas, m'attribuant, à moi, religieuse cloîtrée, par une confusion sans doute involontaire, mais cependant impardonnable, des passages, falsifiés du reste, d'un livre dont on a pu constater la haute et profonde originalité, qu'une femme distinguée a pu signer d'un nom historique, et dont des théologiens, s'inspirant de la *Somme* de Saint-Thomas, ont garanti l'orthodoxie. Ces passages, sous la plume d'une éducatrice, épouse, mère et grand'mère, peuvent avoir leur raison d'être ; sous celle d'une religieuse, ils étonneraient et même ils choqueraient, d'autant plus qu'ils échappent totalement à sa compétence : une femme vouée par vœu à la virginité ne peut aborder certains sujets.

Sans doute, Mme la vicomtesse d'Adhémar, pas du tout américaine, comme on s'est plu à le répandre, mais aussi profondément catholique que française, a bien voulu abandonner à notre œuvre les fonds recueillis pour la sienne. Découle-t-il de là que son programme, élaboré, non pour des religieuses, ni même pour des jeunes filles, mais pour des femmes de la haute société, pour des institutrices destinées à vivre dans les familles, devienne néces-

sairement le programme de nos religieuses enseignantes ?

A propos de programmes, il ne serait pas inutile de relever la perfidie avec laquelle certains polémistes savent dénaturer la pensée des auteurs qu'ils attaquent. Ils ont affirmé, et publié en maints organes, que, dans son ouvrage sur la *Nouvelle éducation de la femme dans les classes cultivées*, Mme la Vicomtesse d'Adhémar avait *conseillé aux jeunes filles* la lecture de Balzac, de Michelet, de Renan dont la plupart des ouvrages, comme chacun sait, sont frappés de l'index. J'ai lu, au contraire, dans ce livre, une page très belle, et d'un sens critique très profond, où les idées de Michelet et de Renan, sont flagellées avec l'indignation d'une âme chrétienne et la hauteur de vues d'un esprit philosophique (1). Sans doute Mme d'Adhémar conseille *aux maîtresses*, et non aux élèves, la lecture d'*extraits* de ces auteurs, mais, dans sa pensée, ces lectures qui devaient avoir pour objet de développer leur culture générale et d'affiner leur jugement littéraire et leur sens critique, n'excluaient en aucune façon, la condamnation de l'esprit général qui anime ces auteurs; tout au contraire, elles devaient mettre les jeunes maîtresses en mesure de mieux justifier cette condamnation. Mais tous les manuels de littérature, même ceux qui pénètrent dans les couvents, ne

(1) Ouvrage cité, p. 240-244.

contiennent-ils pas des fragments de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, voire même d'Alfred de Musset ? Et dit-on pour cela que les couvents conseillent la lecture de Voltaire, de Rousseau, de Musset ?

Les auteurs de ces calomnies, qu'il serait permis de qualifier d'odieuses, si elles n'étaient absurdes, ont une confiance, justifiée peut-être, en la crédulité de leurs lecteurs.

Comme unique justification, je réclame la lecture impartiale de mon premier volume.

J'y reviens encore, j'ai pu me tromper, mais ma sincérité a été trop réelle pour ne se point révéler à chaque page ; aussi, si je redoute la calomnie de laquelle il reste toujours quelque chose, je n'ai point peur de l'intelligente vérification.

Le programme le plus étrange m'a été prêté. Cependant, j'avais pris soin d'écrire qu'aucune œuvre suspecte ne serait mise entre les mains d'une religieuse.

Au reste, voici mon texte :

« Notre pensée n'est pas — et nous tenons à le dire — de faire tout voir, de faire tout lire

(1) Une Semaine Religieuse, que nous ne nommons pas, après avoir horriblement médit de notre modeste ouvrage avait la naïveté d'ajouter : « Nous tenons à dire cependant que nous ne l'avons point lu. » Et elle confessait nous avoir jugée d'après les coupures reproduites partout. Or, ces coupures étaient falsifiées.

aux jeunes religieuses, sans choix et sans discernement. Si la lumière est bonne en soi, tous les yeux ne la supportent pas ; nous savons avec quelle respectueuse délicatesse les âmes consacrées demandent à être traitées ; et, si nous voulons être larges avec jugement, nous serons aussi prudentes avec bon sens. Il y a tant de belles œuvres ; pourquoi toucherions-nous au mal.

« Le mal est rarement beau ; d'une façon absolue, il ne l'est jamais. Si donc, par la force des choses, et pour se conformer aux programmes, un mauvais auteur doit être analysé, les passages seront choisis par une main expérimentée et, s'il le faut, sacerdotale ; mais il n'en reste pas moins vrai que nous désirons des âmes fortes, que nous verrions avec peine nous arriver des vocations chancelantes, auxquelles nous serions obligées de faire recommencer le noviciat (1). »

Et on assure que nous puiserons dans Michelet, Renan et consorts notre culture littéraire et philosophique ?

Il n'est pas inutile d'ajouter que les programmes, autant que possible conformes aux programmes officiels, seront étudiés et mûris par une commission

(1) *Les Religieuses Enseignantes*, p. 12.

d'ecclésiastiques et de savants, foncièrement catholiques, et capables de juger de la valeur doctrinale et scientifique de l'enseignement.

* * *

J'apprends encore, non sans surprise, qu'à l'Institut Notre-Dame, il sera fait des cours sur « la dogmatique de l'amour » et sur « l'exercice normal des sens ». Que ces détracteurs citent une ligne de moi pour justifier leurs dires ?

J'ai parlé de conférences, il est vrai, et j'ai écrit : « Dans les études, on donnera une large place aux conférences religieuses; soit sur les questions de théologie morale, soulevées par les études, soit sur les grands principes de la dogmatique religieuse et chrétienne.

« Ces entretiens remplaçant l'oraison du soir seraient comme le contre poids des études profanes, qui, sans cela, pourraient devenir un danger » (1).

« Nous ajoutons que toutes les dispositions devraient être prises afin d'assurer à chaque sujet une direction sûre, en rapport avec les besoins d'une âme qui travaille et qui pense. »

D'autres feuilles annoncent qu'à l'Institut la messe

(1) *Les Religieuses Enseignantes*, p. 13.

sera supprimée. On ne peut être de plus mauvaise foi. Aux premières pages de mon livre, se lit l'alinéa suivant :

« Que pourrait être l'horaire de la journée ? (1)

« Préciser déjà serait plus que difficile : toutefois, nous pensons que les exercices religieux devraient être réduits, à une demi-heure d'oraison, le matin ; un quart d'heure de lecture spirituelle, un chapelet, une visite au Saint-Sacrement, le soir ; plus les deux examens règlementaires. Le dimanche seulement, les religieuses qui, par leur règle, sont astreintes à la psalmodie, assisteraient au Saint Office (2). »

« Une ou deux fois par semaine, l'oraison du matin serait faite tout haut, soit par l'aumônier de la maison, soit par une religieuse. Non pour enseigner l'art de l'oraison, qui est un don de Dieu, mais le moyen d'acquérir ce que, par ses efforts, l'homme peut en apprendre (3) ».

Je n'ai point fait mention de la Sainte messe il est vrai ; comment aurais-je pu croire cette spécification nécessaire ?

J'ai encore écrit :

---

(1) *Les Religieuses Enseignantes*, p. 11.
(2) *Les Religieuses Enseignantes*, p. 11.
(3) *Les Religieuses Enseignantes*, p. 12.

« Nous ajouterons que toutes les dispositions devraient être prises afin d'assurer à chaque sujet une direction sûre en rapport avec les besoins d'une âme qui travaille et qui pense (1). »

∴

Il paraît aussi que l'œuvre projetée — œuvre mauvaise, pernicieuse — existerait déjà. Et l'on nous oppose un établissement laïque destiné à la formation d'institutrices séculières.

Il est grand temps de détruire la volontaire confusion que des ennemis habiles ont cherché à établir entre cette école et l'institut Notre-Dame. Malgré la déloyale campagne menée à ce sujet, nous constatons que cette œuvre, profondément catholique en soi, est appelée à réaliser un grand bien ; elle a toutes nos sympathies, mais la nôtre diffère essentiellement, et j'explique en quoi. L'Ecole normale de jeunes filles, destinée à la formation d'institutrices laïques, provoque et provoquera de plus en plus, par son existence même, la création d'une foule de maisons séculières libres, joignant à une supériorité incontestable un cachet chrétien suffisant pour calmer l'inquiétude des mères ; et, de ce fait, elle contraindra les couvents à une généreuse et féconde émulation.

Notre objectif — bien différent — est de commu-

(1) *Les Religieuses Enseignantes*, p. 13.

niquer aux fondations anciennes, sans modifier — je l'ai dit — ni les règles ni les constitutions, une sève, un renouveau nécessaire, en donnant à leurs sujets une formation pédagogique conforme aux besoins actuels. Cette rénovation intellectuelle rendrait aux monastères la supériorité d'influence, disparue en maints endroits, et qui longtemps fut leur apanage.

L'œuvre de l'école normale des jeunes filles ne peut être une œuvre rivale, c'est une œuvre connexe qui fait et fera pour les institutrices laïques ce que nous nous préparons à faire pour les institutrices religieuses.

Chez nous, conférences, direction d'âme, lecture spirituelle, tout enfin, jusqu'à l'atmosphère, tendra à développer l'esprit religieux. C'est même dans ce sens que toutes les études seront poussées. Pas un instant, il ne sera perdu de vue que l'enseignement s'adresse à des âmes consacrées. Dans les écoles que l'on nous oppose, l'élément laïque restera toujours l'élément dominant, et la religieuse ne s'y rencontrera jamais qu'à l'état d'exception. Dans les cas assez rares, où des supérieures de congrégations croiraient pouvoir soumettre quelques sujets d'élite au contact perpétuel de compagnes destinées à vivre dans le monde, sans vœu ni règle, elles pourront les envoyer à une de ces créations séculières, assez nombreuses de nos jours ; ce ne sera jamais que par exception, et rarement, croyons-nous, sans danger.

Mais encore, pourquoi ces luttes et ces discordes ? A nouveau, j'adresse un appel loyal à toutes les maisons susceptibles de m'aider ; que celles qui veulent soutenir l'œuvre viennent à nous loyalement : unissons nos forces pour la lutte contre l'enseignement anti-religieux. Ce sera plus intelligent et plus apostolique que d'étaler aux yeux du monde des divisions sans raison d'être et d'user nos forces à lutter entre catholiques.

*
* *

Autre histoire, vraie cette fois : dans certains couvents, mon livre aurait été frappé d'interdit. Pour être sincère, il eût fallu ajouter que, l'adressant à certaines supérieures de mes amies, j'ai cru bon de leur conseiller de n'en permettre la lecture qu'aux anciennes. Ce livre est écrit pour les supérieures, et non pour la jeunesse religieuse. Que le monde s'en soit emparé et ait fait autour de lui grand tapage, je le regrette ; mais que d'ouvrages écrits sur les vertus religieuses, la théologie morale, et destinés seulement aux prêtres, pourraient faire autant, pour ne pas dire plus de tapage encore ? Les supprime-t-on pour cela ? Tout le monde sait qu'il est des vérités utiles à dire et à entendre.

D'autres, aussi bien informés, annoncent que je vais créer cette chose abominable : « La Religieuse

fin de siècle » et le « Couvent fin de cloître ». La Religieuse fin de siècle, c'est peut-être ce type nouveau de religieuses à vœux libres et sans costume, que d'aucuns disent être les religieuses de l'avenir, et, qu'en sa sagesse, l'Eglise a cru devoir approuver ? Mais, où donc ai-je écrit qu'à l'Institut Notre-Dame les vœux seraient élargis, l'esprit religieux sacrifié, le costume aboli, la messe supprimée ?

Tout mon objectif, au contraire, est de conserver à la vie claustrale son intégralité, et de réveiller ce courant de la pensée qui animait les monastères antiques. J'ai cité Montalembert et les « Moines d'Occident ». Quelle hérésie ! Sainte Gertrude aussi devait être imbue « d'américanisme », elle « qui savait toutes les Saintes Ecritures par cœur et les traduisait du grec. Elle qui envoyait, au delà des mers, chercher des maîtres Irlandais, qui enseignaient la musique, la poésie et le grec aux vierges cloîtrées de Nivelle ? (1) » Oh ! scandale !

Quant au cloître, pourquoi en médirais-je ? Lui que j'ai librement choisi, et qu'avec bonheur j'ai ressaisi dans l'intervalle de mes démarches, lorsqu'un arrêt m'a permis quelque repos.

Voici du reste en quels termes j'ai parlé de la clôture.

---

(1) Montalembert. *Les Moines d'Occident.*

(2) *Les Religieuses Enseignantes*, p. 296-297.

« Presque tous les instituts de femmes, même ceux qui n'ont pas de grilles, sont tenus à une clôture relative. Personne ne peut sortir sans permission spéciale et sans être accompagnée ; personne aussi ne peut entrer sans permission, dans la partie de la maison, réservée aux religieuses. Nous avons vu des couvents astreints seulement à la demi-clôture et qui, sous ce rapport, ont des règles très strictes qui nous étonneraient. La question est donc de savoir, dans quelle mesure, la clôture sera appliquée chez nous. Or, elle sera observée aussi parfaitement que possible.

« Dans un avenir peut-être prochain, tout le fait prévoir, plus d'un couvent sera obligé d'apporter de grandes modifications à la vie claustrale. Nous ne voudrions pas, cependant, que l'Institut fût le premier à prendre une initiative si grosse de responsabilité. Nous savons combien la vie religieuse peut y perdre en esprit intérieur et en recueillement ; cependant, il faut tout prévoir. Savons-nous quelles seront demain les surprises de l'avenir? Cet avenir s'annonce gros d'orages. Il faudrait, si la terrible catastrophe, prévue et annoncée, nous oblige à quitter nos chères solitudes, que toutes et chacune, nous puissions ouvrir une école secondaire et travailler encore, et travailler

toujours au salut des âmes ; le costume seul serait changé (1). »

J'ai été, à plusieurs reprises, hors la clôture, il est vrai, j'y serai peut-être encore demain, si les nécessités de l'œuvre le requièrent. S'en suit-il que je veuille renverser les grilles de tous les couvents de France ? Comment pouvais-je, en mon cloître, mener une campagne nécessitant nombre de voyages et de visites ? Mes amis savent que j'eusse été heureuse de rester dans ma solitude si, plus d'un an, leurs lettres, presque quotidiennes, ne m'avaient prouvé la stérilité de démarches par correspondance. Nous avons cru ma présence nécessaire sur le champ d'action, j'y suis venue ; et non sans verser bien des larmes, j'ai quitté un monastère cher à mon cœur, et cela avec pleines, entières et régulières autorisations.

∴

Reposant sur une idée juste, l'œuvre semblait difficile à démolir. Il restait à écraser sa faible promotrice. Pour atteindre ce noble but, les chevaliers « fin de siècle » n'ont rien épargné. Je ne sais vraiment pas bien ce qu'est cet américanisme dont on veut me convaincre, et auquel je reviendrai plus loin, mais je crois savoir ce qu'était jadis l'esprit français, et j'ai le droit de me demander

(1) *Les Religieuses Enseignantes*, p. 296-297.

depuis quand, en France, on attaque une femme, une religieuse, sachant fort bien que, par la loi, ses amis les meilleurs ne peuvent la défendre ; et que la coutume, encore plus inflexible que la loi, ne lui permet pas de le faire elle-même.

Mais toutes ces batteries formidables, dressées contre moi, m'ont fait peu de mal. Faible instrument de Dieu, le vouloir divin reste mon ambition suprême. Dieu seul peut me briser ; et si tel est son dessein, mon âme de chrétienne trouvera, je l'espère, la force de chanter encore un *Laudate*.

Enfin, de bons catholiques ont assuré que, religieuse cloîtrée, hors la clôture, je courais le monde en rupture de ban ; que mon désaccord avec l'autorité était formel. Mon premier voyage à Paris, effectué, assure-t-on, sans permission aucune, a même donné lieu à de grotesques fantaisies. J'ai appris là, sur mon propre compte, des faits et gestes vraiment inattendus. La chose du monde qui a le moins embarrassé ces historiographes est encore la vérité. Mais, rien n'étant simple comme la vérité, je la dirai complète, regrettant d'avoir à parler de ma modeste personne, en soi, peu intéressante. Certes ! il peut m'en coûter. Elle n'est guère de mon goût, cette vie extérieure, toute de luttes et de batailles, que les circonstances m'imposent. Jamais je n'eusse pris la plume, si une idée ne se fût incarnée en moi. Mais, à cette heure, je suis une idée ; et c'est l'idée que je défends.

.·.

J'aurais le droit de répondre simplement à mes détracteurs qu'à cet égard ils ne sont pas mes juges, que je ne relève pas d'eux, que seuls mes supérieurs ont autorité pour porter un blâme sur ma conduite et juger de la régularité de ma situation. Or, aucun blâme n'étant venu ni d'Avignon, ni de Rome. Je pourrais me dispenser de répondre (1). Mais la lu-

---

(1) Il n'est peut-être pas inutile, pour mettre la question bien au clair, de reproduire en son entier un article de l'*Univers* du 25 octobre, signé Eugène Veuillot.

Nous ajouterons que, depuis le voyage de Sa Grandeur, Monseigneur l'archevêque d'Avignon, à Rome, des marques, non équivoques d'encourageante sympathie nous sont apportées, par des lettres très laudatives et très explicitement affirmitives émanant de toutes personnalités ecclésiastiques tant de la France que de Rome.

LES RELIGIEUSES ENSEIGNANTES.

L'état de la question.

Il y a une quinzaine de jours, corroborant une information du *Figaro*, nous avons dit que le Saint-Père, consulté par Mgr l'archevêque d'Avignon sur la question des religieuses enseignantes, avait dit que Mme Marie du Sacré-Cœur pouvait poursuivre en sûreté de conscience son entreprise. Des feuilles catholiques, ennemies de tout mouvement, ont contesté cette information ; nous l'avons maintenue sans entrer dans aucun débat, espérant bien que dans pes conditions quelconques une voix autorisée la confirmerait.

Notre attente n'a pas été trompée. Le *Figaro*, dont la pa-

mière ne pouvant nuire à ma cause, pourquoi reculer devant l'explication ?

Au fond de mon cloître, je méditais ce problème :

---

role n'est pas toujours sûre, voyant qu'on doutait de ce qu'il avait affirmé, a demandé secours, par une interview, à Mgr l'archevêque d'Avignon lui-même. Le zélé prélat, qui ne craint pas la responsabilité de ses actes et de ses sympathies, a donné les explications attendues et le *Figaro* s'est empressé de les livrer au public. Il y était d'ailleurs autorisé.

Dans le désir de ne ne pas raviver une polémique, qui avait été pour le moins très vive, et aussi dans la pensée que le récit du *Figaro* pourrait soulever quelques réclamations, nous avons mis cette interview en quarantaine. Nous songions, pour garder la paix, à l'y laisser indéfiniment. Mais l'amour de la paix ne doit aller nulle part et ne peut aller chez nous jusqu'au sacrifice de la vérité. Or, si les journaux entrés brutalement en campagne contre le projet de Mme Marie du Sacré-Cœur, n'ont pas risqué de s'en prendre directement aux paroles de Mgr d'Avignon, ils ne cessent de les miner sournoisement. Et quels bruits leurs amis font courir !

Cette vilaine persistance nous commande d'intervenir encore. Nous avons dit qu'il y avait dans l'appel de la Mère Marie du Sacré-Cœur une idée à examiner de près, à creuser. Nous le maintenons en constatant de nouveau que beaucoup d'évêques sont de cet avis et que Rome ne le repousse point. A l'appui de cette affirmation nous allons donner les passages les plus importants de l'article du *Figaro*. Qu'on n'oublie point que cet article, vieux de huit ou dix jours, n'a soulevé aucune contestation autorisée :

« Le *Figaro* était parfaitement informé, me dit Mgr Sueur. Oui, j'ai tout lieu d'être satisfait. Je suis allé à Rome, non pas comme certains adversaires ont essayé de le faire croire, parce que le Pape m'y aurait appelé, ce qui eût sem-

Comment arrêter la désertion de nos pensionnats; car il est — quoi qu'on en ait dit — des pensionnats qui se dépeuplent. J'en connais un qui, de 150

---

blé impliquer de sa part une sorte de blâme, mais au contraire parce que j'éprouvais le besoin d'attirer l'attention de Sa Sainteté sur la grave question qui me préoccupe à si juste titre.

« Et voici quelles ont été les premières paroles de Léon XIII : « Je veux que ces polémiques cessent. Je vais faire « écrire dans ce sens aux évêques qui ont publié des atta-« ques contre la Mère Marie du Sacré-Cœur et contre son « œuvre... »

Le Pape, continue Mgr Sueur, a ajouté : « Je fais étudier « avec le plus grand soin les difficultés pratiques que pré-« sentent les projets pédagogiques de la Mère Marie du Sa-« cré-Cœur. Cette école normale qu'elle veut fonder sera « ouverte à tous les ordres enseignants de femmes. Com-« ment des religieuses appartenant à des ordres différents « pourront-elles vivre ensemble sans que leur vocation par-« ticulière soit exposée à quelque péril ?

— « Très Saint-Père, je crois que les vocations seront suf-« fisamment sauvegardées par l'exacte application des rè-« gles générales de la vie religieuse, auxquelles la Mère « Marie du Sacré-Cœur n'a jamais songé à soustraire les « religieuses qui seront appelées à suivre les cours de son « école normale. En outre, les élèves de cette école normale « pourraient se recruter parmi les jeunes filles se destinant à « la vie religieuse, mais n'étant pas encore entrées en reli-« gion. »

« Donc Léon XIII est bien loin de désapprouver le principe de l'œuvre. S'il en était autrement, comment s'arrêterait-il aux difficultés *pratiques* qu'entraînera sa réalisation ?

« Avant ou après l'audience que m'a accordée le Saint-Père, j'ai causé de ces choses avec plusieurs membres du Sacré-Collège. Tous reconnaissent « qu'il y a quelque chose

élèves, est tombé à 30 ; un autre, de 200 à 80. Je méditais donc, et cette solution unique se présentait à ma pensée : donner à nos sujets — sans rien

---

à faire », et leurs réserves ne portent que sur ces difficultés pratiques qui ont frappé l'esprit de Léon XIII.

« Lisez cette lettre où le P. Eschbach exprime le sentiment commun :

« Monseigneur,

« Nous suivons, à Rome, avec un palpitant intérêt, tout ce qui se dit et se publie sur la grave question soulevée par le livre de la Mère Marie du Sacré-Cœur... Le moyen proposé pour former des maîtresses capables de soutenir la concurrence dans nos pensionnats de religieuses nous paraît excellent *in se*. Nous n'y voyons qu'une difficulté, c'est qu'à moins d'un ordre formel émané de Rome, les congrégations se refuseront à envoyer leurs sœurs dans la future école normale.

« Le Saint-Siège voudra-t-il donner un ordre dans ce sens ? Peut-être, si l'épiscopat tout entier lui en exprimait le désir. Autrement, c'est fort douteux. Nos ennemis sont devenus d'une prudence consommée pour combattre l'Eglise, et le succès va de leur côté... »

« Quoi qu'il en soit, j'ai la certitude que le livre de la Mère Marie du Sacré-Cœur ne sera pas mis à l'index et que son œuvre ne sera point condamnée.

« Et pourquoi la Congrégation de l'Index frapperait-elle ce livre. Au point de vue de la doctrine, il est inattaquable. Je l'ai fait examiner par des théologiens d'une science et d'une sagesse hautement appréciées, qui n'y ont rien trouvé dont puisse s'offenser l'orthodoxie la plus rigoureuse ».

Mgr d'Avignon relève ensuite les reproches adressés à Mme Marie du Sacré-Cœur, au sujet du tort que son livre pourrait faire aux maisons religieuses d'enseignement. Il dit que ce sont des reproches d'aveugle se refusant à reconnaître l'état présent des esprits, et ajoute :

« Mais, pour tout dire, je crains que ces aveugles-là ne

sacrifier de la vie religieuse — une préparation professionnelle identique à la formation des professeurs de l'Etat.

---

soient des aveugles volontaires. Comment n'être pas frappé de ce fait, que les adversaires de la Mère Marie du Sacré-Cœur se recrutent à peu près exclusivement parmi les adversaires de la politique pontificale ?

« Et, cependant, les projets pédagogiques de cette religieuse ne touchent en rien à la politique. Il s'agit d'élever le niveau de l'enseignement congréganiste pour permettre à cet enseignement de lutter avec avantage contre une concurrence de plus en plus redoutable. Il ne s'agit que de cela. En somme, la lutte est entre les progressistes et les routinistes.

« Ce qui est curieux, c'est que les routinistes accusent la Mère Marie d'aller chercher ses inspirations aux Etats-Unis et de vouloir implanter en France l'américanisme.

« Lisez ce passage d'une petite brochure, extraite de la *Semaine religieuse* de Blois :

« C'est là (en Amérique), que nos réformateurs de l'enseignement universitaire sont allés puiser les modèles. Cela se comprend de la part de ces *purs* pour lesquels rien de ce qu'a édifié la monarchie ne saurait avoir de valeur réelle. Mais des catholiques, des prêtres, des religieux ! »

« Ces doléances trahissent, n'est-il pas vrai, la grande préoccupation de nos adversaires, mais elles n'établissent pas, et pour cause, le rapport qu'on prétend voir entre l'américanisme et la fondation d'une Ecole normale de religieuses.

« Il n'en est pas moins évident que l'opposition que l'on fait d'un certain côté aux projets de la Mère Marie du Sacré-Cœur est avant tout une opposition politique ; et c'est justement ce caractère politique qui la condamne.

« Au surplus, l'auteur de la brochure en question ne se contente pas de nous taxer d'américanisme. Ce serait peu,

Ma supérieure, à laquelle je confiais mes réflexions, me chargea, à plusieurs reprises, de la formation intellectuelle de la jeunesse religieuse.

---

l'américanisme étant une chose très vague, que l'Eglise n'a d'ailleurs pas condamnée. Il parle de la « tempête partie d'Avignon », et exprime l'espoir qu'on ne verra pas malgré tout, « se renouveler parmi les catholiques le grand schisme ».

« Etre traité de schismatique parce que l'on veut fonder une Ecole normale de religieuses ou que l'on approuve cette fondation, je vous avouerai que cela m'a paru excessif et que j'ai demandé quelques explications à Mgr Laborde, l'attaque dont je vous parle ayant paru d'abord dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Blois.

« J'ai d'ailleurs reçu, de ce côté, toute satisfaction.

« Que vous dirai-je encore ? Les adversaires de la Mère Marie du Sacré-Cœur ne reculent devant rien pour arriver à leurs fins, et ils n'hésitent même pas à essayer de jeter le discrédit sur cette religieuse afin de compromettre plus sûrement son œuvre. Tout leur est bon, y compris la lettre anonyme, cette arme des lâches. J'ai autorisé la Mère Marie à abandonner provisoirement la clôture. On en profite pour la suivre, pour l'espionner et pour dénaturer ses moindres démarches. Sa situation est absolument régulière, canonique. On le sait très bien. N'importe ! On exploite cette situation de la manière la plus indigne.

« Mais je tiens à ce que l'on sache que j'apprécie ces procédés comme ils le méritent. »

Ces déclarations, non contestées du prélat qui les a faites ni de ceux qu'elles touchent plus particulièrement, se résument ainsi :

Comme religieuse, Mme Marie du Sacré-Cœur est en règle. C'est son Ordinaire qui le dit ; donc c'est sûr. Quant à son livre si critiqué, il est « inattaquable » au point de vue de la doctrine : c'est le point décisif. Quant à son pro-

Dans ce poste délicat, je compris mieux encore mon insuffisance. J'avais à former des professeurs, moi à qui un maître eût été si nécessaire.

J'appréciais aussi que, parallèlement à cette culture intellectuelle, excellente en soi, il convenait d'adjoindre une culture d'âme, une direction morale spéciale, venant équilibrer, par un contrepoids surnaturel, ce que la science profane peut avoir de dangereux. Or, cette culture d'âme, orientée dans un sens religieusement philosophique, par l'utilisation rationnelle des connaissances acquises, ne pouvait être le fait que d'une maîtresse des novices initiée aux mystères de la vie spirituelle comme aux sciences, occupations journalières de ses sujets. Tant de questions scientifiques touchent par de multiples contingences à des questions de conscience, à des questions d'âme. La religieuse, en effet, risque de perdre beaucoup en esprit surnaturel — peut-être même en esprit de foi — au contact des auteurs profanes, si nulle précaution ne prévient, ou n'arrête, les égarements possibles d'un

---

jet d'école normale, Rome permet que l'application en soit poursuivie. Et, de plus, le Pape désire que chacun laisse travailler en paix la religieuse qui, par cette œuvre, veut conserver le premier rang dans l'instruction, comme dans l'éducation, aux religieuses enseignantes.

Voilà l'état des choses. Nous, journaux catholiques, qu'avons-nous de mieux à faire maintenant qu'à laisser faire ?

EUGÈNE VEUILLOT.

esprit chercheur « que le doute a blessé » ; et je savais d'expérience, connaissant bon nombre de noviciats, que la maîtresse de mes rêves était une bien rare exception. Je craignais même que beaucoup ne fussent capables seulement de troubler, d'égarer, ou même de fermer à jamais des âmes destinées, par la richesse de leurs facultés, à de magnifiques épanouissements.

A ce sujet, la supérieure fort intelligente d'une de nos maisons de province m'écrivait : « Plusieurs fois j'ai dû refuser des jeunes filles fort distinguées, uniquement parce que, ne pouvant leur procurer la formation dont elles auraient eu besoin pour se développer, elles auraient végété et souffert » ; et elle nous félicitait d'avoir tourné, pour les couvents de province, une difficulté capitale.

En effet, je n'ignorais pas que si, dans les grandes congrégations des grandes villes, où les sujets se recrutent dans des milieux plus intellectuels, il est relativement facile de rencontrer des femmes supérieures, dans les petites congrégations ou dans les petites maisons autonomes de province, il est loin d'en être ainsi.

Les sujets arrivent généralement de la campagne, étrangers à toute culture. Pour eux, tout est neuf, et parfois tout est un danger. Dans ce cas, la formation religieuse, aussi bien que la formation scientifique et la formation pédagogique, ne sauraient être chose quelconque.

Je savais aussi — et toujours par expérience — que, dans chaque maison, à peine deux, trois sujets peuvent avantageusement être appliqués à de fortes études. A ces religieuses, auxquelles manquent à la fois les maîtres, les livres, et la direction, la règle manque aussi. Pour elles, des dispenses s'imposent. Généralement, du moins, elles sont largement données. Et voici un sujet menant dans sa maison une vie d'exception, transformée assez vite en une vie de souffrance.

Dans de telles maisons, tout le monde est-il bien convaincu de la nécessité de ce travail et de ces exceptions ? Je laisse aux supérieures le soin de répondre.

De déductions en déductions, mes réflexions m'avaient conduite à la certitude que l'ouverture d'une école normale supérieure, où seraient menées de front la formation pédagogique et religieuse, permettrait seule de tourner la difficulté.

Ma supérieure, au courant de mes préoccupations intimes, pas plus que moi ne se croyait appelée à travailler à l'exécution de cette grande œuvre ; lorsque, en mai 1895, alors que, devant d'invincibles difficultés, j'avais totalement abandonné ce projet, une circonstance providentielle — indépendante de ma volonté comme de celle de mes supérieurs — m'obligea, en toute hâte, à me rendre à Paris. Le voyage décidé, je fus saisie d'une impression forte comme une certitude : dans les desseins providen-

tiels, ce voyage devait servir à l'exécution du projet qui m'occupait depuis dix ans. Je priai Dieu, je pesai mes forces, je supputai l'avenir, je prévis tout ce qui pouvait m'atteindre de souffrances, d'épreuves, de douleurs. Puis, je laissai très large la marge aux imprévus. Après un dernier moment d'effroi, je pris mon courage à deux mains, et je dis : « J'irai jusqu'au bout. Je puis tomber dans le sillon, mourir à la peine, mais l'œuvre sera ». J'offris à Dieu le total sacrifice de moi-même ; et j'allai trouver ma supérieure qui me donna la permission nécessaire. Cette permission, conditionnelle cependant, était subordonnée à un fait dont la réalisation, dépendant de Dieu seul, devait nous indiquer le vouloir divin en cette affaire.

Très largement, et d'une façon bien inattendue, la condition fut remplie.

Non seulement ma supérieure ne revint pas sur sa parole, mais elle m'aida de toute son influence à obtenir l'autorisation de mes supérieurs ecclésiastiques. Toute sa correspondance, religieusement conservée, prouve que cette sainte et vénérée Mère fut pour moi une amie autant qu'une supérieure. Ses lettres, trop intimes pour être publiées jamais, révèlent notre parfaite entente. Avertie au jour le jour de mes démarches, notre Mère partagea toutes mes souffrances ; elle intervint même plusieurs fois pour faciliter mes négociations. Mais, timide, sous sa plume, une phrase revient souvent : « Je

prends mille précautions pour agir pour votre œuvre, car je ne me sens pas mission pour cela. Si la communauté prend mes intentions, ici tout le monde prie pour vous. »

Quant à Monseigneur Chardon, mon supérieur de vénérée mémoire, voici en quels termes il m'écrivait, m'expédiant mes permissions, après avoir constaté que la condition imposée était remplie :

« C'est sans doute un signe que Dieu veut vous permettre de réussir la belle œuvre que vous avez en vue.

Et plus loin :

« C'est donc bien volontiers et de tout cœur que je vous donne, pour vous et votre œuvre, la bénédiction que vous avez si vivement sollicitée. »

Cela ne ressemble guère à un désaccord hostile.

Je dois même ajouter qu'à cette époque quelques calomnies essayèrent d'influencer mes premiers protecteurs. Mon Evêque, mon supérieur, eurent l'extrême bonté d'intervenir. Leurs lettres — que mes amis connaissent — plus élogieuses que nous ne l'aurions jamais espéré, facilitèrent grandement nos démarches.

Au plus beau de la campagne, alors qu'une prolongation de séjour venait de m'être accordée, j'éprouvai le besoin de revoir mon cloître, ma cellule, ma chapelle, ma mère, mes sœurs, tout ce

que j'aimais enfin. Mes amis firent de vains efforts pour me retenir ; il me sembla que j'avais fait à Paris la seule chose qu'alors il fut possible d'y faire : semer l'idée. Dieu bénit mes efforts. Cette semence germa.

Je laissai derrière moi un groupe d'amis généreux qui, de loin, me soutinrent de leurs encouragements. Ils me promirent de travailler en mon absence ; et ils tinrent parole. Lorsqu'il y a trois mois je revins à la capitale, je les trouvai prêts à m'apporter leur appui. Pour l'œuvre, ils ont bravement bataillé. Aujourd'hui, puisqu'il m'est permis de parler d'eux, je veux, à ces bons amis de la première heure, dire merci du meilleur de mon âme. Leur dévouement simple et loyal, soutenu par un esprit profondément chrétien, est de ceux qu'on ne saurait oublier.

Ce sont ces mêmes amis qui me poussèrent à prendre la plume, qui m'aidèrent de leurs conseils à vaincre cette chose indéfinissable, répugnance instinctive, amalgame de timidité et de convenance, qui incline la femme, plus encore la religieuse, à aimer et à préférer à tout, l'ombre et le silence, la paix du cloître, le calme de sa cellule.

Je cédai cependant, car si j'aimais l'ombre et le silence, par goût autant que par vocation, j'aimais aussi, et d'un plus grand amour, ces âmes d'enfants qui de si près avaient touché mon âme.

Je demandai et obtins la permission d'écrire.

C'est d'une humble cellule d'un monastère d'Auvergne, assise près d'une fenêtre s'ouvrant sur un vaste horizon de montagnes, que j'ai écrit mes deux ouvrages.

Quel esprit fut mon inspirateur ? Je ne sais, mais j'ai ardemment sollicité que ce fût l'esprit de Dieu. Rouvrant un de mes cahiers de notes intimes, résumé de mes journalières méditations, je relis une page peu faite pour la publicité, je vais cependant la transcrire ici. Les lecteurs qui savent combien ma personnalité fut attaquée, m'excuseront de révéler ainsi un peu de mon âme, cette page m'a redonné chaud au cœur. La relisant, j'ai senti que, droites ayant été mes intentions, je pouvais compter sur l'assistance divine.

Je venais de finir mon premier volume, je préparais par un travail sérieux et l'adjonction de quelques chapitres, la revision du second. Et, le matin du jour où je reprenais la plume, j'écrivais la page que, tout à l'heure, j'ai été bien heureuse de relire. Comme elle vient de retremper ma surnaturelle confiance, qu'elle donne foi à mes amis inconnus.

FÊTE DE SAINTE-AGNÈS, VIERGE MARTYRE

« Mon Dieu, à la gloire de votre nom, éternellement béni, moi votre indigne enfant, ignorant encore quel sort votre Providence réserve à mon

premier ouvrage, je voudrais bâtir un monument qui fût œuvre durable, œuvre sainte. Non plus une composition rapide, destinée à jeter un coup de trompette et à disparaître, laissant une fondation en germe, et peut-être des discussions aussi vaines que stériles; mais une œuvre vivante, digne d'orienter les éducatrices et les Mères dans le travail divin de la formation des âmes. Œuvre de longue haleine, œuvre d'une vie peut-être. Laissez-moi, Maître Bien-aimé, déposer à vos pieds tout ce que j'ai de bonne volonté, tout ce que vous avez mis en moi de capacité et de force, tous ce qui est digne de travailler pour vous.

« Je vous consacre tout, je vous abandonne tout, je voudrais fixer en vous tout mon être, toutes mes puissances pour qu'elles ne puissent servir qu'à vous.

« Donnez-moi, Seigneur, la force physique et la force morale nécessaire à l'accomplissement de ma tâche. Surtout, Dieu bon, Dieu juste, donnez à ma volonté cette intention simple cette foi en vous, ce désir unique. de travailler à votre gloire qui seuls, ô mon Maître, peuvent créer une œuvre vraie, une œuvre durable.

« Je veux, je cherche, je sollicite la vérité. Jésus, dites-moi comment il faut élever une âme. Donnez-moi de le comprendre, et de le comprendre fortement, de le dire avec énergie, et aussi, mon Dieu, avec le talent nécessaire pour être crue, et une

abnégation suffisante pour faire de moi l'abstraction la plus complète.

« Oui, il y a quelque chose à faire, ce quelque chose, je l'entrevois vaguement, mais la vérité lumineuse, simple comme ce qui vient de vous, mon Dieu, doit jaillir plus vive. plus intense. Je sens qu'en moi l'œuvre n'est pas mûre, mais qu'elle mûrira, comme doit mûrir le grain de blé qu'arrose la nuée céleste, et féconde le soleil d'août. Nuée de grâce, soleil de vérité, en moi, fécondez la semence divine ; que je sois toute à Dieu pour en parler vraiment ; que je sois forte pour enseigner virilement comment on doit forger les âmes. Que vous, mon Dieu, la vérité incréée, animiez ma pensée afin que, atteignant les âmes, j'aie le bonheur de les attirer à vous, Maître, d'établir votre règne en elles, de vous les donner. C'est mon ambition : qu'en moi, Seigneur, elle soit unique ! »

« Mon Dieu, je vous invoque avec l'humilité de mon cœur et la ferveur de mon âme, éclairez-moi ! »

C'est ainsi qu'entre la prière et la réflexion le livre avançait.

Est-il exact que je fusse alors en désaccord avec ma supérieure, que cet ouvrage, composition occulte, fut lancé sans permission.

Quel homme intelligent pourrait soutenir que, religieuse cloîtrée, j'ai pu écrire un manuscrit de cette importance, correspondre avec un imprimeur,

recevoir et renvoyer des épreuves, publier enfin deux ouvrages, et rester au couvent, sans être expressément autorisée par la supérieure de la maison ? Il n'y a pas de milieu : ou une permission formelle m'avait été donnée, ou mes supérieurs devaient prononcer mon expulsion.

La vérité est que notre Mère a eu plusieurs fois mon manuscrit entre les mains, qu'elle-même a expédié et reçu tous les paquets partant pour l'imprimerie ou en revenant.

Notre Mère est restée jusqu'au bout l'amie intime, la confidente de mes pensées ; me couvrant de sa protection la plus sympathique, poussant même la bonté jusqu'à s'unir à moi, une fois encore, pour solliciter une lettre approbative des supérieurs ecclésiastiques. Cette lettre eût fait tomber, — je l'espérais du moins — certaines difficultés d'intérieur qui n'eurent, au reste, rien de l'acreté pénible que des insinuations perfides ont voulu leur prêter. Jusqu'à la dernière minute, nos rapports restèrent empreints de la plus religieuse confraternité. Je dirai même que celles de mes sœurs qui, de leur propre aveu, m'avaient donné un vote hostile, redoublèrent pour moi de délicates attentions. Le seul reproche que j'entendis, dénotait plutôt une affection sincère : « Pourquoi ne pas utiliser, chez nous, les dons que Dieu vous a donnés ? »

Mes supérieurs savent aussi, combien de fois, devant des responsabilités, qui les rendaient hési-

tants, je leur ai répété : « Si vous voulez m'arrêter, je suis prête à obéir. » Toujours la même phrase me répondait : « Nous ne croyons pas devoir vous arrêter, mais nous n'osons vous soutenir plus fermement. »

De même que j'avais la permission formelle de mettre mon livre sous presse, j'avais aussi celle de m'occuper pratiquement du lancement de l'œuvre. De mon couvent, sous le contrôle sympathique de ma supérieure, j'ai correspondu avec la plupart des membres de notre comité d'initiative. Ce fait seul indique que la liberté totale m'était laissée. Que, plus tard, l'âpreté perfide de la polémique, la pression, les insinuations de toute nature aient fait frayeur à cet entourage d'alors — de moi toujours cher et béni — c'est possible : les ennemis de l'œuvre ont été si habilement acharnés ! Mais un fait indiscutable est celui de permissions complètes, librement données, et maintenues deux ans, sans retrait ni arrêt, jusqu'à l'heure où, avec le consentement de ma supérieure, un autre ordinaire me reçut et m'octroya pleines autorisations ; mais les liens de cœur et d'âme qui m'unissent à cette maison ne seront jamais rompus.

∴

Cependant, il fallait que l'œuvre fût marquée à sa naissance de ce sceau divin qu'on appelle la croix. Pour des raisons très sages, que je ne me per-

mettrai pas de discuter, sans retirer aucune des permissions antérieures, mon Evêque crut devoir me refuser la lettre approbative, tant espérée et tant désirée. Mon livre dût paraître sans elle.

C'était une lacune. Elle ne pouvait échapper au monde religieux. De ce fait, mes efforts ne seraient-ils pas stérilisés ? J'eus l'intention de me retirer, mais non d'abandonner l'œuvre. J'écrivis à Sa Grandeur, Monseigneur d'Avignon, qui, revenant de Rome, m'apportait la bénédiction du Saint-Père. Je le suppliai de susciter, pour prendre mon lieu et place, une religieuse de son diocèse qu'il pût protéger de son autorité. Des amis intervinrent ; et la maison de Cavaillon qui, spontanément venait de m'envoyer ses sympathies ardentes, m'ouvrit ses portes (1). Trois semaines après, je faisais canoni-

(1) Qu'il nous soit permis de publier ici la lettre que la digne et vénérée Mère supérieure de cette maison nous écrivit spontanément après la lecture de notre humble ouvrage.

Ma Révérende Mère,

Nous avons été très émues à la lecture du livre. « Les Religieuses enseignantes », et nous prions le ciel de vous bénir et de bénir largement la belle et magnifique fondation, dont vous nous parlez avec tant d'éloquence dans cet ouvrage où vous déversez, avec tant d'abondance, les trésors de votre haute et puissante intelligence ainsi que le sang de votre cœur.

Si jamais des circonstances vous amenaient de nos côtés, nous serons heureuses de causer avec vous de cette fondation qui nous tient vraiment à l'âme.

quement partie de cette sainte maison, et me trouvais ainsi sous la juridiction de Sa Grandeur, Monseigneur l'Archevêque d'Avignon, dont la protection puissante, m'était formellement acquise. Tout se fit suivant les lois canoniques ordinaires. Nos supérieurs correspondirent ; et tous savent que la nécessité d'avoir pour l'œuvre une protection absolue, que mon Evêque ne pouvait me donner, fut l'unique raison de cette mutation.

Voilà tout le mystère autour duquel on a mené si grand tapage.

Les exeats de ce genre étant encore nombreux dans notre Ordre, et la cause de celui-ci très simple, avouons qu'il faut avoir quelque bonne volonté, pour y trouver matière à calomnie.

∴

On a fait aussi grand bruit autour du nom des deux prêtres qui m'ont donné, l'un une préface, l'autre un avant propos. Certains m'ont jugée naïve, d'aucuns révolutionnaire, pour ne pas dire hérétique. Ni la naïveté, ni la politique, ne sont

---

Nous sommes fort petites, mais notre cœur est grand et plein de profonde reconnaissance et de pieuse affection pour vous, ma très chère sœur, avec laquelle je demeure unie à jamais.

C.F.

Supérieure Fille de Notre Dame

pour rien en cette affaire. La Providence seule décida.

Et malgré tous les reproches qui m'ont été faits, je garde un souvenir de religieuse reconnaissance à ces amis de la première heure. Ils ont accueilli mon œuvre, non comme un corollaire des opinions personnelles qu'ils peuvent avoir en matières théologiques ou sociales, sur lesquelles l'Eglise permet la discussion, mais, tout simplement, comme une entreprise supérieure à toutes les divergences et à toutes les particularités d'opinions, et destinée à faire le bien des âmes. Et cette explication une fois donnée, je me demande comment on peut me faire un grief de compter parmi les ecclésiastiques qui me soutiennent, un orateur que les chaires des plus grandes villes de France se disputent, et un publiciste qui, il y a quelques temps, attaqué par une presse calomniatrice, recevait de son Ordinaire, le Cardinal archevêque de Bordeaux, un de ces témoignages publics, formels et flatteurs, qui comptent dans la vie d'un prêtre.

Bien des portes auxquelles j'ai frappé ne se sont pas ouvertes, qu'il me soit permis de franchir encore le seuil de celles qui furent hospitalières ; elles sont nombreuses, Dieu merci.

Il me souvient, à ce sujet que, quêtant des adhésions, j'obtins d'un homme, au reste fort distingué, et que l'œuvre intéressait vivement, l'aveu que ma feuille portait des noms près desquels il ne pouvait

inscrire le sien « que n'êtes-vous venue à nous d'abord, me disait-il ». Il oubliait que « d'abord », il n'avait point répondu à mes ouvertures ; et il ignorait que ces mêmes hommes qu'il repoussait, venaient de m'engager à aller à lui, me vantant sa largeur d'esprit et son grand cœur. Tant et si bien, que la diversité d'opinion ne me paraissait plus un obstacle à l'entente : Ils sont si nombreux les terrains neutres sur lesquels d'honnêtes gens peuvent se rencontrer. Je quittai cet intransigeant, avec tristesse, mais je n'en continuai pas moins ma série de démarches et de visites, avec plein succès, du reste. Mon appel au monde catholique prouve, par la diversité des signatures dont il est revêtu, que notre œuvre n'est pas du domaine de la politique.

.·.

Il paraîtrait encore que tous les couvents de France se refuseraient à entrer dans le mouvement. C'est faux. A l'appui, je pourrais citer nombre de lettres, très approbatives, de supérieures générales et de supérieures de maisons autonomes, trop probantes pour qu'il me soit permis de douter du succès. Ces lettres sont presque toutes confidentielles, la délicatesse ne nous permet donc pas de les transcrire en entier ; j'en extrais cependant quelques passages.

« Votre livre m'éclaire de manière à me faire prendre des résolutions sérieuses et durables pour la réforme de notre enseignement ».

Supérieure d'une maison autonome.

« Je fais les vœux les plus sincères et les plus ardents pour le succès de votre grande entreprise, vous promettant, dans la mesure de mes faibles moyens, le concours dévoué de mes prières et de ma petite influence. C'est avec une grande joie que j'apprends chaque jour les conquêtes que vous faites dans tous les rangs de la société parmi les laïques, aussi bien que parmi les prêtres et les religieux. Puisse votre fondation avancer rapidement et nous permettre de vous confier la haute formation intellectuelle et pédagogique de quelques religieuses de notre contrée. »

Aumônier de Communauté.

« En principe, j'approuve beaucoup vos idées sur la nécessaire progression des études dans les maisons religieuses enseignantes, et sur le plan que vous formez pour les réaliser. L'œuvre projetée me semble remédier à un danger réel, et appelée à faire un vrai bien.

« Depuis bien des années, nous étions préoccupées, nous-mêmes, de la situation des Congrégations enseignantes, et toujours nous avons pris pour devise : « Faire mieux que les maisons laïques. »

« Seulement, quels que fussent les efforts, comme vous le faites remarquer, la question des diplômes ne pouvait être résolue.

« Vous voyez donc, ma Révérende Mère, que nous sommes en complète union avec vous, etc., etc.

Supérieure Générale.

« La supérieure du couvent de Notre-Dame de X envoie ses félicitatious à la Révérende Mère Marie du Sacré-

Cœur, la remerciant de sa généreuse initiative, souhaite ardemment que le plan si bien conçu reçoive une prompte exécution. Elle adresse à Mère Marie du Sacré-Cœur en son nom et en celui de sa communauté une petite aumône pour son œuvre. »

« Ma bonne Mère,

« Au mois d'avril, je recevais la brochure « Les Religieuses enseignantes », et, à quelques jours de là, votre circulaire, qui me révêlait l'auteur de cet ouvrage et votre but, ma bonne Mère, puisque c'est vous qui êtes l'auteur.

« J'ai souvent depuis prié le Seigneur de bénir vos desseins dans une entreprise si opportune à cette heure, et j'ai la confiance que si elle doit, comme je l'espère, tourner à sa gloire, il la fécondera et la fera parvenir à bonne fin.

« Les obstacles et les difficultés ne manquent pas, vous avez dû déjà l'expérimenter, ma Bonne Mère, mais encore une fois, si Dieu est avec vous, vous triompherez de tout et de tous.

« Vous proposiez, dans votre circulaire, de vous rendre dans les communautés qui le désireraient. Je viens vous assurer que vous trouverez chez nous le plus religieux et le plus cordial accueil. Si vous étiez libre dans la première quinzaine de septembre, cette date nous conviendrait aussi.

« Je crois que plusieurs de vos communautés souhaitent votre visite.

« En attendant votre réponse que je désire bien affirmative et le plaisir de vous recevoir, ma Bonne mère, e vous prie de croire à ma religieuse sympathie en N.-S. »

Supérieure d'un couvent de Notre-Dame.

« Ma Révérende Mère,

« Je vous remercie de la brochure que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Nous l'avons lue avec intérêt, et nous ne pouvons qu'applaudir à votre zèle tout apostolique pour donner à l'enseignement chrétien une plus grande extension et lui assurer de nouveaux succès par la formation d'une école normale pour les Religieuses enseignantes, etc., etc. »

Supérieure générale

« Ma Révérende Mère,

« Je reste saisie de la justesse et de la force de vos appréciations; c'est bien vrai que dans les esprits inoccupés mille riens prennent des proportiens phénoménales, et que l'esprit studieux est plus large et voit tout de plus haut, ce qui est une vraie source de bonheur qui n'est pas à dédaigner dans une communauté religieuse. C'est vrai encore que l'esprit habituellement occupé de pensées élevées, d'idées générales et fortes, donne au caractère un cachet plus viril et le rend apte à de plus grandes choses.

Notre éducation religieuse et intellectuelle est banale pour certaines intelligences supérieures; et j'ai refusé certains sujets supérieurement doués, parce qu'ils me faisaient peur dans nos milieux qui n'étaient pas de force à les alimenter et où ils auraient fini par végéter dans l'ennui et le dégoût. Et le moyen de s'instruire dans nos petites localités absolument dénuées de ressources intellectuelles.

Cette lacune m'a souvent fait soupirer tristement. En principe, quoique mon vote soit très modeste, non seu-

lement j'approuve, mais je bénis votre heureuse pensée etc., etc. »

Supérieure des religieuses de Notre Dame

« Je prends le plus vif intérêt au projet de la Révérende Mère Marie du Sacré-Cœur ; son idée me paraît excellente et appelée à combler bien des lacunes, etc., etc. »

Supérieure générale.

« Ma Révérende Mère,

« Je regrette d'être restée si longtemps à vous parler de votre bon envoi, j'étais trop occupée pour lire attentivement votre brochure. J'ai voulu qu'une de mes filles connaissant bien la langue française, s'en chargeât à ma place, et le fit avec soin. C'est donc sur son avis que je viens aujourd'hui vous entretenir du projet de l'Ecole Normale Religieuse.

« Votre ouvrage révèle beaucoup d'érudition et de talent, un grand cœur et une âme d'apôtre. Tout le bien n'émanant que de Dieu, à Lui soit la gloire et la reconnaissance.

« Je ne saurais que vous louer, ma Bonne Mère, de votre heureuse pensée, et j'en désire la réalisation prochaine. Je ne doute point que vous rencontriez des partis pris ; beaucoup ne vous comprendront pas. Néanmoins ayez du courage, si l'œuvre plaît à Dieu, Lui-même sera le moteur des cœurs.

« Vous devez avoir appris la triste situation de notre malheureux pays. L'Espagne soutient deux terribles guerres, toute la péninsule en est accablée. Plus que d'autres, la province de Tarragorie souffre de cet état de choses.

« Nous-mêmes en ressentons le contre-coup, ce qui m'empêche de vous venir en aide. Je le regrette du

fond du cœur ; mais puisque c'est le Bon Maître qui nous a mises dans le creuset de l'épreuve qu'il en soit béni.

« Veuillez, etc.

Isabel Bové Rsa hija de N. D. (1)
J. B. Rde supérieure,
Couvent de Notre-Dame.

Cette Bonne Mère a bien voulu nous permettre de nous servir de sa signature. Quelques supérieures de France nous ont donné la même autorisation. Pour leur éviter des ennuis, et peut-être une pression, qui a été exercée même sur Nosseigneurs les Evêques adhérants, je ne profiterai pas de la permission.

*
* *

Mes détracteurs, par une confusion habile, ont voulu détruire mes affirmations en m'opposant les statistiques de l'enseignement primaire des filles et de l'enseignement secondaire des garçons, alors que je traitais de l'enseignement secondaire des filles. Or, cet enseignement est bien réellement en baisse, non seulement par le fait de la concurrence des lycées, mais grâce aussi à la fondation d'un grand nombre

(1) Si l'authenticité des lettres que nous citons était discutée, nous pourrions montrer les originaux qui, du reste, ont été vus par les autorités ecclésiastiques, nos supérieurs.

de maisons séculières libres dont les professeurs, sortis des maisons de l'Etat, ont une formation pédagogique supérieure.

Que l'on me permette ici de citer une statistique de « L'Univers » que plusieurs journaux catholiques ont reproduite (1).

On s'est demandé récemment s'il était vrai que le nombre des élèves des lycées et collèges de jeunes filles fût en progrès tandis que diminuerait le nombre des élèves des pensionnats religieux.

Il n'existe pas de statistique pour cette dernière catégorie d'élèves.

Le ministre de l'instruction publique n'a non plus publié aucune statistique officielle des établissements de l'Etat depuis 1889 et il réserve jalousement ses renseignements inédits aux rapporteurs du budget.

Mais en fouillant les rapports annuels nous avons trouvé les chiffres suivants qui fournissent des éléments importants de la solution cherchée.

Les lycées et collèges de jeunes filles ont été fondés en 1881 par la loi Camille Sée, de 1881. En même temps, se réorganisaient les cours d'enseignement secon-

---

(1) Cette question a été traitée avec une rare maîtrise par M. Fonsegrive dans sa brochure « *L'Enseignement féminin* », répandue à profusion par ordre de Monseigneur l'Archevêque d'Avignon. Le lecteur qui voudrait s'éclairer, trouverait dans cette brochure une réponse claire, précise et modérée aux objections lancées contre notre œuvre. Cette étude, avec celle si savamment exposée de M. l'abbé Pautonnier, parue dans la « *Revue du Clergé Français* », démolit totalement le terrain de la résistance.

daire de jeunes filles, professés par des professeurs des lycées et collèges des garçons appartenant à l'Université.

En 1888 il y avait	23 lycées avec	3,248 élèves.
—	25 collèges	2,698
En 1890	24 lycées	3,864
—	26 collèges	2,987

En 1892 la population totale des lycées, collèges et cours secondaires de jeunes filles était de :

	12,744 élèves
En 1893	13,514
1894	14,140
1895	15,436
1896	15,709

Nous laissons aux lecteurs le soin de conclure.

.˙.

On nous accuse encore d'avoir exagéré l'infériorité pédagogique des couvents. Qu'on nous permette de rappeler ici la lettre si belle et si hautement approbative de Monseigneur l'Evêque du Puy.

.˙.

Je serais atteinte, paraît-il encore, de la monomanie des brevets. Il me souvient cependant d'en avoir largement médit. Mais, ne confondons pas. Le brevet est stupide, parce que, tel qu'il est, il ne prouve pas grand chose ; que sa préparation arrête souvent, en nos élèves, la véritable formation intellectuelle, à laquelle nous substituons parfois, avec

« d'assommants manuels et de stupides programmes », un surchauffage dont le fatal résultat est l'anémie et physique et morale.

Mais, si je repousse le brevet pour nos filles, j'estime sa préparation utile aux maîtresses. Qui veut être loyal, se souviendra de l'insuffisance manifeste de certains couvents de province, alors que les brevets n'étaient pas encore obligatoires. Les examens ont du bon. en tant qu'ils contraignent les professeurs à un travail intellectuel auquel, sans cette nécessité, ils resteraient étrangers. C'est pour être convaincu de ce fait que Monseigneur l'Evêque de Bruges impose aux religieuses enseignantes de son diocèse une série d'examens très supérieurs à ceux imposés par l'Etat. On ne peut admettre que la vocation religieuse, quelque dévouement qu'elle inspire, puisse suppléer à la formation pédagogique. Les grades dont sont pourvus les professeurs de l'Etat, la concurrence qui en résulte, le salut des âmes d'enfants, enjeu de la bataille, nous imposent d'incontestables et nouveaux devoirs.

On m'accuse aussi d'avoir fait le panégyrique de l'Université.

Oui, j'ai constaté l'intelligente formation de ses professeurs (en tant que cette formation constitue une concurrence fâcheuse). J'ai dit qu'elle est un malheur ; et je conclus que, cette intelligence, nous devons l'apporter à la préparation de nos professeurs ; parce que, représentants de l'Eglise, « nous

n'avons pas le droit d'être des médiocrités », et que nous avons le devoir de nous imposer par une supériorité incontestable.

Mais j'ai écrit :

« La société restera chrétienne si l'éducation reste aux maîtres chrétiens, si l'Eglise garde l'enfant. Sinon, l'irréligion et, conséquence fatale, l'immoralité, le mal, comme un flot montant, submergeront notre société. Quel ravage la laïcisation n'a-t-elle pas déjà fait dans les classes populaires ? On parcourt avec effroi les statistiques de la criminalité infantile et on constate la progressante et lamentable multiplicité des sources pestilentielles. L'épidémie se propage toujours, l'épidémie du crime, s'attachant à l'âme de l'enfant. Les chiffres parlent haut : sur cent enfants criminels, deux seulement sortent d'établissements religieux.

« Citons un fait :

« Pour de graves raisons, une sage supérieure crut bon de conseiller à une jeune fille d'aller préparer son brevet dans une école laïque. Après succès, l'enfant revenait dire à sa bonne Mère : — « Vous avez cru bien faire en me donnant ce conseil, le bon Dieu m'a gardée, mais ne le donnez plus à personne. Vous ne savez pas combien la vertu, les âmes, sont exposées là-bas. Les conversations, les livres qui courent,

les idées, tout, jusqu'à l'air qu'on respire, semble mauvais. » — Si c'est dans un tel air que doivent se développer les âmes, les intelligences, les cœurs de la génération future, nous pouvons trembler ; qui, sur la terre, représentera la piété, l'innocence, la vertu ?...

« Comme le corps, l'âme respire ; comme lui, plus que lui, hélas ! elle subit des influences et emporte dans les replis cachés de son organisme moral, (comme sont emportés dans les profondeurs de l'être physique), les germes qui n'attendent pour éclore que l'heure propice. Mais alors, qui pourra arrêter le feu des passions dans ces âmes chez qui le sens religieux a été étouffé, extirpé, parfois, comme le plus pervers des instincts ; dans ces âmes anémiées que la fortifiante et fécondante irradiation d'un monde supérieur n'a jamais illuminées ; dans ces âmes que la pensée de Dieu n'a jamais réchauffées, que la foi, la douce espérances, ces puissants antidotes de la concupiscence, n'ont jamais fertilisées? Quelles vertus résistantes pourraient y germer ? Il ne reste que la bête, l'être animal qui veut jouir et qui, pour jouir, supprime les obstacles. On appelle cette logique un crime. Si Dieu n'est pas, le gendarme est bien faible ; plus faible encore, le naturalisme qui essaie de moraliser. Seule, la pensée de Dieu est sanctifiante ; seule, l'éternité peut

payer les sacrifices de la vertu. Telles ne sont pas les pensées dont est saturé, hélas ! l'air des écoles sans Dieu.

« Il y a un déterminisme plus puissant que l'atavisme, c'est l'action du milieu, l'exemple. La fatalité, l'homme peut la créer, et il la crée par le plus suggestif des entraînements, par l'influence de l'atmosphère ambiante sur le cerveau, malléable encore, d'un être jeune et perfectible en tous sens, au moment où il emprunte à son entourage les idées, les formes, les moteurs de son progressif développement. « L'homme, a-t-on dit, est ce qu'il mange. » Non, il est ce qu'il voit. Ce qui fait l'homme, c'est l'éducation, et l'éducation est une œuvre collective ; la société y concourt plus que le maître, presque autant que la mère.

« L'éducation, a-t-on ajouté encore, est une suite de suggestions. Quelle suggestion plus forte que l'exemple de tous les jours, l'exemple mille fois répété ? L'exemple, ce prédicateur suprême, frappe l'enfant mieux que la leçon, et détermine son avenir. Or, malgré les contradictions, on nous permettra de le dire : c'est chez nous que l'enfant, lorsqu'il est exilé du foyer paternel, trouve l'exemple le mieux fait pour former sa jeune âme à la vertu et l'habituer à suivre les austères leçons du devoir.

« Que de choses ont été écrites sur la vie

heureuse et calme des couvents. Ce n'est pas le lieu de les rééditer ; disons seulement que l'air du couvent est bon pour l'enfant. Après l'air de la famille, c'est le meilleur qu'il puisse respirer. Mais l'enfant nous échappe ou peut nous échapper demain ; car, grâce à ses créations récentes, grâce à la supériorité de ses méthodes et de ses professeurs, l'Etat arrive à monopoliser l'enseignement. Notre œuvre n'a qu'un but : garder les enfants chez nous afin de les garder à Dieu. »

.˙.

Il fallait cependant m'asséner le coup de grâce. « *La Vérité* » s'en chargea. Et je fus accusée de cette chose indéfinie — parce que indéfinissable — qui a nom : « américanisme ». Je voulus m'instruire, et je frappai à quelques portes, demandant, de ci de là, ce que pouvait bien être cette monstrueuse et mystérieuse hérésie, dont je suis coupable « sans le savoir », et j'acquis la conviction que l'ignorance en ce point est bien profonde : personne ne put me renseigner. Ce qui est certain, c'est que, écrivant mon premier et mon second volume, j'ignorais qu'il existât en Amérique un père Hecker, fondateur des Paulistes, un père Eliott, son historien, un abbé Maignen, et, enfin, toute une controverse sur ce point dont la première notion m'était étrangère.

Je sais bien que la logique de mes détracteurs me répondra, « si ce n'est toi, c'est donc ton frère ». Si j'affirme n'en point avoir, ils trouveront dans la genèse de mes pensées l'influence d'un Américan convaincu. Et si je déclare encore que ma pensée n'a pris conseil que de ma pensée, ils crieront à l'individualisme, fils légitime d'un protestantisme latent.

Mais laissons les aveugles et les sourds volontaires.

Aux gens de bonne foi, je dirai : j'ai prié, j'ai consulté les autorités susceptibles de me répondre, et j'ai marché droit mon chemin.

J'ai sur l'éducation des idées arrêtées, après bien des études et des évolutions nécessaires, elles se sont définitivement fixées en moi, à un âge où on a le droit d'avoir des idées personnelles. Ces idées sont discutables ; comme la discussion loyale est le chemin le meilleur, et le plus court aboutissant à la vérité, je la souhaite.

Je crois l'éducation une puissance presque créatrice. L'éducation actuelle au couvent ne donnant pas le type de la femme chrétienne, telle qu'il la faudrait à notre société, avouons que l'éducation n'est pas au point. Ce point, cherchons-le de concert, au lieu de nous jeter des injures à la tête. Ce sera plus intelligent, plus loyal, plus chrétien.

D'aucuns nous déclarent féministe. Nous ne pouvions échapper à cette accusation là. Nous avons

voulu étudier la question, — beaucoup moins mystérieuse que celle de l'américanisme — car nous aurions pu encore être féministe sans le savoir. De notre étude il résulte que nous ne sommes féministe à aucun degré. Mais nous avons des opinions sur le féminisme ; et si l'on veut notre profession de foi, comme nous la croyons orthodoxe, la voici :

A notre point de vue le féminisme est une question théologique autant qu'une question sociale. Si tout le monde a droit d'agiter l'idée, de lui chercher des solutions possibles, l'Eglise seule à autorité pour juger en dernier ressort ; elle se prononcera sans doute lorsque les prétentions éxagérées d'une part, les partis pris traditionnels de l'autre, auront, en de longs débats, suffisamment éclairé l'opinion ; et que des essais malheureux auront assagi les exaltés et inquiété la conscience des traditionnalistes.

Le féminisme, en tant qu'il s'érige en protecteur de la chasteté, soit dans le célibat, soit dans le mariage ; en tant qu'il réclame, pour la Mère, et un droit de surveillance sur le patrimoine familial, et voix délibérative, et compétence éclairée en matière d'éducation et direction de l'enfant; en tant qu'il requiert pour toute femme, le droit de pratiquer fidèlement la loi morale et religieuse, la connaissance complète de ses devoirs et de ses droits familiaux, — une conscience n'est pas libre qui n'est pas éclairée — et la totale responsabilité de ses actes — un être n'étant pas logiquement responsable lorsqu'il

ne sait pas — le féminisme ainsi compris, semblant s'adapter à la mission providentielle de la femme, n'a rien qui choque le bon sens.

Mais s'il prêche l'émancipation proprement dite, s'il revendique la représentation nationale, l'élaboration des lois, l'occupation des carrières jusqu'alors occupées par l'homme, nous le repoussons *a priori* comme anti-providentiel ; car, pour exercer avec compétence ces fonctions, ces emplois, ces charges, une préparation scientifique et professionnelle est indispensable. Or si ces travaux ne sont point, comme d'aucuns l'affirment, au-dessus de l'intelligence de la femme, ils sont au moins à côté de ses aptitudes, et ne peuvent que l'arracher nécessairement à ses vraies fonctions d'épouse et de mère.

Et si l'on nous objecte que le nombre grandit des femmes qui, n'ayant nulle vocation religieuse, sont cependant destinées au célibat, c'est-à-dire, à une vie sans but, entièrement décolorée, et souvent sans ressources, nous répondrons : déplorons le fait comme une plaie sociale — c'est là que sont les déclassées, et les proies du mal. — Mais, répétons-le encore cependant, nous n'oserions trouver mauvais qu'une femme, destinée au célibat, occupât sa vie à faire de la médecine, du télégraphe, ou de l'industrie. Il vaut certes mieux qu'elle fasse cela que de ne rien faire. Mais, constatons que, même en ce cas, dans le vaste mécanisme social, elle est encore une roue qui n'est pas à sa place, car la

femme est créée pour la famille, les œuvres d'éducation ou de charité.

Vraiment, on a dépensé pour me barrer la route, plus d'efforts, plus de peines, qu'il n'en aurait fallu pour provoquer le succès.

Ainsi, contre cette œuvre de lutte, on a versé plus d'encre qu'il n'en fut jamais répandue à la charge des écoles supérieures de l'Etat.

Somme toute, que l'Etat crée plus ou moins de concurrence à l'enseignement religieux, là n'est pas la question. Le danger, c'est d'essayer de lui tenir tête carrément, d'arrêter ses envahissements, non par des cris qui ne le gênent en rien, mais par des actes qui prouvent notre vitalité.

Voilà l'impression que laissent certains critiques.

J'ai cherché à remonter le courant, j'ai loyalement voulu donner aux maisons religieuses cette primordiale influence « qui leur est due comme représentant de l'Eglise » et que devait leur assurer leur mission éducative, et leurs rapports obligés avec le monde. Si, pour être mieux entendue, j'ai frappé trop fort, qu'ils me pardonnent ceux qu'imprudemment — ce ne peut-être qu'imprudemment — ma brutale franchise a blessés. J'ai voulu convaincre, j'ai cru avoir trouvé. J'ai dit : cherchez à votre tour ; trouvez mieux, et dites aussi.

J'ai voulu rendre aux monastères leur influence antique et l'on m'accuse de vouloir les « corrompre » ? Qu'ils me lisent donc ceux qui, trompés par

des calomnies odieuses, m'ont jeté l'anathème sur la foi d'un voisin plus ou moins égaré lui-même, et ils verront des pages comme celle que je vais citer en entier.

« Pour savoir ce qu'est notre influence, jetons un regard sur le monde actuel.

« Voici donc une société qui, pendant plusieurs siècles a été entièrement élevée par des prêtres des religieux,des religieuses; et cette société est arrivée à un effrayant degré d'indifférence pour tout ce qui touche aux choses de Dieu, aux choses de l'âme. Dans cette société que le sens pratique et le lucre absorbent au point de faire de chaque individu, non plus « un animal religieux », mais un animal spéculateur la matière a tué l'idéal, le corps domine l'âme, le veau d'or a supplanté Dieu.

« Nos temples sont vides et les hommes que l'eau sainte du baptême a régénérés ont porté sur le Christ une main sacrilège. Ils l'ont expulsé de l'édifice public, de leurs assemblées, de leurs écoles, même de la famille et de l'âme de l'enfant. Le souvenir de la vierge chrétienne qui, jadis, leur apprit à bégayer le nom de Dieu, n'a pas arrêté leur vandalisme légal. Et, sur cette société, dont nous avons élevé les filles, les épouses, les mères, nous ne pesons pas plus que si nous n'existions pas. Notre monde

va, se déchristianisant toujours, vers des abîmes inconnus qui, fatalement, appelleront la divine justice, comme le mal appelle le châtiment, comme les arbres attirent la foudre ; et dans l'âme de cette société, nos enseignements paraissent n'avoir laissé guère plus de trace que le nuage qui fuit n'en laisse au firmament.

« Nous n'arrêtons rien, nous ne guérissons rien. Et cependant, nous avons à former dans l'âme de la femme, l'âme de la nation. La femme, fille, épouse et mère a, dans ses mains, une puissance assez grande pour peser de toute la force d'une volonté souveraine sur les destinées d'un pays (1). »

Eh bien ! oui, j'ai gémi sur ces âmes d'enfants si belles, si pures, si attachantes qui se perdent loin de nous. J'ai souffert de constater le peu de résultat de notre éducation ; j'ai évoqué l'antique influence de l'Eglise sur l'intelligence humaine ; j'ai rappelé que « c'est sur les genoux de l'Eglise que notre vieille Europe a appris à lire ; que les monastères créèrent notre langue, notre littérature, notre histoire. Alors, l'Eglise était la voie de tout progrès civilisateur dans l'ordre artistique, dans l'ordre littéraire, comme dans l'ordre économique (2) ». J'ai voulu faire revi-

(1) *Les Religieuses Enseignantes* , p. 160.
(2) *Les Religieuses Enseignantes*, p. 171.

vre ces âges de foi, cette hégémonie intellectuelle, apanage des monastères, au temps où le monde regardait l'Eglise comme la Mère de tout progrès. Si c'est un mal, je m'en accuse coupable.

Ce livre, où j'ai mis tout mon cœur, a été cependant qualifié de pamphlet. Il peut se résumer dans ce passage que je cite :

« Nous savons la puissance des liens qui, lors même que les rapports sont rompus, attachent, parfois pour jamais, une jeune fille à son couvent. C'est le souvenir, cher entre tous, vivant toujours, que n'emportent « ni les grands vents de l'équinoxe, ni la fumée de la vie (1) ». La pensée qui aime à se *revivre*, éternisant nos douleurs et nos joies, se porte avec attendrissement vers les années où nous avons été bons et purs. C'est le meilleur reflet de nous-même, qu'à travers les âges nous contemplons. « Mon couvent ! » exclamation tendre et pieuse qu'il nous arrive de recueillir sur des lèvres octogénaires et qui, par son émouvante expression, évoque tout un monde de souvenirs chers et bénis, de visions charmantes que « nul remords n'accompagne ».

« Plus les années s'écoulent, plus l'entraînement mondain « l'âge de feu » vont s'affai-

(1) Lamartine.

blissant, plus ce mirage du passé devient lumineux et impressionnant pour l'esprit, fécond et sanctifiant pour l'âme. Nous le gardons, jalousement enveloppé dans les plis immaculés du voile virginal qui ombragea notre front d'adolescentes. C'est l'époque à jamais sacrée où reste gravé tout ce que la vie a de plus pur, de plus pieux, de plus saint, de plus simplement joyeux. C'est l'époque bénie des naïves candeurs, des affections saintes et calmes qui, semblables aux lacs tranquilles des hauteurs, reflètent l'azur du ciel des montagnes. C'est l'époque de « l'illusion féconde », mais toujours innocente, car la Vierge, dont l'image bénie plane sur la demeure, embaume les cœurs et les pensées du parfum de ses lys. C'est l'époque, trois fois heureuse, où la jeune fille goûte vraiment Dieu dans la prière, comme seuls le goûtent les cœurs purs ; jamais, peut-être, dans la vie qui s'ouvre devant elle, elle ne se sentira si près de Dieu.

« Soutenir que l'école laïque, qu'on l'appelle collège ou lycée, va laisser dans l'âme de la jeune fille d'aussi vivifiantes semences de vertu, de joie, de pureté, serait peut-être dire une sottise que personne ne croirait ; mais il est permis de regretter qu'à ce souvenir si fort et qui garde le cœur, ne vienne pas toujours s'ajouter la lumière qui subjugue l'intelligence,

la conviction rationnelle qui deviendrait, en dépit de toutes les nouveautés, un phare placé trop haut pour être jamais atteint, un principe directif, pour la vie entière. Alors, on ne verrait plus, anomalies étranges, des femmes de trente ans gardant pour leur couvent une tendresse pleine d'enthousiaste reconnaissance, et oubliant d'être chrétiennes, parce que, battue en brèche par tant d'influences meurtrières, notre influence n'est plus que le mythe plein de poésie de leur adolescence. Elles nous aiment, nous estiment, nous vénèrent encore, mais ne croient plus en nous.

« Alors, que reste-t-il de notre ascendant ?

« Quand une enfant a reçu nos leçons, il faudrait qu'il existât, entre elle et nous, des liens très forts, allant, sans doute, de notre cœur à son cœur, mais aussi, de notre intelligence à son intelligence ; il faudrait que nos relations fréquentes eussent une action déterminante sur la direction de sa vie : ainsi la mère envoyant son fils en pays étranger, s'inquiète, tâche de savoir ce qui se passe « *là-bas* », pour conseiller, suivre, prévenir et sauver au besoin (1) ».

---

(1) *Les Religieuses Enseignantes*, p. 163-164-165.

.·.

Autre objection : « Les religieuses de divers ordres, de divers costumes, astreintes à des règles différentes, ne pourront jamais vivre dans la même maison ».

J'avais affirmé cependant qu'un précédent existait. Et j'ai parlé de l'école normale primaire belge de Bruges, où 125 religieuses de tous costumes, vivent en harmonie parfaite. Qu'on me permette de citer à l'appui de ma thèse la lettre si affirmative que M. l'abbé Temmerman (Directeur de l'Institut du Sacré-Cœur, et de l'Immaculée conception de Louvain) écrivait à M. l'abbé Pautonnier. Cette lettre prouve que l'Ecole de Saint-André n'est pas la seule école normale belge qui reçoive des élèves religieuses (1).

---

(1) J'ai pu prendre aussi des notes précieuses sur une fondation similaire en Angleterre, qui date de deux ans, et qui donne déjà des résultats magnifiques.

Sous les auspices du cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, les sœurs de l'Enfance de Jésus ont ouvert à Londres un « Collège » pour les religieuses qui désirent se former pour l'enseignement secondaire

Les cours comprennent deux années d'études, la première est consacrée à la théorie de la pédagogie ; la seconde aux leçons pratiques.

Pour y être admise comme étudiante, il faut avoir passé un examen supérieur tel que « *Matriculation* »,

Héverlé, 16 août 1898.

Très honoré monsieur,

Votre article sur « l'éducation des filles et la formation des religieuses enseignantes » paru dans la *Revue du clergé* me tombe d'occasion sous les yeux.

Permettez-moi de vous exprimer en toute franchise

« Cambridge Highler Local », « Oxford Highir Women », etc. D'autre part, un professeur distingué de la Faculté catholique de Lille — qui nous en voudrait peut-être de citer son nom — nous écrit d'Angleterre les renseignements suivants :

« Il existe à Londres (11, Cavendish square) une école d'enseignement supérieur pour les femmes Ce sont les religieuses du Saint Enfant Jésus qui la dirigent avec le concours d'un certain nombre de laïques, hommes et femmes. Elle est placée sous le patronage du cardinal Vaughan et d'un Comité où figurent le duc de Norfolk, la marquise de Ripon, etc., etc. Des religieuses anglaises suivent ces cours et prennent des grades Universitaires à Cambridge. »

Et nous engageant à visiter aussi cette école, le savant professeur ajoutait :

« (En vous adressant à la Supérieure de Cavendish square, vous auriez tous les documents que vous désirez.) Il serait intéressant de montrer que Londres est doté comme Bruges d'un établissement pareil à celui que vous songez à fonder chez nous. Au reste, Cambridge n'est pas la seule Université qui confère des grades à des Religieuses. J'ai vu à Greenwich, chez les Ursulines, Mère Saint-Augustin, qui est licenciée ès-arts de l'Université de Saint-André, à Edimbourg. L'on n'a pas peur en Angleterre d'entrer dans le mouvement. Le fait est à retenir. »

mes sentiments ; la cause que vous y défendez avec un si grand bon sens, ne peut qu'y gagner. Je vous donne tout droit de rendre ma lettre publique.

Ces sentiments se résument dans le plus profond étonnement de voir que les congrégations enseignantes de France puissent encore hésiter à reconnaître une nécessité aussi évidente et aussi absolue, et d'autre part s'attarder à des préventions aussi futiles et à des objections aussi ridicules.

Même, je vous dirai carrément que tous les atermoiements offerts pour faire accepter la mesure sont inutiles.

Voilà de longues années qu'en Belgique toute institutrice, pour que l'école jouisse de quelque subside public (Etat, province, commune), doit être diplômée. Nos évêques ont été les premiers à soutenir cette stipulation de notre loi scolaire de 1881. Toutes nos religieuses enseignantes sont diplômées. La plupart ont fait leurs études dans des écoles normales confiées à des religieuses d'une autre congrégation. Voilà de longues années que j'ai sous ce rapport des relations sans nombre. J'ai connu dans telle école normale des religieuses de toutes couleurs, et de tous voiles, guimpes ou cornettes, et je n'ai jamais vu de ce côté moins d'entente qu'entre *les élèves laïques* qui suivaient avec elles l'école. Car en Belgique *c'est la règle* : religieuses et laïques suivent à la fois la même école, sauf que pour les exercices spirituels les religieuses ont ordinairement une direction spéciale.

Dites donc hardiment à tous que toutes les objections, que toutes les craintes soulevées contre l'entreprise si profondément utile, disons mieux, si nécessaire de la formation sérieuse des religieuses enseignantes sont de pures chimères.

Vos religieuses de France ne le cèdent sans doute pas

en charité, ni en générosité à leurs sœurs de Belgique !

Veuillez agréer, cher monsieur, mes hommages de respectueux dévouement.

L'abbé F. X. Temmerman.

Là, rien d'américain, rien de « Fin de siècle », et rien cependant, en notre création, qui doive différer de celle de Bruges. Pour mieux comprendre l'esprit et l'organisation de cette maison type, le système de direction, les moyens pris par les supérieurs afin de conserver à chaque sujet l'esprit de son propre institut, je suis allée en Belgique. C'est dans une retraite hospitalière, offerte par de pieux et bons amis, que j'ai pu, loin du bruit fait autour de mon nom, reprendre la plume tout en me documentant, et m'enrichir encore de quelques détails précieux.

En vertu d'une autorisation de la Supérieure générale, j'ai pu étudier sur place l'école normale religieuse de Bruges, dirigée par les dames de Saint-André. J'ai vu successivement : Sa Grandeur Monseigneur de Bruges, M. le chanoine Luyssen, depuis 22 ans directeur spirituel de la maison et inspecteur diocésain principal, la supérieure de l'Institut, la directrice de l'école normale. J'ai visité l'établissement dans ses moindres détails, feuilleté et parcouru des livres d'élèves ; enfin, pris les renseignements les plus minutieux sur l'esprit de la direction, les méthodes, l'horaire de la journée, jusqu'aux

menus des repas. Voici dans les grandes lignes ce qu'est la maison.

Elle comprend :

1° Un pensionnat et un externat de jeunes filles dirigés par les Dames de Saint-André.

2° Une école d'application, que nous appellerions en France une école annexe.

3° Une école enfantine, nommée en Belgique école gardienne, qui sert d'école d'application aux religieuses élèves se préparant à l'examen spécial du certificat d'aptitude des écoles gardiennes.

4° Une école normale primaire, pour religieuses, entièrement séparée, ayant un corps de bâtiment, des cours et des professeurs spéciaux. Cette école normale compte en moyenne 125 élèves de tous ordres, de toutes congrégations.

5° Une école normale Frœbelienne, c'est-à-dire organisée pour la formation spéciale des religieuses de toute congrégation aux fonctions d'institutrices gardiennes. Les élèves de cette section, sauf pour les cours, sont mêlées aux élèves de l'école normale primaire.

En Belgique, il existe actuellement plusieurs écoles normales fréquentées par des religieuses ; mais l'école normale de Bruges, fondée une des premières, dès 1859, fut longtemps la seule où n'étaient admises, ainsi que nous le désirons, à l'Institut Notre-Dame, que des religieuses, à l'exclusion de toutes laïques.

Les religieuses ne sont reçues à l'école normale qu'après un examen d'admission, lequel me paraît, suivant le programme détaillé que j'ai sous les yeux, à peu près de la force du brevet élémentaire français ; mais trop différent pour que la comparaison puisse exactement s'établir. Cet examen compte plusieurs épreuves écrites, dont chacune est subdivisée en deux sujets distincts : donc presque deux « compositions » comme l'on dit en France.

Cet examen étant assez sérieux, toutes les religieuses n'ont pas la facilité de le préparer dans leur maison respective ; à l'effet de cette préparation des cours s'ouvrent donc dans l'école même, aux environs de Pâques, et se prolongent jusqu'au milieu du mois d'août, époque à laquelle les candidats sont appelés à subir les épreuves de l'examen d'admission. Cet examen a lieu devant un jury composé des professeurs de l'école normale.

Les sujets admis — on m'assure que les examens d'admission sont de plus en plus sévères — doivent, pour être à même de subir cette épreuve avec succès, suivre les cours pendant quatre ans.

Le travail journalier se divise en études — assimilation proprement dite — scientifiques, littéraires, pédagogiques ou méthodologiques ; et en application pratique, c'est-à-dire que les sujets s'exercent à l'enseignement sous la direction de leurs professeurs.

Le nombre et la distribution des exercices reli-

gieux correspond, de la façon la plus précise, au projet d'horaire tant discuté, dont les grandes lignes sont exposées dans mon premier ouvrage. A savoir : une demi-heure de méditation, le matin ; les deux examens réglementaires, un chapelet, une visite au Saint-Sacrement, préparation de la méditation du lendemain, le soir. Enfin, il faut ajouter la sainte messe et l'action de grâce (dont j'avais cru inutile de parler : l'idée que l'on soupçonnât la suppression de la sainte messe pou⁻ait-elle venir à une religieuse ? La seule différence à noter, est l'addition, dans notre projet, d'un quart d'heure de lecture spirituelle chaque jour. A l'école normale de Bruges, la lecture spirituelle n'a lieu que trois fois par semaine, mais une demi-heure chaque fois.

Le règlement de Bruges fait aussi mention de la confession hebdomadaire, de la récollection mensuelle et de la retraite annuelle, qui ne sauraient être omises chez nous, puisque ces exercices constituent pour l'âme religieuse les meilleurs moyens de perfectionnement.

Par le fait même de leur entrée à l'école normale, tous les sujets sont dispensés de leur règle respective, pour être assujettis à une règle unique : celle de l'école normale (1).

(1) En pratique, cette dispense s'applique à un très petit nombre de points, et a simplement pour but d'assurer la régularité et la bonne marche de l'école. (Note de M. le chanoine Luyssen).

Chaque religieuse garde son costume. L'ensemble présente un effet qui ne manque pas d'originalité. Les normalistes ont été photographiées en groupe ; cette photographie a un aspect vraiment intéressant.

Il n'est tenu compte, dans la direction générale, ni d'esprit particulier, ni de pratiques particulières de telle ou telle congrégation. Dans les conférences spirituelles — que, comme nous encore, les fondateurs de l'école ont voulu multiplier — il est question surtout d'esprit religieux.

Les élèves quittent l'établissement après l'obtention du diplôme d'institutrices à la suite d'un examen de sortie. Cet examen, qui me paraît très sérieux, ne comprenant pas moins de treize compositions.

D'autre part, pour entretenir l'esprit d'étude chez les religieuses enseignantes, et perfectionner, tous les jours davantage, leurs aptitudes professionnelles, l'autorité diocésaine a, dans les divers diocèses, organisé des conférences scolaires, à l'instar de celles que le Gouvernement impose au personnel des écoles communales.

Voici quel est l'ordre habituel des exercices dans ces conférences :

1° Lecture du rapport de la dernière séance ;

2° Lecture et appréciation des travaux rédigés à domicile par les religieuses institutrices ;

3° Résumé des observations générales faites au cours des inspections particulières de chaque maison ;

4° Une ou plusieurs leçons, sur un sujet indiqué, données publiquement, par une religieuse, à un groupe d'élèves, qui sont emmenées aussitôt la leçon terminée;

5° Observations pédagogiques et méthodologiques sur la leçon donnée, ou à propos de cette leçon;

6° Un sujet est traité, soit par M. l'Inspecteur-Président, soit par un des membres nommé par lui.

Un discours, résumant la séance, et encourageant les professeurs à se perfectionner dans l'esprit apostolique et la science pédagogique, clôt la réunion.

De plus, — et ceci est particulier au diocèse de Bruges, — tous les deux ans, les religieuses enseignantes, âgées de moins de 40 ans, subissent un examen écrit sur les diverses matières de l'examen de sortie des écoles normales. Cet examen, qui n'est pas imposé par l'Etat, a pour objectif, dans la pensée de Monseigneur l'Evêque et du clergé, d'obliger les religieuses à poursuivre leurs études. Elles doivent, suivant un règlement obligatoire, y consacrer une heure et demie par jour.

Cours pour l'examen préparatoire, 4 ans de séjour à l'Ecole normale, conférences pédagogiques, examens bi-annuels : tels sont les rouages d'un même système dont le résultat doit être l'incontestable supériorité des maisons congréganistes sur les écoles de l'Etat.

L'intelligente organisation de l'école, les services rendus par elle, ce fait accepté et consacré de la réunion de religieuses de différents ordres dans la même maison, nous donnent droit d'espérer que les préventions d'excellents esprits sur notre projet, vont tomber devant le simple résumé de notre visite à Bruges. Pourquoi les religieuses françaises seraient-elles plus difficiles à guider, et auraient-elles un esprit religieux moins solide que les religieuses belges ?

On nous objecte que la Belgique est petite, relativement à la France, que les congrégations enseignantes y sont peu nombreuses, donc les difficultés moindres. C'est là une erreur : dans le seul diocèse de Bruges, il n'y a pas moins de quatre-vingt-dix congrégations distinctes. Ajoutons que quatre-vingt-cinq d'entre elles ont envoyé des sujets à l'école normale de Bruges. Pendant l'année scolaire 1898-1899, les cours seront suivis par 125 religieuses appartenant à 64 congrégations différentes.

Malgré la bruyante polémique soulevée par notre œuvre, l'humble voyageuse, qui venait puiser, à leur source, ces renseignements précieux, a trouvé auprès de Monseigneur l'Evêque, comme à l'Institut, le plus bienveillant accueil. Le vénéré directeur de la maison, avec lequel nous avons causé longuement, nous a donné, lui-même, les renseignements les plus précis. C'est presque sous sa dictée que certains détails ont été écrits. Nous sommes heureuse d'expri-

mer ici à cet éminent chanoine, qui cumule avec tant de compétence et de maîtrise de si importantes et si multiples fonctions, notre reconnaissance la plus profonde. Sa courtoise bienveillance, et son infatigable complaisance, nous ont vivement touchée.

Voici quelques détails historiques qu'il a bien voulu nous communiquer :

« L'Ecole Normale primaire pour religieuses, dirigée par les Dames-de-Saint-André, a été fondée par Mgr Malou, évêque de Bruges, en 1859 (1).

« De 1859 à 1870, cette école était libre. A l'examen de sortie, subi devant une commission épiscopale, les élèves recevaient un diplôme sans valeur légale : c'est-à-dire ne conférant pas le droit de nomination aux fonctions d'institutrice communale. Le but, poursuivi par le savant évêque, de pieuse mémoire, était de mieux préparer les religieuses enseignantes à leurs difficiles fonctions et de les rendre capables, par une sérieuse formation pédagogique, de donner à l'enfance une instruction et une éducation à la hauteur des exigences du temps. Nos seigneurs les Evêques de Belgique ont unanimement approuvé et soutenu cette création.

---

(1) Nous tenons à répéter que l'Ecole de Bruges est une école normale primaire. Celle que nous voulons fonder est une école supérieure. A Bruges, des cours supérieurs sont faits aussi à quelques élèves, et à quelques rares religieuses. Mais ces cours spéciaux — appelés cours moyens — ne font pas partie des programmes de l'école.

« En 1870, l'Ecole normale fut agréée par le Gouvernement qui, depuis lors présida aux examens et délivra des diplômes ayant une valeur légale.

« De 1879 à 1884, sous la loi scolaire, dite : *loi de malheur*, l'école normale perdit le droit de délivrer des diplômes officiels. Mais les diplômes, délivrés pendant ce temps par une commission épiscopale, ont été entérinés en 1885, et ont depuis lors valeur légale.

« Depuis 1884, l'école est de nouveau agréée par le Gouvernement.

« Depuis 1893, une école normale pour institutrices gardiennes (religieuses) y est annexée.

« Il y a actuellement 125 élèves religieuses. »

Je continue à reproduire ici textuellement une partie de notre conversation. Elle n'est pas sans quelque intérêt.

« Que faites-vous pour garder à chaque reli-
« gieuse l'esprit propre de sa congrégation ?

« — Tous nos efforts tendent à faire bien com-
« prendre la sublimité de la vocation religieuse, et à
« faire aimer et pratiquer les devoirs qu'elle impose.
« Nous cherchons à inculquer à toutes le désir de
« la perfection, de la sainteté, et un zèle ardent pour
« la gloire de Dieu et le salut des âmes. Nous leur
« prêchons les moyens les plus aptes à atteindre le
« but de leur vocation, et à développer, à perfection-
« ner en elles l'esprit religieux, c'est-à-dire un

« esprit de piété, de charité, de dévouement et de « sacrifice.

« En outre, rien n'est négligé pour les rattacher « toujours davantage à la communauté où la divine « Providence les a amenées. On n'a pas à se préoc- « cuper, à l'école normale, de ce que l'on appelle « parfois *l'esprit propre* des différentes commu- « nautés ; on laisse aux supérieures respectives le « soin de l'inculquer, soit avant l'entrée à l'école, « soit après la sortie, soit pendant les vacances « scolaires. »

Que l'on me permette ici une réflexion toute personnelle.

Après tout, qu'est-ce donc que cet esprit propre et, où donc se trouve la différence de vie religieuse entre communautés vouées à l'enseignement ?

Il ne peut être que dans le nombre et le choix des exercices religieux et dans l'horaire — même, chose bien minime, dans le cérémonial en usage ici ou là. — Qu'importent ces détails ! Au fond, la vie religieuse est la même pour tous les ordres, toutes les congrégations. Que nos religieuses aient l'esprit de Jésus-Christ, et elles seront bonnes religieuses partout. Que les sœurs de la Sagesse ne fassent que deux génuflexions quand les Augustines en font dix, cela importe, sans doute, et reste sacré, comme cérémonial et coutumier de chaque maison, mais cela ne touche en rien au fond de

l'âme, aux dispositions intimes, à la vie d'union avec Notre Seigneur ; pas plus qu'aux grandes vertus chrétiennes, sur lesquelles il faut greffer les grandes vertus religieuses. Les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, peuvent avoir, quant à l'esprit de chaque institut, une extension plus ou moins grande, et une application pratique plus ou moins sévère ; mais, théologiquement parlant, ce sont toujours les mêmes vœux ; et les règles posées par les saints canons sur la pauvreté, la chasteté et l'obéissance religieuses, peuvent-elles différer suivant l'ordre auquel elles s'adressent. Donc, développant les vertus religieuses en général, ce à quoi nous viserons fortement, nous croyons pouvoir procurer réellement le perfectionnement moral et religieux des sujets qui nous seront confiés.

Mais je questionnais encore le vénéré chanoine :

« Les supérieures des communautés entendent-« elles cela comme vous ?

« — Généralement oui. La preuve en est qu'à peu « près toutes les supérieures y nous envoient leurs « sujets. Je me souviens, cependant, qu'un jour une « supérieure voulut empêcher deux de ses sœurs de « suivre les exercices de la retraite annuelle, allé-« guant pour motif que cette retraite ne serait peut-« être pas donnée « suivant l'esprit de son institut. » « Mais on n'eut pas de peine à convaincre cette bonne « Mère de son erreur, et à la faire revenir sur sa « décision.

« Au reste, ajouta le vénéré chanoine, toutes les
« objections que l'on vous oppose toutes celles que
« vous refutez dans votre volume, nous ont été fai-
« tes. L'expérience a démontré que, même les plus
« spécieuses, n'ont pas de fondement solide. Par le
« fait de notre existence elles sont heureusement
« résolues ».

Tout en causant, le vénéré chanoine feuilletait notre ouvrage. Nous avons parcouru ensemble la partie des objections. Une seule l'a rendu songeur, celle qui m'a le plus inquitée moi même celle qui prouve à quel point notre œuvre est nécessaire : « Les sujets, revenant de l'Institut, vont vouloir tout réformer chez nous. » Cette phrase, pour qui sait lire, pour qui connaît l'humanité—identique en tout temps et en tout milieu — est une prophétie d'embarrassantes difficultés plus ou moins malaisées à tourner, et qui attendent les jeunes diplômées au seuil de leur maison. Des anciennes, un peu inamovibles en leurs emplois, en leurs charges représentant un état d'esprit, un ensemble de méthodes consacrées par l'usage, ne verront pas sans inquiétude un vent d'innovation partant de l'Ecole normale souffler sur la maison.

« J'ai dû maintes fois répéter, nous disait le
« judicieux directeur de la maison, cette phrase
« que j'ai retrouvée sous votre plume : —« Si vous
« ne voulez rien modifier, rien perfectionner dans
« vos programmes, dans vos méthodes d'enseigne-

« ment, pourquoi nous envoyer vos sujets? » Au fond,
« il ne s'agit pas de tout trouver mauvais, de tout
« bouleverser, mais d'apporter prudemment, len-
« tement, sagement, quelques améliorations, que
« l'étude et l'expérience ont montrées utiles ou né-
« cessaires au succès de l'enseignement. Et quel
« meilleur moyen de faire pénétrer partout un sage
« progrès, que celui d'un centre commun où tous
« peuvent venir chercher la lumière et la direc-
« tion ?

« — La lumière et la direction, c'est bien cela,
« mais estimez-vous que ce soit chose facile à don-
« ner.

« — Il est possible — cela s'est même vu parfois
« ici — que l'introduction des bonnes méthodes se
« heurte à une routine défiante ou obstinée ; mais si
« vos élèves, prévenues, agissent avec prudence et
« par persuasion ; surtout si, comme chez nous,
« elles sont soutenues et encouragées par l'autorité
« religieuse, la transformation, — où elle est né-
« cessaire, — se fera sans heurt et sans secousse.

« Puis, après quelque temps, chaque maison comp-
« tera plusieurs sujets ayant passé par l'Ecole nor-
« male, et toute prévention aura disparu. »

« — C'est bien aussi ce que nous espérons.

« — Il ne peut être question de réformer ni la di-
« rection spirituelle, ni tout ce qui concerne la vie
« religieuse. Notre école normale ne s'occupe que de
« questions pédagogiques. Et dans ce domaine encore

« il faut noter que, tout changement reste subordon-
« né à l'approbation des supérieures de chaque mai-
« son. Qui contestera que certains changements
« soient parfois nécessaires ?... à moins de dire que
« seules, les méthodes pédagogiques, échappent aux
« lois de progrès et de perfectionnement ? »

D'autre part, ajoutons que l'esprit religieux dans les communautés adhérentes, n'a certes pas baissé par le séjour de quelques uns de leurs membres à l'école normale. Bien au contraire : la solide et intelligente formation que ces sujets ont reçue dans un milieu, à la fois foncièrement religieux et plus intellectuel que le leur, agissant par influence sur les sœurs qui les entourent, produit une contagion heureuse de ferveur et de largeur d'esprit.

Enfin, si les préventions furent longues à tomber, si les méfiances, les partis pris créèrent à la maison naissante d'entravantes difficultés, la bataille — qui, pour s'être livrée sur un terrain moins vaste et être moins bruyante que nos luttes actuelles n'en fut pas moins une bataille — aujourd'hui est gagnée. A cette heure, on bénit l'influence heureuse, tant au point de vue religieux, qu'au point de vue pédagogique, de cette maison modèle. Là se sont formées, non seulement des professeurs distinguées, mais encore des maîtresses des novices, des supérieures intellectuellement et moralement à la hauteur de leur difficile mission.

L'éminent chanoine auquel nous posions cette

question : — « Les Evêques ont-ils imposé aux religieuses enseignantes un passage à l'école Saint-André ? » — nous répondit :

« Non certes, tout a été libre, si bien que nous avons commencé avec cinq religieuses étudiantes ; que, pendant quelque temps, nous n'avons eu qu'un nombre assez restreint d'élèves.

« Mais les vénérés Evêques de Bruges n'ont cessé d'encourager les efforts des communautés enseignantes pour la formation professionnelle de leurs sujets ; ils ont prodigué à l'école normale de Bruges les témoignages de leur haute satisfaction, tant au point de vue de l'esprit religieux qui y règne, qu'au point de vue de la solidité et du succès des études. Grâce à ces précieux encouragements, grâce aussi à certaines exigences de la loi scolaire, le nombre des élèves a sans cesse augmenté, et les vastes bâtiments que vous avez vus, suffisent à peine à les contenir. »

Il est vraiment vaste et fort beau — d'une beauté monastique de bon goût — le couvent qui fait office d'école normale religieuse. La salle de dessin complètement outillée, le cabinet de physique, celui d'histoire naturelle, la bibliothèque, le petit musée, sont composés avec une manifeste intelligence. On comprend aisément que jamais des couvents de province ne pourraient se procurer ce luxe pédagogique, bien nécessaire cependant à la formation des professeurs.

Il nous reste à reproduire, comme pièce à l'appui, la partie la plus intéressante de la notice sur l'école normale belge. Dieu veuille bénir aussi notre entreprise, lui donner le moyen de faire quelque bien, et bientôt les communautés religieuses françaises recevront sur l'école normale religieuse française, la notice annonçant l'ouverture réclamée déjà par un grand nombre de supérieures.

« L'école normale des Dames de Saint-André est placée sous le patronage de Monseigneur l'Evêque de Bruges et agréée par le Gouvernement.

« On admet à suivre les cours : les religieuses professes, les novices et les postulantes d'une congrégation religieuse quelconque qui désirent obtenir le diplôme d'institutrice.

« L'enseignement comprend : la religion et la morale ; des notions élémentaires des institutions constitutionnelles et administratives du pays et de la législation sur l'instruction primaire ; la pédagogie et la méthodologie ; la langue flamande et la langue française ; l'écriture, l'arithmétique et l'exposé complet du système légal des poids et mesures ; la géographie, l'histoire, les notions d'hygiène, les notions élémentaires des sciences naturelles, de l'horticulture et de l'économie domestique ; le dessin, les formes géométriques et le travail à l'aiguille ; la gymnastique, la musique vocale et la tenue des livres ».

« Il est annexé à l'Ecole normale primaire une section spéciale destinée à la formation d'institutrices d'écoles gardiennes. La durée des cours est d'un an ; les élèves subissent ensuite un examen devant le jury des maîtresses, afin d'obtenir un certificat de capacité. Pour

être admises à ce cours, les récipiendaires doivent être âgées de 16 ans au moins, de 25 ans au plus. Elles doivent subir un examen d'entrée sur les principales branches de l'enseignement primaire. Cet examen a lieu en même temps que l'examen d'admission aux cours normaux.

« A la section gardienne les leçons se donnent en flamand ; mais les élèves qui le désirent, peuvent prendre des leçons de langue française.

« Tout en travaillant avec zèle à faire progresser dans les sciences les élèves qui leur sont confiées, les Dames de Saint-André ne négligent rien pour conserver et augmenter dans leurs élèves les vertus de leur saint état, et pour fortifier leur attachement à l'Institut religieux auquel elles appartiennent.

« Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Bruges, par lui-même et par des ecclésiastiques de son choix, dirige entièrement la maison sous le rapport spirituel.

« Les élèves-étudiantes ont leurs exercices de piété réglés d'une manière uniforme pour toutes, et mis en rapport avec les exigences de leurs études et l'esprit de leur vocation.

« La durée des cours est de quatre ans.

« La date de l'examen d'admission est fixée, chaque année, par la Directrice de l'établissement. Les récipiendaires lui adressent leur demande avant le 1er août et y joignent : A) un extrait de leur acte de naissance : B) un certificat de médecin, constatant qu'elles ont été vaccinées ou ont eu la variole et qu'elles ont une bonne constitution.

« Un cours préparatoire à l'examen d'admission est organisé, chaque année, à la rentrée des vacances de Pâques. Les demandes doivent être faites d'avance. »

*
* *

Ici nous sommes heureuse de reproduire la lettre que l'éminent Chanoine a bien voulu nous écrire, après la lecture des épreuves de ce petit compte-rendu de notre visite à Bruges.

Bruges, 17 octobre 1898.

Madame,

Après avoir lu attentivement les notes que vous désirez publier au sujet de l'Ecole normale primaire pour religieuses dirigée par les Dames de Saint-André à Bruges, ainsi que la relation de votre visite à cet établissement, j'en atteste volontiers la parfaite exactitude.

Quant au fond de la question, sans vouloir juger du bien fondé et de l'opportunité de vos appréciations concernant l'enseignement des communautés religieuses de France, je fais des vœux sincères pour la réussite de votre projet de créer une Ecole normale supérieure pour religieuses où, tout en conservant l'esprit religieux des élèves, vous leur procureriez une instruction suffisante et une formation pédagogique sérieuse.

Même si l'instruction donnée dans les couvents était partout aussi solide, que l'éducation qu'on y reçoit est excellente, pareille institution n'en serait pas moins éminemment utile, surtout aux congrégations de moindres ressources, pour maintenir le niveau des études, former les jeunes sujets, et entretenir partout l'esprit d'étude, et une saine émulation.

L'entreprise est hardie, l'œuvre n'est pas sans difficultés ; mais si, comme je l'espère, vous parvenez, avec le

concours de l'autorité religieuse, à établir votre Ecole sur des bases solides, et à la diriger sagement, vous aurez bientôt réussi, la grâce de Dieu aidant, à secouer l'indifférence des uns, à calmer les appréhensions et à dissiper les préventions des autres. Et alors, Madame, vous verrez, comme cela s'est vu en Belgique, des œuvres similaires s'organiser sur tous les points de la France.

Agréez, Madame, l'hommage de mes sentiments respectueux en J.-C.

Chanoine Luyssen,
Directeur des Dames de Saint-André,
inspecteur diocésain principal.

LES RELIGIEUSES ENSEIGNANTES

ET

LES NÉCESSITÉS DE L'APOSTOLAT

PREMIÈRE PARTIE

Enseignement religieux. — Monopole Universitaire

CHAPITRE PREMIER

LA FONDATION.

But de la fondation. — Sujets reçus. — Organisation. — Programmes. — Conférences religieuses et pédagogiques. — Ecole annexe.

L'hérésie victorieuse promenait ses étendards sous notre brillant soleil du Midi, les morts tombaient, et l'Enfer recueillait une ample moisson d'âmes ; les chevaliers de Simon de Montfort bataillaient contre les mécréants. Un homme sur la blanche robe duquel le sang des

combats n'avait pas rejailli, parcourait les champs dévastés, les villes incendiées, répandant sur toute douleur l'onction de sa parole, le baume de sa prière, la tendresse de son cœur. Et, tandis que les armées se heurtaient, lui, suppliant le ciel, cherchait un remède à tant de maux.

Le Ciel répondit. En effet, nous raconte son historien, saint Dominique, le véritable vainqueur, ayant constaté « qu'une des causes du progrès de l'hérésie était l'adresse avec laquelle les hérétiques s'emparaient de l'éducation, des jeunes filles nobles » fonda, « afin de remédier à cette situation », le monastère de Prouille, qui fut sa première création — l'ordre des Frères Prêcheurs n'était pas encore né — « pour donner aux jeunes filles nobles une éducation convenable à leur rang. »

Deux siècles plus tard, Mme de Lestonnac, dans sa demeure seigneuriale, Anne de Xainctonge, en son grenier, rassemblaient les jeunes filles pauvres, et leur enseignaient les sciences profanes, pour avoir le droit de leur parler de Dieu, et les soustraire à l'action des calvinistes. La plupart des fondations scolaires catholiques, depuis plusieurs siècles, ont eu la même genèse : la lutte contre le mal ; le même but : arracher la jeunesse aux influences funestes de l'esprit mauvais

Cette tactique de l'erreur cherchant toujours à s'emparer de l'éducation de la femme, nous la retrouvons à toutes les époques de transition et de lutte.

Quelle que soit l'idée autour de laquelle se livre le combat, il est un point vers lequel se centralisent les forces, une place dont il faut se rendre maître, c'est l'éducation, et surtout l'éducation de la femme. Aussi l'école est-elle la position stratégique, que nous devons conserver,au prix de tous nos efforts, si nous voulons garder les âmes à Dieu.

Sur ce terrain, nos ennemis, jadis les plus faibles,ont pris sur nous d'énormes avantages; ils menacent de tout envahir. Et c'est pourquoi, du haut de cette chaire pontificale que la vérité illumine, le pape disait naguère, afin d'orienter les combattants, que « l'école est le champ de bataille où se décidera la question de savoir si la société restera chrétienne ou non. » Poursuivre cette lutte, c'est donc répondre à l'appel du Chef suprême.

La société restera chrétienne si l'éducation reste aux maîtres chrétiens, si l'Eglise garde l'enfant. Sinon, l'irréligion et, conséquence fatale, l'immoralité, le mal, comme un flot montant, submergeront notre société. Quel ravage la laïcisation n'a-t-elle pas déjà fait dans les classes populaires ? On parcourt avec effroi

les statistiques de la criminalité infantile et on constate la progressante et lamentable multiplicité des sources pestilentielles. L'épidémie se propage toujours, l'épidémie du crime, s'attachant à l'âme de l'enfant. Les chiffres parlent haut : sur cent enfants criminels, deux seulement sortent d'établissements religieux.

Citons un fait :

Pour de graves raisons, une sage supérieure crut bon de conseiller à une jeune fille d'aller préparer son brevet dans une école laïque. Après succès, l'enfant revenait dire à sa bonne Mère : — « Vous avez cru bien faire en me donnant ce conseil, le bon Dieu m'a gardée, mais ne le donnez plus à personne. Vous ne savez pas combien la vertu, les âmes, sont exposées là bas. Les conversations, les livres qui courent, les idées, tout, jusqu'à l'air qu'on respire, semble mauvais. » — Si c'est dans un tel air que doivent se développer les âmes, les intelligences, les cœurs de la génération future, nous pouvons trembler ; qui, sur la terre, représentera la piété, l'innocence, la vertu ?...

Comme le corps, l'âme respire ; comme lui, plus que lui, hélas ! elle subit des influences et emporte dans les replis cachés de son organisme moral, (comme sont emportés dans les profondeurs de l'être physique), les germes qui,

n'attendent pour éclore que l'heure propice. Mais alors, qui pourra arrêter le feu des passions dans ces âmes chez qui le sens religieux a été étouffé, extirpé, parfois, comme le plus pervers des instincts ; dans ces âmes anémiées que la fortifiante et fécondante irradiation d'un monde supérieur n'a jamais illuminées ; dans ces âmes que la pensée de Dieu n'a jamais réchauffées, que la foi, la douce espérance, ces puissants antidotes de la concupiscence, n'ont jamais fertilisées ? Quelles vertus résistantes pourraient y germer ?. Il ne reste que la bête, l'être animal qui veut jouir et qui, pour jouir, supprime les obstacles. On appelle cette logique un crime. Si Dieu n'est pas, le gendarme est bien faible, plus faible encore le naturalisme qui essaie de moraliser. Seule la pensée de Dieu est sanctifiante ; seule l'éternité peut payer les sacrifices de la vertu. Telles ne sont pas les pensées dont est saturé, hélas ! l'air des écoles sans Dieu.

Il y a un déterminisme plus puissant que l'atavisme, c'est l'action du milieu, l'exemple. La fatalité, l'homme peut la créer, et il la crée par le plus suggestif des entraînements, par l'influence de l'atmosphère ambiante sur le cerveau, malléable encore. d'un être jeune et perfectible en tous sens, au moment où il emprunte à son entourage les idées, les formes, les

moteurs de son progressif développement. « L'homme, a-t-on dit, est ce qu'il mange. » Non, il est ce qu'il voit. Ce qui fait l'homme, c'est l'éducation, et l'éducation est une œuvre collective ; la société y concourt plus que le maître, presque autant que la mère.

L'éducation, a-t-on ajouté encore, est une suite de suggestions. Quelle suggestion plus forte que l'exemple de tous les jours, l'exemple mille fois répété ? L'exemple, ce prédicateur suprême, frappe l'enfant mieux que la leçon, et détermine son avenir. Or, malgré les contradictions, on nous permettra de le dire : c'est chez nous que l'enfant, lorsqu'il est exilé du foyer paternel, trouve l'exemple le mieux fait pour former sa jeune âme à la vertu et l'habituer à suivre les austères leçons du devoir.

Que de choses ont été écrites sur la vie heureuse et calme des couvents. Ce n'est pas le lieu de les rééditer ; disons seulement que l'air du couvent est bon pour l'enfant. Après l'air de la famille, c'est le meilleur qu'il puisse respirer. Mais l'enfant nous échappe ou peut nous échapper demain ; car, grâce à ses créations récentes, grâce à la supériorité de ses méthodes et de ses professeurs, l'Etat arrive à monopoliser l'enseignement. Notre œuvre n'a qu'un but : garder les enfants chez nous afin de les garder à Dieu.

La fondation dont ce travail a pour but de démontrer l'urgence, étrangère à toute idée d'agressive combativité, pourrait, à notre avis, nous mettre à même de lutter victorieusement contre ce monopole, indigne d'une nation qui se dit mûre pour la liberté (1).

Ecole normale supérieure, ayant le cachet monastique et la valeur éducative des fondations religieuses, elle donnerait un enseignement capable de rivaliser avec celui des écoles universitaires (2).

---

(1) Le cardinal Lavigerie avec son admirable coup d'œil avait compris les nécessités de la lutte, lorsqu'il écrivait, parlant de l'Institut catholique de Paris qui s'appelait alors l'école des Carmes:

« Pendant que d'une main ferme, Mgr Affre soutenait la lutte pour la liberté d'enseignement, de l'autre ce grand prélat préparait, avec un vrai sens pratique, les instruments qui devaient permettre d'user un jour de la victoire. Plût à Dieu que tous les autres évêques de France eussent compris alors que, pour sauver l'enseignement religieux, depuis la plus humble école de frères et de sœurs, jusqu'aux sommets de l'enseignement public, il était nécessaire de lutter à armes égales, en prenant les mêmes grades et les mêmes brevets que les maîtres de l'enseignement laïque ! Ils ne le firent pas, et l'on sait ce qu'il nous en a coûté et ce qu'il nous en coûte encore ! »

(2) M. Yves le Querdec, a indiqué, dans son *Journal d'un Évêque*, l'organisation de l'Institut en projet. Son talent d'exposition rend trop bien notre plan

Elle admettrait à titre d'élèves :

1· — Les religieuses, professes ou novices de tous les ordres, de toutes les congrégations qui voudraient collaborer à l'œuvre.

2· — Les jeunes filles se destinant à la vie religieuse.

3· — Les jeunes filles pieuses qui, voulant se consacrer à l'enseignement libre, préféreraient le régime religieux à celui des maisons séparé leur serait affecté.

Au dortoir, à la récréation, au réfectoire

---

pour que nous résistions au désir de mettre sous les yeux de nos lecteurs « cette vision de l'avenir » :

« *Le 1er décembre 1928.* — Je suis allé passer à Paris les trois derniers jours de novembre et j'ai visité en détail un des établissements qui font le plus d'honneur à l'initiative catholique, d'autant que sa fondation remonte à deux ou trois ans, par conséquent au moment où notre situation était le plus précaire et même le plus compromise, si la situation de l'Eglise pouvait jamais l'être. C'est l'Ecole normale supérieure des institutrices catholiques. Les premiers essais en avaient été faits jadis et avaient, faute de fonds, produit peu de résultats, quand, en 1925, une âme généreuse et qui voyait loin, décida de consacrer toute sa fortune à fonder cette œuvre et à en assurer l'existence.

« De grands bâtiments, simples et confortables, ont été construits dans la forêt de Meudon, à proximité de la gare. Ils comprennent simplement : au rez-de-chaussée un réfectoire, des cuisines, une grande bibliothèque, une salle commune pour l'étude, six salles de cours, trois pour

les religieuses étudiantes seront séparées des jeunes filles et mêlées à la communauté ; mais les cours et les règlements seront les mêmes pour toutes les étudiantes, religieuses ou séculières, car nous supposons les jeunes filles résolues à faire l'apprentissage de la vie chrétienne, et les religieuses dispensées — en vue de leurs études — d'une partie de leurs exercices. Ces dispositions permettront une règle unique, sévère, ne laissant aucune place à l'imprévu.

---

les sciences et trois pour les lettres, un grand jardin ou plutôt un parc taillé à même la forêt sur un lot vendu par l'Etat ; au premier et au second, 150 chambres ou cellules, tant pour les dames élèves que pour les religieuses chargées de la direction et des soins matériels. — Une chapelle complète l'établissement. Pas le moindre luxe, c'est un couvent comme tous les autres, avec cette différence que les religieuses vont en classe au lieu de faire la classe. Toutes les élèves sont, en effet, des religieuses. On n'admet que celles qui, ayant fait leur noviciat, ont déjà prononcé des vœux et n'ont pas dépassé trente ans. Chacune d'elles garde l'habit particulier de sa congrégation et suit sa règle autant que le permet le réglement général de la maison. Ce règlement est d'ailleurs aussi peu assujettissant que possible. Les offices à la chapelle, les classes, les repas, les récréations sont seuls obligatoires et communs. Le reste du temps, chacune l'emploie comme elle le croit meilleur : elle peut aller à la chapelle ou à la bibliothèque, ou rester retirée dans sa cellule, ou même lire ou réfléchir sous les grands arbres du parc, nul ne s'en inquiète.

Il est impossible de déterminer d'ores et déjà, quelle sera, dans ses détails, l'organisation de la maison ; disons seulement que les cours suivront une progression, atteindront un niveau qui leur permettra d'assurer le succès nal.

Un groupe de professeurs distingués et chrétiens nous ayant déjà offert leur collaboration la plus généreuse et la plus absolue, le résultat que nous espérons, sera donc facile à atteindre.

« Il y a cependant une direction et une autorité spirituelle. On a prié une des congrégations participantes de désigner une dame d'esprit ferme et de haute expérience pour gouverner la communauté. C'est la supérieure véritable et toutes lui doivent obéissance comme à leur propre supérieure. C'est elle qui veille au maintien de l'esprit de religion et de confraternité. C'est elle aussi qui reçoit les rapports des professeurs et les communique aux diverses communautés. Chaque élève est d'ailleurs libre de correspondre comme elle l'entend avec ses supérieurs particuliers. — On craignait au début beaucoup de difficultés. C'est à peine s'il y en eut quelques-unes. Le bon esprit a exclu toute sorte de rivalité entre les diverses congrégations ; la sagace autorité de la directrice à su garder à chacune de ses élèves le caractère spécial de sa vocation. Il y fallait beaucoup d'expérience, de tact et un admirable doigté. Rien de tout cela n'a manqué. L'ardeur qu'ont mises à s'instruire toutes ces jeunes femmes, leur goût toujours persistant de l'étude et du savoir, leur religieuse hauteur d'âme, les ont préservées de bien des mesquineries.

Quel pourrait être l'horaire de la journée ? Préciser déjà serait plus que difficile : toutefois, nous pensons que les exercices religieux devraient être réduits à une demi-heure d'oraison le matin, un quart d'heure de lecture spirituelle, un chapelet, une visite au Saint-Sacrement le soir, plus, les deux examens règlementaires. Le dimanche seulement, les religieuses qui, par leur règle, sont astreintes à la psalmodie, assisteraient au Saint Office.

« Les professeurs viennent de Paris et sont les plus renommés qu'on a pu trouver. Comme l'instruction des nouvelles était fort inégale, on a dû créer un cours préparatoire où l'on met celles qui sont par trop faibles pour être en état de profiter des cours réguliers ; ces cours sont répartis en trois années et portent sur toutes les matières, des programmes : la littérature, l'histoire, les langues vivantes l'emportent de beaucoup sur tout le reste. On s'efforce de donner aux dames-élèves le goût du savoir, de la science pour la science, afin qu'elles le transmettent plus tard et le fassent rayonner autour d'elles. Ça été là trop souvent le grand mal de nos maîtres catholiques : ils n'ont vu parfois dans l'instruction qu'un moyen ; infidèles à leurs pères du moyen âge, ils n'ont pas su voir dans l'instruction, dans la science, une fin digne d'être aimée et recherchée comme telle. Les chefs catholiques ont plus d'une fois subi comme à regret les exigences du siècle. On les a vus opposés aux mesures qui avaient pour but de s'assurer de la capacité des maîtres. Ils avaient de bonnes raisons, je le reconnais, mais ils en

Une ou deux fois par semaine, l'oraison du matin serait faite tout haut, soit par l'aumônier de la maison, soit par une religieuse, afin d'enseigner, non l'art de l'oraison, qui est un don de l'Esprit-Saint, mais le moyen d'acquérir ce que, par ses efforts, l'homme peut en apprendre.

Dans les études, on donnerait une large place aux conférences religieuses, soit sur les questions de théologie morale soulevées par les études, soit sur les grands principes de la dogmatique religieuse et chrétienne.

---

avaient aussi d'autres qu'ils ne disaient pas ou qu'ils avouaient une fois les portes closes, et elles étaient mauvaises. J'eusse voulu que tous les légitimes accroissements de programmes vinssent de l'initiative des catholiques et qu'ils eussent eu toujours le noble souci du meilleur et de l'excellent.

« Pourquoi donc avoir tant peur des choses nouvelles? Le monde marche, des inventions se révèlent, des découvertes se font, il faut s'adapter au milieu dans lequel l'on vit, sous peine de déchéance et même de mort. Nous acceptons volontiers les nouveautés matérielles, pourquoi aussi bien nous refuser aux nouveautés intellectuelles ? N'avons-nous pas trop oublié que la vérité est un nom de Dieu ? Que dès lors le culte de la science est une partie du culte divin? Si la fausse science a été souvent une arme aux mains de nos ennemis, ce n'est pas une raison pour avoir peur de la vraie. Au contraire. En montrant qu'autant que tous les autres, plus que tous les autres, nous aimons la science, la

Ces entretiens, remplaçant l'oraison du soir, seraient comme le contre poids des études profanes, qui, sans cela, pourraient devenir un danger.

Nous ajoutons que toutes les dispositions devraient être prises afin d'assurer à chaque sujet une direction sûre, en rapport avec les besoins d'une âme qui travaille et qui pense.

De fréquentes conférences pédagogiques et éducatives seraient aussi données aux étudiantes et l'adjonction d'une école annexe per-

vérité, la lumière, nous rendrons impossible la calomnie...

« En première année, les cours comprennent des conférences sur une période donnée de l'histoire proprement dite, sur l'histoire littéraire, des vues générales sur la littérature, sur l'art, des notions élémentaires des sciences, et sont communs à toutes les élèves. A partir de la seconde année, il y a trois sections : sciences, littérature, histoire. Dans la section scientifique, on ne fait rien de plus que la science élémentaire, on insiste surtout sur l'histoire des découvertes de façon à bien mettre en lumière les diverses étapes de la découverte le progrès de l'esprit dans l'invention.

« Dans les sections littéraires, on revoit plus spécialement les grammaires, l'histoire des littératures ; on exerce les élèves au style et à la critique, on leur apprend à corriger les devoirs des élèves qu'elles auront plus tard. C'est du reste un exercice que l'on fait dans chaque section. Tout ce qui peut s'enseigner de pédagogie s'enseigne à mesure de l'enseignement réel. Chaque maître

mettrait d'apprendre aux religieuses l'art de l'enseignement, sous les yeux des professeurs qui les exerceraient à parler, à résumer, à classer, à juger, à s'adresser à des intelligences et non à des mémoires, à des femmes, et non à des phonographes.

Les programmes, conformes aux programmes officiels, n'en différeraient que par l'esprit; enfin, toute étude aurait pour résultat

---

fait voir comment il s'y prend. La pédagogie, séparée de la réalité concrète, est tout ce qu'il y a de plus vide.

« Dans la section d'histoire, on fait de l'histoire, de la géographie et de l'histoire de l'art. Sans faire de l'érudition proprement dite, on initie cependant les élèves par quelques exemples un peu détaillés à la critique historique Mais surtout on s'attache à leur donner des cadres bien liés pour leur enseignement futur. Toutes les élèves des sections scientifique et littéraire suivent en même temps les conférences de philosophie.

« Les cours d'instruction religieuse sont communs à toutes les élèves des trois années. Il y en a deux par semaine et le professeur, l'un des membres les plus distingués de l'Institut catholique de Paris, ne manque pas, tout en exposant le dogme, de marquer quelles sont les tendances d'idées contraires parmi nos contemporains. Il fait voir par suite de quelles méprises on attaque nos idées.

« Le cours d'hygiène est fait par un médecin de l'hôpital Saint-Joseph, le cours d'économie domestique par une femme du monde qui a demandé elle-même d'en être chargée et qui fait part à ces jeunes religieuses, fort

immédiat de rendre la foi plus lumineuse et, partant, plus solide.

*
* *

Ici se place une question importante Comment conserver à chaque sujet l'esprit de son propre institut ? Comment empêcher les désertions ?

---

inexpérimentées pour la plupart, des fruits de son expérience déjà longue et consommée.

« Tout n'est pas encore parfait dans cet établissement, dont j'esquisse à grands traits l'organisation, mais l'ensemble est vraiment vivant, fort remarquable et déjà fort remarqué. Des Allemands, des Américains, des Anglais, qui ont visité la maison, ont parlé d'elle dans leur pays en des articles qui ont éveillé l'attention. On paraît bien ici avoir découvert le mode d'éducation qui, sans renier nos traditions nationales, légitimées par la nature même du caractère français, fait cependant la place qu'il faut à toutes les exigences modernes.

« Au commencement, surtout durant les trois premières années, il y eut des incertitudes. Plusieurs professeurs paraissaient se contredire, et il en résultait des hésitations, des doutes parmi les élèves, parfois de la confusion. La directrice s'en aperçut : elle prit la peine de lire elle-même toutes les rédactions de tous les cours des trois années, elle nota les points de dissentiment ou de divergence, elle les signala aux divers professeurs et, soit par d'amicales conférences entre eux, soit par des réunions générales en sa présence, on arriva à ce qu'ils se missent d'accord. Depuis lors, l'enseignement est

Avant tout, nous voulons apporter à l'œuvre, aux négociations, aux rapports entre maisons, la plus grande loyauté, la plus grande franchise, et la fraternelle cordialité qui, devraient toujours caractériser les chrétiens. Il sera donc arrêté, de la façon la plus absolue, que, *ni pendant le séjour à l'Institut, ni à la sortie, ni plus tard, les sujets confiés ne pourront être admis, dans aucun des Ordres,*

---

homogène, et la convergence des vérités enseignées par plusieurs professeurs, malgré la variété des points de vue, assure le côté dogmatique de l'enseignement. Il est bon que les élèves soient prévenues de ce qui n'est pas certain, que l'esprit critique existe et soit éveillé, elles auront à chaque instant à se défendre contre l'erreur, mais il est d'autant plus nécessaire que ce qui est sûr soit enseigné de façon très dogmatique.

« Les maîtresses sorties de cette école normale ont déjà commencé à renouveler d'abord les scolasticats des diverses communautés ; elles travaillent partout à décider leurs supérieures à envoyer des élèves. Les pensions de ses élèves viennent grossir les ressources de l'institution. Après quelques hésitations, au début, de la part des plus grandes communautés, l'institution a été adoptée complètement et sans arrière-pensée, dès que l'on a vu que les vocations spéciales, loin de diminuer par le frottement, se renforçaient au contraire. Aucune vigueur particulière n'a diminué et le large et charitable sentiment de la solidarité catholique s'est accru.

« Ce serait tout, et vraiment tout sera dit, quand nous aurons ajouté qu'une aile spéciale du bâtiment doit être

dans aucune des congrégations qui auront des sujets à l'Institut (1).

Il faudrait de part et d'autres échanger des promesses sacrées et les tenir en toute loyauté. Si une religieuse cherchait à attirer à sa congrégation quelques sujets, novice ou professe, elle manquerait gravement à son devoir et serait priée de s'éloigner.

Au reste, des réglements sérieux protègeront chaque religieuse contre toute influence extérieure ayant pour but de diminuer l'estime qu'elle doit avoir pour la maison dans laquelle Dieu l'a appelée.

---

consacrée à une école annexe, tandis qu'une autre sera affectée aux *Dames du préceptorat chrétien* dont la conception est due au zèle apostolique de M[me] la vicomtesse d'Adhémar. Ces dames, sans être en rien mêlées aux religieuses, suivront les mêmes cours, le même règlement avec une direction spéciale ».

(1) La possibilité d'une pareille organisation est démontrée par l'expérience, aujourd'hui quarantenaire, de l'école normale de Bruges qui réunit des religieuses de tous les Ordres.

CHAPITRE II

LES PROFESSEURS DE L'ENSEIGNEMENT OFFICIEL ET NOS PROFESSEURS

Réponse à deux accusations. — Une citation. — Si nos ennemis devaient nous lire. — Pascal. – Les vieilles pendules. — Les révélations. — Le camp ennemi. — Nos intentions. — Historique de la préparation des universitaires. — L'école normale primaire. — L'école normale supérieure. — Fontenay. — Sèvres. — Nos professeurs ; comparons. — L'intelligence qui s'isole. — *Ecce quam bonum.* — Ce que l'Université demande à ses professeurs. — Tableau. — Ce qu'on peut demander de nous. – Il ne suffit pas de dire : nous sommes fortes, il faut le prouver.

Avant d'aborder le fond de notre sujet, répondons à deux accusations qui seront, sans doute, portées contre nous (1).

« Vous allez, nous dira-t-on, révéler au monde les défauts de notre enseignement ? »

---

(1) Les nouveautés ne s'implantent jamais sans quelques secousses : une simple religieuse, serait-elle plus heureuse qu'un grand évêque, honoré plus tard de la

Dans une brochure que nous aurons plus d'une fois l'occasion de citer, (1) M. l'abbé Pautonnier, poursuivant le même but, et traitant les mêmes questions pour l'enseignement ecclésiastique, ne dissimule ni une vérité, ni une lacune. Avec une autorité courageuse, visant, avant tout, au résultat final de ses constatations, il signale sans crainte, les défectuosités et l'infériorité de l'enseignement de nos séminaires. Et, répondant aux accusations, (portées ou prévues), il écrit une page qu'on

---

pourpre romaine? — Lorsqu'il eut la malencontreuse idée de pousser, dans le sens que nous indiquons, les communautés enseignantes de son diocèse, quelles protestations ne souleva pas le cardinal Lavigerie ! Ecoutons Mgr Baunard son historien. C'était en 1863.

« Préoccupé de l'enseignement primaire comme de l'enseignement secondaire et supérieur, Mgr Lavigerie se rendait parfaitement compte que le droit qu'avaient les religieux et les religieuses d'enseigner sans brevet officiel et sur la simple présentation de leur lettre d'obédience, n'allait plus leur suffire au sein d'un état social contraire aux privilèges et établi sur le principe égalitaire du droit commun. « Il ne faut pas, écrivait-il, se faire illusion : il se prépare en France, dans l'esprit d'un certain public, un mouvement très marqué contre les privilèges accordés aux communautés religieuses pour l'enseignement des filles. Les journaux antichrétiens et

(1) *Réformes des professeurs ecclésiastiques.*

nous permettra de transcrire ici. S'il est des timides, des indécis, des rétrogrades parmi les hommes, les forts, que dire des femmes ? Cette page sera notre excuse, au besoin notre défense. Nous commençons par elle l'exposé de nos idées, remerciant l'auteur de l'avoir écrite et d'avoir promis à notre œuvre, un peu sœur de la sienne, sa sympathique et compétente protection.

« Des esprits timides m'ont fait le reproche d'avoir dévoilé à nos adversaires nos faiblesses et le vice de notre organisation ; ce reproche n'est pas justifié. Nos adversaires

---

une partie de l'opinion ne cessent de nous menacer d'enlever aux institutrices congréganistes les écoles qu'elles dirigent. »

« La franchise de l'Evêque ne reculait pas devant l'aveu que l'insuffisance de certaines religieuses enseignantes, appartenant à des congrégations de son propre diocèse, n'avait que trop justifié les plaintes des familles : « Leur instruction a été trop négligée, écrit-il, et elles se trouvent à leur tour incapables d'instruire les autres. C'est le plus fort argument de leurs adversaires, et celui auquel il importe le plus de répondre par des faits, si nous voulons éviter, dans la pratique, des conséquences funestes. »

. . . .

« Il écrivait le 19 mai 1864, au supérieur de l'une de ces congrégations de femmes : « Il importe que l'enseignement donné à la jeunesse par des personnes consacrées

sont mieux au courant que nous ne le pensons de ce qui se passe chez nous ; je suis sûr de n'avoir fait aucun tort à notre réputation par mes indiscrétions.

« D'ailleurs, si j'avais su que des réformes sérieuses étaient en cours d'exécution, ou même seulement qu'un plan était étudié, un programme tracé, je me serais tu. Mais il n'y a malheureusement rien de tel, on n'a pas même reconnu explicitement le principe qu'une formation est nécessaire à tout professeur, et on continue à jeter dans l'enseignement des jeunes gens sans préparation. J'ai cru de mon

---

à Dieu ait une supériorité incontestable, sous tous les rapports, et en particulier sous le rapport de l'instruction. Nous le devons à la religion, que ces personnes représentent plus spécialement dans l'enseignement public. Nous le devons également à la confiance générale qui leur est accordée et qui repose sur un dévouement et des vertus que nul ne saurait méconnaître. »

« En conséquence, le 19 mai 1864, parut une circulaire de l'évêque à ses prêtres, avec une ordonnance portant que toutes les novices de congrégations diocésaines enseignantes eussent, avant d'entrer dans une école quelconque, à se présenter devant une commission épiscopale désignée à cet effet, pour y subir les épreuves d'un examen, au moins aussi rigoureux que l'examen passé devant les jurys officiels par les institutrices laïques. A la suite de cette épreuve, elles recevraient, s'il y avait lieu, des diplômes épiscopaux de différents degrés, lesquels désormais seraient indispensables pour

devoir de parler, de dire tout haut ce que tous les hommes sérieux pensent et disent tout bas. Car, après tout, ce qui est mauvais et blâmable, ce n'est pas que le mal soit connu, c'est qu'il existe : ce qui est désirable, ce n'est pas que nos maladies puissent rester cachées, c'est que nous en guérissions. Qu'on excuse donc ma franchise, et si on croit que je me suis trompé, qu'on veuille bien me l'expliquer, je suis tout prêt à reconnaître mon erreur.

« Je ne me suis d'ailleurs pas avancé sur un terrain que je ne connaissais pas, j'ai dit ce que je sais, ce que j'ai vu : que le clergé

---

diriger dans le diocèse, soit un pensionnat, soit un externat, soit même la plus humble école. »

Il n'y avait rien de plus sage et de plus salutaire que cette mesure. Si elle se fût généralisée dans tous les diocèses, à cette époque où, déjà, les menaces de laïcisation grondaient dans le ciel politique, elle eût été peut-être le paratonnerre qui eût détourné l'orage que nous avons vu fondre sur les écoles catholiques. Mais, comme on le devine, cela n'allait pas sans contrarier des habitudes et gêner des inerties. (Ce qui est arrivé un jour pour le brevet élémentaire, plus tard pour le brevet supérieur, arrivera demain pour les différents certificats d'aptitude : licence, agrégation.) On protesta bruyamment : c'était encore un coup de tête de l'évêque, et combien dangereux et inconsidéré. Il diffamait publiquement la valeur de l'enseignement congréganiste ; et il faisait ainsi la partie belle à l'ennemi. Il offrait une

enseignant a une formation inférieure à celle de ses collègues de l'Université. J'ai ajouté que cette situation est très grosse de périls ; respectueusement, je me suis adressé à nos supérieurs pour leur signaler le danger, car eux seuls ont le pouvoir de faire des réformes, de même qu'ils porteraient la responsabilité des calamités et des humiliations qui pourraient résulter pour l'Eglise de la prolongation de l'état actuel.

« Les malheurs de l'époque présente ont déjà ouvert les yeux de plusieurs et fait comprendre la nécessité des réformes ; depuis

---

prime à la vanité des jeunes maîtresses diplômées au préjudice de l'esprit d'humilité religieuse, etc., etc.

Les récriminations furent telles dans son clergé, les communautés et même l'épiscopat que, raconte l'auteur, ce jeune évêque — « qui dérangeait trop de gens en changeant tant de choses » — reçut du Nonce l'ordre de retirer son ordonnance. Fort de son droit, de la justice de sa cause, Mgr Lavigerie part pour Rome et, trois jours après, entre chez le Nonce avec la haute approbation — pour son ordonnance — de la Sacrée-Congrégation des Evêques, des réguliers et la bénédiction du Saint-Père et alors qu'on s'attendait à un retrait, il notifiait aux congrégations de son diocèse, la confirmation de son ordonnance par le Pape.

. . . .

Enfin on prit conscience qu'on faisait bien et qu'on valait mieux.

quinze ans, on a fait bénéficier un assez grand nombre de professeurs d'une formation plus ou moins complète.

« Malheureusement il n'y a pas de principes arrêtés ni de règles posées sur ce point ; tout est à la merci de bonnes volontés individuelles qui font quelquefois défaut. Cependant, il semble que nous nous ébranlons, et que notre marche vers le progrès commence à se dessiner : les préjugés tombent et les idées se modifient dans un sens favorable aux études et au travail. Il est donc permis d'espérer pour l'avenir. Plus d'une barrière, il est vrai, arrête encore notre marche en avant ; mais la plupart cèderont à un effort patient et continu, les autres à la puissance irrésistible du temps qui emporte tout ce qui est mortel. Le succès final nous est assuré, si nous persévérons, peut-être même est-il prochain. Je sais que la besogne est dure pour plus d'un, pour ceux surtout qui sont isolés, sans secours, sans soutien presque sans livres. Ils labourent péniblement obscurément, mais leur labour, s'il est obscur, n'est pas infécond ; qu'ils ne perdent pas courage, car ce sont leurs efforts qui nous rapprochent du but : la conservation et la restauration de la foi dans notre pays de France par le renouvellement de l'activité intellectuelle du clergé ».

Ainsi parlait M. l'abbé Pautonnier; ainsi parlèrent après lui MM. Guibert, Gayraud, Couette et nombre de professionnels de l'enseignement religieux. Les revues catholiques leur firent écho, et l'histoire ne dit pas que les établissements ecclésiastiques soient tombés sous le poids de ce scandale : la vérité révélée par un des leurs. L'histoire constate même que, grâce à ces vérités *révélées et entendues*, des efforts courageux ont été tentés, et récemment, à la tribune française, des voix qui n'étaient pas des voix amies, constatèrent l'importante progression des collèges ecclésiastiques. Si le nombre des élèves de nos collèges n'égale point encore celui des lycées, il n'en est pas moins certain que nos chiffres augmentent, tandis que les leurs diminuent. Que serait-ce donc si, sur toute la ligne, les réformes nécessaires avaient été faites? « Je le sais bien, disait un principal de lycée, si un collège de Jésuites s'ouvrait dans notre ville, je ne garderais pas un élève. Que sont mes *farceurs de pions* en regard des pères surveillants ? — Que sont mes professeurs *à l'heure*, en regard des professeurs religieux? » Il y avait bien dans cette ville un petit séminaire, mais il était trop en retard pour soutenir une concurrence sérieuse. La même chose peut se dire à notre sujet, et mieux encore, car plus

que les collèges ecclésiastiques, nous sommes en dehors du mouvement.

A la première page de sa brochure, et, en manière de préface, M. l'abbé Pautonnier écrivait ces quelques lignes que nous transcrivons encore :

« Je prie de considérer que, m'adressant au clergé dans le seul but de faire ressortir un défaut de son organisation, je n'avais point à louer les qualités de son enseignement, qualités qui lui valent la confiance d'une clientèle nombreuse et dévouée. Mon silence sur ce point est donc expliqué, et il serait injuste soit de me le reprocher, soit de l'exploiter contre les établissements ecclésiastiques. »

A notre tour nous ajoutons : si quelque esprit sectaire voulait trouver dans notre livre, matière à médire des couvents, nous pourrions répondre ; ouvrez l'histoire. Sont-elles assez pures, nos gloires ? Qui des vôtres, pendant des siècles, a songé à élever la femme, à faire quelque chose pour elle ? Qui, même, s'est occupé d'éducation ? La première idée des écoles normales (les séminaires des maîtres d'école), à qui la devez-vous ? Avant vous, l'Eglise a compris les admirables qualités de la femme et le parti, que, pour le bien de l'humanité et la grandeur des nations, on peut en tirer. Mieux que vous, elle sait élever. Si,

un instant, vous nous avez devancées, c'est que nous étions effrayées par vos manuels où le nom de Dieu est régulièrement supprimé. Mais si, maintenant que la haute éducation intellectuelle est entrée dans nos mœurs, dans les besoins de la société contemporaine, vous aviez confié aux couvents, unifiés et organisés pour cette mission nouvelle, la tâche de renouveler, dans le sens moderne, l'enseignement féminin, faisant des programmes acceptables, et donnant des livres non frappés de censure ecclésiastique, sans grever le budget d'un centime, nous aurions fondé les écoles supérieures, les écoles normales et leurs annexes multiples. Nous les aurions fondées mieux, et plus vite que le laïcisme, et sans ses homicides conséquences, surtout sans éveiller les méfiances générales. Pour nous développer, la liberté nous suffit, la protection est un surcroît dont nous avons appris à nous passer.

Si nos ennemis devaient nous lire, nous leur demanderions ici, pourquoi ils ont fait de nous des parias. Nous leur rappellerions que notre France a dû à l'universelle expansion de ses ordres religieux, aussi variés que multiples, de voir porter dans tout le monde habité la gloire, le respect et l'amour de notre drapeau.

Depuis de longs siècles, nous avons fait nos preuves ; l'arbre se connait à ses fruits. La science humaine, seul pivot de l'éducation sans Dieu, a aussi montré ses résultats. On a privé l'enfant des attractions vers l'infini, on a mutilé son âme, d'où l'on a extirpé le sens religieux ; on a fermé toutes les routes qui aboutissent à un monde supérieur, borné à la terre tout l'horizon des âmes. Alors la terre est devenue le champ de bataille de toutes les convoitises : on a enlevé l'ange, il est resté la bête.

La science n'y peut rien, l'homme n'est vraiment grand, fort contre lui-même, juste, charitable, sociable, que par l'âme. Supprimez l'âme et la vie future, la grande réparatrice, supprimez Dieu, le justicier suprême, et, du même coup, vous bannissez de la terre toute crainte et toute espérance supérieures. Eh bien ! donc, ouvrez les prisons : quoiqu'en ait dit V. Hugo, vos écoles n'en seront que les salles d'attente et, dans vos « ateliers de l'humanité », vous ne formerez jamais une race d'hommes vraiment honnêtes. L'homme honnête est une conscience ; la conscience, pour rester vivante et éclairée, a besoin de l'œil de Dieu. Tout vacille dans les âmes où les divines croyances n'ont pas jeté des racines, n'ont pas donné à la morale des principes

résistants. La foi dominante est alors la foi au plaisir ; un Etat composé de tels croyants, ne peut être qu'un repaire de brigands. Pour notre France, que Dieu vous épargne la victoire complète !

La raison humaine, à défaut de sens chrétien, suffit à l'esprit droit pour instruire notre cause. Nous avons élevé vos mères et vos grand-mères, osez en médire? Elever, c'est former des âmes, et sur les âmes, vous êtes sans accès. Si la France n'a point encore, par vos doctrines impies, vos productions malsaines, votre propagande du mal, perdu jusqu'à la notion du bien et du sens moral, à qui le devez-vous ? A l'enseignement religieux encore debout. Certes, la Patrie nous doit plus qu'à tous les sectaires du monde. Alors que vous allez, semant la corruption, peuplant les hôpitaux, les maisons de santé, les prisons, sur toutes les plaies morales et physiques nous venons poser un baume réparateur. Et maintenant que vous avez dévoyé les jeunes intelligences, nous viendrons, au nom même de cette science dont vous voulez faire le but final des existences, montrer les éternelles espérances, la fin surnaturelle et divine de l'humanité et, par là, nous l'ennoblirons comme jamais vos doctrines ne pourraient l'ennoblir.

Non, nos ennemis ne peuvent trouver matière à médire dans les pages qui vont suivre ; pages sorties toutes vivantes d'une âme, *religieuse avant tout,* mais aussi profondément émue des malheurs que ménage à notre pays cet enseignement, meurtrier parce que rationaliste, qui laisse toute science, toute doctrine, sans base et sans conclusions surnaturelles. Dans ce grand mouvement devenu la lutte décisive, où Dieu et Satan se disputent l'âme humaine, est-ce que les ordres religieux enseignants ont pesé de tout leur poids ? Est-ce que le meilleur de nos forces n'est pas resté improductif ? C'est pour répondre à ces graves questions que nous avons pris la plume ; les âmes droites nous en sommes convaincue, sauront nous comprendre et nous soutenir.

Cette liberté de langage étonne chez nous, habitués que nous sommes aux admirations faciles pour tout ce qui porte notre estampille, mais elle est monnaie courante dans le camp adverse. Les universitaires les plus fervents, les plus passionnés pour la gloire de l'*Alma mater,* sont ceux qui, en maintes occasions, redressèrent les abus, les défectuosités glissées dans son sein. Sans crainte de mettre le public au courant des discussions d'écoles, plus d'une polémique violente s'est engagée

sur des questions qui, pouvait-on croire, demandaient le huis-clos. La presse en fut l'organe, quelquefois le livre, souvent la chaire ou la tribune : programmes, méthodes, surveillance, jeux, moralité, tout y passa, tout fut discuté et tout fut révélé. Cependant, du fait qu'ils parlèrent haut et fort, personne des leurs ne cria qu'ils allaient étouffer leur mère. L'impression finale fut un éloge sincère pour ce zèle vraiment actif, pour ce souci des grandes choses touchant à l'éducation d'un peuple. On jugea que ceux qui avaient ouvert la discussion avaient bien mérité de la patrie, et, depuis, l'on est entré dans la voie des modifications, voie de tâtonnements, avant d'être la large avenue qui conduit du perfectionnement indécis au progrès certain.

Si notre plume, si notre autorité, n'ont ni semblable compétence, ni égale maîtrise, nous refusera-t-on l'honneur de croire que nous sommes animée de l'esprit du bien et que nous aimons l'Eglise d'un amour incomparablement supérieur aux dévotions scientifiques d'un Steeg, d'un Compayré ou d'un Lavisse ?

Au reste, ce n'est pas le lieu d'étaler les avantages et les bienfaits de notre enseignement, nous avons mieux à faire. Il s'agit d'étudier

ce que nous pouvons acquérir pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Les choses les plus parfaites ont des côtés défectueux, les institutions les plus intelligemment organisées, si elles ne se modifient, arrivent à être — prenons un exemple extrême — ce que serait au XIXe siècle l'ordre des Templiers.

Sur notre terre où tout est vie et mouvement, ni les idées, ni les coutumes, ni les connaissances humaines ne restent stationnaires ; tout se meut, tout évolue : tel programme qui était, il y a cinquante ans, au niveau de la pensée et de la science, serait aujourd'hui un anachronisme. Si Pascal revenait, même en physique, les écoliers lui en remontreraient. Le temps marche, derrière nos grilles ou nos murailles, nous ne voulons point voir, point entendre, nous sommes trop souvent des étrangères à notre époque. Telles, ces pendules oubliées dans les vieux châteaux qui marquent toujours la même heure. Ce que l'on a fait chez nous, pour se mettre au courant, n'est rien, en regard de ce que nous aurions pu faire ; ces pages essaieront de le prouver.

Accusons-nous les auteurs spirituels qui, parlant des vertus que nous devrions avoir, font l'énumération de nos grands et de nos petits défauts, de les révéler au public ?

Cependant tout le monde peut lire, la *Véritable Epouse*, et le P. Guilloré, le P. Saint-Jure !... Quel effrayant portrait ne font-ils pas de la religieuse tiède, lâche, infidèle ? Si effrayant que, même après vingt ans d'expérience de la vie claustrale, on se demande : — « Est-ce bien possible ?... » Allons-nous en vouloir à saint Alphonse de Liguori, au P. Guilloré, au P. Saint-Jure et à tant de pieux auteurs, de leurs révélations publiques bien autrement douloureuses, certes, que l'unique reproche que l'on trouvera ici ?

La seconde accusation que nous voulons prévoir est bien plus grave..... « Vous faites, nous dira-t-on, le procès de l'enseignement religieux et le panégyrique des lycées de filles ?»

Le procès de l'enseignement religieux ? Dieu nous en garde ! nous lui devons trop, et la moitié de la France se lèverait pour nous condamner. Quant aux lycées, quel intérêt aurions-nous à en faire le panégyrique ?

Le lycée donne de la science, c'est vrai ; mais, ainsi que disait le bon Amyot : « La science est plus vilaine que l'ignorance si elle n'est accompagnée de piété et de vertu. » Ajoutons que la science sans la vertu est une arme entre les mains du mal. Or, nous savons ce qu'est la piété au lycée ; ils ne sont que trop

connus, trop prouvés, les résultats néfastes de l'enseignement sans Dieu.

Si nous écrivions pour le lycée, il y aurait des critiques bien plus graves à formuler ; mais notre but n'est pas là.

Prenons chez nos adversaires, ce qui peut nous servir. Leur mal ne guérira pas le nôtre ; et, d'ailleurs, dire que tout est mal serait une injustice. Reconnaissons donc que l'Université veille avec le soin le plus diligent à la formation des directrices et professeurs de ses établissements. Instruite par les bévues de la première heure, elle modifie son organisation, élague, de plus en plus, les professeurs hommes et, comme l'absence « d'appareil » religieux constituait une lacune, elle bâtit des chapelles, crée des aumôniers pour les cours de doctrine. Les raisons qui, naguère, éloignaient des lycées de filles, semblent désormais, pour une partie croissante du public, avoir disparu ; et l'indifférence religieuse qui caractérise notre époque, détruisant le respect des vieilles traditions, « la jeune fille au couvent », deviendra, si nous « n'y prenons garde : la jeune fille au lycée. »

Tout fait prévoir, pour un avenir prochain, un succès dont l'action réflexe circonscrira notre apostolat dans des limites de plus en plus restreintes. Aussi la question n'est pas de savoir

si les critiques adressées à notre enseignement peuvent, oui ou non, nous blesser ; le malheur est qu'on puisse les formuler sans nous calomnier. Nous dirons donc loyalement la vérité et toute la vérité.

Nous ne visons personne. Notre œuvre et ces lignes s'adressent surtout aux maisons de province qui, manquant de secours intérieurs et d'éléments organiques, ne peuvent faire face aux nécessités du moment ; aux maisons cloîtrées qui, sans relations, ont, plus que d'autres, besoin d'aide et de lumières ; aux maisons pauvres, incapables de soutenir la lutte sans de réelles et urgentes modifications.

Que celles de nos sœurs qui nous feront l'honneur de nous lire, croient avant tout à la droiture de nos intentions, à notre respect pour nos institutions saintes et à notre désir ardent de voir nos maisons prendre la tête de l'enseignement national. Notre sentiment est que nous le devons, puisque nous le pouvons. Qu'ont de blessant de telles vérités dites par une sœur ; et serions-nous à ce point ennemies de la lumière que d'y voir un blâme ? Les vivacités, les hardiesses de notre plume sont des hardiesses d'ami, des vivacités inspirées par la comparaison de ce que nous pourrions, en regard ce que nous faisons, et

par le désir de voir grandir notre action sociale ; car, avec elle, grandira la foi de notre beau pays.

*
* *

Une étude comparative de la formation des professeurs de l'enseignement officiel et des professeurs de notre enseignement, montrera la nécessité de l'institution que nous proposons.

Lorsque, dans une école communale, une maîtresse rencontre une enfant intelligente, elle la prépare au brevet élémentaire ; si elle ne le peut, et si l'intelligence de l'enfant est réelle, on la fait admettre dans une école primaire supérieure, avec bourse, bien entendu. Le brevet élémentaire obtenu, cette enfant prépare son examen d'admission à l'école normale départementale. Cet examen, un peu plus fort que celui du brevet élémentaire, n'a d'autre but que de faire un choix de sujets ayant les dispositions voulues pour être appliqués à de sérieuses études. Une fois reçue, elle passera trois ans à l'école normale, et, pendant les deux dernières années, elle fera, à l'école annexe, sous les yeux de ses professeurs, l'apprentissage de l'enseignement. Si la jeune fille a des aptitudes spéciales, elle est remarquée ; alors, après le brevet supérieur elle suit, pendant une année, les cours préparatoires à l'examen d'admission pour Fontenay (1).

(1) Voir la Note A à la fin du volume.

Cet examen, plus difficile que celui du brevet supérieur, n'a qu'un but éliminatoire : empêcher les élèves, toujours nombreuses, d'entreprendre des études au-dessus de leurs forces ; cette sélection se fait vraiment d'une façon remarquable.

La statistique suivante montrera la proportion des demandes et des admissions.

Concours d'admission à l'école normale de Fontenay.

		1896	1897
Sciences :	aspirantes présentées.	112	105
	» admissibles.	20	14
	» admises . .	8	6
Lettres :	aspirantes présentées.	121	108
	» admissibles.	29	25
	» admises . .	12	10

Fontenay (1) reçoit au concours environ 30 jeunes filles par an (15 dans l'ordre des lettres 15 dans l'ordre des sciences). Les élèves admises passent deux ans dans cet établissement

(1) Lorsque nous avons rédigé ces indications sommaires, nous n'avions pas encore la brochure sur Fontenay dont l'étude fait l'objet d'un chapitre spécial (Fontenay) que nous plaçons à la suite de celui-ci. Pressée par les circonstances, nous n'avons pu refondre ces deux études.

et subissent, à leur sortie, l'examen du professorat des écoles normales primaires (départementales) et des écoles primaires supérieures. Une troisième année est accordée, sur la demande du directeur, à quelques très bonnes élèves, pour la préparation à la direction des écoles normales. — Donc, deux années au minimum, trois années au maximum.

Ceci pour la formation des professeurs de l'enseignement primaire.

Voyons maintenant ce qui concerne la préparation des professeurs de l'enseignement secondaire : lycées et collèges.

Cette formation se fait à Sèvres. L'admission, comme pour Fontenay, a lieu au concours. Sont admises à subir l'examen, les jeunes filles ayant leur brevet supérieur, leur certificat de fin d'études ou le baccalauréat. Les sujets reçus passent encore deux ans à cette école et subissent, à leur sortie, les épreuves du certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire, (dit licence) (1);

(1) Nous conserverons à ce diplôme le nom de licence et aux jeunes filles qui en sont pourvues le titre de licenciées. Ces appellations sont tellement consacrées par l'usage que nous risquerions de n'être pas comprise ou de provoquer la confusion en donnant à ce diplôme son véritable nom : (Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire). Cependant il faut bien se garder de confondre ce que les jeunes filles appellent la licence

aux meilleurs sujets il est accordé une troisième année pour arriver à l'agrégation.

L'agrégation donne droit au titre de professeur titulaire des établissements d'enseignement secondaire : collèges et lycées.

Les épreuves de la licence des Facultés, de l'agrégation de l'enseignement secondaire ou spécial des hommes, du doctorat ès-lettres ou ès-sciences sont moins fréquemment abordées ; mais licence (certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire), professorat, diplôme de directrice, agrégation, ce n'est déjà pas mal pour des femmes ! Reconnaissons que l'Université fait grandement les choses. Si c'est

---

avec la vraie licence, que confèrent seules les facultés et que plusieurs femmes ont abordée avec succès.

Quant aux différents certificats d'aptitude, on distingue : 1° le certificat d'aptitude pédagogique, exigé de toutes les institutrices publiques ; elles en subissent l'examen après leurs deux premières années d'enseignement, comme *adjointes ;* 2° le certificat d'aptitude nul au professorat des écoles normales (dit professorat) préparé à Fontenay ; 3° le certificat d'aptitude à l'inspection des écoles primaires et à la direction des écoles normales est le grade requis pour la direction des écoles primaires supérieures et des écoles normales ; 4° le certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire (dit licence), qui se prépare à Sèvres, et enfin les certificats d'aptitude spéciale : langues, musique, dessin, etc. etc.

X.

la guerre, et aux yeux de beaucoup c'est la guerre, elle est fort savamment menée ; si ce n'est que la concurrence, elle est fortement armée.

A ce luxe de préparation, qu'avons nous à opposer ?

Examinons, en conscience, le mode de formation de nos professeurs.

Le mieux que nous puissions faire est d'envoyer nos jeunes sœurs — pas toutes — suivre, avec nos élèves, les cours préparatoires au brevet élémentaire ou supérieur.

Et qui fait ces cours ? Une maîtresse qui d'ordinaire n'a jamais vu enseigner, qui n'a jamais reçu d'autres leçons, si elle en a reçu, que celles du brevet supérieur ; qui, intelligente sans doute, mais accablée de travail, le plus souvent n'a eu ni le temps ni les livres nécessaires pour continuer ses études, et peut-être... et surtout, a manqué de soutien, d'appui, quelquefois même, il faut bien l'avouer, d'encouragement.

Dans quelques maisons au noviciat nombreux, tous les sujets suivent pendant deux ou trois ans, des cours sérieux exclusivement faits pour eux ; mais rarement ces cours s'élèvent au-dessus du niveau du brevet supérieur. Puis, chaque religieuse travaille, tant bien que

mal, suivant ses goûts et ses tendances, et arrive à une aptitude relative, quelquefois supérieure, lorsque, ce qui n'est pas rare, le sujet lui-même, est supérieur. On trouve, Dieu merci, des femmes de grande intelligence qui, seules, ont fait des prodiges par la force de leur volonté ; mais sait-on bien ce que leur a coûté cette science qui fait honneur à leur maison ?

... Quand sonnait l'heure d'aller plier le linge à la lingerie, si, absorbée par l'étude, cette jeune sœur ne se dérangeait pas, vous, qui peut-être pensiez qu'elle en prenait bien à son aise, saviez-vous aussi combien est dur le travail intellectuel fait sans maître, sans guide, et, chose plus pénible encore, sans une âme avec laquelle puisse, à certaines heures, s'échanger une idée, sans une âme qui comprenne votre souffrance ? Si le corps qui peine a ses moments de lassitude, l'âme qui pense a aussi ses heures d'angoisses douloureuses... Et vous, la tête penchée sur votre broderie, l'esprit bien au repos, savez-vous combien une parole amie serait douce à cette âme que vous croyez se suffire, parce qu'un livre lui dit des choses qu'il ne vous dit pas ? Vous, non moins intelligentes peut-être, mais pour qui l'étude est comme un épouvantail, savez-vous quel bien vous auriez fait à cette sœur, en donnant à ses tra-

vaux un fraternel intérêt ? Savez-vous où aurait pu monter cette intelligence, qui, somme toute, a végété, si, mieux soutenue, dans un milieu plus cultivé, elle eût pensé et travaillé en compagnie ?...

Une après-midi d'été, une bonne *ancienne* entre dans la bibliothèque où travaillait une jeune sœur. — « Qu'est-ce que vous faites là ma petite ? Tout le monde est à la lessive, c'est donc bien intéressant ce que vous lisez ? » — Pour toute réponse, la jeune sœur tend son livre ouvert à une page chargée de formules algébriques — « Grand Dieu ! qu'est-ce que veulent dire toutes ces petites bêtes ?... Et moi qui me croyais savante, de mon temps. J'ai enseigné quarante années sans aller si loin !... Pauvre petite, que je vous plains !... Tenez, donnez que je vous embrasse. Et tandis que la bonne vieille mère, trop sourde pour entendre une réponse, regagnait la porte levant les bras au ciel, et répétant : « Qu'est-ce que le diable n'a pas inventé ?... », sur son livre, la jeune sœur laissait tomber une larme. Que durent penser les formules ? Si les formules pensent, elles ne confient point leurs pensées, mais la jeune sœur nous assura avoir fort bien lu ce jour là, entre les X, L'ECCE QUAM BONUM.

Non, il ne faut pas que l'intelligence qui

monte se sente isolée, comme le touriste, en ascension sur les hauteurs neigeuses, saisi dans son isolement par une sorte d'angoissement douloureux.

Constatons cependant qu'on trouve des noviciats modèles et certaines maisons, où, grâce à une Supérieure vraiment *supérieure*, le scolasticat devient un petit centre intellectuel, *supérieur* aussi. Là, l'esprit qui monte, monte de compagnie et, comme le cœur, il peut chanter l'*ecce quam bonum!* Mais ces foyers intellectuels, trop rares, ne sauraient suppléer à ce qui nous manque, et le niveau intellectuel de beaucoup de noviciats n'en reste pas moins au dessous du niveau requis pour le brevet supérieur. Il n'est fait aucun cours aux novices; si la jeune fille arrive pourvue d'un brevet élémentaire, pour toute préparation scientifique ou pédagogique, on lui recommande d'être bien bonne, et on lui donne une classe; à elle de se débrouiller. Ne dites pas: — « Mais cette sœur n'est pas capable!» Aussitôt on vous répondrait: — « Quoi! elle a son brevet! » Et, si elle a son brevet supérieur, le bâton de maréchal des religieuses, la voilà passée phénomène! Elle échouerait peut-être à l'examen d'admission pour Sèvres ou Fontenay, et vous en ferez la maîtresse de première classe!

Nous regrettons de n'avoir pas les statisti-

ques complètes des grades supérieurs obtenus par les jeunes filles sorties des hautes écoles et constituant actuellement les cadres du personnel enseignant universitaire ; voici seulement quelques chiffres...

Examen du professorat des Ecoles Normales ;
1880 à 1888

(Toutes les aspirantes sortaient de Fontenay).

Aspirantes	présentées. . . .	326
»	reçues	268
»	refusées	49
»	démissionnaires . .	9

« Les 49 élèves qui ont échoué se sont présentées à la session suivante, et ont été en majeure partie reçues. »

Examens de l'enseignement normal primaire

1° PROFESSORAT DES ÉCOLES NORMALES

		1896	1897
Lettres	aspirantes présentées	63	89
	» admissibles	38	32
	» admises	25	15
Sciences	aspirantes présentées	101	103
	» admissibles	39	20
	» admises	28	16

2° INSPECTION PRIMAIRE ET DIRECTION DES ÉCOLES NORMALES

	1896	1897
Aspirantes présentées.	15	18
» admissibles (1)	3	5
» admises. .	2	2

Examens de l'enseignement secondaire

CERTIFICAT D'APTITUDE POUR L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (DIT LICENCE) :

1883 à 1887

Aspirantes reçues (ordre des lettres	132
Aspirantes reçues (ordre des sciences)	125

(1) Il est peut-être utile de préciser la différence entre les termes *admissibles* et *admises*. Sont admissibles c'est-à-dire *reçues*, toutes les candidates qui, ainsi que pour le brevet supérieur, ont atteint la moyenne des points demandés. Mais cet examen étant un concours, on choisit, pour entrer dans les cadres de l'enseignement, les sujets les plus distingués, et le titre d'admises ne se donne qu'aux premiers numéros jusqu'à concurrence des besoins. En somme, *admissible* vaut *admise* mais seules les *admises* ont droit à une place du gouvernement.

Agrégation

Aspirantes reçues (ordre des lettres)	64
Aspirantes reçues (ordre des sciences.	32

Depuis 1887, c'est-à-dire depuis neuf ans, le nombre des aspirantes allant toujours croissant, calculons combien, à cette heure, on compte de licenciées, de diplomées au professorat, à la direction des écoles normales, des écoles primaires supérieures, à l'agrégation, dans les cadres de l'enseignement universitaire ? Comptons encore le nombre de jeunes filles qui, chaque année, sortent des grandes écoles munies de grades supérieurs !

Maintenant, par comparaison, demandons-nous combien de religieuses ont ces mêmes grades ? Combien, reçues au professorat, au certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire ? Peut-être 15 ou 20 en province ? A Paris, sans doute, davantage, mais Paris n'est pas l'univers. Combien d'agrégées, combien reçues à la direction des écoles normales, même à la direction des écoles primaires supérieures ? Et cependant, d'un jour à l'autre, une loi peut réclamer du personnel enseignant religieux les grades demandés aux professeurs universitaires. Voyons, quels sont ces grades.

Grades indiqués pour les professeurs de l'Etat (1).

Écoles Primaires (communes et chefs-lieu de canton).	Titulaire	Brevet supérieur et Certificat d'aptitude pédagogique.
	Adjointe	Brevet élémentaire
Écoles Primaires (Paris et grands centres).	Directrice	Brevet supérieur et Certificat d'aptitude pédagogique.
	Adjointe	Brevet élémentaire
Écoles Primaires Supérieures (qui tiennent le milieu entre l'École Normale et l'École Communale).	Directrice	Certificat d'aptitude à la direction des Écoles Normales
	Professeur	Certificat d'aptitude au professorat des Écoles primaires supérieures.
Écoles Normales.	Directrice	Certificat d'aptitude à la direction des Écoles Normales.
	Professeur	Certificat d'aptitude au professorat des Écoles Normales.

(1) Dans les premières éditions, nous avions indiqué le brevet supérieur comme obligatoire pour les adjointes ; il ne l'est pas encore, mais en fait on ne nomme plus institutrices que les jeunes filles qui en sont pourvues. Et même, toutes celles qui le possèdent ne peuvent obtenir de places.

Lycées	Directrice	Brevet supérieur avec 10 ans d'enseignement ou Agrégation.
	Professeur	Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire (dit : licence). Agrégation (nécessaire pour être professeur titulaire).

Comprend-on, maintenant, quelle serait notre situation si, du jour au lendemain, nous devions mettre nos maisons sur ce pied ; si, pour les diriger, il fallait un diplôme de directrice (agrégation) ; si, pour enseigner dans les hautes classes, il fallait le professorat, la

---

(1) Voici ce qu'écrivait en 1864, M. Jules Simon, un des libéraux dont la loyauté a pris notre défense au nom même de la liberté. Il voulait, lui, l'égalité absolue *même pour nous* ; que doivent dire ceux qui veulent nous écraser ? Si les jugements de M. Jules Simon sont sévères, ses raisonnements n'en sont pas moins pleins de justesse et ils seront réédités demain :

« Dans les ordres illustres et répandus par le monde entier, comme l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul, on rencontre quelquefois des personnes élevées dans le luxe, et qui ont reçu une éducation brillante ; le sacrifice est alors bien plus grand, et ce sont là des exemples très rares, de véritables exceptions. Quant à ces petites associations qui franchissent à peine les limites d'un département, on peut bien, sans manquer au respect qui leur est dû et sans méconnaître les services importants qu'elles peuvent rendre, avouer que la très grande majorité des filles dont elles se composent, très recommandables par leur vertu et par leur énergie, ont tout juste autant de connaissances qu'il en faut pour suivre les prières de la

licence, ou même, si on réclamait le brevet supérieur et le certificat d'aptitude pédagogique de toutes nos religieuses ?

Où en serions nous ? Vraiment l'ennemi est très habile, et il nous fait une concession perfide et funeste, en n'exigeant pas de nous les grades imposés aux professeurs universitaires.

On y viendra, et ce jour là, pour nous, ne sera-t-il pas trop tard ? En attendant, on s'organise, et on nous laisse mourir de notre belle mort; cela

---

messe dans leur *Paroissien* et tenir tant bien que mal les comptes de la maison. Cependant, ces braves sœurs ont à peine prononcé leurs vœux, qui, pour beaucoup de communautés, sont des vœux annuels, qu'elles sont à la disposition de leurs supérieures pour être gardes-malades, ou maîtresses d'école, et la supérieure elle-même a souvent ses raisons pour n'être pas difficile dans le choix de ces dernières.

. . . .

« Eh ! sans doute, il ne s'agit guère pour ces pauvres filles de campagne que d'apprendre à lire et à écrire couramment, avec les deux premières règles d'arithmétique et les quatre pour une éducation très soignée ; mais l'art d'enseigner, même les plus petites choses, est un grand art, très difficile qui s'acquiert très lentement, que tout le monde n'est pas à même d'acquérir, et qui suppose dans la maîtresse de bien autres connaissances que celles qu'elle est chargée de transmettre. S'il n'était question que d'enseigner tout juste ce qu'on sait nous n'aurions besoin ni de cours normaux, ni d'écoles normales. Nous

dispense de nous écraser. On s'évite ainsi l'odieux des mesures vexatoires et on se pare de l'incontestable prestige des vainqueurs tolérants qui ne triomphent que par la bonté et la mise en œuvre du droit commun ; le jeu est assez beau et le tour bien joué.

Jadis, presque toutes nos maisons des grandes villes auraient pu s'appeler : « Etablissement d'enseignement secondaire »; aujourd'hui, faute de diplômes, elles ne peuvent même plus se dire : « Etablissement d'enseignement primaire supérieur ».

---

n'aurions pas besoin non plus de commission d'examen pour les institutrices, car enfin, s'il suffit de savoir lire et écrire, on ne voit pas qu'il soit très nécessaire d'assembler cinq personnes en cérémonie pour s'assurer de ce qui en est ; tout le village saurait à quoi s'en tenir au bout de huit jours sur une institutrice qui tiendrait son livre à l'envers pendant les offices.

. . . .

« On abolit les lettres d'obédience, en 1833, on soumit tout le monde au droit commun et en vérité, cette règle paraît d'une justice élémentaire : ou personne, ou tout le monde. — Si l'on disait : les prêtres, les élèves des écoles spéciales déclarés admissibles dans les services publics sont dispensés de l'examen, à la bonne heure, cela se comprendrait parce qu'un prêtre est censé en savoir plus long qu'un instituteur de village ; mais une simple religieuse ! On ne passe pas d'examen pour être admise à prononcer des vœux dans un couvent. Pourquoi si l'on se sent capable, se refuser aux

Combien de pensionnats religieux, en France, pourraient actuellement s'appeler « Ecole d'enseignement secondaire » ? Peut-être pas vingt. Nous ne parlons toujours que pour la province. Combien, même, pourraient être reconnus comme établissements d'enseignement primaire supérieur ? Peut-être pas trois par département. Et même, ce certificat d'aptitude pédagogique que l'on peut demander à toutes les institutrices publiques, combien peu de religieuses en sont pourvues ?

Que nous le voulions ou non, si nous tenons

---

examens ? Est-ce par orgueil ? Elles n'y pensent guère. Par modestie ? Mais les examens des filles se font à huis clos et seulement en présence des concurrentes et de leur plus étroite famille. Il est difficile de déterminer exactement la capacité des religieuses tenant écoles, car les rapports des inspecteurs ne sont pas livrés à la publicité ; cependant il est assez connu que beaucoup de leurs écoles sont très-faibles, et ressemblent plutôt à un gardiennage, à un ouvroir, qu'à une école. En droit, il n'y a pas de plus forte présomption d'incapacité que l'importance qu'on a mise pour les religieuses à les dispenser de l'examen. Et, ce qui achève la démonstration, c'est qu'un certain nombre d'entre elles passent l'examen et ont un brevet. Pourquoi le passent-elles ? Parce qu'elles se sentent capables. Pourquoi les autres ne le passent-elles pas, puisqu'il est évident, par cet exemple, que rien ne s'y oppose dans les convenances de leur état ? Parce qu'elles se sentent incapables ». (JULES SIMON. — « *L'École*, page 169 ».)

à continuer notre mission éducative, il nous faudra acquérir les grades universitaires. Nous ne pourrons crier à l'injustice que le jour où l Etat, décrétant que, seuls les sujets sortant de ses établissements seront admis à concourir pour tel ou tel examen, nous mettra hors le droit commun. Notre législation scolaire serait-elle aussi impartiale, vis-à-vis de l'école libre que la législation anglaise — et vraiment nous ne pouvons souhaiter mieux — que, par le fait même de notre infériorité, nous serions destinés à végéter.

On répondra : « Nous sommes aussi fortes. » C'est possible ; dans beaucoup de cas, c'est même certain ; mais le dire ne suffit pas ; il faut le prouver.

Terminons encore par des chiffres éloquents. Une feuille catholique publiait la statistique suivante : « En cette année 1896, il y avait 115 places à distribuer pour les écoles maternelles ; les candidates étaient au nombre de 6.947 ». Jugez si l'administration a la facilité de choisir ; si, par la force même de cet encombrement, elle n'est pas poussée à hausser ses programmes. Jugez aussi quelle préparation ces pauvres jeunes filles apportent aux examens. Souvent leur vie est attachée au succès. Et ici une question bien douloureuse se pose : Que deviennent les aspi-

rantes évincées ? Hélas ! proies désignées pour les hécatombes que le vice sème sur son chemin, un trop grand nombre d'entre elles iront, demain, hâter la progressante corruption de notre société.

Mieux armées pour la lutte, plus vivantes, plus *modernes*, nous pourrions arracher nombre de pauvres âmes à ces catastrophes, et faire servir au triomphe de la cause de Dieu les dons, magnifiques souvent, que Dieu a daigné leur accorder.

— —

CHAPITRE III

FONTENAY. — ÉTUDE

Un monument auquel il ne manque que la croix. — Fondation. — Chapelet de noms célèbres. — Promotion. — Marche des études. — Régime intérieur. — Liberté intelligente. — Personnel et enseignement. — Formation. — Education. — Idée motrice. — Encore un pourquoi ? — Comparaison. — Examen. — Sèvres. — Vie intellectuelle. — Réflexion. — Une phrase sympathique. — Plan de campagne. — Un mot à l'adresse d'une âme du Paradis dont profiteront quelques âmes de la terre. — Aux religieuses. — Nos protecteurs.

Nous avions complètement terminé cette brochure et déjà livré le manuscrit, quand nous arrive sur l'école de Fontenay une intéressante étude (1) ; nous en profitons pour revenir

(1) Mémoire et documents scolaires publiés par le musée pédagogique. — Ecoles normales supérieures. — Fontenay.

sur un sujet déjà indiqué, mais non complètement traité : la préparation des professeurs de l'Etat.

Les pages que nous allons reproduire, en les commentant, nous ont, à la fois, vivementintéressée et profondement émue, et nous nous demandons pourquoi les catholiques ont laissé aux ennemis de l'Eglise la gloire d'une telle invention ?... Quelle puissance entre leurs mains !...

Et vraiment c'est parfait : il n'y manqu humainement rien (1) ; font seuls défauts le nom de Dieu et l'esprit chrétien. Mais, si le nom de Dieu était gravé au frontispice des cette maison, si l'esprit chrétien animait ces études, depuis longtemps déjà toute concurrence serait impossible aux écoles libres. Nous n'en sommes pas là, parce qu'il n'y a pas encore équilibre parfait entre l'indifférence religieuse des mères de famille et l'athéïsme de l'école ; mais cela viendra ; hélas ! cela vient rapidement... et nous aidons, sans le savoir, à la marche progressive de la déchristianisation ; de plus en plus, nous deviendrons, par notre attitude, la meilleure carte que l'ennemi aura dans son jeu.

Prenons le premier chapitre de la notice et transcrivons :

---

(1) Voir la Note B à la fin du volume.

Fondation

« L'école normale supérieure d'institutrices a été ouverte à Fontenay-aux-Roses au mois de novembre 1880. Cette création était rendue nécessaire par la loi du 10 juin 1879, qui avait prescrit à tous les départements d'établir dans un délai de quatre ans des écoles normales de filles : il fallait préparer d'urgence des professeurs et des directrices pour ces écoles » — C'est alors que nous aussi, nous aurions dû créer une école supérieure — « Un inspecteur général fut chargé d'organiser les études, avec l'aide de commissions de la plus haute compétence. Quelques semaines plus tard (24 décembre), un arrêté, signé de M. Jules Ferry, déterminait les principales conditions du nouvel établissement : ces conditions n'ont subi depuis lors que de légères modifications ; le décret et l'arrêté du 18 janvier 1887 ne font que les développer, et l'on peut dire que l'école a été dès la première année, constituée sur ses bases définitives et dans ses traits essentiels » — et avec l'intelligence que nous allons voir.

« Ce fut, on peut bien le dire, un événement considérable dans l'histoire scolaire de notre pays. On en comprendra aisément la signification exceptionnelle, si l'on considère que

c'était la première fois (l'École de Sèvres n'existait pas encore) que l'État appliquait toutes ses ressources, et l'Université, les forces réunies de ses trois ordres d'enseignements à fonder, en vue des écoles populaires, l'instruction supérieure des jeunes filles; une instruction pénétrée du même esprit que celle des jeunes gens. Ainsi s'explique le sentiment qui animait les professeurs et les élèves de la première heure. En présence d'une situation si nouvelle, chacun comprenait sa responsabilité particulière, en même temps que l'importance nationale de l'œuvre commune excitait chez tous l'ardeur et la joyeuse espérance. Aucun de ceux qui ont enseigné, ou écouté dans ces premiers jours, ne saurait les oublier. »

De fait, rien ne fut épargné pour rendre ce succès éclatant : les premiers professeurs de l'école portaient des noms célèbres dans les lettres, les sciences, les arts ; quelques-uns de ces noms représentent, hélas ! l'idée absolument anti-chrétienne, mais qu'importe, aujourd'hui, à un certain monde, l'esprit chrétien?

Voici les noms des premiers professeurs de l'école :

Ordre des lettres : MM Marion, Croiset, Compayré, Melouzay, Vidal-Lablache, Alb Sorel, Ch. Bigot, Martine, Vapereau. Cadet, Anthoine, Berger, Mme Kleinhans, Malmanche, Giroux.

Ordre des sciences : MM. Leyssenne, Boudréaux, Stanislas Meunier, Liès-Bodard, Burat.

Dessin : M. Cougny. — Chant : Mlle Collin,

Des conférences, presque toutes d'un caractère pédagogique, furent faites la première année par :

Ordre des lettres : MM. F. Ravaisson, Fred. Passy, Gérardin, Brouard, Levasseur.

Ordre des sciences : MM. Paul Bert, Boutan, Bos, de Montmahou, Parot.

Il nous paraît inutile d'insister. « La première promotion fut peu nombreuse : 19 élèves seulement sur 30 qui s'étaient présentées à l'examen. Peu à peu, à mesure que l'école fut mieux connue, surtout à mesure que les écoles normales départementales se fondèrent de toutes parts, le nombre des élèves s'accrût ; il a été porté depuis plusieurs années à 71 en raison des besoins considérables et pressants du service. D'ici à peu de temps, il descendra sans doute au chiffre de 40 ou 45, qui paraît devoir suffire pour assurer le renouvellement annuel du personnel enseignant dans toute la France. Il est vrai qu'une loi récente exige aussi des maîtres et maîtresses des écoles primaires supérieures le certificat d'aptitude au professorat. Cette circonstance, en augmentant les besoins du service, rendra peut-être nécessaire de maintenir quelque temps encore le chiffre élevé des promotions. »

On ne reçoit à l'école qu'un nombre d'élèves en rapport avec les besoins de l'enseignement, mais hors l'école, des préparations peuvent avoir lieu et les mêmes grades peuvent s'obtenir.

« L'école de Fontenay peut recevoir des internes et des externes (1) ; en fait, elle n'a que

(1) Le ministre peut autoriser certaines maîtresses

des internes toutes admises à la suite d'un concours entre aspirantes âgées de dix-neuf ans au moins, et de vingt-cinq ans au plus, munies du brevet supérieur ou du diplôme de bachelier, ou du certificat d'études secondaires. » Rappelons-nous que les jeunes filles qui se présentent ont, depuis l'obtention du brevet supérieur, préparé pendant un an leur examen d'admission. « Elles sont réparties en deux sections : celle des sciences et celle des lettres, qui poursuivent des études distinctes, mais qui ont en commun certains cours de littérature, de psychologie, de morale, de pédagogie, de langues vivantes, de musique vocale. Ce concours est depuis quelques années fort nombreux ; il se présente environ 80 aspirantes pour occuper les 15 places réservées à l'ordre des lettres, et 80 pour l'ordre des sciences. Ces aspirantes sont pour la plupart : ou des maîtresses d'écoles normales, simples déléguées à l'enseignement, ou de jeunes institutrices, ou des filles de professeurs de l'Université, d'inspecteurs, de fonctionnaires de l'Etat, d'instituteurs, de cultivateurs.

« La durée des études est fixée en principe

---

d'écoles normales, qui lui en font la demande, à suivre les cours et exercices de l'école en qualité d'auditrices externes.

à trois ans, mais elle est restée jusqu'à présent limitée à deux ans, en raison de la création presque simultanée des quatre-vingts écoles départementales. »

On comprend que les cadres étant remplis, et les sujets abondant, le choix d'intelligences d'élite devienne facile ; on comprend aussi que, le programme, par la force des choses, ne serait-ce que pour éliminer les médiocrités, doive monter toujours et que, toujours aussi, doive grandir la distance qui sépare l'enseignement universitaire de l'enseignement libre, et surtout de l'enseignement religieux ; car, il faut l'avouer, l'enseignement libre laïque a fait plus de progrès que nous.

« Des examens de passage d'une année à l'autre ont lieu à l'intérieur de l'école, par les soins des professeurs.

« L'examen final, qui couronne les études en conférant le titre de professeur (ce qu'on est convenu d'appeler professorat), a un caractère public, c'est-à-dire qu'il est ouvert aux candidats de toute provenance, et conduit par *une commission spéciale entièrement étrangère à l'école*, que le ministre nomme chaque année. »

C'est cet examen que certaines jeunes filles préparées ailleurs qu'à l'Ecole, et même quelques rares religieuses, ont subi avec succès.

« L'examen d'admission porte sur les matières enseignées dans les écoles normales primaires. C'est donc le même programme que celui du brevet supérieur ; mais au lieu de vérifier seulement comme on le fait à l'examen du brevet, si le candidat possède la moyenne requise d'instruction générale, on recherche chez les aspirantes des qualités et des habitudes d'intelligence qui permettent de bien augurer de leur vocation pédagogique. Il comprend des épreuves écrites ; pour l'ordre des lettres : compositions de littérature, de pédagogie ou de morale d'histoire et de géographie, de langues vivantes ; — pour l'ordre des sciences : compositions de mathématiques, de sciences physiques et naturelles, de dessin, de langues vivantes, de pédagogie ou de morale ; des épreuves orales, ordre des lettres : exposé de grammaire ou de littérature ; exposé d'histoire et de géographie, explication d'un texte allemand ou anglais, — ordre des sciences : exposé de mathématiques ; exposé de physique et chimie, histoire naturelle ; explication d'un texte anglais ou allemand) ; enfin une épreuve de travail à l'aiguille. A ces exposés, pour lesquels le candidat dispose d'une heure au plus de préparation, succèdent des interrogations variées. L'examen oral se fait à Paris par les soins d'une commis-

sion composée en grande partie de professeurs de l'école ; les épreuves écrites se font au chef-lieu de chaque département, d'où elles sont envoyées à Paris. »

RÉGIME INTÉRIEUR

Nous donnons aussi le règlement intérieur, uniquement pour permettre d'en constater l'intelligente disposition. Une chose pourra surprendre : la libertés laissée aux élèves (1). Sur ce point, nous ferons deux remarques : 1° ces élèves sont toutes des jeunes filles qui, si elles n'étaient pas à l'école, seraient institutrices dans une commune ou un chef-lieu de canton ; dès lors parfaitement libres de leurs actes, responsables de leur conduite ; 2° cette liberté et cette responsabilité dont elles font l'utile apprentissage, elles l'auront demain pleine, entière, sans autre contrôle que celui de leur conscience.

Nous ne savons ce qu'est la moralité de l'air ambiant à Fontenay, ni quel esprit anime la directrice, mais l'organisation vraiment remarquable peut laisser supposer l'existence d'un registre intime où des notes sont prises sur le personnel, la valeur morale, la trempe du caractère de chaque sujet ; notes destinées à déterminer les avancements, car on avouera

(1) Voir la Note C à la fin du volume.

qu'il est bien plus facile de juger de la valeur réelle d'un être libre, que d'un être enchaîné, surtout s'il s'agit de déterminer quelle sera la conduite de cet être une fois rendu à la liberté. En somme, l'épreuve est faite ; si elle est dangereuse, funeste au sujet, c'est fâcheux pour lui en tant qu'individu, mais excellent pour le corps, en tant que corps.

« Le régime de l'internat, entièrement gratuit, est, jusqu'à présent celui de toutes les élèves. L'Etat leur fournit même les livres de classe ou de bibliothèque et alloue à chacune d'elles, pour ses dépenses de voyage et d'habillement, une indemnité annuelle dont le chiffre varie. En retour, il exige d'elles l'engagement de dix ans, dans les écoles normales ».

Notre fondation ne disposera pas des mêmes ressources budgétaires; nous ne pourrons donc, comme à Fontenay, recevoir gratuitement les sujets ; mais nous espérons provoquer la formation d'un comité qui organisera des souscriptions. Nous voudrions que des bourses fussent fondées pour les communautés pauvres, et nous ne désespérons pas d'y réussir.

« Le régime intérieur est organisé comme il convient à des jeunes filles qui ne sont plus des enfants. A part quelques-unes, qui occupent un dortoir commun à cause du nombre exceptionnellement considérable des élèves,

chacune a sa chambre séparée ; mais elles travaillent presque toujours ensemble dans les salles communes : cette obligation se relâche pour des raisons de santé ou pour des travaux difficiles. Ni dans les salles d'études, ni au réfectoire, ni aux récréations, il n'y a de surveillance proprement dite : on laisse les élèves se gouverner elles-mêmes avec les avantages et les légers inconvénients attachés à ce système. Dans les heures de repos — celles du jour, — les élèves sont libres de se promener au jardin ou de sortir de la maison dans la campagne ou de lire journaux et livres dans la salle de la bibliothèque, ou enfin de vaquer à leurs petits travaux personnels de couture.

« Le dimanche elles sortent à leur gré dès le matin jusqu'à l'entrée de la nuit, en faisant connaître chaque fois le lieu où elles projettent de passer leur temps. Quant aux offices religieux, elles fréquentent à Paris ou à Fontenay telle église qu'il leur plaît, sans que l'Ecole leur en demande compte.

« Le même esprit de liberté, c'est-à-dire la responsabilité personnelle ou collective préside à l'emploi du temps. Il y a des heures affectées au travail, mais chaque élève dispose librement de ces heures pour telle tâche ou pour telle autre, pour des travaux prescrits ou des lectures libres.

« Le vrai secret de cette discipline souple, c'est qu'à défaut de surveillance et de contrôle réglementaire, l'influence morale s'exerce sous toutes les formes : influence de la directrice et des répétitrices, qui visitent les salles d'étude, appellent les élèves auprès d'elles pour les conseiller, les stimuler, les aider, les exercer individuellement. C'est en particulier par les maîtresses, anciennes élèves d'élite, munies des diplômes du professorat, ou de celui de la direction des école normales, que l'esprit de la maison, esprit de liberté et de règle volontaire tout ensemble, se communique peu à peu aux nouvelles arrivées : sous le titre modeste de répétitrices, elles remplissent l'une des fonctions les plus actives et les plus honorables de l'école.

« Il va sans dire que, sous un tel régime, l'action principale, presque toujours maternelle, sévère à l'occasion, appartient à la directrice : dans l'éducation comme dans la politique, plus il y a de liberté, plus le gouvernement doit être ferme.

« Il n'est peut-être pas superflu de mentionner ce détail, que de tous les règlements, celui auquel on tient le plus assidûment la main est la défense de travailler pendant les récréations et pendant la nuit. Toute étude cesse à sept heures et demie du soir, avant le dîner. Aussitôt après

le repas, élèves et maîtresses se rassemblent dans la grande salle ; et l'heure entière qui précède le coucher appartient, au gré de chacune, à la conversation, aux lectures libres, etc. etc.

PERSONNEL ET ENSEIGNEMENT

« Le personnel de l'école se compose à l'intérieur : d'une directrice, de quatre professeurs répétritices, d'une économe. »

Combien paraît simplifiée et intelligente cette organisation : 5 ou 6 personnes pour la direction et la surveillance d'un effectif de 80 à 100 élèves. Comme il entre environ 30 jeunes filles par an dont les unes passent deux ans les autres trois, le nombre des élèves doit peu varier.

« L'enseignement est donné par des professeurs de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur (lycées, Sorbonne, Muséum) qui viennent, les uns, toute l'année les autres quelques mois seulement, quelques-uns, trois, quatre, cinq fois par an, donner des leçons ou des conférences. Un inspecteur général représente directement le Ministre et préside à l'ensemble des études. La durée des leçons est d'une heure et demie. Généralement il n'y a pas plus de deux leçons par jour quelquefois une seule, mais il faut

compter en outre les épreuves pratiques, leçons, manipulations, lectures, exercices d groupes ou individuels, dirigés par les répéti trices. Ces répétitions tirent leur nom de ce qu'elles servent à préparer les leçons, à le compléter, à les éclaicir au besoin ; mais de fait, ce nom s'applique à des exercices très divers d'enseignement, de correction des devoirs, d'explication des auteurs, qui en font l'un des appareils les plus importants de l'Ecole. C'est par les répétitions que l'enseignement des professeurs, de collectif devient individuel, que chaque élève est aidée, interrogée, mise à l'épreuve, et qu'elle trouve l'occasion de se produire, de se mesurer, de conduire avec suite un exposé ou une démonstration. Les expériences de physique et de chimie que le professeur a faites au cours de sa leçon, sont « répétées » plusieurs fois par chaque élève de la section des sciences, en présence des maîtresses internes. En seconde année, les exercices prennent fréquemment la forme de leçons régulières, discutées et appréciées par les élèves d'abord et, en dernier ressort, par la répétitrice assistante.

« Au reste, cette même forme est habituellement suivie dans les conférences ou leçons des professeurs ; le caractère strictement pédagogique distingue la plupart des

épreuves orales, surtout en seconde année. Outre les interrogations imprévues, qui peuvent atteindre toutes les élèves de la classe, deux d'entre elles sont désignées, une, deux, trois heures à l'avance, selon la difficulté de la matière, pour faire une leçon sur un sujet déterminé qui se rattache au cours. La durée de cette leçon, varie d'un quart d'heure à une demi-heure ; celle des deux élèves désignées qui n'a pas été invitée par le professeur à parler expose, ensuite, son plan, de quelle manière elle aurait compris le sujet, en quels points elle se serait séparée de sa camarade ; d'autres élèves sont appelées à présenter leurs observations, et enfin le professeur procéde à la critique dispensant l'éloge ou le blâme, et recomposant à son tour la leçon. Cette sorte d'exercice occupe en général une moitié de la séance ; certains cours même affectent presque exclusivement la forme pédagogique, le professeur se bornant à développer, à l'occasion des épreuves écrites ou orales, les points les plus considérables du programme de l'année.

« Est-il besoin de dire que ces exposés ou leçons n'ont rien d'oratoire, rien qui ressemble à une conférence publique ? Pour le choix et la disposition des matériaux, pour le ton et le langage, ils sont conçus en vue de l'école normale, c'est-à dire de jeunes élèves institu-

trices de 16 à 18 ans ; l'on s'applique même quelquefois à transposer ces leçons, quant au fond et à la forme, de l'école normale à l'école primaire, des élèves de l'âge de 17 ou 18 ans à des élèves de 8 ou 10 ans.

« Aux approches de l'examen final on s'exerce, sous la conduite du professeur et des répétitrices, à corriger des devoirs d'élèves d'école normale » Oui, des devoirs d'élèves d'école normale, et ceci prouve la force de ces jeunes filles qui, dès le premier jour de leur professorat, seront à la hauteur de leur tâche : l'apprentissage est fait.

« Dans tout le cours des études, les professeurs de litterature, de morale, d'histoire proposent aux élèves des lectures de longue haleine dont elles ont à rendre compte en public. »

Cette méthode des lectures sérieuses de longue haleine, dont il faut rendre compte en public, est suivie dans toutes les écoles normales ; elle se pratique même parmi les instituteurs et institutrices de province dans les conférences pédagogiques.

« Les épreuves écrites sont continuellement associées aux épreuves orales. Il y a des compositions de français, d'histoire, de psychologie, de morale, de mathématiques, faites à loisir sur des sujets proposés une, deux, trois semaines à l'avance. Il y en a qui doivent se

faire en temps réglé : une, deux, trois, quatre, cinq heures, selon l'importance de la question. Dans plusieurs cours, la leçon est précédée, chaque fois, d'un exercice écrit sur diverses questions distribuées entre des groupes de deux, trois, quatre élèves ; le professeur examine ces travaux dans l'intervalle des leçons ; il en rend compte ; et c'est une des manières les plus efficaces d'explorer à fond toutes les parties d'une matière.

« C'est surtout pour la composition française que l'on s'est attaché à multiplier et à diversifier les exercices écrits ; non pas que l'on ait la prétention de former des écrivains, des virtuoses en l'art de bien dire ou de bien écrire : mais les maîtres de Fontenay ont pensé dès l'origine que cet exercice était l'un des principaux instruments, sinon le principal, de l'éducation de l'esprit, en ce que, pour bien écrire, c'est-à-dire pour écrire avec clarté, avec netteté, avec ordre, avec simplicité sur un sujet, il fallait d'abord le serrer de près, le bien délimiter, le creuser, c'est-à-dire, bien penser, penser avec le plus de vérité possible. Aussi ne s'étonnent-ils pas que cette épreuve soit la plus difficile, la plus laborieuse pour leurs élèves, l'une de celles qui permettent de mesurer le plus exactement leurs qualités d'esprit, leurs défauts,

leurs progrès, celle qui dévoile le mieux les mauvaises habitudes intellectuelles (confusion, vague, mollesse) ; et qui permet le mieux ou de les réformer ou du moins de les atténuer. »

Si nous apportions le même soin à la formation de nos sujets, que de talents ne développerions-nous pas ! et même... que de défauts de l'âme il serait facile d'extirper ! Pour un observateur intelligent, l'examen d'un travail intellectuel est une révélation de « l'intérieur »; ainsi, nous connaîtrions mieux nos postulantes, et cette connaissance nous apporterait un secours fort utile dans les inévitables tâtonnements de la formation. Nous avons connu une maîtresse des novices dont le noviciat ne s'ouvrait qu'à des jeunes filles avec lesquelles elle avait correspondu préalablement. « Une visite ne m'éclaire pas comme une lettre, nous assurait-elle. » — Elle disait vrai.

« Outre les grandes compositions qui demandent du temps et de l'étude, on donne à traiter rapidement des sujets de difficulté et d'importance moindres. Chaque semaine, le jeudi matin, les élèves de deuxième année ont à éclaircir ou à développer, en trois quarts d'heure, en une heure au plus, un point littéraire ou scientifique très limité, une pensée morale, un cas ou un procédé, soit de disci-

pline pédagogique, soit d'enseignement; les élèves de première année s'appliquent le plus souvent à transporter dans notre langue contemporaine un texte de quelques lignes emprunté à un grand écrivain du XVIᵉ siècle, Montaigne, par exemple. Les répétitrices se chargent de corriger ces devoirs et d'expliquer de vive voix les corrections.

« Un autre jour de la semaine, les élèves de première année et la plupart de celles de deuxième ont à faire la traduction en français d'un texte classique anglais ou allemand. On a lieu de se féliciter d'avoir introduit cet exercice tout littéraire ; il offre, toute proportion gardée, des avantages comparables à ceux que procure la traduction des textes de langues anciennes dans l'enseignement classique des jeunes gens ; rien ne révèle mieux aux élèves les ressources de leur langue ; rien ne les [illegible] au même degré à la précision et à la propriété des termes, et n'affine autant leur goût. Si l'on disposait de plus de temps, cet exercice ne manquerait pas de produire des résultats considérables, plus promptement sensibles chez des jeunes filles de 20 ans, que chez des jeunes gens de 13 à 16 ans.

« Ajoutons enfin que les élèves, en particulier celles de l'ordre des lettres, réservent de courts instants chaque jour à lire de très

quelques pages des chefs d'œuvre classiques en vue de se perfectionner dans le maniement de leur langue. Beaucoup lisent à haute voix, s'exerçant à bien articuler et à réformer les défauts de leur accent provincial ».

Voilà ce qui s'appelle former ; pourquoi ne suivrions nous pas cet exemple ?

« N'oublions pas de mentionner le chant choral, qui tient dans les mœurs de l'école, dans sa vie quotidienne, aussi bien que dans les fêtes d'intérieur, une place beaucoup plus grande que ne le ferait croire la petite part de temps dont il dispose dans l'horaire général. On a toujours pensé, à Fontenay, que le chant, loin d'être un art d'agrément et de luxe, superposé à d'autres études, ou un passe temps délicat, et dont on pourrait se passer sans notable dommage, devait se mêler à toute l'existence scolaire et prêter en quelque sorte une voix à l'âme commune, aux meilleurs sentiments de tous. C'est pour cela que l'on a travaillé d'année en année, sous l'inspiration et avec le concours assidu de l'éminent professeur et compositeur, M. Bourgault-Ducoudray, à rassembler un petit nombre de morceaux simples, dignes, par les sentiments exprimés et par la musique, de se répandre dans toutes les écoles populaires.

ÉDUCATION

« C'est par de tels moyens que l'on peut réussir, dans les deux courtes années dont on dispose à modifier assez profondément les habitudes d'esprit et de langage, sans parler des manières et de tout ce qui se rapporte à l'éducation d'une femme. Mais se borner à indiquer les moyens serait encore mal expliquer le changement qui, d'une jeune institutrice élevée le plus souvent dans une humble famille rurale, fait une femme bien élevée, un professeur munie des clés et des méthodes de l'enseignement primaire, une éducatrice ayant le sens, le goût, le respect de l'éducation. Tout ce mécanisme, cet ensemble concerté d'appareils ne vaut que par l'esprit qui l'anime et qui sans cesse le rectifie, le complète, l'adapte aux besoins individuels. C'est une des maximes nées en quelque sorte d'elles-mêmes à Fontenay, et sur laquelle on s'est trouvé d'accord dès l'origine et, sans entente préalable, que les maîtres doivent rester toujours des écoliers, occupés à mettre au point leur enseignement, à lui donner la forme et la proportion convenable, à perfectionner les procédés pratiques, à renouveler au besoin tout leur appareil d'action en vue d'un dessein commun, l'éducation populaire.

« C'est une autre maxime dirigeante, que tous les enseignements, outre leur utilité propre, doivent concourir à l'éducation, c'est-à-dire, à former de bons esprits, à leur imprimer les habitudes de clarté, d'exactitude, d'enchaînement rigoureux que les maîtresses auront ensuite à former chez les jeunes institutrices, chargées à leur tour de les communiquer aux jeunes filles des écoles primaires.

« Mais c'est la maxime par excellence, dont maîtres et élèves sont également pénétrés, que toutes ces habitudes à former, ces qualités diverses à cultiver, dépendent en dernier ressort d'une habitude ou d'une qualité supérieure d'ordre moral, sans laquelle elle ne sauraient déployer leur pleine vertu, à savoir l'amour et le respect de la vérité en tout, sciences ou lettres, histoire ou morale. La probité intellectuelle, la recherche constante du vrai, du naturel, du simple, quant au fond des idées, à la forme d'exposition, au langage même ; ce sentiment est l'âme même des études.

« Dirons-nous enfin sous quelle inspiration l'Ecole une fois décrétée par les pouvoirs publics, sous le ministère et avec le concours actif de M. Jules Ferry, s'est constituée au début, et depuis lors a continué de vivre. Tous les maîtres, dans les facultés les plus diverses,

venus de l'enseignement supérieur, de l'enseignement secondaire, de l'école des sciences politiques, de la presse quotidienne, tous n'ont eu qu'une même pensée : contribuer à préparer par l'éducation des filles du peuple une démocratie intelligente, libérale, pénétrée à la fois de raison et de moralité, et bien unie entre tous ses membres. Tous ont rêvé de rapprocher, dans la famille comme dans la cité, la femme de l'homme, en l'associant, dans la mesure que comporte son sexe, à la même culture intellectuelle, sous les formes appropriées à son état et à ses besoins.

« Tel est le dessein qui, dès la première heure jusqu'à présent, a été comme l'étoile directrice de l'Ecole ; il peut se résumer en deux mots : mettre cordialement au service du peuple, de la multitude des petits, l'expérience accumulée, les lumières, le talent, la forte et riche culture des maîtres préposés à l'instruction des classes supérieures ».

Cette idée, grande et généreuse en elle-même, nous ne pouvons le nier, pourquoi n'est-elle pas née chez nous? Pourquoi n'avons-nous plus, comme jadis, la plus grande somme d'expérience accumulée, de lumières, de talents, de force, de riches cultures ?... Pourquoi, enfin, donner un semblant de raison à la mauvaise foi de l'ennemi, s'il lui plaisait

de nous dire : — Nous prenons votre place, parce que vous l'avez désertée.

Voyons maintenant la préparation très spéciale de la directrice d'école normale.

Les jeunes filles reçues à Fontenay subissent, à la fin de leur deuxième année, l'examen dit du professorat qui leur donne le grade de professeur et le droit d'être nommées, soit dans une école normale, soit dans une école primaire supérieure. Donc, en comptant les années d'école normale départementale : trois ans, l'année de préparation à l'examen d'admission à Fontenay, les deux années de séjour dans cet établissement, cela fait, en tout, six ans de sérieuse préparation pour un professeur.

Parmi les meilleures élèves, on choisit celles qui doivent poursuivre leurs études une année encore, afin de les préparer à la direction. Suivons toujours la notice.

Après avoir fait observer qu'à l'heure présente, tous les cadres sont remplis, c'est-à-dire que, chaque école normale est pourvue d'une directrice ayant diplôme spécial à la direction, l'auteur continue : — « Elles subissent alors trois épreuves écrites : l'une portant sur un sujet de morale ou de psychologie ; l'autre sur une question de pédagogie pratique, enseignement ou discipline ; la troisième consiste surtout dans l'analyse et l'appréciation

de quelques pages d'un écrivain moraliste ou pédagogique.

« Une commission nommée par le Ministre examine ces compositions et prononce. Outre les cours de psychologie et de morale qu'elles suivent en commun avec la première et la seconde années de l'école, les élèves de cette division ont régulièrement toutes les semaines deux conférences pédagogiques présidées par un professeur : dans l'une, elles étudient de près les écrits des maîtres principaux de la pédagogie et s'exercent à les expliquer, comme elles auront plus tard à faire devant les jeunes institutrices des écoles normales ; dans l'autre elles traitent de vive voix, en vue des écoles normales ou des écoles élémentaires, les principales questions théoriques ou pratiques concernant l'éducation.

« Une ou deux élèves sont désignées à l'avance soit pour préparer un exposé oral qui dure environ vingt ou trente minutes, soit pour commenter un texte d'une certaine étendue ; les autres étudient de leur côté les sujets à l'ordre du jour, et chacune est appelée à émettre son jugement sur le fond et sur la forme de l'exposé ou du commentaire.

« Une autre leçon, dont les séances sont plus rares, a trait particulièrement à l'histoire de la pédagogie. Enfin, certaines conférences, au

cours de l'année, et à des intervalles irréguliers, sont dirigées par des professeurs non attachés à l'Ecole. Là aussi, c'est une ou deux élèves qui traitent telle ou telle question du programme de psychologie, de morale, d'éducation, d'administration scolaire, qu'elles auront un jour à développer dans les écoles normales ; leurs camarades expriment ensuite leur avis, le maître ne prend la parole qu'après elles, pour critiquer, dans le fond et dans la forme, les opinions présentées et pour reprendre le sujet.

« Toutes ces leçons ont pour complément des travaux écrits, au moins un par semaine ; les uns composés tout à loisir, les autres en cinq ou six heures, corrigés ensuite de très près par les professeurs et discutés en séance. Dans la pratique établie depuis le commencement, les élèves sont accoutumées à une critique franche et incisive, portant sur les idées, l'ordre du développement et le style.

« De temps à autre, on va visiter, sous la direction d'un inspecteur général, une école primaire ou maternelle de Paris ; on l'examine dans toutes ses classes ou, de plus près, dans une seule. On observe l'installation de l'école l'aménagement des salles au point de vue de l'hygiène ou du service intérieur, la tenue des élèves ; on prend connaissance des cahiers de

devoirs ; on écoute quelques leçons, on questionne la directrice sur les points intéressants. Au retour, chaque élève est invitée à présenter un rapport oral sur tout ce qu'elle a vu ou entendu, et la discussion s'engage en présence du professeur.

« C'est dans ces entretiens, à la fois graves et familiers, entre les maîtres et les élèves de toutes les divisions, c'est aussi dans la conférence quotidienne du matin, qui s'ouvre par un chant choral suivi le plus souvent de la lecture d'une page des poètes, des moralistes ou d'un écrit de circonstance, et qui garde toujours le caractère d'une conversation plutôt que d'une leçon ; c'est dans tous ces exercices que se forme l'esprit des écoles normales d'institutrices. »

Après une telle préparation, ne semble-t-il pas, toute humilité mise à part, que ces professeurs doivent forcément l'emporter sur nos novices ?

Voilà pour Fontenay. Nous n'avons pas entre les mains la notice spéciale sur l'école de Sèvres, mais des renseignements très précis nous ont été donnés sur cet établissement, avec lequel surtout nous avons à rivaliser. Pourquoi cette rivalité franche et loyale ne trouverait-elle pas un appui chez tous les vrais amis du droit et de la liberté ?

La différence que nous savons exister entre les deux écoles de Sèvres et de Fontenay est logique, comme toute l'organisation.

L'école de Fontenay est destinée à préparer le personnel qui, dans les écoles normales départementales, doit présider à la formation des jeunes institutrices. Si nous avons suivi avec attention le développement de cette préparation, nous pouvons juger que ces institutrices auront vraiment des maîtresses très distinguées qui, à des aptitudes réelles pour les études supérieures — sans ces aptitudes on les aurait éliminées — joignent des connaissances très étendues ; et, ce qui est plus précieux, ont appris, sous la direction de professeurs éminents, l'art d'enseigner.

Le but de l'école de Sèvres est de former des professeurs pour les lycées de filles. Si les écoles normales sont gratuites et se recrutent parmi les jeunes filles de la campagne, le lycée au contraire, par l'éclat autant que par la solidité de son enseignement, doit attirer la jeunesse des classes plus cultivées de nos grandes villes : les filles de professeurs, de fonctionnaires, d'industriels, etc., etc.

On voit vite les différences, le cachet spécial, si l'on veut, de chaque établissement.

A Sèvres, l'éducation doit nécessairement tenir une plus large place; il en est de même

des lettres et des arts. Le certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire (dit licence) que l'on y prépare, correspond au professorat de Fontenay, l'agrégation, au diplôme de directrice. Mais ces grades (certificat d'aptitude, agrégation), qui sentent plus la science, moins la pédagogie, sont aussi plus en honneur et plus convoités. Beaucoup de simples professeurs de lycée sont agrégées ; un certain nombre de jeunes filles sortant de Sèvres avec leur certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire, préparent leur agrégation pendant leurs premières années de professorat. Cette tâche au reste, leur est rendue facile par de riches bibliothèques classiques, ouvertes à toutes. Disons aussi que, dans les grands centres, surtout à Paris, les jeunes professeurs ont la ressource d'assister à des conférences, aux cours publics des Facultés, à ceux de la Sorbonne et du Collège de France. Ainsi ces professeurs, pourtant si bien préparées, peuvent indéfiniment poursuivre leurs études ; elles y sont aidées, poussées même. Un courant intellectuel très actif, très soutenu, anime tous les esprits et se répercute jusqu'à l'humble école de village où, conférences et circulaires, viennent stimuler l'activité pour les choses de l'esprit. Là aussi, une bibliothèque cantonale, très intelligemment composée, est à la dispo-

sition des instituteurs et institutrices. Si elle renferme des livres notoirement mauvais, elle contient nombre d'ouvrages de sérieuse valeur que nous devrions aussi posséder. Encore une fois, comparons ces professeurs aux nôtres ? Evidemment, disons-le aussi bas que vous voudrez, mais assez haut pour que nous, les intéressées, nous puissions l'entendre, nous sommes en infériorité.

Et maintenant, quelle supérieure intelligente, ayant souci de remplir le but de son Institut, ne sera pas frappée de cette savante organisation, cause principale des succès progressifs de l'enseignement sans Dieu, et ne comprendra pas l'urgence d'une réorganisation ?

Disons nous bien que nous sommes dans un pays où le nivellement des classes s'accentue rapidement ; demain, peut-être, il n'y aura d'autre hiérarchie que celle des intelligences. Alors le vide se fera autour de nous, nos élèves nous quitteront et, plus pauvres, nous serons de moins en moins capables de nous relever.

Les maisons qui n'ont pas encore été atteintes diront peut-être : « Tout cela est exagéré. » Celles qui le sont déjà croiront la lutte inutile. « Notre mort est résolue, nous n'arriverons jamais, assurent-elles, on nous enlèvera nos élèves, quand même. »

C'est une erreur ; nous arriverions. Quant à nos élèves, on ne peut nous les « enlever » que si nous ne répondons plus aux nécessités présentes. Et si nous voyons ce malheur, ce sera par notre faute, par notre très grande faute. Il y a plus de vingt ans que nous répétons, et avec quelle obstination : « On va nous interdire l'enseignement, fermer nos pensionnats » ; et, grâce à cet état d'esprit, nous retardons indéfiniment tout essai de rénovation.

Parcourons les *Annales de la propagation de la Foi*? Que font nos missionnaires pour convertir les nations sauvages ou civilisées, surtout les nations civilisées, œuvre plus difficile ? Nos missionnaires ouvrent des écoles plus fortes, plus savantes, que les écoles du pays, et là où tout échoue, l'école réussit.

Peut-être, quelques bonnes âmes nous serviront-elles cette phrase sympathique, déjà entendue : — « Si vous trouvez tout parfait chez nos ennemis, allez-y enseigner. » Cela sent terriblement le mot historique : — « A demain les affaires sérieuses ! »

*
* *

Que faire ?

D'abord vouloir ; c'est le premier point. Puis, agir avec cette intelligence, cette vigueur,

cet ensemble dont nos rivaux nous donnent le persévérant exemple.

Dans quelques mois, nous ne pouvons encore préciser la date, *l'Institut Notre-Dame* va s'ouvrir. Faites-en un acte de foi, une arme de combat, un moyen d'apostolat ; apportez au service de cette vaste entreprise un esprit large et généreux, mettez-y le zèle qui fut dépensé lors de la création de Sèvres et de Fontenay ; mettez-y plus encore, car c'est pour Dieu.

Nous comptons ouvrir des listes de souscription pour lesquelles nous solliciterons le concours de toute la presse catholique, sans distinction de ces clans et nuances que nous devons ignorer. Ces souscriptions que nous voudrions propager en province, pourquoi les maisons enseignantes ne nous aideraient-elles pas à les faire circuler dans leurs pensionnats, chez leurs amis, dans leur milieu, enfin ? Somme toute, c'est une œuvre nationale que nous entreprenons. De son succès, dépend peut-être l'avenir de l'enseignement religieux. Est-ce que toute âme chrétienne ne doit pas concourir à sauver cet enseignement.

Les congrégations peuvent surtout nous aider en nous donnant leur sympathique encouragement d'abord, des sujets ensuite. On dira : « Tout cela va faire bien des

vides chez nous. » Eh bien ! durant quelque temps, temps de souffrance qui portera ses fruits, prenez des sous-maîtresses ; prenez-les, autant que faire se pourra, d'une culture supérieure ; organisez vos classes par cours ; réunissez plusieurs classes dans le même cours. Envoyez votre jeunesse religieuse suivre ces cours, faire les devoirs donnés aux grandes élèves, laissez du temps pour ce travail. Relevez le niveau intellectuel de vos noviciats, mettez-y de la vie ; prenez, s'il le faut, des ouvrières pour les travaux de lingerie, cela vous permettra de décharger les jeunes sœurs des autres emplois manuels et de les appliquer exclusivement à l'étude. Certaines ne l'aiment peut-être pas ; alors, dites à ces pauvres enfants pour lesquelles l'ombre d'une faute est un douloureux cauchemar, qu'elles n'ont pas seulement fait vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, mais aussi le vœu d'enseignement ; que, pour elles, enseigner est l'accomplissement d'une vocation surnaturelle et divine, un devoir d'état, d'autant plus rigoureux que, de la plus ou moins grande perfection apportée à le remplir, peut résulter la régénération ou la déchristianisation de la France.

Si les confesseurs parlaient ?... S'accuse-t-on souvent de pécher contre ce devoir d'état ?

Or l'on pèche chaque fois que, volontairement, on laisse son intelligence en friche, comme si l'on voyait, dans l'ignorance, une sorte de privilège de la sainteté.

Pourquoi d'absurdes préjugés mettent-ils, aux yeux de certaines âmes, la science, en une si étrange suspicion ? On dirait que la science est le mal souverain, le danger permanent. Une bonne religieuse ne peut-elle aimer l'étude ? Entre science et esprit religieux y a-t-il irréductible incompatibilité ; la sainteté deviendrait-elle l'exclusif privilège de l'ignorance, et l'ignorance la caractéristique première de la sainteté ?

Lorsque Jésus disait : « Bienheureux les pauvres d'esprit », en cette béatitude, Lui qui gratifiait les apôtres du don des langues, voulait-il glorifier la volontaire ignorance ?

Il est vrai aussi que chacun adapte son idéal de bonheur à ses tendances intimes, et les tendances, les goûts, entraînent peut-être dans un sens tout opposé. Mais, enfin, avec de telles idées, dans un tel siècle, pourquoi entrer dans une congrégation vouée à l'enseignement ? Certes, l'étude serait, pour beaucoup d'âmes, une bonne école d'humilité, (on sait ce que l'on vaut en face des infinis que l'on ignore) ; une école de déta-

chement vrai, d'oubli de soi... et de largeur de vue aussi.

Une maîtresse des novices, une sainte (que Dieu garde son âme !) répondit un jour à une jeune sœur qui lui demandait la permission de lire la biographie de je ne sais quel grand homme : — « Vous ne savez plus qu'inventer pour vous créer des distractions dans votre oraison. » Et la sœur remit en soupirant le volume à la bibliothèque ; et, de tout son noviciat, ne lut pas une ligne hormis ses livres de lecture spirituelle et ses manuels classiques. Parfois elle essayait de faire comprendre à la Mère Maîtresse que, plus tard, elle pourrait avoir besoin de savoir plus ; la maîtresse avait alors cette invariable réponse : — « Lorsque vous aurez à enseigner ces choses, vous les étudierez. » Tout comme si le développement intellectuel s'effectuait, ainsi qu'une poussée de champignons, en une nuit ! Si, pour l'expiation de nos péchés, nous avions eu cette vénérée Mère pour guide, peut-être lui aurions-nous dit... Non ! nous n'aurions rien dit alors, mais aujourd'hui nous lui dirions tout ce que, bien au long, nous avons développé dans la partie des objections et discussions... Du ciel, elle ne pourra nous lire, mais d'autres nous liront.. qui, peut-être aussi, en ont besoin.

Voilà l'idée lancée ; qu'elle fasse son chemin.

A cette heure, des encouragements trop précieux nous sont arrivés pour que, en dépit de tous les antiques et vénérables préjugés, de tous les partis pris, nous puissions douter du succès.

Cependant, de vous, chères sœurs, que, semble-t-il, nous traitons avec rudesse, de vous, nous attendons l'encouragement le plus précieux, celui de la fraternité. Car notre âme, aussi fraternelle que peut l'être une âme, souffrirait de bien rudes peines, si vous qu'elle aime, alliez ne pas la comprendre et peut-être, la mal juger.

Savez-vous où nous trouverons le plus d'appui ? Dans le monde intelligent et peut-être dans le monde universitaire où, quoique discrètement données, nous comptons déjà de sincères sympathies.

Le corps enseignant de l'Etat n'est plus l'université rabougrie de 1830 ; le nombre des savants chrétiens est grand, et tend à grandir. Ceux qui cherchent loyalement la lumière se rapprochent de l'Église.

Ceux-là seront nos amis !

CHAPITRE IV

EXAMEN DE LA SITUATION DES MAISONS ENSEIGNANTES DE FRANCE

Coup d'œil en arrière. — Ce qu'on pense de nous. — Les grandes congrégations. — Pourquoi accuser la clôture? — Les cris de triomphe de nos rivaux. — La concurrence. — Trois idées. — Centralisation et conférences. — Revues. — Ce qui n'est plus une utopie. — Les fondations nouvelles.

Pendant que, mû par un esprit sectaire, combatif plus encore que progressiste, l'État rénovait l'école, bâtissait des collèges et des lycées de filles, leur créant de toutes pièces le personnel supérieur dont la remarquable préparation nous surprend, que faisions-nous, pour défendre notre domaine? Nous aurions dû, sur l'heure, par une stratégie toute rationnelle, opposer forteresse à forteresse, élevant toujours plus

haut nos bastions, à mesure que s'élevait le bastion d'en face. Le peuple, malgré tout, tenait encore à ses traditions. Nous avions la consécration de l'ancienneté, une autorité morale que toute la science des cinq académies ne peut octroyer à nos rivaux. Nous avions aussi, chose précieuse, la confiance des mères. Les mères, même celles qui n'ont pas la foi, trouvent pour nous, en leur maternel amour, guide de leur choix, des sympathies riches d'estime. Elles aiment à nous confier leurs filles, sinon à cause de la religion dont nous sommes un des symboles, au moins à cause de notre dévouement. Ainsi les francs-maçons appellent à leur chevet, pour être mieux servis, la sœur qu'ils chassent de l'hôpital; qu'importe l'opposition entre le principe et les actes, quand parle l'intérêt ? Ce qui éloigne, ce sont nos professeurs, nos méthodes, et la foi n'est plus assez grande, pour amener à nous quand même.

Si, au lieu de gémir, voyant s'élever ces palais scolaires dont le but, disaient nos adversaires, était « de s'assurer le cœur et l'esprit de la nation » ; si, au lieu de gémir, nous eussions mis la main à l'œuvre et travaillé à une rénovation radicale, « le cœur et l'esprit de la nation » nous seraient restés. Pour vaincre, il eût fallu regarder les adver-

saires en face, étudier leurs moyens d'action, s'enquérir de leur force, et dire : « — Vous jetez de la science comme hameçon pour prendre les âmes, nous en jetterons plus que vous ; vous étalez le brillant décor de vos grades universitaires, ces grades nous les obtiendrons ; vous inventez des méthodes, ces méthodes, nous les adopterons et même nous les perfectionnerons. Et, ce que vous ne sauriez donner, un dévouement infatigable, prodigué à plein cœur, nous le donnerons, et nous le répandrons sur tout être qui nous abordera. Ainsi, Dieu aidant, nous vaincrons ! » — Et nous eussions vaincu.

Pourquoi n'a-t-on rien tenté? Les maisons pauvres regardèrent du côté des maisons riches qui, pouvant se suffire, ne bougèrent pas ; et, tranquilles dans le nid, d'apparence indestructible, préparé par le zèle et les fatigues de nos devancières, avec résignation, nous avons laissé l'Université éclipser nos gloires si pures. Nous pensions — ceci est vrai — que Dieu saurait, s'Il le voulait, d'un mot, renverser tout cet échafaudage scientifique ; mais nous ajoutions — et ceci est faux — qu'impuissantes à réagir contre les malheurs de l'heure présente, nous nous trouvions dispensées d'agir.

Voilà pourquoi, peut-être, Dieu semble s'être

abstenu d'intervenir. Et l'œuvre d'iniquité s'accomplit.

Si le parlement avait fait de l'enseignement des jeunes filles un monopole exclusif de l'État, nous aurions poussé les hauts cris ; nous sommes libres, et nous n'en profitons pas ; et nous laissons au monopole de droit se substituer le monopole de fait. Si nous avions suivi les luttes homériques qui aboutirent à la loi Falloux et nous donnèrent la liberté de l'enseignement secondaire, peut-être, en prendrions-nous moins à notre aise aujourd'hui.

*
* *

Quelle est, à cette heure, la situation des maisons enseignantes de France? Notre étude comparative ne l'a peut-être que trop indiqué.

Répétons-le encore, nous faisons une étude générale. Les grandes congrégations restent en dehors de notre champ d'observation. Comme, dans la plupart des cas, leur apostolat s'adresse à un monde très spécial, elles garderont longtemps encore leur clientèle, nous ne disons pas leur influence. Cependant, qu'elles nous permettent de transcrire ici une page de la magistrale étude due à la plume élégamment savante de la vicomtesse d'Adhémar, elle les concerne très spécialement :

« Autrefois le nombre et la variété des ordres religieux enseignants répondaient aux besoins particuliers des différentes classes de la société. Depuis la famille ouvrière, en parcourant tous les degrés de la bourgeoisie et de l'aristocratie, la hiérarchie sociale entière, avec ses nuances multiples, ses idées propres et ses aspirations graduées, trouvait dans la diversité des établissements religieux une correspondance de genres, parfaitement adaptés aux exigences de chacun. Ainsi, il y a trente ans à peine, la plupart des jeunes filles qui aujourd'hui suivent les cours étaient élevées au couvent, et les familles ne prenaient des institutrices que très rarement et par exception ; il n'en est plus ainsi. »

Madame d'Adhémar constatant le nombre toujours croissant des institutrices de famille continue :

« A Paris et dans les grandes villes de France, on ne va plus ou presque plus au couvent, on fréquente les cours universitaires ou libres. Sous le coup de la réforme ministérielle, c'est-à-dire depuis l'impulsion donnée à l'enseignement public par M. Duruy, les familles soudain frappées, à tort ou à raison, de l'insuffisance des études au couvent, et aussitôt ébranlées par une sorte d'entraînement général, sont entrées dans une voie

nouvelle. On change de système jusque dans les milieux les plus aristocratiques, les plus rigoureusement catholiques. Réfractaire aux influences gouvernementales directes, mais soumise à l'engouement de la mode, l'aristocratie catholique adopte l'usage des cours. Elle a sans doute d'autres cours que les cours universitaires, des cours fondés par elle, inspirés de ses convictions, offrant toutes garanties d'orthodoxie ; mais il n'en est pas moins vrai que l'action gouvernementale a provoqué l'initiative privée, et a mis le cours en faveur, si bien que nous voyons les couvents peu à peu détrônés et dépeuplés d'élèves. Il ne sied pas de faire ici une statistique indiscrète, dont le détail importe peu, mais il faut constater que, dès lors, l'emploi des institutrices s'est multiplié considérablement.

« Les cours répondaicnt sans doute à des besoins réels, puisqu'ils n'ont pas tardé à acquérir un développement significatif. »

Ce besoin, ayons le courage de le dire, c'est notre insuffisance qui l'a fait naître.

« Il y en a à présent de toute espèce, pour tous les âges, pour toutes les bourses, pour tous les milieux. De ce fait, l'enseignement autrefois donné par les communautés religieuses, s'est trouvé, d'année en année, sup-

planté par l'enseignement périodique universitaire ou libre » (1).

Ici, ce sont bien les grandes congrégations qui sont en cause. Moins que d'autres, cependant, elles ont senti le contre-coup ; toutes les familles ne peuvent se donner le luxe d'une institutrice spéciale, et il est encore de bon ton de sortir du Sacré-Cœur ou de Notre-Dame. En vertu de la vitesse acquise, dans les grands centres, nous marchons encore. Aussi beaucoup de religieuses trouveront excessif ce que nous écrivons. Elles ont simplement vu changer un peu leur monde ; la haute et petite bourgeoisie ont chez elles plus ou moins remplacé l'aristocratie. Mais, par quel traité, cette bourgeoisie, la plus instable des classes, nous a-t-elle garanti sa fidélité ? Demain, elle peut nous quitter à son tour.

A Paris, on se rend peu compte de la situation des maisons de province où les batailles sont rudes, les concurrences porte à porte. En province, plus encore qu'à Paris, la haute société, par dédain pour l'inévitable mélange, garde ses filles, et la bourgeoisie, sceptique et indifférente, suit les fluctuations de la mode.

---

(1) Vicomtesse d'Adhémar. *Nouvelle éducation de la femme dans les classes cultivées*. Chez Perrin, quai des Grands Augustins, Paris.

Les cours sont du grand genre. Si les couvents avaient organisé des cours plus forts que les cours laïques, la vogue serait pour nous. Mais nous avons la réputation d'être immobilisées, aussi va-t-on au nouveau. Que les familles aient tort ou raison, là n'est pas la question ; nous constatons.

Cette constatation en amène une autre. La désertion se fait surtout sentir dans les communautés cloîtrées (1) ; et l'on accuse la clôture. Peut-être, en effet, la clôture effraye-t-elle quelques familles ; mais, en thèse générale, si la clôture est coupable, elle ne l'est que par ses effets un peu isolants, effets d'atténuation facile : où donc est-il écrit que la vie claustrale est une barriere pour l'esprit, un arrêt pour les conceptions nouvelles, et les conquêtes de la pensée ? Les cloîtres, jadis, n'étaient-ils pas des pépinières de savants autant que de saints?

Si le nombre des élèves de nos couvents cloîtrés diminue, la faute n'en est pas aux grilles, mais aux religieuses qui n'ont pas suivi l'exemple de leurs devancières, négligeant de faire effort pour se mettre au courant,

---

(1) Nous parlerons plus au long de la clôture, mais au point de vue purement religieux, dans la partie des *objections* où nous lui consacrerons un article spécial.

s'organiser et donner ainsi un meilleur enseignement.

Analysant l'ouvrage de Mme d'Adhémar (1), un savant universitaire (2), en bonne position pour juger le couvent, après avoir constaté que l'institutrice ne serait jamais qu'une exception, écrivait :

« L'instruction en commun paraît devoir être la forme la plus générale de l'éducation des filles de la bourgeoisie. D'ailleurs, si l'éducation domestique a ses avantages, l'éducation en commun n'a-t-elle donc pas les siens? Or, c'est une question très importante que celle de savoir quelle éducation recevront les jeunes filles de la classe riche et de la classe moyenne, les mères des propriétaires, avocats, médecins, notaires, soldats, fonctionnaires de demain? Cette éducation sera-t-elle chrétienne ou ne le sera-t-elle pas?

« Il semble que cette question doive être souverainement tranchée par les préférences intimes des familles. D'un côté, les cours

---

(1) Nous conseillons fortement l'ouvrage de Mme d'Adhémar ; certains passages pourront être peu compris au couvent, du moins à la première lecture, les idées sont si nouvelles ! mais qu'on y réfléchisse, elles ne sont pas moins justes.

(2) M. Yves Le Querdec, dans le *Monde*.

libres, laïques, les lycées et les collèges de l'État; de l'autre, les cours religieux et les couvents. Les parents sont libres de mettre leurs filles où ils veulent.

« Eh bien, ce n'est pas tout à fait vrai. Dans les choses de l'éducation, comme dans toutes les autres, les questions sont très complexes. Il y a en particulier ici deux choses tres distinctes à considérer : l'éducation proprement dite, ou la formation du caractère et de l'âme; et l'instruction. Or, il se trouve que dans les établissements où l'éducation est la meilleure, l'instruction est la moins bonne. Voilà les parents très embarrassés. Je ne dis pas qu'ils aient raison et que leur embarras ne dut être facilement dissipé, mais je dis que cet embarras se conçoit.

« Un grand mouvement, continue M. Yves Le Querdec, s'est opéré en France, comme dans tous les autres pays, moins cependant encore qu'en Amérique, en Russie et en Angleterre, en faveur du développement de l'instruction des femmes ».

Et ce mouvement, dans son ascension progressive, peut, si nous ne le suivons, amener la ruine de nos établissements.

Il est vrai, nous donnons « l'éducation meilleure » ; mais l'infériorité notoire de nos programmes, de nos méthodes, entraîne une

baisse correspondante de notre réputation et, par suite, du nombre de nos élèves ; si nos programmes ont été considérablement modifiés, « ils sont encore de beaucoup moins élevés que les programmes des lycées et des collèges de filles ». Le monde traduit la pensée par ces mots : « Au couvent, on apprend trop de catéchisme ; tout le temps s'y passe en prières ». C'est faux. Mais le monde juge d'après les résultats : le développement intellectuel s'effectue chez nous très lentement, et le catéchisme paie les frais de la critique.

On va jusqu'à dire, et nous l'avons entendu : « La religion a une action déprimante sur les intelligences ; elle coupe les ailes. » La religion, pourrait-on trop le dire, ouvre au contraire des horizons sans fin, mais nous avons le tort de laisser s'accréditer de telles erreurs.

Nous oublions le but qu'avec une science persévérante, poursuivent nos ennemis : nous exclure de l'enseignement. Par tous les moyens, ils instruisent notre procès, exagérant encore ce que le monde appelle — ce que nous nous permettons d'appeler avec lui — notre infériorité. Le monde — l'ennemi — affecte de nous traiter comme des reliques déjà enchassées; nos cornettes et nos intelligences lui font l'effet de meubles démodés que les musées historiques

vont emmagasiner sous peu. A l'entendre, notre mort est prochaine ; on nous prépare de magnifiques funérailles. Quelque Michelet racontera, avec de larmoyantes émotions, nos services passés, notre influence civilisatrice qui, un jour, n'eut plus raison d'être ; il vantera nos vertus antiques, nos naïvetés d'un autre âge, notre candeur, notre action rétrograde et, sous le faix de ces éloges assez mitigés, d'ailleurs, notre cercueil sera porté en terre !

Ces lignes blesseront peut-être ?

Hélas !... Notre cœur aussi saigne en les écrivant.

Mais, les cris triomphants de nos adversaires, comparant notre inaltérable quiétude à leurs envahissantes conquêtes, sont arrivés jusqu'à nous ; eux aussi nous ont blessée. Dans une conférence pédagogique, un recteur d'académie, après une « tirade anti-panégyrique », s'écriait : « Les couvents sont en retard, la victoire est à nous si nous marchons encore ». C'est par centaines que nous pourrions relever des phrases comme celle-ci, prise dans une circulaire ministérielle, adressée comme stimulant aux institutrices : « Nous ne redoutons pas les religieuses, elles sont trop arriérées. » Il y a quelques années, nous avons lu toute une série d'articles contre les couvents, dans

un des journaux les plus répandus ; et vraiment, à côté d'énormes calomnies, figuraient bien des vérités. Ces vérités là couvrent les calomnies ; nous faisons la fortune de nos rivaux.

Pourquoi lisez-vous de telles choses, nous diront quelques bonnes âmes scandalisées ? Et pourquoi ne les lisez-vous pas, leur répondrons-nous ? Il faudrait pourtant voir si, parmi les défauts que l'on nous reproche, il n'y en a pas quelqu'un dont nous puissions nous corriger. Certaines religieuses, qui s'épuisent à bien faire leur classe, vont nous trouver injustes, nous leur dirons : « — Mettez-y un peu moins de votre santé, un peu plus de votre intelligence, et la classe ira tout aussi bien. »

Ah ! si, avec le bagage scientifique, nos adversaires pouvaient donner à leurs professeurs et notre autorité morale et notre dévouement, comme, pour cela, ils grèveraient volontiers le budget de quelques millions encore. Mais à créer l'éducateur, l'or est impuissant ; dévouement et vertu ne s'enseignent pas à la manière d'un théorème algébrique. Ni les impôts croissants, ni les splendeurs des palais scolaires, ni le chiffre du traitement, ni les grades universitaires, ni le fascinant prestige d'une rosette, n'investissent le maître

des privilèges que le chrétien appelle charité, sacrifice, oubli de soi ; ces fleurs du ciel, le Ciel seul peut les donner à la terre.

Il paraît même que la vertu est chose assez difficile où la religion n'est pas. On raconte des histoires peu faites pour la publicité. Toutefois, les cas de scandales deviennent rares : on choisit des caractères solides ; à défaut de vertus chrétiennes, on parle de vertus civiques. Si un facteur humain devait aider à cette perfection morale, ce serait sûrement les fortes études auxquelles ces femmes sont appliquées ; rien n'est épargné pour que chacune d'elles soit *quelqu'un*.

Notre insistance à faire ressortir la richesse, l'intelligence, la force de caractère des personnalités, honneur de l'enseignement universitaire, étonnera peut-être quelques religieuses. Aussi, est-ce à dessein, bien à dessein, que nous avons insisté, car il faut le reconnaître, ces personnalités caractéristiques, ces intelligences viriles, fruits spéciaux de l'enseignement supérieur, nous rejetteront dans la pénombre, si nous ne voulons aviser.

Le flot du rationalisme montant toujours, on viendra vers nous, de moins en moins, par reconnaissante sympathie ou religion. Il faut absolument offrir de réels avantages au point de vue de l'enseignement, car, aujourd'hui,

l'instruction tend à l'emporter ; elle prime l'éducation de toute la distance qui existe entre une idée et une révérence ; — pour le grand nombre, l'éducation c'est la révérence. — Nous manquons de l'appât qui attire, nous manquons surtout d'une connaissance exacte de notre époque et de ses besoins. Sur ce sujet passionnant, bien des livres ont été écrits, depuis quelque vingt ans. Les avons-nous lus ? Nous sommes à un tournant de l'histoire, le monde se précipite vers une transformation totale, savoir parait un *criterium* de succès.

Depuis que, sur le terrain des lois fiscales, la résistance s'est organisée, pour être au courant, les supérieures se sont abonnées à des feuilles spéciales ; c'était leur devoir. Cependant, à notre humble avis, ce ne sont là qu'intérêts secondaires ; bien plus brûlantes sont les questions scolaires où nous avons toutes les libertés ; là aussi il serait utile de se tenir au courant. Conçoit-on des professionnelles, enseignant depuis dix, quinze, vingt ans, et n'ayant pas encore lu un ouvrage de pédagogie ? Nous en avons rencontré. Il nous a été donné de lire dans les conférences cantonales des instructions pour les simples instituteurs de village, qui étonneraient plus d'une religieuse enseignante des grandes villes.

Tout est dans le camp adverse : argent,

science, pression, unité, organisation, centralisation. En regard, nous sommes réduites à nos propres ressources ; point d'échange d'idées, de connaissances, de méthodes. Chaque maison, étrangère à toute évolution de la pensée, reste, sanctuaire impénétrable, sans relation avec les maisons voisines, sans ressort, sans vie intellectuelle ; c'est l'isolement, c'est presque la mort !...

Cependant, telles quelles, nous sommes encore une puissance capable de troubler le sommeil des sectaires haineux. Ils savent que, pour reprendre notre place et le rang acquis par nos mérites incontestables, nos services et nos gloires, rang qui nous est dû comme représentants de l'Eglise, nous n'avons qu'à vouloir. La clairvoyance et le droit commun suffiraient d'ailleurs pour nous l'assurer. « En dépit de nos savants et de nos exégètes, dit M. Brunetière (1), le christianisme est encore, est toujours, une puissance avec laquelle on doit compter. »

Organisées, rien ne nous résisterait ; mais il faut s'organiser. Croit-on qu'il serait difficile de trouver parmi les savants indépendants et chrétiens (le nombre en est encore grand),

---

(1) Brunetière « *La Science et la religion.* »

parmi les ecclésiastiques distingués, des hommes assez dévoués pour former un comité directeur de l'enseignement religieux, semblable au conseil supérieur de l'enseignement universitaire ? Là, sans nuire à l'indépendance légitime et à l'autonomie de chacun, pourrait s'opérer une organisation relative, donnant à tous les couvents qui voudraient y adhérer, l'impulsion du progrès. De ce comité organisateur partiraient circulaires (1), indication de méthodes, noms d'ouvrages, et même inspections sérieuses, ayant pour but, non d'entonner une fois de plus l'éterne *Sanctus* avec lequel on nous endort, mais de redresser courageusement les défectuosités ; de dire : « Réformez ceci, modifiez cela, élevez vos programmes, vos cours sont mal faits, vos professeurs ont besoin d'une autre formation, changez vos auteurs, etc., etc. »

Qui accepterait cela ?

Mais voyons : l'institutrice accepte les professeurs acceptent ; le principal d'un collège a le droit d'assister aux cours de ses professeurs, l'inspecteur fait enseigner devant lui et dresse ensuite un rapport qui servira à déterminer

(1) Cela existe pour les collèges ecclésiastiques et s'appelle « alliance des maisons d'éducation chrétienne » ; il y a un congrès tous les ans.

l'avancement du sujet. Les vertes leçons, les dures leçons, ne manquent pas. Faudrait-il à une institutrice une humilité plus grande qu'à une religieuse ? Non, l'humilité dont notre vie doit être la personnification ne saurait être au-dessous des exigences d'un règlement administratif. Soyons-en certains, et les vertus que nous voyons tous les jours nous le prouvent surabondamment, rien ne serait d'acceptation plus facile qu'une organisation générale ayant la large envergure de l'Université. Cette institution comblerait des vœux légitimes, car beaucoup ont compris que, de là, vient l'énorme puissance de la formidable machine universitaire.

Pourquoi ne pas provoquer, dans chaque diocèse, des conférences pédagogiques sur le modèle des conférences laïques que président les recteurs ou les inspecteurs d'académie ? Dans toutes les régions, se trouveraient des savants pour guider nos travaux ; cohésion et courant intellectuel en seraient les conséquences premières, et si — qu'on nous permette encore une critique, nous voudrions que ce fut la dernière — nous perdions un peu de ce mesquin cachet qui caractérise certaines maisons et qui n'est souvent qu'étroitesse, jalousie de caste, individualisme collectif et toujours stérilisant, nous n'y verrions pas un grand malheur.

Quelques idées, sur ce point.

La conférence annoncée, le sujet fixé pourrait se traiter d'abord dans chaque maison. La supérieure choisirait parmi les religieuses les plus intelligentes, celles qui doivent, comme déléguées, faire partie de la *conférence régionale*. Les membres les plus distingués de la conférence régionale prendraient part aux conférences départementales.

Au retour, les délégués de chaque maison répèteraient à leurs sœurs tout ce qui aurait été dit, projeté, décidé ; un compte rendu détaillé, envoyé à toutes les maisons, tiendrait les supérieures au courant. Car nous ne croyons pas que les supérieures, vu leur âge, leurs charges et le manque de temps, puissent prendre une part active à de tels travaux ; leur rôle, lourd déjà, est de suivre, en exerçant une bienveillante surveillance.

En de pareilles innovations, que de dangers ! Eh ! sans doute, les dangers sont partout sur la terre ; mais le *farniente* intellectuel est aussi un danger avec ce caractère aggravant, que les effets en sont plus nuisibles. Voilà des idées qui vont peut-être faire classer notre œuvre parmi les utopies ?

Cependant, peut-on dire du neuf sans risquer quelque chose de soi ? Les théories, sont toujours en avance sur les faits ; les lancer

est une œuvre difficile. D'ailleurs, si on nous jette des pierres, nous ne nous plaindrons pas : les pierres jalonnent le chemin pour les idées, souvent elles servent à bâtir les maisons où les utopies d'hier se transforment en réalités de demain ; c'est la loi du progrès.

Pourquoi aussi, du comité dont nous parlions, ne sortirait-il pas une revue à la fois littéraire, pédagogique, éducative, bien faite pour nous, rédigée par des savants qui, nous en avons l'assurance, seraient heureux de nous donner leur concours ? Les revues qui pénètrent chez nous, les seules du reste que nous puissions lire, à deux exceptions près, ne valent pas la peine d'être ouvertes. Nous recevons un tas de petites « machines » à dormir debout, où l'on imprime des dictées, qui se trouvent dans tous les manuels, des conseils saugrenus, qui brillent par la plus complète absence d'idées, et, dans un autre sens, des feuilles d'une religiosité vague, délayée dans l'eau sucrée, aliment préféré des esprits sans culture. Avec de telles fadaises, on ne forme pas plus des intelligences, que l'on ne forme des âmes ; et, vraiment, nos pères avaient plus d'esprit et les abbesses du moyen-âge qui étudiaient et traduisaient des ouvrages grecs et latins, riraient peut-être de *nos progrès*.

Nous entendons l'objection suprême : le temps, le temps, trouvez-nous du temps!.. Un homme d'esprit, qui mène de front cinq ou six entreprises, dont une seule suffirait pour absorber une existence, disait gaiement : « Il n'y a que les surmenés pour faire quelque chose ».

Absurde sophisme, dira-t-on. Non, mais il faut savoir s'y prendre. Une amie nous contait qu'un jour elle rencontra une bonne enfant qui, surchargée de travail, au point de n'avoir pas le temps de souffler, lisait en marchant une historiette sans valeur :

— Combien de pages avez-vous lues aujourd'hui de cette futilité ?

— Vingt, répond-elle.

— Bien, ne mettons que dix, cela fait par mois $10 \times 30 = 300$ pages, c'est-à-dire par an, $300 \times 12 = 3600$ pages, soit, en moyenne, (sans compter les vacances), douze ouvrages par an. Vous avez dix ans de vie religieuse, cela fait donc 120 ouvrages sérieux que vous pourriez connaître. Et si vous vous étiez localisée dans une partie : histoire, science ou littérature, à cette heure vous seriez de première force.

— C'est vrai, avoua-t-elle, mesurant le temps perdu, j'aurais pu faire cela !

Ce que notre amie disait à cette sœur,

nous pourrions le répéter à presque toutes les jeunes religieuses, car, presque toutes, trouveraient le temps de lire au moins dix pages par jour sans négliger un seul de leurs devoirs. Nous connaissons bien des sujets dont le développement surprend, par comparaison au niveau intellectuel très inférieur de leur milieu, qui n'ont pas employé d'autres méthodes : ils se sont imposé une tâche pour chaque jour, et, rigoureusement, ils l'ont remplie. Pourquoi toutes les religieuses enseignantes ne feraient-elles pas ce que quelques-unes ont pu faire ?

C'est que l'encouragement manque, non moins que l'intérêt qui adoucit la peine ; et, lors que le goût naturel et le courage sont faibles, on se lasse bien facilement d'un labeur dont l'immédiate utilité, le résultat pratique, restent un obscur problème. Il faudrait quelqu'un pour guider, pour choisir les livres, pour en faire, de loin en loin, rendre un compte sommaire ; il faudrait obliger ces enfants à receuillir des notes ; au moins une fois la semaine, vérifier ces notes et apprendre à en tirer parti. Ces lectures ainsi suivies deviendraient l'aliment habituel des conversations quelquefois si terre-à-terre. Du même coup, s'établirait le courant d'émulation que nous demandons ; et, par là aussi, la haute culture intellectuelle

qui devrait être l'apanage des ordres enseignants.

Mais nous objectera-t-on encore, car nous voulons prévoir toute objection, cette enfant, chargée de travail, trouve dans une lecture facile un délassement et non une fatigue ; tandis que, prendre le livre sérieux, serait ajouter travail à travail ; tâche nouvelle n'est pas repos. Peut-être y a-t-il là quelque vérité, cependant nous ne sommes pas très convaincue. D'abord, le livre sérieux fatigue ceux-là seulement qu'il ne parvient pas à intéresser, et il n'intéressera jamais les esprits qui se nourrissent de lectures faciles ; ces lectures, comme le disait dans son magistral mandement Mgr Belmont (1), favorisent la paresse intellectuelle et dégoûtent du livre sérieux. Ensuite, si cette jeune sœur, que nous supposons surmenée, l'était par le travail intellectuel, vous auriez raison, et ces remarques ne seraient pas pour elle ; mais elle l'est, d'ordinaire, par une foule de surveillances, de longues heures de classe

(1) Ce mandement au carême (1897) est remarquable par sa haute portée. Nous ne saurions trop recommander aux religieuses de le méditer et de le faire méditer à leurs élèves ; c'est une étude parfaite d'une de nos grandes plaies du jour : la lecture légère.

avec des fillettes qui s'agitent et l'épuisent; par des travaux manuels, par les exercices religieux, toutes choses fort utiles, éléments constitutifs de l'organisation complexe de toute maison d'éducation, mais qui laissent l'intelligence fort en repos.

Dans toute cette besogne, les hautes facultés interviennent rarement ; de là, leur inaction ; de là, par suite, leur peu d'étendue.

Mais, qu'on nous comprenne bien, ce n'est pas la lecture des œuvres dangereuses dont il est question ici. Nous parlons de lectures choisies, nous entendons les grandes œuvres des grands maîtres, les hautes études sur des sujets élevés de philosophie religieuse, de littérature, de science. Sans doute, à la supérieure seule appartient le droit et le devoir de distribuer à chaque sujet sa tâche ; à elle d'imprimer direction générale et particulière. A Dieu ne plaise que nous renversions l'ordre et les rôles : les unes sont destinées aux œuvres manuelles, les autres à l'étude ; nous donnons des avis généraux et nous serions désolée qu'une seule scolastique s'autorisât de ces lignes pour ouvrir, contrairement à sa règle, même une arithmétique. Nous ne voulons pas faire de la religieuse une émancipée ; mais nous n'ignorons pas que bien des supérieures seraient enchantées de voir

leurs sujets animés du feu sacré, mieux employer leurs loisirs. Malheureusement les supérieures ne font pas toujours ce qu'elles veulent : il en est qui, devant des préjugés ou des répugnances trop accusés, hésitent à lancer leur communauté dans une voie nouvelle, redoutant les tiraillements qui seraient le résultat d'une poussée résolue dans notre sens. D'autres avouent, avec une simplicité aussi humble que touchante, qu'elles n'ont personne pour guider la marche des travaux ; elles-mêmes, trop occupées, se sentent du reste, peu préparées pour une direction intellectuelle et scientifique pleine d'obscurité et d'incertains résultats. Ainsi, le temps rapide emporte des moissons d'espérance ; et les heures se gaspillent qui pourraient être fructueusement employées.

Le remède ? — Le remède souverain ne serait-il pas dans l'organisation dont nous venons de parler, organisation qui ferait sentir ses bienfaits, depuis le village où d'humbles sœurs luttent, perdues dans la montagne, jusqu'au cloître sévère dont les flots orageux du monde battent les murailles antiques ? La rénovation complète serait le triomphe absolu de l'enseignement chrétien. Brisons donc les compartiments étroits derrière lesquels une stérilisante stagnation enlève à notre intelligence sa puis-

sance de rayonnement, à notre zèle la fécondité pratique. Que, dans chaque région, les maisons religieuses, groupées dans une organisation commune, confondent force, lumière activité et méthodes. Ce n'est plus une alliance tacite que nous demandons, c'est une alliance de faits, active et efficace. Soyons progressistes sincères, abdiquons, une fois, la trop grande prudence qui fait subir un demi-siècle de stage à chaque nouveauté, avant même d'en permettre l'examen. Le temps presse, demain il sera peut-être trop tard. Et nos rivaux, plus habiles, n'attendent pas, pour mettre à exécution des innovations heureuses, que le temps ait emporté l'heure, la seule souvent, où innover était possible.

Dans le livre cité plus haut, Mme d'Adhémar propose la création d'une école normale, semi-religieuse, semi-laïque et le monde catholique, ne nous voyant tenter nulles mesures réformatrices, applaudit des deux mains. Nous avons lu le concert de louanges que lui a justement décernées la presse de tous les partis. En passant, la vicomtesse très chrétienne, mère de famille, éducatrice par vocation, qui, elle-même, a présidé à l'éducation de ses filles, donne sur le monde actuel, les besoins nouveaux, des idées aussi sages que neuves; puis elle rapporte, tout en le

regrettant, ce que disent beaucoup d'observateurs : « les temps monastiques sont finis » ; chaque jour nos « institutions antiques et vénérables qui répondaient aux besoins religieux de nos pères sont violemment ébranlées » ; nos contemporains croient voir dans les œuvres nouvelles l'instrument du progrès et « du bonheur futur des peuples » (1). — Non, les temps monastiques ne sont pas finis ; certains procédés retardataires, certaines lenteurs réformatrices, sont seuls à donner cette impression, car l'équation est loin de se poser entre notre fin et nos moyens d'action. Tout aussi bien que les femmes sortant de Fontenay ou de Sèvres, nous pourrions nous adapter aux nouvelles nécessités pédagogiques et transformer en sympathiques admirations le « dédain presque universel dont nous sommes l'objet ».

Transcrivons ce dernier passage de la *Nouvelle éducation de la femme dans les classes cultivées :* « Rêver une fondation

(1) Nous tenons à faire remarquer que Mme d'Adhémar n'affirme point ici une opinion personnelle, mais, présente seulement une objection possible. Quant à l'œuvre dont elle a conçu le plan, Mme d'Adhémar ne la croit réalisable, au triple point de vue économique, disciplinaire et moral, qu'à l'aide d'un Institut religieux.— « Notre œuvre, répète-t-elle, sera religieuse ou elle ne sera pas. »

religieuse à l'aurore du xxe siècle et l'entreprendre dans l'ordre enseignant, tandis que l'enseignement paraît une prérogative et bientôt peut-être le monopole universitaire, n'est-ce pas un ridicule anachronisme? S'il se trouvait, parmi les chrétiens, des novateurs assez candides pour tenter une semblable entreprise, leur illusion dérisoire soulèverait, semble-t-il, la pitié universelle. »

Et cependant, si nous ne nous transformons, des fondations nouvelles, mieux adaptées aux besoins de l'heure présente, viendront nous supplanter ; plusieurs ont déjà une existence et accusent une vitalité puissante. Le monde intelligent, voyant des succès pleins d'espérance, prodigue à ces créations les plus larges encouragements et, par le fait de leur jeunesse, de leurs allures plus modernes, le progrès va monter, monter toujours, nous laissant à une distance bientôt infranchissable.

Avec les fondations nouvelles, dont il serait inutile et peu brave de regretter l'existence, avec le lycée, nous avons aussi à craindre la rivalité loyale de maisons très supérieures, organisées par des femmes ayant suivi les cours universitaires. Le lycée, par son existence même, provoque ces créations. Nombre de femmes, munies de grades supérieurs,

et peu faites pour la besogne à gages que comporte tout fonctionnarisme, désertent les cadres universitaires pour ouvrir, en leur nom, des maisons dont quelques-unes très chrétiennes, obtiennent une vogue prodigieuse.

Dans ces pensionnats libres, les petites classes elles-mêmes ont des maîtresses munies au moins du brevet supérieur ; plusieurs ont la licence, d'autres le professorat, le diplôme de directrice, voire même l'agrégation, et l'enseignement est donné avec une compétence remarquable.

Or tous ces avantages sont à notre portée.

CHAPITRE V

NÉCESSITÉ DE LA FONDATION

1° *Pour garder à l'Eglise l'éducation de la jeunesse.*

Constatation. — Pourquoi ? — Qu'avons nous fait pour organiser la lutte ? — Nos positions. — Campagne savante. — Une petite ville. — C'est il y a quinze ans. — Encore : si nous voulions. — D'où vient notre malheur. ? — Le mot d'un inspecteur.

La stratégie savante de la concurrence officielle devait fatalement avoir son effet ; une décevante expérience accuse, sur un trop grand nombre de points, la baisse progressante de nos pensionnats.

Nous sommes-nous demandé pourquoi ? « On ne veut plus des couvents » répondent certaines religieuses. Erreur. Mais considé-

rons l'erreur comme vraie ; nous demandons alors : pourquoi ne veut-on plus de nous ?

Est-ce par haine de Dieu? Non, les cas de haine sont relativement rares. Dieu n'est pas haï ; Il est l'être indifférent, le grand inconnu auquel on ne croit guère et dont, chaque jour, on apprend à se passer. Les sectaires nous traquent il est vrai, mais le peuple, lui, du petit au grand, n'a d'autre objectif que l'intérêt. Pour lui, comme le bon Dieu, nous sommes des inconnues, des indifférentes. Que ses filles soient élevées par des femmes en cornette ou par des femmes en chapeau, que lui importe, pourvu que le vernissage de convention ait tout le brillant requis ? A je ne sais quel sectaire ou politicien redoutant la « concurrence des pensionnats cléricaux », M. Brunetière déclare que cela lui est égal de nous confier ses enfants, à nous « pensionnats cléricaux », à la condition que nous donnerons une « éducation et une instruction meilleures et plus solides » ; mais, écho du sentiment général, il paraît douter qu'il en soit ainsi. Cette « instruction meilleure et plus solide » notre siècle la réclame et, en somme, au point où en est arrivée notre civilisation, il en a besoin. Mieux que nous, certains établissements séculiers la donnent, ayons le courage de le reconnaître ; c'est le secret, presque unique,

de leur succès. Les autres considérations, pour la plupart, lorsqu'elles ne sont pas des sophismes, ne sont que secondaires ; on va, on ira toujours au progrès.

*
*

Eh ! quoi, nous sentons les périls qui menacent les plus chères de nos œuvres, nous voyons les vides se multiplier sur nos bancs, et aucun effort n'est tenté pour retenir cette chère jeunesse ! Vivant hors de notre rayon, aujourd'hui elle apprend à nous ignorer, demain elle apprendra à nous mépriser, tandis que se perdra sa foi, que se flétrira son cœur et que s'obscurcira son intelligence. Nous connaissons le but poursuivi, nous anéantir. But caché sans doute aux agents de bonne foi employés à cette triste besogne, mais bien voulu par ceux qui, de la coulisse, tiennent les fils des personnages ; et, les bras croisés, nous suivons la campagne savante menée contre nous, avec tant de succès, par les ennemis de notre Dieu ! Et, grâce à cette incombativité, nous nous laissons légalement ravir l'éducation de la femme, domaine indiscuté qu'une possession de plusieurs siècles nous avait acquis ; nous laissons le mercenaire d'un jour vaincre notre dévouement séculaire! Pour riposte, nous ne trouvons qu'une humble

et longue patience; et, tranquilles, nous croyons avoir fait tout notre devoir ! Il fai drait que chez nous, tout fût mieux qu'ailleurs, pour ne pas donner à l'impiété, même un prétexte de nous fuir ; sans cela nous trahissons la mission reçue du ciel, nous laissons s'éloigner, se perdre, par notre faute, des âmes qui, er raison de notre insuffisance, vont pu se à des sources, souvent empoisonnées, la science que nous ne pouvons leur donner.

Demain peut-être, nos nids seront vides, nos cloîtres déserts ; quelle sera alors notre excuse ?

Dans une petite ville — les observations se font mieux dans les petites villes, les batailles sont plus vives, les résultats plus immédiatement visibles — dans une petite ville, il y avait naguère un couvent où six religieuses instruisaient près de cent enfants.

La laïcisation vint et, d'abord, perdit son temps ; l'institutrice avec son brevet élémentaire passa inaperçue. Mais il fallait un succès : une nouvelle institutrice parut avec brevet supérieur, certificat d'aptitude pédagogique et le reste. Elle avait mission de faire du neuf, de créer une école. Rien ne fut épargné : bibliothèque, petit musée d'histoire naturelle, préparation aux différents examens, etc. Les religieuses regardèrent, ne

bougèrent toujours pas, et leurs élèves passèrent à l'école laïque. Lorsqu'il fut trop tard, la supérieure écrivit des lettres suppliantes à la Mère Générale qui, trop tard aussi, voulut agir. De cette maison, il reste aujourd'hui deux saintes filles qui, sans autre brevet que leur ancienneté, avec leurs 15 élèves, végètent péniblement. Elles avaient pourtant un immeuble splendide, des ressources, des avances, la confiance, même la sympathie.

La gratuité, dira-t-on, est la cause de ces désertions. Non, pour la généralité du moins ; en preuve, c'est que, dans une autre petite ville, à deux pas, la laïcisation a été vaincue. Pourquoi ? Les religieuses ont lutté à armes égales, quelquefois supérieures.

Nous pourrions citer maints couvents, de fondation récente, qui, meilleurs lutteurs, ont vaincu le laïcisme. Mais ce qui est bien, n'a pas besoin de réformes ; pourquoi en parlerions-nous ?

Quand nous prions pour nos œuvres, n'entendons nous jamais Notre-Seigneur nous dire : « Regardez nos ennemis et faites pour sauver les âmes, ce qu'ils font pour les perdre ? »

La création que nous proposons aujourd'hui,

devrait exister depuis quinze ans; maintenant, tout sera plus difficile. Nos ennemis ont vu et ont fait voir au public, la valeur de notre bagage scientifique, la routine de nos méthodes. Ils ont sondé notre amour de la tranquillité, ils chantent victoire, ils se rient de notre sécurité naïve.

Et cependant, si nous voulions !

Sans doute, l'adversaire ayant mis le pied dans la place, la bataille sera bien plus rude ; toutefois ce n'est pas une raison pour dormir un jour de plus.

Notre malheur vient de l'attitude hésitante apportée dans l'affirmation et la revendication de nos droits. En face de l'envahissement tapageur de nos adversaires, nous reculons, les mains jointes, les yeux levés au ciel; et, méconnaissant les ressources du droit commun, ne voulant compter que sur le miracle, nous donnons l'impression d'une relative incapacité. Résistance passive ! soit pour les lois fiscales, mais pour les lois scolaires, c'est la ruine. L'école est comme le champ de bataille, le soldat désarmé doit y être vaincu.

Notre malheur encore, c'est que nous n'osons pas, c'est que ceux qui osent ne sont pas suivis, c'est que les timides n'ont qu'un souci : arrêter ceux qui, frappés de l'imminence du péril, veulent du moins tenter quelque chose.

Notre malheur, enfin, c'est que nous ne savons pas toujours répondre à un fait par un fait, à une création par une création...

— Des créations, nous objecte-t-on ? Mais comptez donc celles qui, depuis vingt ans, se sont multipliées ? Nos villes en sont remplies.

Sans doute, mais nous éparpillons et nos forces et nos ressources dans une lutte inégale, épuisante, sans résultat final. Nos créations de détail, presque toutes dans le domaine de la charité, peuvent bien soulager maintes misères, consoler maintes douleurs, même sauver quelques âmes ; elles n'ont ni cette organisation d'ensemble, ni cette puissance centralisatrice qui seule pourrait, reconstituant la famille, réagir contre le mal, le couper à sa racine, et rendre par là inutiles, la plupart de ces inventions de la charité moderne ; inventions sublimes, mais dont chacune n'est qu'un palliatif et l'affirmation d'une misère. Plus habiles, nos rivaux copiant toutes nos œuvres, les appropriant aux besoins de l'époque, ont réalisé au point de vue humain un perfectionnement très réel, séduisant pour la foule.

Que nous le voulions ou non, nous sommes enserrées dans cet implacable dilemme : ou lutter ou mourir. Opter pour le *statu quo* serait une trahison.

L'enseignement de la femme est l arme puissante avec laquelle les habiles comptent achever la déchristianisation de notre pays. Cette arme, la secte, en connaît toute la valeur, l'accaparer est le but poursuivi avec un harmonieux ensemble par tant de prodigieuses nouveautés. Allons-nous opposer d'inacceptables allégations d'impuissance ? L'argent, ce grave ressort des choses humaines, serait facile à trouver si, faisant de larges sacrifices, nous savions comprendre à quel taux énorme nous le placerions.

Nous cataloguons nos forces d'une façon singulière : le tiers, à l'état latent, reste improductif; centuplées par une intelligente organisation, poussées par un souffle nouveau de zèle apostololique, elles feraient des miracles, même sans intervention surnaturelle; à plus forte raison avec cette intervention qui, dans une telle bataille, ne pourrait nous manquer. La victoire finale, celle qui doit amener le triomphe du règne du Christ, peut-être ne la verrons-nous pas, mais y contribuer serait déjà si beau !

Au sortir de sa visite réglementaire dans un couvent, un inspecteur s'écriait : « Quels « admirables instruments il y aurait là !... si « les couvents le savaient seulement !... Nous « perdrions notre temps en essayant de les dé-

« molir ; ils distanceraient toute concurrence.
« Nos forces viennent de ce qu'ils ne savent
« pas ; là, il manque une intelligence pour or-
« ganiser et animer tous ces rouages. »

Non, chez nous les intelligences ne manquent pas ; ce qui manque, c'est l'audace et le courage : L'audace ? Est-ce que le mot doit étonner ? Les apôtres avaient pourtant de l'audace, jusqu'à l' « ivresse ». L'audace est la force motrice des grandes causes, le premier facteur de la victoire ; ne semble-t-il pas qu'elle devrait être le monopole des catholiques ? Nous seuls avons la vérité entière, et seuls, par conséquent, sachant où doit s'arrêter l'audace, nous avons le droit de la mener au service du Christ, jusqu'aux limites du droit et du pouvoir humain.

Nous n'osons toucher aux immuables consécrations de l'usage, et, par une inqualifiable confusion de termes, nous honorons du nom de coutumes, de routinières puérilités qui n'ont de monastique que la location gratuite que nous leur accordons, en nous couvrant de ridicule. Quelle parenté peut bien exister entre certaines méthodes classiques et les superbes conceptions des Augustin, des Benoit et des Ignace ?

« Ce qui m'étonne, disait un recteur d'acadé-
« mie, c'est que les couvents n'aient jamais

« songé à fonder une école normale supérieure
« Bast ! reprenait-il, des femmes, elles ne s'en-
« tendraient jamais ; et, derrière leurs mu-
« railles que savent-elles ? » Est-il permis de se sentir blessé ? Oui, certes ! mais un mobile plus déterminant que l'amour-propre doit nous exciter à relever ce défi !

Notre conviction — c'est pour la défendre que nous avons pris la plume — est que la création projetée pose pour l'enseignement religieux la question de vie ou de mort. Nous avons fait l'enquête, nous avons questionné ceux qui étaient en situattion de répondre, et toutes les réponses ont augmenté cette conviction. Les ordres religieux enseignants sont destinés à disparaître, s'ils ne se mettent en mesure de soutenir la concurrence. Savons-nous bien que nombre de brevets supérieurs et de licences courent les rues en éternelle disponibilité ; que des agrégées font des classes de de deuxième, troisième ? On nous en a offert plusieurs pour répétitrices, car bientôt il nous en faudra.

Mais avons-nous pesé les conséquences de l'attente ?

Mieux vaudrait laisser végéter quelque temps certaines maisons, difficiles à soutenir, et transformer vigoureusement, par un courant de grand air et de fécondante lumière,

celles qui sont susceptibles de transformation. Bien vite, par influence et sous l'impulsion du même souffle, les autres, se modelant sur ces types nouveaux, entreraient dans la voie du progrès.

Supposons la chose faite, il y a dix ans, quelle serait aujourd'hui notre autorité dans le monde enseignant et la vogue spontanée, monopole de fait, de toutes nos maisons ? Quelle serait notre influence morale sur l'avenir de la société ?

CHAPITRE VI

NÉCESSITÉ DE LA FONDATION

2° *Pour rester au niveau du développement intellectuel de notre milieu*

Les supériorités intellectuelles. — Qu'entendons-nous par développement intellectuel? — Soyons de notre temps. — Une heure au moyen âge. — Les abstractions d'un moine. — A chacun sa vocation. — Un article de la règle. — Historique de la pédagogie féminine.

C'est : « nous élever au niveau » et non « rester au niveau », que nous devrions écrire, car nous n'y sommes plus. N'est-ce pas au moins singulier ? L'enseignement, c'est la lumière ; la lumière en retard, cela se conçoit-il ?

Bien des maisons, nous l'avons constaté, comptent parmi leurs membres des femmes d'une remarquable distinction intellectuelle ;

mais ce sont des exceptions, et notre ambition est d'en faire la généralité de demain. Ces exceptions comprendront mieux que la généralité d'aujourd'hui ce que nous écrivons, car, fortement affectées de leur insuffisance, elles en gémissent et, de toute leur énergie, tentent d'y remédier. D'autres, ne se doutent même pas du chemin à parcourir pour être à la hauteur de l'enseignement du XIXe siècle. Il n'est pourtant que trop facile de faire le relevé de cette distance. Combien de religieuses, par exemple, pourraient suivre et comprendre les conversations tenues par les intellectuels, dans le milieu social auquel s'adresse leur apostolat ?

Dès lors, comment faire pénétrer, dans ce milieu les lumières intellectuelles de leur foi et de leur raison ? Des religieuses, dites-vous, ne sont appelées ni à présider un salon, ni à guider les conversations. Soit ; cependant nos élèves vivent dans ces salons, et entendent ces conversations. Qui redressera leur jugement faussé par toutes les sottises débitées autour d'elles ? Le faire est cependant notre devoir.

Mais, qu'entendons-nous par développement intellectuel ? Est-ce composer proprement un sonnet, tourner gentiment un compliment en vers alexandrins, savoir par cœur

l'origine des Pharaons, la généalogie des Césars ? Ces archaïsmes, ne sont que trop de mode au couvent. Est-ce suivre la chronique théâtrale et lire le dernier discours prononcé au Parlement ?

Non : se développer, c'est apprendre à penser plus qu'à retenir; c'est comprendre plus que savoir; c'est avoir des idées autant que de l'érudition ; c'est donner à son intelligence de la largeur, de la clarté; c'est voir loin, voir de haut; c'est s'intéresser à ce qui intéresse son époque, plus qu'aux vieilles querelles des empires disparus depuis deux mille ans.

Il faudrait cependant savoir un peu où en est le monde, connaître les ouvrages qui, en littérature, en philosophie, sont appelés à exercer une influence. Il faudrait, sur les grandes idées qui révolutionnent un peuple, avoir des lumières, les lumières que donne l'Eglise, afin d'éclairer, au lieu de se borner à ne pas comprendre.

Une femme du monde, chrétienne, fervente, intelligente aussi, ce qui ne gâte rien, mise en rapport avec la supérieure d'un couvent cloîtré, confiait ses impressions à une amie au sortir de sa visite. — « Je viens de passer une heure au moyen âge ; j'ai vu deux châtelaines qui depuis deux ou trois

cents ans habitent leur donjon, ne regardant que le ciel, n'entendant que le chant des oiseaux. Des saintes, sans doute, mais qui ne feront pas l'éducation de ma fille.

« — Allons donc ! et pourquoi ?

« — Ma fille est appelée à rester dans le monde, et, du monde, que lui apprendraient-elles ? De quels préservatifs faudràit-il, plus tard, entourer cette enfant? L'éducation serait à refaire ; ces dames ne savent rien de la vie. »

Exagération sans doute, mais cette femme pensait absolument comme, deux siècles auparavant, pensait Fénelon ; et personne ne songe à dire que Fénelon se soit trompé.

*
* *

On cite quelquefois, comme modèle d'esprit religieux, l'exemple de ce moine qui, à la nouvelle des décrets d'expulsion, s'écria : « Jamais je n'aurais cru que Louis-Philippe pût aller jusque-là. » Le saint contemplatif n'avait pas pris garde aux révolutions passées sur le monde, depuis le jour de son immolation ; et il avait grandement raison ; à un chartreux, qu'importent les révolutions ? Mais l'admirable abstraction deviendrait une ignorance ridicule, pour le religieux voué à un apostolat enseignant ; à chacun sa vocation.

Les uns, défrichant la terre, servent Dieu par la force de leurs bras ; les autres, gardiennes du sanctuaire, consacrent leur aiguille au culte divin ; nous, ouvrières d'un domaine différent, nous devons au Suzerain éternel l'hommage-lige de nos labeurs intellectuels.

Il y a là, pour nous, de graves obligations.

La règle de presque tous les ordres religieux contient un article très sage, interdisant d'apprendre « *inconsidérément et sans quelque fruit les nouvelles du dehors* ». Mal interprété, cet article peut nous faire commettre bien des bévues. Sans « *quelque fruit* », se traduit par : laissez les futilités absorbantes pour les esprits vulgaires, laissez cancans de ville et rivalité de clan ; c'est contre eux que cet arrêt a été promulgué. Mais tout ce qui est du domaine de notre mission, soyons avides de « *l'apprendre* » ; ce ne sera jamais sans « *quelque fruit.* »

Quel immense avantage apporterait à nos œuvres notre prédominance dans le mouvement intellectuel et social de notre milieu ? Cette prédominance serait-elle une nouveauté ?

Naguère, nous lisions avec un profond sentiment de tristesse qu'éveillait en nous l'igno ance ou la mauvaise foi d'un homme

érudit et intelligent, l' « *Histoire de la pédagogie* » par Compayré ; et nous pensions qu'un beau livre, très documenté, très suggestif restait à écrire : « *L'histoire de la pédagogie feminine.* » Ce livre établirait, preuves en mains, l'influence pratique, méthodique, éducative, autant qu'émancipatrice, de l'Église sur les destinées de la femme. Ce serait refaire, au point de vue utilitaire, familial et patriotique, l'historique des fondations religieuses, surtout des fondations de femmes, depuis le XVIe, siècle, en compulsant les annales des couvents, les mystérieuses et si riches archives monacales, ce à quoi M. Compayré n'avait garde de songer. Toutes les fondatrices furent des éducatrices émérites. Si ces humbles et grandes chrétiennes n'ont point écrit d'ouvrages pédagogiques, elles ont laissé plus et mieux que les « bafouillages » de Pestalozzi si vantés par nos modernes réformateurs.

Et tandis que leur « grand » Pestalozzi ne put former un disciple héritant de ses incompréhensibles théories, ni fonder une école viable, ces femmes admirables comptaient de leur vivant des centaines d'âmes d'élite, éducatrices convaincues et ferventes religieuses ; les provinces, du nord au midi, étaient remplies de leurs indestructibles

créations. Toutes ces créations, nous aurons l'occasion de le dire, furent, à l'heure de leur apparition par une évidente permission providentielle, en avance sur leur siècle. Avant-coureurs du progrès, elles préparaient, en lui donnant sa direction vraie, le mouvement qui, depuis quelques années, grâce à la force évolutive du temps, est entré dans une voie nouvelle. Un moment dispersées par les révolutions, elles se relevèrent bientôt plus florissantes, plus zélées, plus vivaces. On ne saurait contester la valeur des méthodes qui, à leur heure, inspirèrent une si incontestable confiance, un enthousiasme si grand, préparèrent une action aussi générale, et donnèrent de si merveilleux résultats.

A peine les premières congrégations d'Ursulines et l'Ordre de Notre-Dame, fondé par la vénérable Jeanne de Lestonnac (1) avaient-ils vu le jour, que, de toutes les villes de France, des demandes arrivent pressantes, réclamant comme un bienfait social, qui des filles de Notre-Dame, qui des filles de Sainte-Ursule. Et la semence féconde devint un grand arbre

(1) Ces fondations furent, croyons-nous, les premières créations scolaires qui, à partir du XVIe siècle, vont aller se multipliant. De la même époque sont les *Filles de N.-D du bienheureux Pierre Fourrier.*

dont les branches et les rejetons portèrent en toutes provinces des fleurs de sainteté et des fruits de salut.

On parle de gratuité, sans se douter que cette conception de l'enseignement est née chez nous ; pas un couvent qui n'ait eu son école gratuite. S'il y avait une certaine séparation entre le pauvre et le riche, ceux-là ne peuvent nous le reprocher, qui ont bâti dans la même ville, à côté de l'école laïcisée, le lycée et sa chapelle, donnant aux riches, pour de l'argent, l'aumône de la prière qu'ils refusent aux pauvres ! Du moins, chez nous, pauvres et riches avaient même toit, mêmes maîtres, mêmes lois et mêmes espérances.

Est-il permis de passer de tels faits sous silence, lorsqu'on écrit l'histoire de la civilisation d'un peuple, ou mieux de la civilisation du monde ? Nous ne le croyons pas.

Mais, anomalie frappante, nous, appelées par vocation à hériter de tant de pures gloires, nous ignorons les gestes de nos vaillants devanciers ; nous ne savons plus de qui nous descendons. Oui, vraiment, pour nous, plus que pour nos ennemis, nous aimerions que l'on écrivît à nouveau notre histoire dans le sens que nous indiquons (1). Notre influence

(1) Dans une délicieuse brochure intitulée : « *Une fondation scolaire au temps de Henri IV*, » M. G. Goyau, de

éducative et sociale dont il est fait si peu de cas, fut pourtant la plus déterminante des influences dans le progrès intellectuel et moral. Elle l'était hier encore ; si nous le voulons, elle le sera demain.

---

sa plume élégante et précise, révèle pour un point de la la France, la Franche-Comté, les efforts qui, à la même heure, se tentaient partout sous l'inspiration de l'Eglise. Le XVI[e] siècle fut, comme le nôtre, un siècle de créations scolaires.

CHAPITRE VII

NÉCESSITÉ DE LA FONDATION

3e *Pour exercer dignement notre apostolat.*

L'Apostolat. — Lumière divine et désespérance. — Le signe et la chose signifiée. — Glorieuse identification. — Pour bien faire un métier, il faut faire un apprentissage. — Saint Ignace et Satan. — Notre Manrèse.

Pas plus aujourd'hui qu'autrefois, l'apostolat ne se réduit en une méthode scientifique, en un procédé humain. Œuvre de zèle et de prière, toujours et avant tout, il est aussi une œuvre rationnelle, s'adaptant à l'esprit de l'époque et à la nation au milieu de laquelle il s'exerce.

Dès lors, il est permis de se demander de quel genre serait, au XIXe siècle, l'apostolat de Saint Augustin ou de Saint Jean-Chrysostôme et quelle direction, s'ils revenaient, nous imprimeraient nos saints fondateurs ?

Notre ministère est tout apostolique. Nous sommes appelées à travailler au salut des peuples, tout en nous doit tendre à un but unique, les âmes. Attirer les âmes afin de leur parler de Dieu et d'en pénétrer leur existence ; leur faire connaître et aimer notre religion sainte, afin que ces vies ne s'écoulent pas sans joie, sans lumière, sans l'esprit surnaturel qui seul peut les sauver ; telle est notre mission.

Rien de splendide, rien de lumineux comme le Christianisme. Devant lui, toute beauté s'éclipse, toute grandeur disparaît, et, là où il n'est pas, l'esprit humain à beau mettre tout ce qui est en lui, il manque toujours cette chose divine qui s'appelle l'Infini. Les âmes ont besoin de l'Infini, comme les corps ont besoin d'aliments. Elles en ont besoin,surtout à l'âge où la vie s'oriente, où le cœur, soulevé par des ardeurs étranges,aspire à des hauteurs inaccessibles que ses yeux ne découvrent pas.

Dieu est l'aliment des âmes, et les âmes qui n'ont pas connu Dieu, s'abêtissent dans un sensualisme brutal, ou souffrent des désespérances qui peuvent les mener jusqu'à l'irréparable. Sans Dieu, la vie n'est qu'une épouvantable chimère, le néant une attraction. Avec Dieu, tout s'illumine, tout s'explique, tout

grandit. La flamme vivifiante, féconde, qui, du Calvaire, embrase le monde, est le foyer de toute joie, de toute force, de toute paix, le foyer où l'âme chrétienne puise ses affinités mystérieuses pour la vertu, le sacrifice, l'idéal.

L'humanitaire, le positiviste ,peuvent,en un magnifique langage, charmer un instant l'intelligence; seul, le Christianisme élève,et sanctifie ; seul il est la *voie*, la *vérité*, la *vie* ; seul, déchirant nos horizons, il verse à flots sur les hommes, ces forces surnaturelles, qui, dans l'âme déchue, font épanouir les étonnantes floraisons de la virginité, du dévouement, du sacrifice ; fleurs exotiques dont la semence, jetée au Calvaire, fut arrosée avec le sang du Christ. Le Christianisme est le résumé de toutes les beautés, de tous les amours, de toutes les grandeurs. Or c'est nous qui sommes les humbles mais désignés propagateurs du Christianisme. Notre champ d'action est vaste comme le monde, pouvons-nous faillir à notre mission ? En nous la confiant, Jésus aurait-il trop présumé de notre courage ? Non, mais l'absence d'organisation atténuant le zèle, l'étouffement des initiatives le paralysant, nous semblons hésiter à dépenser pour Dieu les énergies que tant de jeunes filles prodiguent tous les jours pour obtenir une situation? L'ambition personnelle,

serait-elle donc un levier plus puissant que notre amour de Dieu ? Le missionnaire qui part pour la plage lointaine, lui aussi, a des études à faire, lorsqu'il n'a pas une langue à créer. L'a-t-on jamais vu hésiter en présence de ce premier obstacle ? Non, car il sait qu'il faut beaucoup savoir si l'on veut commander aux hommes ; lorsque les sectaires voulurent qu'au village l'autorité de l'instituteur écrasât celle du curé, ils rêvèrent d'en faire un flambeau.

Religieuses, nous ne sommes pas des fonctionnaires ; aucun ministre de passage ne nous a confié tel ou tel poste ; notre investiture vient de plus haut. Attachées au service de l'Eglise, nous n'avons pas le droit d'être médiocres, et nous avons le devoir de nous imposer par une incontestable supériorité. Le monde confond souvent le signe avec la chose signifiée : quand nous passons, pour lui, c'est l'Eglise qui passe, il semble qu'elle ait revêtu notre habit. S'il nous respecte, c'est l'Eglise qu'en nous il respectera ; par contre, s'il rit de nous, c'est de l'Eglise qu'il rira. Cette terrible identification a de quoi nous faire trembler, mais aussi elle doit nous grandir et nous donner le noble orgueil et la générosité vaillante qu'impose un héritage d'honneur

Au reste, sachons-le, l'autorité intellec-

tuelle est, avec la sainteté, la grande cause de nos succès en apostolat; cette autorité, rien ne la remplacera, et, aujourd'hui plus que jamais, nous en avons besoin. Disons plus, même sans l'aiguillon de la concurrence sectaire, dont notre ruine est l'objectif, notre devoir serait encore d'augmenter la somme de nos connaissances. Dès que l'enseignement est notre métier, le mot ne nous fait pas rougir, en conscience, notre instruction devient une affaire capitale. Or, quel métier peut s'exercer sans apprentissage ? Plus l'art est difficile, plus minutieuse aussi doit être la préparation de l'artiste. Comment nos professeurs peuvent-ils enseigner plus parfaitement qu'ailleurs, s'ils sont préparés plus mal ou s'ils ne le sont pas du tout ? Ici nous sommes en faute ; en faute d'autant plus grave qu'il ne s'agit pas simplement de nos intérêts, mais de la confiance que nous donnent les familles et l'Eglise.

Il y a trente ans, la tâche était douce : prier, remplir un emploi facile, reposer tranquilles dans nos chères solitudes, c'était assez pour faire notre devoir ; mais les temps ont marché.

Nous avons gardé nos ferveurs antiques et nos coutumes sacrées; depuis deux, trois, quatre siècles d'existence, voici des ordres qui n'ont besoin ni de réforme ni de rénovation

les chères anciennes, et nous les en bénissons, sont toujours debout pour réparer la moindre brèche faite à nos saintes règles ; mais la régularité est-elle le but unique des instituts voués à l'enseignement ? Ce but, nous ne l'aurons pleinement atteint que le jour où, nous trouvant invincibles sur tous les terrains, l'ennemi, pour nous anéantir, devra nous porter des coups directs, en pleine poitrine. Ce jour-là, nous aurons trop d'amis, il n'osera plus ; mais s'il ose, et s'il faut mourir, du moins que ce soit au champ d'honneur : par la persécution et non par l'anémie.

*
* *

Un homme, un soldat, sortait d'une retraite. Son âme que Dieu avait inondée de lumière, son cœur qu'il avait embrasé d'amour, brûlaient d'une passion que toute âme chrétienne devrait connaître : la passion de la gloire de Dieu.

Cet homme aussi vivait dans un temps mauvais : Luther avait déployé l'étendard de la révolte, les trônes et les nations étaient ébranlées. Et le soldat se demandait : — « Que puis-je bien faire pour la gloire de Dieu ? — » Alors, comme aujourd'hui, tout le

monde parlait, discutait, pensait ; les temps de désarroi ont au moins ce point de ressemblance : un effrayant débordement de paroles et de discussions.

Ce soldat ne savait manier que l'épée, et il avait plus de trente ans ! Mais ce soldat était un saint, un saint doublé d'un homme de génie. D'un coup d'œil, il mesura le monde, sonda ses plaies, et dit : « Pour vaincre, pour ranger les hommes sous l'étendard du Christ, il faut savoir. »

Alors le soldat de trente ans vint s'asseoir sur les bancs d'une école, au milieu des petits enfants et, avec leur simplicité, la simplicité des saints, il conjuguait le verbe aimer.

Au contact des sciences profanes que vont devenir le fruit de sa retraite, sa ferveur ardente, ses ravissements ? — Tranquillisons-nous ; les saints sont des saints, je n'ose écrire des révolutionnaires ; ils ne pensent pas, en tout, comme le reste des hommes. Saint Ignace avait compris que, pour aborder les âmes, et convaincre les intelligences, il faut, à l'autorité de la vertu, joindre l'autorité du savoir et de la pensée.

Et le diable jugeait comme lui.

Nous connaissons la légende très suggestive qui représente le bon saint conjuguant laborieusement les personnes, les temps, les

modes, de son premier verbe ? Satan est penché sur l'épaule d'Ignace : J'aime, écrit l'écolier.

— Qui aimes-tu, Ignace, demande le tentateur ?

— J'aime mon Dieu, répond le saint, et il pose sa plume et songe à cette chose ravissante d'aimer Dieu !.. et le temps passe... Le saint reprend sa plume :

J'aimais, écrit-il...

— Qui aimais-tu, Ignace ?

— La vanité et le mensonge, répond le saint.. et, de ses yeux, les larmes coulent par torrents : il pleure ses égarements passés. Et le verbe n'avance toujours pas.

J'aimerai, écrit-il encore.

— Qui aimeras-tu, Ignace, reprend l'obsédant séducteur.

Pour le coup, le saint — qui est un homme d'esprit — a vu la queue du serpent ; c'est bien d'aimer Dieu, c'est bien de pleurer ses péchés, mais ce n'est pas avec cela qu'avancera la gloire de Dieu.

— Tais-toi, Satan ! tais-toi, s'écrie-t-il. Et reprenant sa plume, il finit son verbe aimer, finit sa philosophie, finit sa théologie.

Et nous savons son histoire.

Si, depuis quelques vingt ans, saint Ignace avait gouverné nos maisons, et qu'on l'eût

laissé faire, pas un lycée de filles, au moins pas un lycée sectaire, ne serait aujourd'hui debout.

Certains collèges ecclésiastiques, grâce à la science de leurs professeurs laïques ou religieux, tiennent bien haut, même en face du lycée, la réputation de l'enseignement catholique, tout en restant fidèles aux traditions de nos Pères et à celles de l'Eglise. On les écrase à coup de décrets, de lois, de persécutions de tous genres ; ils sont toujours debout, et toujours l'œuvre marche.

S'ils étaient au dessous de leur tâche, comme on les laisserait mourir en paix.

*
* *

Sauf de bien rares exceptions, toute âme a eu son Manrèse. Un jour, on a réfléchi, on a pesé ses facultés, ses forces, ses aptitudes et, sans être un saint pour cela, on a fait son élection. L'un a dit : moi, je serai charbonnier ; l'autre : moi, je serai poète, un troisième : moi, je veux donner à Dieu tout ce que j'ai de meilleur dans l'âme. C'est le choix de la bonne part, de notre part à nous, épouses du Christ. Et, une fois notre résolution prise, nous nous sommes demandées : — Comment offrir cette oblation ? Nous

avons regardé, nous avons encore pesé; enfin, nous avons opté : non pour la contemplation exclusive, mais pour une vie militante, une vie de lutte et de bataille. Nous l'avons voulu, l'heure n'est plus d'en discuter les redoutables conséquences ; l'apostolat est souvent près du martyre.

Il faut que l'éducation soit une chose bien importante, puisque plusieurs ordres religieux qui, jusqu'à cette heure, avaient borné leur ministère à la prédication, ouvrent des collèges où ils élèvent — et avec quelle maîtrise — une jeunesse pleine d'avenir. Après son éminent précurseur le R. P. Lacordaire, le Père Didon abandonne la chaire et la plume, et, sous sa direction, Arcueil et l'école Lacordaire, comme naguère Sorèze, font l'admiration des éducateurs.

Il nous est consolant de dire ici que l'éminent Dominicain a compris notre œuvre et a bien voulu lui promettre ses encouragements.

CHAPITRE VIII

NÉCESSITÉ DE LA FONDATION

4° *Pour remplir le but de notre Institut.*

Etude.— Nos constitutions et l'apostolat.— Paul V. — Bref. — C'est l'heure de l'action. — Pour enseigner aux petits enfants. — D'où vient la force d'un pensionnat ? — Radicale influence.

Dans le bref d'approbation donné par Paul V pour l'ordre de N.-D, le but des instituts enseignants se trouve nettement indiqué :

« *La fin de l'Institut sera de vaquer à son propre salut, et à sa perfection, et au salut et à la perfection du Prochain, selon les Constitutions de cet Institut à l'imitation de la glorieuse Vierge Marie* (bref d'approbation à l'article II des constitutions : *De la fin de cet ordre*).

Nous lisons dans les mêmes constitutions :

« La fin des Religieuses de cette Compagnie et de cet Ordre de Notre-Dame est de vaquer soigneusement, avec la grâce de Dieu, non

seulement à leur propre salut et perfection, mais aussi de procurer avec la même grâce, à l'exemple de la très Sainte-Vierge leur mère, le salut et la perfection des personnes de leur sexe autant que leur état le pourra permettre. »

Nous voyons que l'Eglise, d'accord avec les fondateurs, ajoute la même importance à notre sanctification et à notre mission. En résumé : *Nous mieux sanctifier pour mieux sanctifier le prochain.*

Tous les instituts enseignants sont établis sur les mêmes principes. Le but, la sanctification du prochain par l'enseignement, n'est pas perdu de vue un seul instant, par nos saints fondateurs ; tout est prévu, organisé pour cette fin. Il est donc inexact de dire : « Nous sommes religieuses avant tout. » Oui religieuses avant tout, mais religieuses qui ne seront réellement dans leur vocation, que si elles font ce pourquoi elles ont été créées ; que si elles remplissent la mission enseignante et éducative que leur a confiée l'Eglise.

Dans certains Ordres, la règle est expresse : elle fait de l'enseignement, non une occupation utile, mais une absolue obligation, « *après les 25 années d'âge ou la 10e de la profession* », ce qui permet une formation sérieuse. De plus, les jeunes sœurs devraient

enseigner sous les yeux des anciennes : c'est l'école annexe des écoles normales. Tout est réglé avec une admirable sagesse, si bien que, lorsque l'on croit innover, ouvrant les statuts pour vérifier si l'innovation n'est contraire à aucun des articles fondamentaux, il se trouve que l'idée, si elle est juste et se rapporte à notre mission, s'y trouve, au moins en germe.

Que doivent enseigner les religieuses ?

Elles doivent instruire « *les filles en la piété* « *et en la vertu chrétienne, leur enseignant la* « *manière d'examiner leur conscience, de se* « *confesser, de communier, d'entendre la messe,* « *de prier, de dire le chapelet, de méditer, de* « *lire de bons livres, de chanter des cantiques* « *spirituels, de fuir le péché et les occasions* « *de le commettre, de pratiquer les œuvres de* « *miséricorde, d'avoir soin de leur maison et* « *de se bien acquitter de leur devoir.* »

Voilà du Christianisme de bon aloi; observons d'ailleurs que cette énumération renferme tout ce qu'un règlement moderne pourrait prescrire. Ces lignes dictées en 1607, et signées Paul V, semblent écrites d'hier ; nous n'avons rien à changer ; nous n'avons qu'à mieux appliquer.

Songeons-nous assez à apprendre à lire de « *bons livres* » pour empêcher qu'on en lise de mauvais?

Songeons-nous assez encore aux « *œuvres de*

miséricorde, aux soins de leur maison, enfin *à tous leurs devoirs ?...* » Traduisons par la phrase moderne qui ne dit pas plus : « préparer l'enfant aux nécessités de l'existence » ou par celle de Mme Necker de Saussure : « Elever, c'est mettre en état de remplir un jour le mieux possible la destination de la vie. » Et vraiment, cela est moins clair que la phrase de Paul V, puisque élever, nous le verrons plus longuement, c'est préparer la vie, la préparer pour le milieu où elle doit s'écouler, la préparer si bien que, quel que soit ce milieu, l'âme, avec la grâce divine, trouve en elle-même les ressources pour rester pure, honnête, chrétienne ; c'est rendre l'éducation adéquate aux besoins de la vie ; c'est, dans l'enfant, préparer la jeune fille ; dans la jeune fille, préparer l'épouse et la mère. Nous ne remplirons complètement notre mission que le jour où nous nous déciderons à faire de ces principes la base de notre éducation.

Paul V continue ; ce qui suit est remarquable de prévoyance. — « *Et afin que les filles soient attirées à cette institution et détournées des écoles hérétiques et gâtées, on leur apprendra à lire et à écrire et à travailler en divers ouvrages d'aiguille et tout ce qui convient à une jeune fille bien née pour son éducation.* »

De combien n'avons-nous pas augmenté ce programme, pourra-t-on nous répondre ; que voulez-vous de plus ?

Que vous relisiez ces lignes : « *Et afin que les filles soient attirées à cette institution* », notre devoir est donc de les attirer et de « *détourner des écoles hérétiques et gâtées* ». Avec le collège et le lycée sans Dieu on a voulu remplacer l'école calviniste ; nous devons en détourner. Comment ? Par la supériorité de notre enseignement. Au reste le moyen employé importe peu, si vous en trouvez un meilleur.

Paul V ajoute : « *Et tout ce qui convient à une fille bien née pour son éducation* ». A la suite de cette phrase, nous pouvons sans inconvénient, inscrire tous les programmes universitaires, si ces programmes sont le seul moyen d'*attirer* les âmes et de les *détourner* des milieux où leur foi serait en péril. Si donc, nous n'employons toutes les ressources de notre intelligence, toutes les forces dont nos maisons disposent à élever notre enseignement au niveau de celui des écoles dont nous devons *détourner* la jeunesse, nous faisons plus que manquer à un point de notre règle, nous ne remplissons pas le but fondamental de notre Institut.

Notre zèle se bornera-t-il à de stériles et impuissantes indignations ? Sachons donc

faire preuve d'intelligence autant que de courage; donnons la mesure de notre valeur autant que de notre dévouement.

⁂

Faut-il tant savoir, pour enseigner à de petits enfants, demande l'inexpérience ? Dire que pour enseigner peu, il faut savoir beaucoup, serait rééditer un lieu commun bien démodé, mais trop vrai cependant pour qu'il soit possible de n'en point tenir compte. Il est notoire que, des petites classes, dépend la force d'un pensionnat. Tenons-nous ou ne tenons-nous pas à l'honneur de notre maison ? Si oui, travaillons, pour que tout y soit en perfection, et tende progressivement au résultat final. Les dernières années de pension ne devraient être employées qu'à parfaire l'éducation, à former le jugement, à préparer plus immédiatement la vie ; or, combien de fois, nous faut-il les passer à enseigner ce qui, depuis la quatrième, devrait être su ? Le grand œuvre manque de couronnement ; et ce n'est plus qu'avec une éducation et une instruction incomplètes que ces jeunes filles entrent dans la vie. La faute n'en est pas à la maîtresse de 2e ou de 1re, nous savons combien elles en gémissent, elle est aux

maîtresses de 8e, de 7e, de 6e qui, lancées sans formation, aiment mieux travailler à une broderie que d'entreprendre, sur le tard, un défrichage intellectuel dont l'utilité et le résultat leur paraissent plus que problématiques.

Nous savons, pour l'avoir vu de bien près, que si, par exception, une maîtresse instruite se trouve chargée de ce que nous appelons, bien à tort, une *basse classe*, il arrive que, dans une année, sans fatigue, les enfants de cette *basse classe*, font le travail de deux années. Elle élève donc d'une année à l'autre la force de toutes les classes au-dessus.

Mais, laissons cette considération, bien humaine, une autre d'un ordre plus élevé, qui paraît nous échapper, a une portée autrement grande. Cette maîtresse doit peser pour sa part dans la destinée de l'enfant confiée à ses soins. Si l'élève constate que sa maitresse est — ou simplement paraît — inférieure par l'intelligence aux personnes qu'elle fréquente tous les jours, que vaudra pour cette élève le jugement de cette maîtresse ?

Il se rencontre parfois des sujets très intelligents mais jeunes, dont il est nécessaire d'expérimenter la valeur et qui, pour cette cause, sont retenus quelques années auprès des petits enfants. Ces enfants oublieront vite

les quatre ou cinq maîtresses rencontrées avant d'arriver à leur dernière année, où souvent elles retrouvent une femme supérieure ; mais jamais elles n'oublieront la religieuse qui, en leur enfance, a produit sur elles une impression profonde, plus décisive peut-être que celle que laissera la maîtresse de littérature, car, à cette première heure, leur âme était plus facilement maniable. Certaines enfants nous ont assuré devoir la direction de leur vie à l'influence d'une maîtresse de 6e, ou de 5e, qu'elles n'ont jamais revue. Que d'âmes nous sauverions, si tous nos professeurs étaient à a hauteur de leur tâche !

Est-il donc impossible de les y amener ? Pourquoi chaque noviciat ne serait-il pas une école secondaire où toute la jeunesse se préparerait, par un travail sérieux, qui, aux immédiats labeurs de l'apostolat, qui, à grossir les rangs des écoles supérieures ? Loin d'y perdre, la formation religieuse y gagnerait cette large ampleur d'idées et de vues qui exclut naturellement toutes puériles mesquineries ; elle donnerait des maîtresses pleines d'assurance à notre corps enseignant. Il n'est pas impossible de faire marcher de front la formation de l'âme et celle de l'intelligence. Sans doute, il faut des temps d'arrêt, des temps où l'âme se retrempe, mais

consacrer tout un noviciat aux choses spirituelles, quand il s'agit de former des éducatrices (1), c'est manquer absolument à l'esprit de son Institut. Allons à l'école de saint Ignace : l'organisateur de génie. Après les années d'étude, saint Ignace veut, pour ses religieux, une nouvelle année de noviciat. « *Le troistème an* », c'est la clef de voûte de son système ; c'est aussi l'année décisive, le point de départ de la sainteté : l'âme plus mûre, plus éclairée, se donne à Dieu avec une volonté plus ferme, une intelligence plus conquise aux éternelles vérités. — Pourquoi ne pas imiter cela ?

---

(1) Dans les maisons cloîtrées, le noviciat se prolonge au-delà de la profession et dure sept ans.

CHAPITRE IX

NOTRE INFLUENCE

Ce qu'elle est. — Ce qu'elle devrait être.

Le résultat de notre apostolat. — Ce que nous pesons. — Ce que nous pourrions. — La femme et l'histoire. — Ce que femme veut... — La charge d'une âme.—Ce que ferait une mère.—Il ne s'agit pas d'avoir des perfections dans nos pensionnats. — Les dirigeants. — Les lois. — La lanterne de Lucifer. — Le sel de la terre. — L'endosmose des idées.— L'intelligence c'est la force victorieuse. — Le Christianisme. — La clef de la science.—La vierge.—Le hibou.—Le moyen âge.— Le moine et l'abbesse. — Silhouettes. — Les arts, les lettres.—Les talents qui s'étouffent et le mal qui s'étale. — Les fils des ténèbres et les enfants de la lumière.

Pour savoir ce qu'est notre influence, jetons un regard sur le monde actuel.

Voici donc une société qui, pendant plusieurs siècles, a été entièrement élevée par des

prêtres, des religieux, des religieuses ; et cette société est arrivée à un effrayant degré d'indifférence pour tout ce qui touche aux choses de Dieu, aux choses de l'âme. Dans cette société que le sens pratique et le lucre absorbent au point de faire de chaque individu, non plus « un animal religieux », mais un animal spéculateur, la matière a tué l'idéal, le corps domine l'âme, le veau d'or a supplanté Dieu.

Nos temples sont vides et les hommes que l'eau sainte du baptême a régénérés ont porté sur le Christ une main sacrilège. Ils l'ont expulsé de l'édifice public, de leurs assemblées, de leurs écoles, même de la famille et de l'âme de l'enfant. Le souvenir de la vierge chrétienne qui, jadis, leur apprit à bégayer le nom de Dieu, n'a pas arrêté leur vandalisme légal. Et, sur cette société dont nous avons élevé les filles, les épouses, les mères, nous ne pesons pas plus que si nous n'existions pas. Notre monde va, se déchristianisant toujours, vers des abîmes inconnus qui, fatalement, appelleront la divine justice, comme le mal appelle le châtiment, comme les arbres attirent la foudre ; et dans l'âme de cette société, nos enseignements paraissent n'avoir laissé guère plus de trace que le nuage qui fuit n'en laisse au firmament.

Nous n'arrêtons rien, nous ne guérissons

rien. Et cependant, nous avons à former, dans l'âme de la femme, l'âme de la nation. La femme fille, épouse et mère a, dans ses mains, une puissance assez grande pour peser de toute la force d'une volonté souveraine sur les destinées d'un pays. « C'est un lieu commun, aujourd'hui épuisé, que celui de l'influence réciproque des femmes sur les grands événements historiques, les grandes commotions sociales et de ces grands événements, de ces grandes commotions, sur les femmes elles-mêmes ». Être d'impression facile et communicative, la femme subit et transmet une influence. Si elle subit la nôtre elle donnera au monde une poussée dans le sens chrétien, et le monde suivra le mouvement imprimé et demain, les lois seront transformées. Au contraire, si le monde seul influe sur elle, le monde la corrompra et, par la terrible réversibilité du mal, l'action de la femme hâtera la perte de la morale et de la foi.

Nous lisons, dans une lettre de M. de Tocqueville à Mme Swetchine : « Rien ne m'a plus frappé dans l'expérience déjà assez longue que j'ai faite des affaires publiques que l'influence qu'y exercent toujours les femmes en cette matière, influence d'autant plus grande

(1) M. de Lescure.

qu'elle est indirecte. Je ne doute pas que ce ne soient elles surtout qui donnent à chaque nation un certain tempérament qui se manifeste dans la politique. Je pourrais citer nominativement un grand nombre d'exemples qui achèveraient d'éclaircir ce que je veux dire. J'ai vu cent fois dans le cours de ma vie, des hommes faibles montrer de véritables vertus publiques, parce qu'il s'était rencontré, à côté d'eux, une femme qui les avait soutenus dans cette voie, non en leur conseillant tels ou tels actes en particulier, mais en exerçant une influence fortifiante sur la manière dont ils devaient considérer en général le devoir ou même l'ambition. »

Le peuple, dans son bon sens, rend cette pensée par un proverbe pittoresque qui a toute la saveur du réel :

Ce que femme veut... !

Cela fait sourire, mais n'en est pas moins vrai. Si la femme voulait, demain la France serait chrétienne.

Pourquoi ne le veut-elle pas ?

Parce que, pour elle, la religion c'est nous, et que notre autorité intellectuelle n'a fait sur son intelligence qu'une impression très relative. En nous quittant, elle compare ; elle constate que son milieu est bien supérieur au

nôtre, elle rit de ce qu'elle appelle la naïveté de nos leçons; et, sur cette vie, qui va se dérouler loin de Dieu, notre action sera nulle, comme sera nul le Christianisme qui va l'animer. Cependant, Dieu nous a confié la garde de cette âme ; du jour où, providentiellement conduite dans notre maison, elle a fait partie de notre troupeau, nous avons eu vis-à-vis d'elle charge et responsabilité, non pour un jour,mais pour la vie.

Nous savons la puissance des liens qui, lors même que les rapports sont rompus, attachent, parfois pour jamais, une jeune fille à son couvent. C'est le souvenir cher entre tous, vivant toujours, que n'emportent « ni les grands vents de l'équinoxe, ni la fumée de la vie (1).» La pensée qui aime à se *revivre*, éternisant nos douleurs et nos joies, se porte avec attendrissement vers les années où nous avons été bons et purs. C'est le meilleur reflet de nous-même qu'à travers les âges nous contemplons. « Mon couvent ! » exclamation tendre et pieuse qu'il nous arrive de recueillir sur des lèvres octogénaires et qui, par son émouvante expression, évoque tout un monde de souvenirs chers et bénis, de visions charmantes que « nul remords n'accompagne. »

(1) Lamartine.

Plus les années s'écoulent, plus l'entraînement mondain et «l'âge de feu», vont s'affaiblissant, plus ce mirage du passé devient lumineux et impressionnant pour l'esprit, fécond et sanctifiant pour l'âme. Nous le gardons, jalousement enveloppé dans les plis immaculés du voile virginal qui ombragea notre front d'adolescentes. C'est l'époque à jamais sacrée où reste gravé tout ce que la vie a de plus pur, de plus pieux, de plus sain, de plus simplement joyeux. C'est l'époque bénie des naïves candeurs, des affections saintes et calmes qui, semblables aux lacs tranquilles des hauteurs, reflètent l'azur du ciel des montagnes. C'est l'époque de « l'illusion féconde » mais toujours innocente, car la Vierge, dont l'image bénie plane sur la demeure, embaume les cœurs et les pensées du parfum de ses lys. C'est l'époque trois fois heureuse où la jeune fille goûte vraiment Dieu dans la rière, comme seuls le goûtent les cœurs purs ; jamais, peut-être, dans la vie qui s'ouvre devant elle, elle ne se sentira si près de Dieu.

Soutenir que l'école laïque, qu'on l'appelle collège ou lycée, va laisser dans l'âme de la jeune fille d'aussi vivifiantes semences de vertu, de joie, de pureté, serait peut-être dire une sottise que personne ne croirait ; mais il est permis de regretter qu'à ce souvenir si fort

et qui garde le cœur, ne vienne pas toujours s'ajouter la lumière qui subjugue l'intelligencet la conviction rationnelle qui deviendrait, en dépit de toutes les nouveautés, un phare placé trop haut pour être jamais atteint, un principe directif, pour la vie entière. Alors, on ne verrait plus, anomalies étranges, des femmes de trente ans gardant pour leur couvent une tendresse pleine d'enthousiaste reconnaissance, et oubliant d'être chrétiennes, parce que, battue en brèche par tant d'influences meurtrières, notre influence n'est plus que le mythe plein de poésie de leur adolescence. Elles nous aiment, nous estiment, nous vénèrent encore, mais ne croient plus en nous.

Alors, que reste-t-il de notre ascendant ?

Quand une enfant a reçu nos leçons, il faudrait qu'il existât, entre elle et nous, des liens très forts, allant, sans doute, de notre cœur à son cœur, mais aussi, de notre intelligence à son intelligence ; il faudrait que nos relations fréquentes eussent une action déterminante sur la direction de sa vie : ainsi la mère envoyant son fils en pays étranger, s'inquiète, tâche de savoir ce qui se passe « *là-bas* », pour conseiller, suivre, prévenir et sauver au besoin.

Pourquoi craindre que cette sollicitude maternelle atténue l'esprit religieux ? Les œuvres de zèle sont une source de grâce et ne peuvent

nuire à une âme. Ne semble-t-il pas, au con traire que, voyant de plus près la misère humaine et les effets du mal, une reconnaissance plus vive doive nous attacher plus fortement à Dieu. Ce zèle actif nous dégageant des mille riens qui nous absorbent, pousserait plus sûrement au sacrifice et à l'immolation.

On entend quelquefois des phrases comme celle-ci qui blessent le sens apostolique : « Quand une enfant est dans ma classe, je m'y intéresse ; après son départ, qu'elle me laisse la paix, je ne m'en occupe plus. » Il est assez difficile de comprendre de tels sentiments dans une âme consacrée à l'éducation, pour l'amour de Dieu. Le mercenaire, son salaire reçu, ne parlerait pas autrement, et on trouverait des religieuses qui croient, parlant ainsi, faire œuvre de renoncement et fuir les distractions?

S'il y a des dangers dans ce mode d'apostolat, ils sont pour la religieuse qui n'a pas l'esprit de son état, car alors tout pour elle est une tentation. Reconnaissons cependant que toutes les âmes ne sont pas appelées, par des aptitudes spéciales, à ce ministère un peu *extérieur*. Mais, lorsqu'il se rencontre, dans une maison, quelques sujets qui y réussissent, pourquoi ne pas les aider ? Cela serait si simple, et le bien qui en résulterait serait si grand ! Car, remarquons-le, il ne s'agit pas d'avoir de

petites perfections au pensionnat, il s'agit de donner au bon Dieu des âmes qui, radicalement, lui soienl fidèles : de donner au monde des femmes fortes, des épouses et des mères chrétiennes. Nous n'arriverons à ce résultat que si notre influence accompagne les jeunes filles dans la vie.

Antour de nous, il se fonde une foule d'œuvres laïques : cours philotechniques, clubs, patronages récréatifs etc.. Tout cela n'a qu'un but : accaparer la jeunesse. On la prend, suivant le cas, par l'intelligence ou par l'amour du plaisir. Si les goûts sont multiples, multiples aussi sont les appâts. Si nous voyions !... Mais il semble que nous ne voulions rien voir, et les âmes nous échappent.

∴

On parle de classe dirigeante. La véritable classe dirigeante d'un pays devrait être le professorat, le corps éducateur. Le gouvernement l'a compris, de là l'importance énorme qu'il donne au personnel enseignant, depuis l'universitaire jusqu'à l'humble instituteur de village. On a voulu en faire une sorte de clergé laïque ; un jour, pout-être, cette puissance sera souveraine sur les masses.

Notre ambition est modeste, nous répond-on : « Pourvu que nous puissions-vivre ? »

Ah ! mais, pardon ! nous n'y sommes plus ! Nous ne pouvons être des spéculateurs vulgaires — dans l'espèce, nous serions de fort mauvais spéculateurs — nous sommes des apôtres. Notre influence sur le monde, c'est l'influence de Jésus-Christ, c'est son règne dans les âmes, dans la nation ; de cela, nous n'avons pas le droit de nous désintéresser. Notre sort, nos destinées, sont liés à la cause sacrée du Christ, comme le sort d'un soldat est lié à celui de son chef. Ah ! si nos intelligences avaient rayonné sur les intelligences, par là que de lumières auraient pénétré dans les familles, dans les assemblées, et, par suite, plus ou moins directement, dans l'élaboration des lois ! Ce sont les fils, les époux, les pères de nos élèves qui votent contre nous ; or, il y a bien peu d'hommes, même d'hommes politiques, qui ne subissent une influence féminine, représentée tantôt par une épouse, tantôt par une fillette de quinze ans, tantôt par une mère à cheveux blancs. Pourquoi donc, les femmes qui nous doivent leur éducation ne se sont-elles pas levées pour nous défendre?

Nous avions pour nous la lumière de l'intelligence allumée par Dieu, nous l'avons mise sous le boisseau et, malgré la défense du Maître, nous avons fait l'obscurité. « Le Christianisme est grâce autant que vérité,

amour autant que lumière », a dit Mgr Gay. Si nous ne sommes que grâce et amour, nous ne sommes pas tout le Christianisme. Nous pourrons réchauffer ceux qui s'approchent, mais non projeter au loin les rayons éblouissants de la lumière dont les âmes ont besoin, la lumière de cette vérité qui, pour toute âme droite, est la plus puissante des attractions.

Depuis quelques années, on a mis à la mode cette spirituelle boutade : « Oui, nous sommes dans le siècle des lumières, mais c'est le diable qui tient la lanterne. » Si cela est, il n'y a pas de quoi égayer des chrétiens ; disons plutôt notre *mea culpa*. Ce n'est pas la lanterne de Lucifer qui doit éclairer le monde, c'est le divin soleil de justice ; c'est Jésus. Pourquoi laisser s'éteindre en nos mains le flambeau que Dieu nous a confié ?

On nous répète : « Gardons-nous de l'esprit du monde, nous sommes le sel de la terre, si le sel s'affadit, avec quoi la salera-t-on ? » Et, cela dit, on coupe les ailes à toute initiative. Eh ! sans doute, il faut nous garder de l'esprit du monde ; sans doute, il faut laisser au sel sa saveur, mais le sel est fait pour saler et non pour être gardé en écrin à la manière d'une perle précieuse. Salant la terre, il remplit la fonction providentielle qui lui fut assignée par Dieu : il préserve de la corruption qui, sans

le sel, atteindrait tout, et le sel lui-même.

Oui, le sel lui-même.

Car, si nous ne pénétrons le monde de notre esprit, il nous infusera le sien. Le monde intellectuel, comme le monde physique, a ses lois immuables; obéissant à d'invariables principes. Nous connaissons celle du rayonnement qui détermine les proportions des transmissions calorifiques, d'où devrait résulter l'équilibre calorique de tous les corps en présence : celui qui a moins, donne moins et reçoit davantage ; celui qui a plus, donne plus et reçoit moins. Nous voyons de quel côté est l'influence : si nous n'influons pas sur le monde, le monde influera sur nous. C'est encore de l'endosmose morale : les idées passent à travers les murailles, plus encore que les liquides et les gaz à travers les membranes. Voilà pourquoi, toutes les fois que deux peuples sont en présence, quels que soient l'étendue du territoire ou le succès des armes, en dépit de toutes les lois, de tous les décrets préventifs, le plus développé, le plus intelligent, « le plus raffiné » imposera forcément à l'autre ses coutumes, ses usages, son esprit, sa langue, ses mœurs. Encore une des lois sociales aussi facile à constater que les lois de la chimie.

Il importe peu, dans un pays que les factions divisent, de savoir de quel côté est le nom-

bre, la force, les ressources matérielles; le parti des intellectuels, celui qui a une idée, tôt ou tard aura la victoire. Le fait a un terme, une limite, même dans ses conséquences : les effets s'annulent et le progrès va de l'avant; mais les idées ne sont jamais vaincues. Sans parler de nos missionnaires, est-ce qu'une poignée d'Européens ne peut soumettre, et finalement gouverner, tout un peuple de sauvages ?

C'est la puissance intellectuelle qui fatalement, asservit et subjugue, car, l'ignorance, conduit toujours, à l'esclavage.

Soyons donc des autorités intellectuelles, soyons le progrès, soyons la lumière ; alors le monde nous suivra et, par nous, merveilleusement, dans ce monde, progressera aussi le règne du Christ.

Si les monastères, au moyen âge, ont exercé une action aussi profonde, c'est que, alors, les monastères représentaient la grande autorité scientifique du monde. Le moine était vraiment l'intelligence et la lumière des peuples et des rois. Rien ne pouvait marcher sans lui. Avons-nous oublié que c'est sur les genoux de l'Eglise que notre vieille Europe apprit à lire ; que les monastères créèrent notre langue, notre littérature, notre histoire? Alors, l'Eglise était la voie de tout progrès civilisateur dans l'ordre artistique, dans l'ordre scientifi-

que, dans l'ordre littéraire, comme dans l'ordre économique. La politique même, et disons, surtout la politique, recevait de l'Eglise l'impulsion souveraine ! Et les monastères de femmes ne restaient pas étrangers à ce courant intellectuel ; aussi personne ne songeait à les dire arriérés. Et si nos pères revenaient, si nos mères, les doctes abbesses qui inspiraient les docteurs, pouvaient nous apparaître, quels reproches nous entendrions pour avoir donné à l'ennemi prétexte de dire que l'Eglise repousse la science et la lumière !

Or voici ce qui est vrai.

Du jour où le Christ, du sommet du Golgotha, illumina le monde, le Christianisme seul éclaira les intelligences. Nous le voyons partout le premier, porte-flambeau de la civilisation, du progrès et des arts ; guidant les âmes et projetant sur toute science humaine les rayons de ses lumineuses clartés. Si puissante fut la voix de nos docteurs, que le monde fit silence et, durant plusieurs siècles, nulle autre voix dans l'univers n'osa se faire entendre. L'autorité c'était nous, la lumière c'était nous, nous étions encore la vérité, l'incarnation de de tous les progrès et de toutes les audaces inspirées par l'esprit de foi, de justice et de charité.

La plupart des découvertes modernes, dont

nos savants sont fiers à bon droit, ont été préparées dans le silence des monastères. Mais nous n'avons pas continué les nobles traditions de nos Pères. L'Eglise nous avait confié la science comme un dépôt sacré. Comment l'avons-nous gardée ? N'aurions-nous pas fait un peu ce que le divin Maître reprochait aux Pharisiens? « Malheur à vous, docteurs de la loi qui, après vous être emparés des clefs de la science, n'y êtes pas entrés et en avez fermé la porte aux autres. » N'avons-nous pas, manqué à notre devoir envers l'Eglise? La porte fermée a été enfoncée, le domaine exploré, dévasté par une secte impie qui rend de monstrueux oracles contre le Christ, fils de Dieu. Certains savants modernes veulent tout expliquer sans Dieu ; pour eux, le créateur est, tout au plus, « l'épouvantail momentané » bon à maintenir les masses. Ils ont trouvé mieux que cela : dans le mystère de leurs laboratoires, ils ont décrété la puissance créatrice de la matière, la royauté des sens, la fatalité de l'instinct, la négation de la liberté humaine.

Nous regardons surpris, et nous disons : c'est faux ! parce que c'est contraire à la foi, à cette foi que le monde ignore ou ne reconnaît plus pour la vérité. Nos certitudes ne suffisent plus pour convaincre le jury. Ce jury

qui écoute, cherche, est celui de l'opinion, celui de l'humanité, dont nos enfants, demain, entendront le jugement. Il faudrait donc étudier aussi, accepter les discussions, apporter nos preuves, et, puisque, aussi bien, nous avons la vérité, pourquoi craindrions-nous la lumière et le témoignage que la science ne peut manquer de nous apporter ?

Si nous voulions y employer notre intelligence, notre action serait souveraine, la négation pourrait venir, nous aurions passé, et dans, les foyers devenus chrétiens, notre souvenir, se mêlant un peu à celui du bon Dieu, serait peut-être la sauvegarde, et la lumière de plusieurs générations.

Belles choses sur le papier, dira-t-on, mais impossibles à réaliser.

Nous les croyons parfaitement possibles. Nous avons rencontré plus d'une religieuse remplissant son ministère avec cette ampleur. Elles ne paraissent pas toujours les plus *saintes* dans le sens que certains attachent à ce mot ; car, pour bien des gens, sainteté est synonyme de tranquillité paisible, qui ne voit rien, n'entend rien, perd en Dieu toutes les facultés de son être. La sainteté d'une carmélite ou d'une visitandine soit ; mais, sûrement pas celle d'une religieuse enseignante.

Mgr Gay, étudiant la vie de la sainte Vierge

après l'Ascension, a une page splendide. Il nous montre l'action directrice et cachée, décisive et mystérieuse, de Marie sur l'âme de l'Eglise, sur les apôtres, sur les premiers chrétiens, sur le monde enfin. Ce monde, païen encore par ses mœurs, ses lois, ses coutumes, son atmosphère même, entourait Marie d'une vénération tendre, respectueuse sans doute, mais aussi importune et indiscrète. Tous voulaient la voir, l'entendre, comtempler dans ses traits les traits de Jésus, reconnaître dans sa voix les accents de la voix de Jésus; et Marie, des hauteurs inaccessibles où habitait sa pensée, se prêtait à tous, se donnait à tous, tandis que, dans les âmes de tous, la miraculeuse action de sa suréminente sainteté faisait pénétrer les vertus d'un christianisme puissant. Lys entre les épines elle embaumait le monde.

Or, du monde, Marie n'ignorait rien.

« Elle ne pouvait pas ignorer toutes ces choses, dit le saint prélat, elle en avait l'intuition et son cœur était trop vaillant pour permettre à ses yeux de se fermer à ces spectacles. Elle voyait donc, et elle regardait tout : le monde du mal, comme le monde du bien. Mais alors qui dira sa douleur?...

. . . .

« Marie avait tout recueilli et savourait

chaque jour le festin de ces tristesses divines...

. . . .

« Elle, l'Immaculée, la toute belle, la toute sainte; la Vierge enfin, sentez-vous si elle était déplacée au sein de ces désordres, de ces malices, de ces ténèbres, de ces fanges ? Quel lys ! Mais entre quelles épines il croissait ! Celles du Cantique protégeaient le lys de l'époux : celles-ci le déchiraient ».

Nous, filles de la Vierge, ayons un peu de son âme, de sa science des choses du ciel et de la terre, de ses divines tristesses, de son action sur notre entourage. C'est notre mission, c'est notre devoir. Oh ! sans doute, il nous serai lus doux de ne songer qu'aux choses du ciel. Mais alors, il faut renoncer à l'apostolat actif.

Le monde répète à plaisir que nous avons fait notre temps, que la société n'a plus rien à apprendre de nous. On veut, avec une respectueuse obstination, nous isoler du monde. Le Père Lacordaire raconte que Frédéric roi de Prusse disait un jour à ses amis avec un rare bonheur d'expression :

« Pour en finir avec l'Église catholique, il faut en faire un hibou. Vous savez, ajoutai l'orateur de Notre-Dame, cet oiseau solitaire

et triste qui se tient dans un coin avec un air rechigné.

« Voilà le secret : nous isoler de tout, de la politique, de la morale, du sentiment, de la science ; nous suspendre entre le ciel et la terre, sans aucune espèce de point d'appui, pour nous dire, un genou à terre : « Vous avez Dieu, qu'avez vous besoin du reste ? » Avec le grand orateur disons que « nous n'acceptons pas cette situation ; nous tenons à tout parce que nous venons de Dieu qui en est tout : rien ne nous est étranger, parce que Dieu n'est étranger nulle part ».

Nous avons prolongé la citation ; mieux que notre plume et avec plus d'autorité, elle rend la pensée. Mais, revenons à « cet oiseau solitaire triste et rechigné » qui se tient tout le jour dans un coin, qui ne peut voir le soleil, qui s'isole sans qu'on l'isole. N'est-ce pas un peu notre cas ?

Nous avons notre place dans le grand mouvement social qui agite le monde, sinon directement en politique, du moins en morale, en littérature, dans les sciences et dans les arts ; pénétrons partout, et, avec nous, faisons partout pénétrer Jésus. Pénétrons partout avec l'amour de l'apôtre, l'ardeur du soldat. Combattre près du Maître, c'est rendre plus indissolubles les liens sacrés qui nous unis-

sent à Lui. Et, l'Esprit-Saint l'a promis : « Dieu aplanira nos sentiers, Dieu sera à nos côtés, il éloignera nos pas du péril. »

Ce que nous demandons n'a rien de surprenant pour ceux qui connaissent l'histoire de nos origines, car ce sont justement les monastères de femmes, qui, avec plus grande ardeur, s'adonnèrent aux lettres et aux arts. Les hommes cultivaient d'abord la terre : à ces fortes natures, le travail qui occupe et fortifie le corps, était aussi nécessaire que le travail qui canalise la pensée. Les femmes, elles, se livrèrent à l'étude avec un véritable acharnement : leurs travaux furent considérables ; mais, écrits en une langue qui n'est plus la nôtre, nous ne les lisons guère. Toutefois ils sont encore là, monuments du passé, incontestables preuves que le monastère était le centre du mouvement intellectuel et qu'à ce mouvement, la vierge chrétienne apportait sa large part de lumière, de travail et de talent. Dans les *Moines d'Occident*, Montalembert a écrit sur les monastères de femmes des pages où le souffle puissant de son âme chrétienne révèle l'enthousiaste admiration qu'excita en son esprit la découverte de ces natures grandes, fortes et saintes qui, en leur temps, étonnèrent le monde. Sainte Radegonde aidait saint Fortunat — le Virgile du Moyen-âge —

à composer ses hymnes dont l'inspiration puissante et l'indéfinissable poésie nous ravit. Sous leur direction, le monastère de Poitiers était devenu une véritable académie. Sainte Radegonde, nous dit son historien, écrivait une prose latine plus pure, plus élégante que celle de saint Fortunat, et la vie de l'abbesse-reine, écrite par une simple religieuse, Baudonovia, est très supérieure à celle que nous laissa Fortunat lui-même.

S'inspirant de Montalembert, Mgr Dupanloup nous a tracé la silhouette de quelques-unes de ces femmes que notre monde actuel, avec la largeur de ses petites idées, anathématiserait sans examen. Le moyen-âge les admirait : c'est sainte Hildegarde « qui écrivait sur la constitution physique du globe, sur les lois de la nature, des traités qui devançaient la science du moment : rien ne surpasse l'élévation, la noblesse d'esprit que révèlent les œuvres de cette illustre femme. C'est sainte Élisabeth de Schenawage qui a écrit l'admirable page citée dans la logique du Père Gratry : sainte Hildegarde et sainte Elisabeth vivaient l'une et l'autre dans ces monastères des bords du Rhin où les femmes écrivaient, peignaient, travaillaient « où l'on faisait des choses étonnantes » assure encore le P. Gratry. Que penser de sainte Catherine

de Sienne qui, d'après Ozanam, partagea la gloire des grands écrivains ? »

Il faut bien constater que nous avons dégénéré. Comparons à notre influence l'influence que de telles femmes durent exercer sur leur siècle, et demandons-nous qui a raison ? Qui, d'elles ou de nous, a compris l'esprit du Christianisme ? L'Eglise qui les a canonisées nous répondra.

Citons encore le grand éducateur (1) : « Le biographe de l'illustre saint Boniface déclare, sans détour, que saint Boniface aimait sainte Lioba à cause de la sûreté de son érudition. Le saint dérobait à l'apostolat des heures qu'il ne croyait pas perdues pour corriger les vers latins de Lioba et lui répondre dans le même style.

« Au milieu de la barbarie, apprendre les lettres fut une des premières lois imposées aux vierges chrétiennes. Dès que l'on remarquait chez quelques-unes d'entre elles des aptitudes littéraires, on les dispensait du travail des mains, selon le précepte de saint Césaire, afin qu'elles pussent se livrer entièrement aux labeurs intellectuels.

« Les monastères de France, d'Angleterre

---

(1) Mgr Dupanloup : La femme studieuse, p. 133 et seq.

et d'Irlande furent des pépinières de femmes érudites et pieuses.

« Il est certain, dit Montalembert, que les études littéraires étaient cultivées au VIIe et VIIIe siècles, dans les monastères de femmes en Angleterre, avec non moins de soin et de persévérance que dans les monastères d'hommes, et peut-être avec plus d'entraînement encore.

« Sous Dagobert, sainte Gertrude savait toutes les Saintes Ecritures par cœur et les traduisait du grec. Elle envoyait au-delà des mers chercher des maitres irlandais qui enseignaient la musique, la poésie et le grec aux vierges cloîtrées de Nivelle. De tous ces foyers, sortaient de brillants flambeaux, tels que Lioba, fondatrice de l'abbaye de Bischofsheim, Roswitha, sainte Brigitte. C'est par une sainte femme, que l'étude du grec est organisée dans le monastère de Saint-Gall, et les lumières de la savante Hilda étaient tellement estimées dans l'église anglo-saxonne que, plus d'une fois, la sainte abbesse assista aux délibérations des évêques assemblés en concile ou en synode et qui voulaient recueillir l'avis de celle qu'on regardait comme spécialement éclairée de l'Esprit-Saint...

« Herrade étonna ses contemporains par ses travaux cosmologiques où se trouvait résumée

toute la science de son temps. Sainte Catherine de Bologne était une célèbre miniaturiste, elle écrivait des traités savants et peignait des chefs d'œuvre ; elle composait aussi de la musique sacrée et perfectionnait les instruments; jusque sur son lit de mort, elle faisait encore de la musique avec les instruments dont la conception et l'exécution lui appartiennent ; Elisabeth Sirani fut un des peintres les plus religieux de l'école bolonaise au XVIIe siècle. »

Ce n'était pas d'ailleurs une exception. Traversant nos vieilles églises, celles surtout qui furent des propriétés monacales, nous sommes frappés du nombre et de la valeur de certaines peintures que nul artiste n'a signées. Sont-elles dues au pinceau d'un moine ou d'une humble religieuse ? Il serait difficile de le dire, la toile garde son secret ; mais nous savons que moines et religieuses rivalisaient de talent et de sublimes inspirations.

Cherchons maintenant les peintures profanes de la même époque ? Pour rares et profanes qu'elles soient, elles reflètent le sentiment religieux, unique inspirateur de ces siècles de foi. Aujourd'hui, parcourons nos musées : devant certaines productions récentes, nous sentons les nausées d'un insurmontable dégoût. Le pinceau de Fra Angelico est tombé dans la boue et, parmi les nôtres

quelles mains se sont tendues pour le ramasser ? Le talent aurait-il manqué à notre race ? Pour nous le Ciel serait-il devenu avare d'inspiration ? Non certes ! mais le talent est resté enfoui, l'inspiration a été étouffée. Et nous croyons que Dieu nous demandera compte de tout cela.

Sans sortir de notre Ordre, nous connaissons et en musique et en peinture, des artistes qui, mieux secondées, auraient donné des œuvres de première valeur. Nous avons trouvé des pinceaux ayant la hardiesse du génie, des compositions musicales que de grands noms n'eussent pas dédaigné de signer. Si ces talents avaient pu recevoir l'illumination que communique toujours la fréquentation des maîtres, savons-nous quelles œuvres ils auraient produites, et quelle réaction heureuse aurait, eu sur le goût de notre époque, ces influences moralisatrices ? En province, la fréquentation des maîtres est presque impossible ; mais, serait-il impossible de créer parmi nous une académie de peinture et de musique exclusivement religieuses ? Des œuvres de grand mérite pourraient en sortir qui réagiraient contre le courant de plus en plus matérialiste, sensuel et malsain qui passe sur trop de productions modernes. Aujourd'hui, on peint un être humain comme un animal ou une fleur ; qu'importe l'âme ? La perfection de la forme plastique est deve-

nue la perfection de l'art ; l'idéal est absent. C'est la matière qui parle à la matière, il n'y a pas d'âme qui parle à une âme ; tandis que le moyen-âge, créait des œuvres vivantes qui font penser et dans lesquelles la forme disparaît devant l'idée ?

On sait l'influence des arts sur l'âme et la moralité des nations. Rien de suggestif comme l'art ; s'il n'élève pas, il corrompt ; l'art littéraire le plus répandu, le plus à la portée de tous, est aussi le plus corrupteur. Là, notre action pourrait encore facilement s'exercer et réagir. S'il n'y a presque pas de revues littéraires qu'une femme puisse lire sans danger, c'est que, chaque revue doit forcément analyser les œuvres modernes de quelque valeur, et ces œuvres sont trop souvent un étalage de scandale. Pourquoi, à côté de ce courant mauvais qui attire l'homme en bas, un autre courant, idéal celui-là, ne s'établirait-il pas, qui donnerait au talent la victoire finale ? Développons donc le talent autour de nous, sans tant marchander, sans surtout chercher à l'étouffer ; faisons lui large place en nos rangs ; vraiment, le mal seul aurait-il le droit de se faire entendre ?

Lorsqu'une âme élevée a quelques pensées, lorsqu'elle est mue par un souffle d'en haut, pourquoi comprimer cette âme, pourquoi

empêcher cette voix de nous dire ce qu'un noble cœur a pensé? Savons-nous l'impression profonde et le bien que ces idées, simplement jetées dans le courant tumultueux de notre littérature impie, pourraient faire à l'âme avide de beau ?

Chez nous, on rencontre encore de vrais talents littéraires; ce qui manque à leurs œuvres, toujours de courte haleine, c'est l'idée, l'idée générale. La pensée est flottante, la forme indécise ; la culture a manqué, l'intelligence a dû travailler seule, penser seule, un peu au hasard de l'inspiration, sans guide, sans méthode. Et la vigueur qui donne au talent sa force, l'ampleur qui ouvre les ailes, n'ont pas imprimé à ces compositions le cachet qui marque les œuvres durables.

Pourquoi, chez nous, toutes les intelligences ne rendraient-elles pas la mesure de ce qu'elles peuvent donner ?

« Les enfants des ténèbres » seront-ils toujours plus sages que « les fils de la lumière ? »,

DEUXIÈME PARTIE

Objections et Discussion

CHAPITRE PREMIER

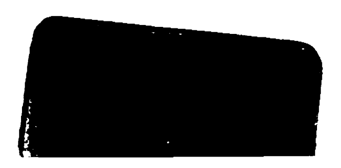
VIEILLES BATTERIES

Cela ne s'est jamais vu. — Que de choses qui ne s'étaient jamais vues ! — Les encouragements, deux lettres. — Essais antérieurs, Bruges.— De quoi vous mêlez-vous ? — De nos affaires. — Ce n'est pas l'heure de fonder tout croule. — Qu'est-ce qui croule ? Ce qui est vieux. — L'instruction de la femme est un engouement qui ne peut durer : attendons. — Quoi ? Que l'on ait fini de nous écraser ? — A quoi bon s'organiser, tout va finir, la machine sociale ne peut plus marcher ainsi. — Ayons l'audace de nos adversaires et nous les vaincrons. — Le gouvernememt va changer : attendons. — Politique.

I

Cela ne s'est jamais vu

Cela ne s'est jamais vu ? Que de choses ne s'étaient jamais vues qui, un jour, ont fait leur



apparition sur notre terre, s'y sont implantées et qui, à cette heure, constituent nos mœurs, notre civilisation. Il y eut un jour où la machine à vapeur, la presse hydraulique, le télégraphe apparurent pour la première fois. On en rit d'abord, peut-être même qu'on les chanta, puisque tout, en France, commence ou finit par des chansons; puis, on examina, on trouva la chose bonne et l'on s'en servit ; et la machine à vapeur sillonne les terres et les mers, et la presse hydraulique s'emploie dans toutes les industries; et l'on détruirait une nation civilisée plutôt que de faire cesser, chez elle, l'usage du télégraphe.

Il en est ainsi de toutes les nouveautés et, mieux encore, de toutes les idées.

Cela ne s'est jamais vu ?...

Il est vrai, nos saints fondateurs n'ont prévu ni le développement énorme, pris en notre siècle, par l'enseignement féminin, ni la création des lycées (écoles secondaires) et des écoles supérieures. Sans quoi, ils eussent écrit dans nos constitutions, après avoir indiqué le but de l'Institut. — « Lors qu'une révolution scolaire essayera d'enlever l'enseignement aux congrégations, pour donner à la jeunesse des principes anti-chrétiens, l'Ordre ouvrira une école normale supérieure afin de contrebalancer l'influence de l'enseignement

sans Dieu, de garder la suprématie intellectuelle et d'arracher les âmes à des écoles mauvaises où elles iraient, sans cela, puiser une science que nous ne pourrions leur donner. »

C'est ainsi que nos fondateurs auraient parlé ; mais, de leur temps, l'école supérieure ne s'était pas encore vue ; il n'existait pas ou presque pas, de concurrence ; le monopole nous appartenait. Nous avions beau jeu.

*
* *

Ce qui n'aurait jamais dû se voir, ce sont les apôtres du mal, plus habiles, nous n'osons dire plus zélés, que les apôtres du bien ; ce sont les serviteurs aux livrées de l'Eglise se montrant hostiles au progrès civilisateur ; c'est notre entêtement à ne pas ouvrir les yeux, c'est notre splendide indifférence pour le renouveau.

Il faut bien que cette idée, neuve pour nous peut-être, n'ait rien d'étrange, rien d'illogique, puisqu'elle a reçu les plus hautes et les plus formelles adhésions. Nous regrettons ne pouvoir transcrire entièrement une lettre qu'avait la bonté de nous adresser l'éminent et si regretté recteur de l'Institut Catholique de Paris. De cette lettre au caractère intime, nous pouvons toutefois citer quelques passages.

« En principe, nous écrit Mgr d'Hulst, l'œuvre que vous avez conçue est de la plus haute portée je ne *crains* pas même de la *déclarer nécessaire.* » — Cette affirmation venant d'une telle autorité devrait suffire à démolir toute objection.

« Mais en fait, elle offre beaucoup d'aléa. Il y aura des préjugés à vaincre, des routines, des jalousies. Etes-vous sûre que vos précautions rassureront les autres congrégations sur le péril de voir leurs sujets s'attacher à vous et les quitter ? Le simple amour propre ne les empêchera-t-il pas de vous confier leurs sujets, comme si vous étiez plus capables qu'elles — et vous le serez grâce à votre organisation — de les bien former au point de vue pédagogique ?

« Les grandes congrégations aimeraient mieux *si l'on arrive à les convaincre de leur insuffisance* créer, chez elles, ce que vous voulez faire ; *et il faudra bien qu'elles y viennent.*

« Vous réussirez plus facilement auprès des congrégations petites et moyennes, et peut-être l'exemple de vos succès déterminerait-il les grandes à vous imiter. Vous auriez par là fait un vrai bien.

« En résumé, j'approuve votre idée, j'en crois la réalisation possible, quoique difficile.

« Quant au concours des universités catho-

liques, il ne peut être que trop restreint. Nos professeurs sont très chargés : quelques-uns seulement pourraient faire des cours chez vous ; il vous faudrait prendre en dehors de nos cadres la plupart de vos professeurs hommes, les nôtres se joindraient à eux, et notre patronage moral, le mien, en particulier, ne vous manquerait pas. Je ne puis cependant vous promettre de prendre à un degré quelconque la direction générale de l'entreprise, je suis beaucoup trop chargé.

« Vous le voyez, je suis très sympathique à votre projet, mais hors d'état de résoudre vos incertitudes et de faire cesser vos hésitations. Si vous vous risquez, je ferai de mon mieux pour vous appuyer... »

Comme l'indique ce dernier passage, c'était l'heure de l'hésitation, avant le définitif élan. Depuis, bien des traverses, bien des souffrances, sont venues centupler le courage, et montrer d'une façon plus certaine la volonté de Dieu. Dans une entrevue, la veille de notre départ de la capitale, Mgr d'Hulst nous disait encore : « Tenez-moi au courant, si vous faites quelque chose, je vous suivrai avec intérêt » Et il nous ; demandait « Vous n'avez rien écrit sur l'éducation, rien sur l'œuvre ? » Nous aurions pu lui répondre : « Nous avons écrit bien des pages, presque immédiatement détruites. »

Celles-ci, nous ne les détruirons pas, il nous eût été doux de les soumettre au savant prélat qui désirait les connaître ; elles lui auraient dit notre reconnaissance pour l'encouragement, qu'à la première heure, sa haute compétence voulut bien nous donner.

Les difficultés que Mgr d'Hulst prévoyait, nous les avons prévues. Mais nous voulons espérer que, confiantes en notre mutuelle loyauté, nous sacrifierons généreusement nos intérêts personnels, pour voir de plus haut l'intérêt général. Si certaines congrégations peuvent établir chez elles une œuvre semblable, pour leurs scolasticat, toutes nos sympathies leur sont acquises, mais qu'elles ne nous en veuillent point de vouloir étendre ce bienfait à la France entière.

Et vraiment, si rivalité il y a, tournons cette rivalité contre les ennemis de l'Eglise, ce sera plus intelligent et plus chrétien. Oui, espérons-le, même les congrégations qui ne profiteront pas de notre œuvre, nécessaire pour d'autres, lui seront secourables, et, au moins par leur sympathie, lui aideront à faire son chemin.

Nous pourrions transcrire ici plus d'une lettre d'encouragement, ce serait long, et peut-être fastidieux ; nous n'en reproduirons qu'une

envoyée, il y a un an, à une supérieure de communauté par un ami, un savant, un professionnel de l'enseignement supérieur. A ce moment le premier mot de cette brochure n'était pas écrit et le projet de fondation semblait même abandonné, ce qui explique l'insistance de l'auteur pour hâter l'exécution d'un dessein dont la haute portée l'avait frappé.

Voici cette lettre dans toute son originale intimité :

Ma Révérende Mère,

« La Providence, en amenant chez moi Mme Marie du Sacré-Cœur, et en faisant à mon modeste logis le grand honneur d'être, pendant quelque temps, le centre des efforts tentés en vue de réaliser un important projet, m'autorise-t-elle à me mêler de cette question, à vous exprimer une opinion et à vous transmettre des réflexions ? Dans le doute, je résous la question par l'affirmative, vous tiendrez cette lettre pour non avenue si vous êtes d'un avis contraire.

« La question de l'enseignement des femmes est une de celles auxquelles on attache à juste titre, une importance capitale, et les adversaires de l'Eglise, avoués ou masqués, en ont fait une de leurs armes les plus terribles et les mieux

dissimulées. C'est pourquoi il ne s'agit plus aujourd'hui d'épiloguer sur la question de savoir si l'instruction, et jusqu'où l'instruction est indispensable à la femme ; la lutte est ouverte, déchaînée dans toute son ardeur sur le terrain de l'instruction, et, tout aussi peu pratique que le serait un adversaire des chemins de fer, propagateur du mal, je l'accorde, plus que du bien, le catholique qui combattrait aujourd'hui l'instruction serait purement et simplement un soldat qui, au plus fort du combat, spontanément, mettrait bas les armes. Pour le moment, le mouvement de ce côté est de ceux qu'il faut chercher à utiliser et non à enrayer. Dans cet ordre d'idées nos adversaires ont compris qu'il leur manquerait beaucoup tant qu'ils n'auraient pas les femmes, et l'instruction leur a servi pour faire passer, sous des dehors attrayants, le moyen d'éloigner les femmes de l'Eglise, offrant dans l'école un aliment substantiel, il faut bien l'avouer, à une curiosité souvent légitime.

« Qu'ont fait les catholiques en présence des sacrifices que s'imposait l'Etat ? Ils ont probablement calmé leur conscience par leur conviction que la femme n'a pas besoin d'être aussi instruite, ce qui est vrai d'ailleurs ; mais il est rrai aussi que la mélinite est une arme danveeguse ; ce qui, je pense, ne ferait pas adopter

aux catholiques pour nos armées le fusil à mèche ou l'arquebuse à tourniquet. C'est pourtant le plus clair de leur tactique en enseignement comme en politique où, au lieu d'entreprendre la conquête de l'ennemi, « ils pleurent sur des tombes qui ne s'ouvriront pas ».

« Sans aucun doute, une école normale chrétienne est nécessaire, si nécessaire que le concile du Vatican lui-même avait commencé à examiner la question ; nécessaire pour répondre aux exigences de l'époque, pour faire pièce à l'enseignement public qui, toujours bien fait, souvent habilement présenté, enlèvera petit à petit, mais à coup sûr, les élèves à l'enseignement libre, fatalement condamné à une infériorité qui s'accentuera; nécessaire pour former les institutrices, capables à leur tour de former des femmes. Je serai tenté de dire : des femmes viriles, éclairées dans leurs actes, aptes à regarder de face, et sans baisser les yeux, les responsabilités qui leur incombent et à former, dans la peine de tous les jours et dans le dévouement de tous les instants, les chrétiens et les citoyens dont ont besoin notre vieille et belle doctrine, notre jeune et inquiète démocratie.

« Et je demande dès lors, et je vous transmets la question toute brusque et sans détours, si l'ordre dans lequel Dieu a choisi la promo-

trice de l'idée jugée bonne, Lui, dont la liberté souveraine la pouvait prendre partout ailleurs, n'est pas appelé à un rôle dans cette vocation · je demande s'il peut, en conscience — une collectivité n'a-t-elle pas aussi une conscience? — rester sourd à cet appel et se soustraire au devoir de contribuer à cette fondation. Il me semble, à moi profane, qu'une telle abstention serait un manquement grave aux devoirs de charité chrétienne et de solidarité religieuse.

« Mme Marie du Sacré-Cœur peut frapper à d'autres portes, à droite, à gauche, mais que de complications avec ceux qui feront intervenir des questions de personnes, ceux qui apporteront leur point de vue, leurs adhésions conditionnelles, sans compter les arquebusiers cités plus haut, les éternels arquebusiers, adversaires des armes nouvelles qui font du bruit, chose contraire au sommeil et de l'effet, chose contraire aux habitudes.

« Rien de tout cela, si l'œuvre est fondée par une collectivité. La supérieure de la maison ne prend conseil que des intérêts de l'œuvre et ils suffisent à lui fournir ses préoccupations utilement et pour la plus grande gloire de Dieu ; et, sans à-coups, sans secousses, elle travaille à sa vigne. Quels sacrifices — au début surtout, car plus tard, les ressources

viendront et la maison se suffira, au moins en partie—quels sacrifices serait-ce pour chacune des maisons de l'Ordre, en comparaison des sacrifices devenus nécessaires, quand l'enseignement rival aura discrédité ses méthodes, accaparé sa clientèle et vidé ses maisons ? Peut-être alors se demandera-t-on—trop tard — si Dieu n'a pas permis ces choses pour la punition de ceux qui ont manqué au devoir et méconnu les moyens en leur pouvoir de les empêcher par des sacrifices possibles. N'en n'avons-nous pas déjà un exemple aujourd'hui ? Qui donc oserait affirmer que, depuis dix ans que fonctionne la loi sur l'enseignement, la gratuité, et autres armes de combat, les communautés riches ont fait leur entier devoir, peut-être simplement leur devoir ?.. Qui donc oserait affirmer que la loi d'abonnement et autres misères que Dieu permet ne sont pas sa réponse aux serviteurs oublieux de leurs traditions, dont l'égoïsme a fermé les yeux au moment où un petit sacrifice pouvait éviter un grand désastre ?

« J'espère, ma Révérende Mère, que vous ne prendrez pas en mauvaise part, les points d'interrogation que je pose sur la conduite des congrégations ; mais nous sommes, nous, laïques, en rapport avec elles, par le fait que nous militons, très souvent scandalisés par

leur manière de faire, et nous nous devons, soldats de la même cause, avertissements et franchise plus que coups d'encensoir et de goupillon.

« Je vous prie, ma révérende Mère, d'agréer l'assurance de mon très respecteux dévouement. »

Dans une autre lettre, cet ami nous parlait d'une institution aujourd'hui disparue, celle de Mme Pape Carpentier où, sous le Second Empire, des élèves volontaires, et parmi elles des religieuses qui ne redoutaient ni la cohabitation avec des laïques, ni la cohabitation avec des sœurs d'Ordres différents, (résolvant donc par le fait quelques unes des objections probables), venaient, à titre de pensionnaires, étudier les nouvelles méthodes et s'exercer à l'enseignement. Il y a plus : à Bruges, en Belgique, un couvent fait, pour les religieuses de toutes les congrégations, fonction d'école normale primaire ; c'est l'œuvre que nous voulons créer pour l'enseignement supérieur. A Bruges, cent trente-cinq religieuses, de diverses communautés viennent suivre des cours pédagogiques et se préparer aux examens des brevets élémentaires et supérieurs.

Nous pouvons donc conclure ici : cela s'est vu, cela se voit et a même fait ses preuves.

Nous profiterons de l'exemple de Bruges afin d'éviter grâce aux expériences déjà faites, les tâtonnements de la première heure.

Que Notre-Seigneur bénisse nos efforts, et nous pourrons aussi, grandement faire le bien, le faire gratuitement aux pauvres, le faire avec toutes les largeurs de son divin Esprit.

II

De quoi vous mêlez-vous ? Dites votre chapelet.

Nous avons entendu aussi ce concluant et définitif raisonnement : « De quoi vous mêlez-vous ? dites votre chapelet. »

Avouons que, avec de pareils arguments, la discussion, puisque discussion il y a, ne peut aller bien loin.

Or, que l'on veuille bien se rassurer : nous disons notre chapelet, voire même notre rosaire ; mais nous nous mêlons aussi de nos propres affaires, d'abord, puis de celles du bon Dieu qui sont bien un peu les nôtres, puisque nous lui appartenons.

Personne n'a donc le droit de nous dire : — « De quoi vous mêlez-vous ? »

Religieuses d'abord et, avant tout, mais éducatrices aussi, éducatrices, non de circonstance ou d'occasion, mais de vocation, nous avons le droit de chercher les moyens de remplir demain, comme nous la remplissions hier, demain, mieux qu'hier, la mission divine que les sectaires viennent nous dénier. D'ailleurs, ne serait-ce pas une sottise de nous croire obligées d'enterrer notre intelligence qui, petite ou grande, est toujours un don divin? Notre intelligence doit être l'agent le plus actif de notre perfectionnement. d'abord, de l'accomplissement de notre mission éducative ensuite. Aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, certains ordres enseignants ajoutent celui d'instruction ; c'est presque faire le vœu d'appartenir à l'aristocratie intellectuelle ; et, de ce fait, toute infériorité devient un non sens.

Mme Barrat, une femme d'esprit, ce qui ne l'empêchera pas d'être canonisée un jour, disait à ses filles : « Mes sœurs, nous sommes assez sottes par nature, ne le devenons pas par grâce ; c'est inutile. » Vraiment cela est si simple ; pourquoi prendre la peine de le répéter ?

∴

Quelle mission avez-vous reçue pour élever la voix, va-t-on nous demander aussi ? Là en-

core, imitons nos ennemis. Lorsqu'une idée est réputée bonne, qu'importe la voix qui l'émet ? Dans les loges, une idée qui paraît telle, est accueillie avec enthousiasme, on la communique aux loges voisines ; elle ira au ministère si, pour éclore, il lui faut l'appui d'une excellence ; elle sera votée par la Chambre, s'il est besoin d'un vote pour lui donner l'existence légale ; ainsi l'idée fait son chemin. On n'analyse ni l'homme, ni son entourage ; on examine l'idée et la méthode est rationnelle. Si un imbécile trouve une perle, lui dirons-nous : « Tu n'es qu'un imbécile, donc tu n'as pu rien trouver qui vaille ? »

L'auteur de ces pages accepte la comparaison. Si Dieu a laissé tomber une perle dans sa main, pourquoi l'Église ne la placerait-elle pas à sa couronne ?

Malgré la science infuse, dont l'Esprit-Saint gratifia les apôtres — le temps leur manquant pour étudier — croit-on qu'ils n'eurent rien à faire ? Même avec le miracle, qui fut surtout leur inspirateur, il fallut bien quelques efforts, et d'intelligence, et de volonté, pour tenir tête aux pharisiens, aux rhéteurs, aux philosophes du vieux monde.

Comme on dut leur répéter, à ces pêcheurs de Galilée : « — Gens vils et ignorants, de quoi vous mêlez-vous ? »

Lorsque les solitaires, du fond de leur désert, apprenaient qu'une hérésie nouvelle désolait l'Église, les solitaires quittaient leur désert et venaient dans la lice, prendre leur place parmi les combattants. Ils apportaient à la discussion, avec l'autorité de leur vertu, toutes les ressources de leur intelligence et de leur savoir et nul ne songeait à leur dire : « De quoi vous mêlez-vous ? » Nous ne sommes ni des Chrysostôme, ni des Athanase, mais nous sommes des âmes de bonne volonté ; levons-nous. Une erreur plus désolante que les erreurs passées afflige notre Mère la sainte Église, c'est la négation universelle ; venons défendre dans l'âme des d'enfants, le règne de Jésus-Christ, par l'affirmation universelle de sa souveraineté.

Le monde va mal sans Jésus ; moralistes et penseurs cherchent une digue au flot montant de la perversité humaine, de l'immoralité grandissante, et chacun de répéter avec sa formule : régénérons l'individu par l'éducation ; l'éducation régénérera les mères qui régénéreront la société.

Or les mères dans l'âme desquelles Jésus ne règnera pas en maître, sont incapables d'arrêter la décadence. Les Cornélies ne manquaient pas à Rome, cependant Rome, la Rome païenne, est tombée. La vertu civique que l'on tente

d'inculquer à notre jeunesse n'a aucun principe régénérateur ; on commence à le comprendre et peut-être, se tournerait-on vers nous, si, dans le monde des intelligences, nous occupions un poste d'honneur.

Nous empruntons à M. Brunetière la page que l'on va lire ; elle nous montrera jusqu'où peut aller l'homme qui oublie son Dieu et quels principes on enseigne à l'école.

« C'est très sérieusement qu'un haut fonctionnaire proposait, l'année dernière, à une assemblée réunie tout exprès, de chercher avec lui sous quel pseudonyme on pourrait introduire « *le nommé Dieu* » dans les écoles ; et, comme il craignait sans doute que quelque conseiller municipal ou quelque député n'éventât l'artifice, il demandait que ce pseudonyme assez transparent pour les enfants, ne le fût pas pour M. Camille Pelletan ou pour M. Lavy. C'était faire trop peu d'estime de nos conseillers municipaux et de nos députés ; la discussion fut longue ; les plus timides hasardaient l'*Idéal* ou l'*Au-delà*, de plus hardis ou de plus naïfs proposèrent *le Père*, et finalement on se sépara sans avoir rien décidé.

« Je crois rêver moi-même en écrivant ces choses ; et, nous préserve *l'Idéal* ou l'*Au-delà* d'un semblable remède. C'est par la grande porte qu'il faut que Dieu rentre dans les écoles,

et si quelqu'un croit aujourd'hui ne pouvoir plus s'en passer, il faut qu'il nous le dise, et qu'on le sache.

« D'autres moyens plus francs, continue M. Brunetière seraient peut-être d'une application plus facile, mais surtout plus prochaine, et, par exemple, puisque ce sont les mères qui forment les enfants, on pourrait essayer de refaire l'éducation de la femme (1) ».

Ainsi, tout le monde dit son mot, car rien n'est plus grave que cette question. L'éminent écrivain, qui vient de rendre à la religion un public hommage, nous fera-t-il l'honneur de songer à nous ? Représentants de l'enseignement religieux, nous pouvons peut-être quelque chose dans cet essai de régénération. Eh bien ! non, il n'y pense même pas : notre réputation de retardataires arrête les meilleures bonnes volontés. Mais il attache à la réforme du lycée de filles une importance capitale. Vraiment, n'est il pas triste et blessant de nous voir, nous, la vieille noblesse de l'enseignement, oubliées par des gens qui nous respectent en somme, mais qui, par notre faute, notre très grande faute, nous traitent comme des nullités saintes, tout au plus bonnes à égrener un chapelet, à garder de petits enfants ou à soi-

(1) M. Brunetière. L'éducation, p. 158.

gner des malades ? Cet oubli, nous ne devons pas le souffrir. Les saints du temps passé ont soutenu plus dignement la gloire de l'Église en face de la Société ; ne dégénérons pas.

Et vous nous demandez : « De quoi vous mêlez-vous ! » Nous nous mêlons de relever notre honneur, de sauver des âmes ; c'est dans l'ordre.

M. l'abbé Pautonnier dans sa brochure si riche à la fois d'esprit et de logique (1), écrivait des choses d'application facile : car si les collèges sont en retard, s'ils n'ont profité qu'à demi des universités catholiques récemment crées pour eux, que dire des religieuses pour lesquelles rien n'a été organisé ? « Qu'on me permette une comparaison. Nous avons fermé nos volets pour mieux dormir et nous avons dormi longtemps ; il fait grand jour et la rue est pleine de bruit. En ouvrant nos fenêtres, nous risquons d'être éblouis par la lumière, assourdis par le tumulte, mais ce n'est pas une solution pratique de les laisser fermés toujours ; il faut bien en prendre notre parti, ouvrir, et même sortir dans la rue.

« Notre grand Pape, malgré son âge, l'a bien fait hardiment, il nous invite à l'imiter et à nous mêler au mouvement du monde. Tout y

---

(1) Formation des professeurs ecclésiastiques.

tourbillonne un peu, les idées avec le reste mais nous nous y ferons ».

Il faudra bien, en effet, se résoudre à ouvrir nos volets, à se jeter dans le tumulte ; les premières heures seront dures, mais la pensée que nous travaillons pour Dieu sera notre soutien. Il sera là aussi, le bon Maître, nous rendant la tâche facile ; par la bouche de l'Esprit Saint, ne l'a-t-il pas promis ?

« Mais, combats pour la justice à cause de ton âme ; combats jusqu'à la mort pour la justice, et Dieu combattra avec toi tes ennemis. »

Ecoutons encore ce conseil : « Ne sois pas lâche et négligent dans tes œuvres ».

III

Ce n'est pas l'heure de fonder, tout croule.

Aussi bien, voulons-nous moins fonder que consolider, en les modifiant, les fondations existantes. Ce qui croule, c'est ce qui est vieux, ce qui, n'étant plus de son temps, n'a plus raison d'être.

Est-ce la Petite Sœur des pauvres, la Sœur de charité, la Sœur de saint Raphaël, qui ne

sont plus de leur temps ? Elles ne répondent que trop à une plaie sociale, elles ne disparaîtront qu'avec la société elle-même. Et peut-être, certains le disent, vont-elles, substituant le dévouement religieux d'une association aux devoirs les plus sacrés de la famille et de l'individu, hâter encore la désagrégation familiale et sociale ? Dieu nous garde de médire des sublimes inventions de la charité chrétienne ; à cette heure, ces créations sont devenues d'absolues nécessités; ce qu'il faut regretter, c'est l'abus. La place de cette épouse, de cette mère, de cette enfant, était près du chevet de ce malade, près de ce lit mortuaire... Oui, mais il y a là une bonne sœur à l'infatigable dévouement sur laquelle on peut se reposer; c'est reçu. Le vieillard devenu gênant sera placé dans une maison de santé; c'est encore reçu (1). A ce compte, que reste-t-il de la famille, de ses devoirs sacrés, de ses liens intimes ? On nous répond : les bons frères, les bonnes sœurs sont si dévoués ! Cela dispense les particuliers de l'être. Et la chambre de l'aïeul où les petits venaient jouer, prier, écouter les bonnes histoires du temps passé, reste déserte.

Certes, rendons hommage aux œuvres humanitaires ; mais réhabilitons, à leur rang, les œuvres intellectuelles, si peu comprises dans la répartition des sympathies pratiques.

(1) Voir la Note D à la fin du volume.

Pourquoi l'enfer nous fait-il si rude guerre ? C'est que, au lieu de nous contenter du travail qui répare les désordres du vice et de panser des plaies physiques, nous élevons des barrières ; prêchant le devoir et la vertu, nous semons les doctrines opposées aux envahissements progressifs du sensualisme, ce grand multiplicateur des douleurs humaines, ce grand pourvoyeur des hôpitaux. Des milliers de jeunes filles viennent encore demander nos leçons ; si, intégralement instruites des besoins de la société moderne, nous jetions en leur âme des principes sur la religion, la famille, la justice et la société ; si leur Christianisme avait, par nos efforts, une vitalité puissante ; si, de chacune d'elles, nous faisions, d'abord une âme honnête, puis un *apôtre* qui, dans son milieu, sût implanter l'idée chrétienne ; les espérances de salut seraient solides et multiples ; nous pourrions avoir foi au triomphe des nobles causes et les dangers qui menacent la France ne seraient bientôt plus que chimériques.

Et le Christ qui aime les Francs, accepterait encore l'investiture de son royaume.

IV

Le développement de l'instruction est un engouement qui ne peut durer ; attendons.

Bientôt quinze ans que se répète cet absurde sophisme.

Non, l'instruction de la femme n'est pas un engouement ; elle est la conséquence du principe démocratique qui s'implante chaque jour plus fortement sur le sol français ; la conséquence de la liberté voulue, de l'égalité demandée et promise ; c'est un fait accompli ; une conséquence du progrès ; une des espérances de l'avenir.

Ce mouvement qui trouve réfractaires les vieux amis des idées antiques et les fidèles des préjugés en voie de disparaître, n'est pas parti de chez nous. L'Amérique a donné le branle, et le vieux monde a suivi.

Nous avons sous les yeux une statistique publiée récemment par le gouvernement de Washington. On y voit, de 1870 à 1890, l'invasion des carrières plus ou moins libérales par l'élément féminin ; le rapprochement des dates montre malgré la nouveauté du

« phénomène, » combien forte est la poussée.

	1870	1890
	—	—
Architectes	1	22
Peintres et sculpteurs	412	10.810
Ecrivains littéraires ou scientifiques.	159	2.725
Clergyladies	67	1.235
Dentistes	27	337
Ingénieurs	0	127
Journalistes.	35	888
Légistes.	5	208
Musiciennes	5758	34 518
Remplissant des fonctions officielles.	414	4 875
Médecins et chirurgiens.	527	4 555
Teneuses de livres et comptables. .	0	27.777
Copistes secrétaires	8016	64.048
Sténographes et typographes . . .	7	21.185

Nous regrettons de ne pouvoir donner, pour la France, une statistique établissant les conquêtes féminines dans les diverses administrations . La marche en avant, moins sensible qu'en Amérique, n'en est pas moins réelle. Mais la grande invasion, chez nous, s'est opérée dans le corps enseignant, au grand détriment de nos œuvres.

En France, l'enseignement est devenu une carrière honorable et relativement lucrative. La femme y apporte les ressources, jusque-là presque inconnues, d'une réelle intelligence, et tout fait prévoir que cette institution de l'en-

seignement féminin aura de la duree. Nous avons aujourd'hui un corps constitué, une armée de professeurs, de diplomées, qui poussent de l'avant, et précipitent le mouvement. A nous de suivre, de guider ou de déserter ; il n'y a pas d'autre choix. Si nous ne voulons pas marcher, demain, peut-être, sans qu'il soit besoin d'une législation nouvelle, nous devrons fermer nos établissements. Car s'il est possible de modifier les programmes, de leur donner un meilleur esprit, résultat que notre influence devrait obtenir, il faut renoncer à l'espérance de voir amoindrir les programmes et en abaisser le niveau ; à l'heure présente, aucune puissance humaine ne pourrait y réussir.

V

Le gouvernement va changer ; attendons !

On trouve encore des gens qui attendent Henri V ou son légitime héritier, avec un immuable régime, base de toute perfection sociale. Faire ici un cours de politique serait aussi ridicule qu'inutile ; cependant nous savons, du moins nous devrions savoir, ce qu'est un régime parlementaire ? Sous un

régime parlementaire, le chef de l'Etat, roi ou président, doit gouverner avec la majorité des Chambres, majorité nommée par le suffrage plus ou moins universel. Le chef d'Etat qui chercherait à ramener l'enseignement de la femme aux programmes d'il y a vingt ans, signerait son arrêt de mort ; on ne détruit pas ainsi les aspirations d'un pays.

Quels changements pouvons-nous espérer ?

Tout se résume en deux hypothèses :

Quand bien même le clergé zélé et intelligent, poussé par Léon XIII, soutenu par le monde savant, ramènerait les masses à l'Église, imposeraient aux classes riches de justes sacrifices qui, modifiant la situation du prolétaire, prépareraient de meilleures élections et mettraient enfin notre pays en des mains chrétiennes, on ne fermerait pas pour cela les lycées de filles, on n'arrêterait pas pour cela le développement intellectuel de la femme.

Les penseurs — car ce sont des penseurs qui mènent le mouvement — sont logiques : ils ont compris le rôle de la femme dans la société ; ils ont rêvé une femme spéciale, un peu la matrone baptisée et chrétienne, sachant élever des hommes, en faire des citoyens ; une femme grandie, instruite et virile. Les intelligents et les honnêtes ne peuvent être toujours, et de parti pris, les

ennemis de l'Eglise ; soyons fortes, ils nous tendront la main. Et peut-être, si nous étions prêtes à accepter cette lourde succession, non-seulement ils tolèreraient nos œuvres, mais peut-être, ne serait-ce que pour résoudre l'insoluble problème budgétaire, nous confieraient-ils la direction de leurs lycées, de leurs collèges ?... Peut-être !... Mais si nous nous obstinons à rester du siècle passé, on nous traitera comme ce qui a vécu. Alors, qu'arrivera-t-il ? On fera donner dans les maisons officielles, avec une éducation plus moderne, un enseignement religieux adapté à la supériorité des programmes, aux exigences de notre société critique. Ce jour-là, le lycée sera chrétien pour qui le voudra tel, et le monde n'aura rien à nous demander.

Une autre solution peut se présenter.

Ce serait la révolution, la pire de toutes les révolutions, plus destructive que 89, plus terrible que 93. En 93, la France avait encore la foi, et la révolution fût faite par la bourgeoisie, par les élèves de nos séminaires, de nos collèges... La révolution de demain sera l'œuvre d'un peuple presque barbare, sur le front duquel, au moins pour un trop grand nombre, l'eau régénératrice n'aura pas coulé, qui n'aura jamais reçu dans son cœur le Dieu qui enseigna aux pauvres la résignation et l'espérance. Et

la révolution passera, détruisant tout sur son chemin, dressant l'échafaud ou massacrant dans la rue, qu'importe ? Anéantissant le vieux monde, qui mourra, non avec les palmes du martyre, mais sous la flétrissure du châtiment.

Sûrement, c'est ce qui nous attend si les vaillants qui, de la plume ou de la parole, luttent en braves, n'arrivent pas à remonter le courant ; s'ils ne trouvent pas en nous et en tous les catholiques, le secours sur lequel ils ont droit de compter.

VI

A quoi bon s'organiser, tout va finir, la machine sociale ne peut plus marcher ainsi ?

Il est vrai, on parle de nations qui sont mortes, et l'on dit que la France va mourir. Des prophètes prédisent sa ruine, des voyants en fixent la date. Prophètes de la science voyants de la pensée, les uns et les autres déduisent mathématiquement, de l'histoire et de la philosophie, leurs révélations alarmantes. Qu'en sera-t-il? C'est le secret de Dieu, sans doute, mais c'est aussi le résultat

de la lutte, la conséquence des efforts combinés pour perdre ou sauver notre patrie.

Il est des heures, dans la vie d'un peuple, où se pose l'irréductible mais inéluctable problème de ses mystérieuses destinées. A ces heures, toutes les bonnes volontés doivent s'unir pour le bien ; laisser progresser le mal, être inactif est coupable. « Dieu a fait les nations guérissables » et il veut les guérir. Notre miraculeuse histoire, récit des gestes de Dieu, nous dit que vingt fois nous aurions dû mourir ; elle nous dit aussi qu'après chaque crise, nous nous sommes relevés plus forts, plus glorieux. Et, si le Christ a toujours vaincu, c'est que toujours, sur la terre, des vaillants ont travaillé avec Lui.

CHAPIRRE II

Questions sérieuses

Avec les fortes études, les vocations se perdront. — La vocation, la voix du ciel. — Ce ne sont pas seulement les études philosophiques qui nousfont peur les études littéraires ont aussi leur danger — Philosophie. — L'élément masculin comme professeur ; grand danger. — Vos religieuses sont-elles de verre ? Et la sœur de charité ? — Mais que diront ces professeurs ?— Les santés de nos religieuses n'y résisteront pas. — Hygiène physique et morale.

I

Avec les fortes études, les vocations se perdront.

Et d'abord, qu'est-ce que la vocation ? Feuilletant nos auteurs ascétiques, nous trouverions cent définitions. Ouvrons seulement l'Evan-

gile, écoutons la parole du Maître : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et suivez-moi. »

« Si vous voulez... » — Jésus ne s'impose pas, il laisse à l'âme sa liberté : « Si vous voulez, allez... » Donc, pour répondre à l'appel divin, le jeune homme de l'Evangile n'avait qu à faire acte de volonté : vouloir, avec la grâce de Dieu, c'est la vocation ! Vouloir se donner à Dieu, mais d'une volonté ferme, radicale, sûre d'elle-même, raisonnée, sachant ce quelle quitte — « Vendez tout ce que vous avez », ce qu'elle accepte : « Et suivez-moi ».

La vocation est un contrat entre Dieu et l'âme. C'est, d'une part, Notre-Seigneur tendant sa main divine à l'âme qu'il a choisie : — « Veux-tu, lui dit-il, renoncer, pour moi, aux plaisirs de la terre, veux-tu me suivre à la crèche, au calvaire, te contenter de ma croix ? Alors je serai ton partage pour le temps et pour l'éternité. » — C'est, d'autre part, l'âme qui, ayant considéré le monde qu'elle quitte et ayant étudié la vie de l'Homme-Dieu, l'original à copier, vient, d'une volonté libre, intelligente et forte, mettre sa main dans la main du Sauveur Jésus et lui dire : — « Maître, pour les siècles des siècles, mon bonheur et ma vie c'est vous ! » — « Et moi, répond Jésus, je te rendrai tout au centuple, en ce

monde et en l'autre. » Et l'alliance sacrée d'une âme humaine avec son Dieu est scellée à jamais !

Nous savons les célestes joies qui accompagnent de telles donations !

Remontant dans sa cellule, après le sacrifice, une de ces âmes aimées de Jésus, écrivait ces lignes qu'on nous a conservées : « Maître, pour centuple je vous demande la croix; souffrir, pour être plus semblable à vous, est le seul bonheur que mon âme désire. Je fais à votre amour l'abandon de toutes les joies de la terre pour l'honneur de goûter à votre calice. » Sans doute, les épreuves viendront; comme tout ce qui est de la terre, la grâce sensible aura un terme, mais si l'oblation a été bien comprise, si l'âme a voulu sacrifier le temps à l'éternité, vivre pour l'au-delà, lorsqu'elle se retrouvera seule, avec sa raison, sa foi, sa volonté, devant l'image de son Dieu crucifié, il ne sera jamais pour elle question de regret, mais simplement d'accomplir le sacrifice et de tenir la foi jurée. Plus l'épreuve grandit, plus doit grandir dans l'âme simplement loyale, la volonté de se donner toujours davantage. C'est, d'ailleurs, la doctrine du mariage chrétien appliquée à notre union mystique : communauté de peines, communauté de joies.

Dire qu'une telle vocation peut sombrer au premier choc, c'est admettre que le sujet n'avait ni virilité ni caractère. Alors, pourquoi l'avons-nous reçu? Une âme qui ne sait pas vouloir, doit faire comme le jeune homme de l'Evangile, se retirer, triste peut-être, mais se reconnaître indigne de la vie parfaite. Pourquoi les sots préjugés, présentant cette retraite comme une apostasie, la rendent-ils si difficile ? C'est une injustice ; l'essai n'est plus l'essai, si la retraite est considérée comme une défection.

La vie religieuse, dit-on, est un anéantissement de la volonté. Non . Une âme qui ne sait pas vouloir ne sait pas se donner ! La vie religieuse est, de toutes les vies, celle où la volonté doit le plus s'exercer, si l'on ne veut devenir une machine. Il faut vouloir pour obéir ou l'obéissance est une bassesse ; il faut vouloir, pour accomplir à chaque heure la règle une fois connue et embrassée ; il faut vouloir, pour réagir contre l'indifférence et l'apathie qui menacent toute vie monotone ; il faut vouloir, pour trouver chaque jour à son sacrifice une nouvelle saveur et un nouvel attrait ; vouloir, pour bénir la croix d'aujourd'hui plus que la croix d'hier, la croix qui est l'indispensable et grand bienfait de la vie religieuse.

Or, quand une âme une fois, a voulu

de cette volonté là, lui est-il possible, de laisser changer le cours de sa vie par quelque temps d'étude passé hors de sa maison ?

Nous avons eu la tristesse, d'autres l'ont eue aussi, de voir se perdre une vocation. Était-ce bien une vocation ? Nous avons, observateur inquiet, suivi les progrès du mal : c'est l'ennui qui a fait les ravages, c'est l'ennui qui a tout consommé. Si cette pauvre âme avait trouvé un travail intéressant pour absorber une imagination de feu, et dominer un cœur assez mal réglé, des liens sacrés n'eussent peut-être pas été brisés.

Quand un homme tombe, surtout si cet homme est attaché au sanctuaire, que dit l'opinion ? — « Que voulez-vous, il ne travaillait pas. » Phrase consacrée : il ne travaillait pas. Le plus souvent, en effet, c'est la cause unique. A peine deux fois par siècle avons-nous eu le triste spectacle d'une grande intelligence infidèle à ses serments. Les chutes furent bruyantes ; ces hommes étaient connus, autour d'eux se pressaient des disciples nourris de leur parole ; derrière eux, des écrits, monuments de leur foi, fruits de leur labeur, accusent leur génie. Alors les *timides* prennent l'*inébranlable* résolution de se tenir dans l'ombre. Se tenir dans l'ombre, c'est bien, mais abandonner l'étude et la

plume, arme des saints combats, c'est mal !

« Le travail, dit Mgr Gay, développe la vie et prépare la gloire. » Si le travail, même celui où seul le corps est occupé, a des propriétés sanctifiantes, que dire du travail de la pensée ? Il élève et virilise l'intelligence, il grandit le cœur, y met de nobles sentiments, de généreuses passions d'amour pour le grand, le beau, le vrai. L'âme studieuse, d'instinct cherche Dieu, elle en a un impérieux besoin ; elle connaît cet ineffable tourment qui s'appelle la soif de l'Infini. Souventes fois, s'arrachant au travail, pour répondre au son de la cloche l'appelant près du tabernacle, elle a noblement poussé ce cri des livres saints : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité » auquel, spontanément, elle a répondu par cet autre cri : « Vous seul êtes grand, Seigneur ! » Et les genoux se plient pour l'adoration, et le cœur se repose en son Dieu pour goûter ces joies profondes que la parole humaine ne saurait traduire, joies d'un monde supérieur dont le langage est inconnu à la terre !

Ce langage, l'âme simple le comprend aussi bien que l'intelligence la plus cultivée ; mais la science ne peut pas être la barrière qui lui interdit l'accès de notre âme. Les Jérôme, les Augustin, les Thomas d'Aquin ont-ils

moins goûté Dieu que le bon curé d'Ars ou saint Félix de Nicosi? Qui oserait le soutenir?

Les communications intimes de l'âme avec son Dieu, ce sont les préoccupations égoïstes du moi qui les arrêtent, c'est l'orgueil froissé, c'est la susceptibilité, aussi sotte que puérile; voilà bien les « *nuées ténébreuses* » qui obscurcissent un esprit inoccupé. Nous ne disons pas une personne qui ne fait rien, mais *un esprit inoccupé*; ce n'est pas la même chose.

Nulle part, le travail n'est plus actif qu'au couvent; il est même trop actif, car toutes les santés n'y résistent pas; mais nulle part, peut-être, l'esprit n'a moins d'aliment. Comparez les soucis, les tourments d'une épouse, d'une mère, à ceux d'une religieuse? Cette femme qui, poussée par l'amour et le dévouement, travaille, court, veille, a-t-elle jamais l'esprit en repos, le cœur inactif? La religieuse est femme aussi. Pour la femme, le dévouement est un besoin, le tourment un besoin; s'intéresser, se sacrifier, un besoin; plus que l'homme, elle sent les mystérieuses angoisses du cœur qui la portent à se donner. La sœur de Charité a une compensation toute trouvée: son dévouement est actif. Chez nous, il y a un vide, vide que, dans les monastères anciens, le travail intellectuel comblait largement.

Le père Binet a écrit cette phrase qui appelle

notre méditation : « C'est un grand abus de croire que nous soyons capables de dévotions éternelles, de longues contemplations, et d'un prétendu repos où l'amour-propre se place bien souvent, content de vivre dans l'oisiveté sous prétexte de ses occupations avec Dieu (1). » Penser toujours à Dieu, n'est pas possible à toutes les âmes ; toutes n'ont pas la vocation d'une carmélite. Alors, dans ces esprits inoccupés, mille riens prennent des proportions phénoménales, attristent le cœur, obscurcissent l'entendement ; et, comme tout cela est très près du moi, que le moi est encore ce qui tient le plus au cœur, il s'élève entre Dieu et l'âme une infranchissable muraille.

Plus large, l'esprit studieux voit tout de plus haut; il sourit de ces vétilles. Lui, c'est la vérité qui l'occupe, et, comme la vérité c'est Dieu, Dieu ne doit pas être loin de l'intelligence laborieuse. Est-ce à dire que la science soit nécessaire pour trouver Dieu ? Non, certes! Souvent même, les prédilections divines se portent vers l'âme simple. Dans nos monastères, combien d'humbles sœurs converses qui, en fait de lumières surnaturelles, en remontreraient à plus d'un docteur ? Par leur éducation

---

(1) *Grandeurs de Marie.*

première, leur vocation, elles sont appelées à passer leur vie dans les travaux manuels, et Dieu, toujours délicat dans sa bonté, veut faire tous les frais des relations intimes, car il ne peut reprocher à ces âmes de laisser sans culture leur esprit qu'Il possède tout entier ? N'ayant pas de mission éducative, leurs lumières sont personnelles, elles n'auront jamais ni à en donner la raison, ni à les discuter ; qu'elles y soient fidèles, et il suffit. Mais ce que Dieu donne gratuitement à nos chères sœurs, ce qui, chez elles, est une intuition, chez nous doit être une conquête. Notre mission apostolique nous impose des obligations ; nous devons nécessairement entendre le langage de l'erreur pour lui opposer celui de la vérité. Appliquons-nous donc ces paroles de l'Ecclésiastique qui renferment en abrégé tous nos devoirs : « J'ai médité en mon cœur de retirer ma chair des plaisirs, afin de transporter mon âme dans la sagesse et d'éviter la folie, pour découvrir ce qui est bon aux enfants des hommes, pendant la durée des jours de leur vie. »

*
* *

Admettre que l'étude est nuisible aux âmes, c'est, du même coup, admettre que la religion doit redouter les investigations de la science,

qu'elle ne peut tenir debout devant les lumières de la raison pure, les ingénieuses démonstrations du positivisme, et que le Créateur a besoin des ténèbres pour régner.

Dieu nous garde de blasphémer. De l'étude, le Christianisme ne peut retirer qu'un magnifique triomphe. L'âme, qui avait une foi intuitive, *un Christianisme de sentiments et d'habitude*, héritage plus que conquête, besoin plus que conviction, aura, par l'étude, des principes dont les assises profondes s'enracineront dans son intelligence, et sa volonté. Elle aura, suivant la belle expression du Père Lacordaire, « une conviction réfléchie, souveraine, immuable, qui sait les motifs de sa foi, la conviction de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin, de Bossuet, de Fénélon ».

Alors, sa certitude trouvera une réponse à chaque insinuation du doute.

II

Ce ne sont pas seulement les études philosophiques qui nous font peur ; les études ittéraires ont aussi leurs dangers.

Ailleurs, nous traiterons de l'utilité de l'étude pour la femme, nous étudions ici

la question uniquement au point de vue religieux (1).

Les descriptions passionnées des joies et des jouissances humaines peuvent, nous dit-on, troubler une âme vierge, y faire naître, sinon des regrets, au moins des tentations.

Notre pensée n'est pas — et nous tenons à le dire — de faire tout voir, de faire tout lire aux jeunes religieuses, sans choix et sans discernement. Si la lumière est bonne en soi, tous les yeux ne la supportent pas ; nous savons avec quelle respectueuse délicatesse les âmes consacrées demandent à être traitées et, si nous voulons être larges avec jugement, nous serons aussi prudentes avec bon sens. Il y a tant de belles œuvres ; pourquoi toucherions-nous au mal ?

Le mal est rarement beau ; d'une façon absolue, il ne l'est jamais. Si donc, par la force des choses, et pour se conformer aux programmes, un mauvais auteur doit être analysé, les passages seront choisis par une main expérimentée et, s'il le faut, sacerdotale ; mais il n'en reste pas moins vrai que nous désirons des âmes fortes, que nous verrions avec peine nous arriver des vocations chancelantes, aux-

---

(1) Voir notre ouvrage (sous presse). *L'Éducation de la femme chrétienne.*

quelles nous serions obligées de faire recommencer le noviciat. Ce ne serait ni l'heure ni le lieu, ni peut-être ce qu'attendent de nous les supérieures. Cette réserve faite, espérons que les études, à l'Institut, ne seront nuisibles à aucune âme.

*
* *

Une simple réflexion. L'homme est un composé d'esprit et de matière. Par la matière, il tient de l'animal, par l'esprit des êtres supérieurs, des anges, de Dieu. En lui, deux principes, deux éléments constitutifs, dont l'antagonisme engendre une guerre continuelle. L'un, la matière, l'attire vers la terre ; l'autre, l'esprit, tend à l'élever vers le monde idéal. Cette lutte, qui est notre tourment, ne finira qu'à la mort. Tantôt la victoire est à l'esprit, tantôt elle est à la matière. Si intime est leur union, si mystérieux le combat qu'ils se livrent dans les profondeurs de notre être que, souvent, nous sommes incapables de distinguer lequel de ces deux principes détermine nos actes.

Relisons cet admirable chapitre de l'Imitation : « *Des différents mouvements de la nature et de la grâce* ». Quelle pénétrante analyse !

C'est la lutte entre le corps et l'âme, la matière et l'esprit. Lorsque deux ennemis combattent, la victoire reste d'ordinaire au plus fort. Que faire pour développer les forces? Les exercer. Nos forces physiques, organiques, animales, s'exercent du matin au soir ; pour cela il n'est pas même besoin de vouloir, chacun de nos actes étant un déploiement de force physique. Mais l'esprit? Quand songeons-nous à le fortifier, à exercer la vie, l'activité qui lui est propre ? L'esprit a un travail à lui, le travail de la pensée qui le développe et le fortifie, comme le mouvement développe et fortifie les muscles. Nous disons le travail de la pensée et non le rêve. Le rêve tient d'assez près à l'instinct animal: le chien rêve, le cheval et l'oiseau rêvent, seul l'homme pense librement. Le rêve du sommeil n'est que le souvenir ou la répercussion du souvenir de nos sensations ; le rêve, dans l'état de veille, n'est que la divagation de l'esprit au repos, de la pensée inactive, le résultat du *farniente* intellectuel. Mais le travail de la pensée qui cherche, qui s'illumine, qui conquiert des connaissances nouvelles, qui explore des horizons lointains, le travail de la pensée qui s'élève, qui plane, est une œuvre grande et sublime. Si un travail est moralisateur n'est ce pas celui de la pensée ?

Car enfin, les mains peuvent produire, travailler c'est produire, et la pensée suivre un rêve coupable ou s'abêtir dans une inaction qui, demain, sera l'incapacité. La pensée qui produit, qui réfléchit, c'est presque la pensée qui prie ; c'est la figure du travail de Dieu produisant son Verbe et créant le monde. Ce sera notre labeur éternel. Lorsqu'il pense, le savant, même incrédule, sent la partie supérieure de son être aborder les confins d'un monde inconnu ; c'est dans une de ces explorations que l'esprit de Platon entrevit les premières lueurs de la vérité. Et pour nous qui vivons dans cette vérité lumineuse, resplendissante, l'étude va-t-elle l'obscurcir ? La matière, le corps, seront-ils moins soumis parce que l'esprit sera plus fort ?

Quand l'esprit travaille, l'expérience le prouve, la partie animale se tait jusqu'à oublier parfois l'heure des repas et celle du sommeil, jusqu'à éteindre la douleur.

*
* *

Il y a en nous, comme deux *moi*. Celui de Pascal haïssable, sensuel, égoïste, pervers, le *moi* des convoitises, ayant en germe les sept péchés capitaux, la *bête*, dirait M. de Maistre ; l'autre,

le *moi* supérieur : notre âme, notre personnalité morale, le gardien de notre dignité, de notre vertu, le *moi* noble et fier qui se nourrit de prière, d'étude de pensées, comme la *bête* se nourrit de sensations et de jouissances. Le *moi d'en haut* a soif de savoir : plus il est développé, plus cette soif grandit ; le *moi d'en bas* a soif de plaisir : plus il se fortifie, plus l'être se déprave. Cependant, il faut des joies ; l'humanité en est avide, elle en a besoin pour porter le dur fardeau de l'existence, puisque, aussi bien, vivre c'est combattre et souffrir ; quel appoint l'étude apporterait aux victoires de *l'esprit* sur la *bête* ?... Sans doute, la prière obtient tout, mais la prière pour être puissante, a besoin d'être soutenue par le travail. L'ennemi — *le moi animal* c'est l'ennemi — peut tourmenter une pauvre âme jusqu'au pied des autels et la volonté cependant rester toute à Dieu, très ferme, sûre d'elle-même. L'étude donnerait la force, la lumière et une utile diversion. A qui n'est-il pas arrivé de se trouver lâche en face d'un sacrifice demandé ! On prie, le courage ne vient pas ; le *oui* ne peut sortir du cœur. Dieu nous promet sa grâce, mais est-Il tenu de faire pour nous tout le travail ? Allons à l'étude, oublions dans une absorption complète toutes les raisons perverses du *moi d'en bas*, travaillons ferme. Au bout d'une

heure, si le souvenir de la lutte nous revient, dans la honte de notre lâcheté, spontanément, sans plus peser la peine, nous dirons : « Maître, pardon. Oui je veux bien m'immoler encore, m'immoler toujours, puisque je vous l'ai promis. »

Le travail serait-il donc plus puissant que la prière ? Non, mais à la prière le *moi d'en bas* nous a suivies, il a parlé plus fort que le *moi d'en haut*. A l'étude, le *moi d'en haut* a fait seul fonction active, il a pu, ensuite, profitant du sommeil de *la bête*, faire entendre la voix de la raison. Nous ne disons pas de la foi, car souvent la raison suffit et, lorsqu'elle suffit, il est bon de s'en servir ; notre Christianisme et notre foi n'ont rien à y perdre.

Que de pauvres âmes, bien belles, pleines de bonne volonté, s'épuisent en des tourments sans fin où passe le meilleur de leur temps, de leurs forces physiques et morales ! Leur courage nous effraie ! Que deviennent ces existences tourmentées ? Et quel est le résultat final de ces luttes de géant contre les papillons qui passent ? Nous le savons, hélas ! Quel secours le labeur intellectuel apporterait à ces enfants, car ce sont des enfants, quelle force, et aussi quelle joie ? La joie, nous l'avons constaté, est nécessaire à la vie humaine. La religieuse a renoncé aux joies saintes et

permises de la famille chrétienne pour les joies plus saintes, plus pures dont la source est en Dieu ; mais ces joies, différentes des joies mortelles et réservées aux élus, ne sont que transitoires ici-bas ; si elles duraient, où donc seraient les mérites de la foi ? Peu d'âmes goûtent longtemps ces ineffables délices. Il faut, un jour ou l'autre, marcher seule, vivre sur la terre, se donner à soi-même du courage, trouver une occupation qui absorbe toutes les facultés que notre genre de vie laisse nécessairement inactives. Don providentiel, l'étude est là, avec une somme de labeurs utiles, de joies supérieures qui, par leur essence même, nous rapprocheront de Dieu et empêcheront le moi de chercher des jouissances indignes d'une âme chrétienne, d'une âme consacrée. Ces principes admis, même sans notre vocation d'éducatrices, l'étude devrait entrer comme part active dans la formation morale et religieuse de nos sujets.

Avons-nous remarqué qu'il n'est rien, après la prière, que la Sainte Ecriture recommande avec plus grande insistance que la science, rien dont elle fasse un plus splendide éloge ? « Préférez mes enseignements à l'argent et la science à l'or le plus pur (1). »

(1) *Prov.*, ch. VIII, v. 10.

« Toutes mes paroles sont équité, elles n'ont rien de pervers ni de tortueux (1). »

« Elles sont droites pour les intelligents, aplanies pour ceux qui aiment la science (2). » Alors pour les amis de la science, la sagesse aura moins de secrets ?

« Mon fils, défie toi de ta jeunesse et n'oublie pas les paroles de la science (3). » Donc, encore la science est un préservatif contre les fougues de la jeunesse ?

«La paresse est un profond sommeil et l'âme assoupie languira de faim (4). » C'est sûrement de la paresse intellectuelle dont il est ici question.

« L'intelligence de l'homme est le flambeau de Dieu qui pénètre les secrets des cœurs (5). »

Nous sommes les flambeaux de Dieu, nous devons pénétrer les secrets des cœurs. Non en filant le rouet de la reine Berthe qui a fait son temps, mais en étudiant « tout ce qui se passe sous le soleil. »

Ici une terrible menace :

« Alors ils m'invoqueront et je ne les exau-

(1) *Pr.*, ch. VIII, v. 8
(2) *Pr.*, ch. VIII, v. 9.
(3) *Pr.*, ch. XIX, v. 27.
(4) *Pr.*, ch. XIX, v. 15.
(5) *Pr.*, ch. XX, v. 27.

cerai pas, ils se lèveront le matin et ils ne me trouveront pas (1). »

Et la raison ?

« Parce qu'ils ont haï la science et qu'ils n'ont pas embrassé la crainte du Seigneur (2). »

Peut-être en effet qu'un jour nous nous lèverons ; ne sera-t-il pas trop tard ?

Pourquoi hésiterions nous ?

Si demain nous décidions d'envoyer une colonie de nos sœurs, dans je ne sais quelle région lointaine, porter la parole du Christ, quel serait notre premier soin, avant même de préparer le départ ?

Nous ferions étudier la langue du pays, nous avertirions, les vierges qui partent, des dangers qu'elles peuvent courir, nous leur parlerions des coutumes bizarres, immorales, contre lesquelles elles auront à lutter pour faire pénétrer dans les âmes la doctrine si pure de l'Evangile.

Nous comprenons cela très bien, même, nous le trouvons naturel. Si bien que, choisissant les voyageuses qui, demain, peut-être, seront des martyres, s'il se rencontre une âme plus faible, pour la vertu de laquelle on redoute l'épreuve, nous dirons : elle n'est pas propre à cette mission.

(1) *Pr.*, ch. I, v. 28.
(2) *Pr.*, ch. I, v. 29.

Pourquoi notre logique ne donnerait-elle pas les mêmes conclusions, lorsqu'il s'agit de notre pays ?

En France, le Christianisme n'est pas mort, il n'est qu'endormi, peut-être, comme le disait Lacordaire, « simplement attaché à des morts. Coupez les liens, ajoutait-il, il se relèvera. » A nous de couper ces liens, de faire entendre à la jeune génération les paroles de vérité et de foi dont elle est avide, et que nulle autre doctrine ne peut lui apporter.

A nous de secouer l'indifférence, de réveiller les généreuses ardeurs pour le beau, les saints enthousiasmes pour le bien.

A nous de substituer l'amour de l'Idéal à celui de la matière, l'amour du dévouement à celui du plaisir.

A nous aussi d'avoir au cœur assez de vaillance pour livrer une lutte corps à corps à tout ce qui est contraire à l'esprit de Jésus...

Cependant si la religieuse éducatrice ne sait pas le premier mot des troubles qui peuvent agiter l'âme de ses enfants, si la psychologie est pour elle lettre morte, si elle ignore le monde dans lequel ces mêmes enfants sont appelées à vivre, quelle formation pratique, quel préservatif peut-elle bien leur donner ? Sans doute, elle leur recommandera sur tous les tons de bien dire leur cha-

pelet, de se confesser régulièrement, et le reste. Mais là n'est pas tout le Christianisme. Etudions cette enfant, voyons quels sentiments font vibrer son cœur, quelles raisons déterminent ses actes, quelles sont les idées qui la laissent indifférente, et celles qui la passionnent ; sondons quelles racines a sa foi, quelle profondeur son amour pour la vertu et le sacrifice, quelle solidité son caractère ; ce sont là les criteriums du Christianisme. Sur chacun de ces points, l'éducatrice doit, par une direction aussi surnaturelle qu'intelligente, faire souffler un peu de l'air d'En-Haut. Cela n'est possible que si elle inspire entière confiance.

Si la jeune fille peut se dire tout bas : « Elle est bien naïve Mme une Telle ! » Mme une Telle a perdu son temps.

La première condition pour guérir, est d'avoir foi en son médecin. Pour suivre un conseil, il faut croire le conseiller infaillible. Or, il n'est rien comme le savoir pour donner l'autorité morale que notre siècle, de plus en plus critique et raisonneur, refuserait peut-être, même à la sainteté.

*
* *

Comme nous tracions ces lignes, la Providence nous envoyait l'exemple qui termi-

nera cet article : rien ne prouve mieux que les faits. Nous étions attendue au parloir par une femme charmante, aussi instruite que modeste : un peu la femme rêvée par Mgr Dupanloup. L'étude sérieuse a fait d'elle une chrétienne convaincue, ce qui vaut une chrétienne pieuse. Pas un orage n'ébranlera sa foi qui, pour elle, est une conquête. Elle connaît assez le monde pour le juger à sa valeur ; sans cesser de lui plaire et d'y exercer l'influence presque absolue qu'assure toujours la supériorité intellectuelle, elle sait s'en garer.

Au-dessus de tout, elle voit Dieu, seul réellement grand et digne de tout amour. Nous causions de nos années de jeunesse, et voici le résumé, presque textuel, des paroles de notre vieille amie :

— Etant donné mon intelligence et son besoin d'aliment, mes années de pension ont été pour moi absolument nulles. En histoire, l'enseignement me paraissait au moins naïf. Le soir, à la maison, je lisais Augustin Thierry. Thiers, Guizot, et le matin je ne savais jamais *le mot à mot* réclamé par la maîtresse. En religion, tout me semblait puéril, fatigant, sans fondement. Je ne faisais rien, parce que rien ne m'intéressait. Les conseils de Mme X. comme ceux de Mme Y. me paraissaient donnés à des filles du temps de Charlemagne ;

c'était si peu pour moi !... Il me souvient encore telles ou telles naïvetés...

— Cependant, lui disions-nous, au sortir du couvent, vous êtes restée bonne chrétienne, malgré l'influence d'un milieu presque païen.

— Oui, c'est singulier comme je suis restée chrétienne ! Je n'ai eu rien de plus pressé que de faire litière de tout mon Christianisme, j'avais presque complètement perdu la foi.

— Mais alors ?

— Alors j'ai passé une année terrible, un vide affreux me dévorait. J'ai eu des tentations folles, je me serais suicidée ou jetée à corps perdu dans la vie mondaine, mais une amie m'a sauvée !

— Cette amie ?

— Vous vous souvenez sans doute de Mme N. la jeune novice que j'avais connue et aimée dans le monde ? Grâce à un esprit large, à une éducation spéciale, elle pouvait tout entendre ; je lui disais tout. Avec les années nos relations devinrent plus intimes.

— Et son affection vous a fait accepter des pratiques religieuses ?

— Oh ! non, pas cela. Mme N... me connaissait trop pour agir ainsi et je lui en suis vraiment reconnaissante, l'affection n'est entrée pour rien dans son influence.

— Alors, je comprends de moins en moins.

— C'est bien simple, elle m'a poussée aux études sérieuses, m'arrachant à la futilité. Ce travail très fort, dirigé par une main de maître, a été le salut d'abord, un besoin ensuite. J'ai entrevu la vérité, puis je l'ai cherchée, presque avec passion. La prière s'est jointe à l'étude, elle aussi est devenue un besoin, et j'ai conquis ma foi. C'est mon bien, j'y tiens plus qu'à ma vie. Alors seulement, j'ai senti l'immensité du sacrifice de mes maîtresses, la beauté de leur vie, la vérité de leurs conseils. Maintenant je n'ai plus peur de ma croix, (car la croix avait touché cette âme trop belle pour qu'il en fût autrement,) pour contrepoids, pour guide, j'ai les lumières et les consolations du Christianisme. Avec cela, il fait bon souffrir !

— Mais le rôle joué par Mme N... ?

— Ah ! c'est juste, voici : elle a travaillé pour moi. Je lui portais mes doutes ; je lisais alors bien des choses dangereuses, elle avait le courage de voir les passages qui me troublaient et d'y chercher une réponse. Ainsi, je lisais ses livres et elle lisait les miens ; mes visites se passaient en controverse.

— Mais, il lui fallait une fameuse force pour faire cela.

— Elle m'aimait assez pour accepter la tâche et la remplir sans danger. Avant tout, elle

avait une âme d'apôtre ; c'est avec cette âme-là qu'elle m'a aimée !

Oui, l'apostolat a ses grâces de préservation. Agissons avec une âme d'apôtre prête à tous les sacrifices, à tous les labeurs. Fait par l'apôtre, tout labeur a un cachet divin. Avoir une âme d'apôtre, c'est vivre sous l'impulsion d'une grande pensée ; or, lorsqu'une grande pensée est le moteur d'une existence, elle produit ce rayonnement surnaturel, cette sérénité, cette sûreté de vues et d'action qui élèvent l'âme dans une région inabordable au vulgaire, où, en sécurité et en liberté, elle conçoit et entreprend de grandes choses. Pour faire de grandes choses — que de grandes choses à faire dans la plus humble des âmes — il faut s'oublier soi même, il faut animer sa vie d'une force directrice autre que le *moi*. Il faut avoir un peu de cette folie de l'apostolat qui enivrait les disciples du Sauveur lorsque, pour la première fois, ils abordèrent la foule, avec la grande pensée qui les possédait : révéler au monde le Seigneur Jésus.

Faire connaître Jésus, c'est le résumé de toute vie apostolique ; il est inutile d'aller aux Indes pour cela, la France, revient à grands pas au paganisme.

Pourquoi chaque religieuse n'aurait-elle pas un peu de la fièvre du prosélytisme ? C'est

le prosélytisme qui a sauvé le monde, c'est lui qui, à cette heure, l'agite en tous sens, lui qui possède les promoteurs de tant de doctrines plus ou moins humanitaires. Nous sommes vraiment bien tranquilles en regard des méchants qui s'agitent pour perdre les âmes. Et nos ennemis doivent se demander si nous avons hérité du sang des apôtres.

La moisson est grande et il y a peu d'ouvriers !

Jésus nous attend, pour travailler à sa vigne.

*
* *

— Vous n'y songez pas, nous objectera-t-on, pousser la jeunesse à des études supérieures, mais elle y perdra l'esprit religieux ! nous avons vu Telles et Telles qui, après la simple préparation au brevet supérieur, n'ont plus été les mêmes.

— Que Telles ou Telles aient changé, c'est possible. Accusons, si vous le voulez, la manière dont les études ont été faites, mais non l'étude elle même. Dire qu'une âme peut perdre l'esprit de son Institut en se préparant à mieux en exercer les fonctions, c'est dire une sottise. Au reste, bien des choses, connues de Dieu seul, que pénètre à peine l'œil du confesseur le plus exercé, peuvent modifier la manière d'être d'une âme ; souvent, il a manque,

avec la véritable intelligence de la vocation, une direction adaptée à l'état d'âme du sujet.

Les âmes se ressemblent si peu !

Assurément une intelligence en voie de conquérir des connaissances nouvelles, qui lui révèlent un monde inconnu, a besoin d'une direction autre que la bonne enfant employée à la lingerie. Sans doute, il est assez difficile de donner cette direction à tout un noviciat; mais, jusqu'à quel point, faut-il regretter de ne pas compter dans une élite directrice, les âmes assez faibles pour être inquiétées par de tels obstacles ? Toutes les maîtresses des novices ne comprennent pas les bouleversements que peuvent produire dans une âme trop neuve la vue d'horizons trop inattendus. On rencontre des âmes faites pour de magnifiques épanouissements, étouffées par une direction fausse et qui, au milieu des souffrances et des dégoûts, ont eu besoin, pour ne pas faiblir, de toute la force d'une volonté attachée à Dieu et à la vocation, plus qu'à la vie.

On voit cela, et l'on passe en soupirant, regrettant ces forces annulées dont la cause de Dieu aurait si grand besoin! et l'on songe au vieil adage : « En fait de direction, un savant est préférable à un saint. »

Il faut pouvoir signer cette phrase du nom

de l'illustre réformatrice du Carmel pour oser la rappeler ; qu'eût-elle dit, s'adressant à des religieuses enseignantes ? Ah ! si sainte Thérèse vivait ! Elle comprendrait, elle, les lignes que nous écrivons.

Elle les comprendrait aussi, nos vénérables fondatrices, ils les comprendraient tous les fondateurs des ordres enseignants ; car tous n'ont eu qu'un but : la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ils ont voulu, sous le patronage de l'Église, créer un corps capable d'agir sur la jeunesse d'abord, et, par là, sur toute la société. S'ils revenaient, ils nous diraient que, lorsqu'on a l'honneur de servir une cause divine, il faut y apporter, avec l'énergie des forts, l'intelligence qui utilise tous les dévouements.

III

L'élément masculin comme professeur ; grand danger.

Il est vrai que, du moins pour les premières années, les cours ne pouvant être faits par des religieuses, des professeurs hommes seront nécessaires. Est-ce donc un bien grand danger ?

D'abord, que sera l'élément masculin à l'Institut ?

A peu près ce qu'est un prédicateur à la grille, à la chapelle. Le sermon fini, le prédicateur disparaît ; ainsi, son cours fait, disparaîtra le professeur.

L'heure sonne. Les religieuses étudiantes sont réunies dans une salle. Deux Mères vont recevoir le professeur à la porte, le conduisent jusqu'à sa chaire. Voici un homme parfaitement correct, choisi entre mille, marié, bon père de famille, bon chrétien, bien élevé. Il entre, salue, pose son chapeau, fait la prière, s'assied, parle, explique pendant une heure, se lève, reprend son chapeau, salue encore et s'en va.

De grâce, ne faisons pas à cet homme, quel qu'il soit, l'honneur ou l'injure de le prendre pour un danger vivant ; ce serait d'un suprême ridicule ou disons que, dans le monde, la vertu est impossible. Il faut pourtant avoir des idées plus larges et des pensées plus viriles. Si l'on peut prévoir qu'une jeune sœur ne pourra pas résister à telle épreuve, quelle est donc sa vocation ? Il fallait alors la laisser quatre ou cinq ans dans le monde avant de lui ouvrir les portes du noviciat ; elle s'y serait mûrie. Mais dans le monde, on rencontre de très saintes filles qui ne sont infirmes ni des yeux ni des

oreilles et qui conservent sans peine, d'autant mieux peut-être qu'elles y voient plus clair, une vertu parfaite.

Et parmi les religieuses ? N'en avons-nous pas de bien autrement exposées ? La sœur de charité ne se trouve-t-elle pas dans toutes les situations, dans tous les milieux, sous tous les climats, avec une liberté qui nous ferait peur ? Elle a pour sauvegarde, avec la grâce de Dieu, sa foi, sa vertu, son caractère d'une trempe vigoureuse, son tempérament moral très spécial, très énergique. Là où une sœur de la Charité respire à l'aise, une fille de Notre-Dame, une Visitandine souffrirait le martyre. Cette différence est-elle seulement affaire de vocation ? Oui, sans doute, les vocations sont très spéciales, mais, à notre avis, la formation joue le rôle principal. On rencontre des sujets qui ont hésité longtemps, entre une congrégation vouée aux œuvres de charité et un ordre enseignant. Supposons le choix différent. En somme, il a pu ne tenir qu'à un rien. Evidemment il faut toujours voir l'action providentielle, même dans les causes secondes, mais il n'en est pas moins vrai que si, tel jour, tel religieux, n'eût dit à cette enfant : Allez à la Visitation, elle serait à cette heure fille de Saint-Vincent ; combien alors différerait son tempérament moral ?

Comparons, et pesons les divergences de résultats obtenus par de spéciales formations.

Chez les filles de saint Vincent, on rencontre des intelligences très cultivées, qui ne s'effarouchent pas d'une ombre ; ainsi que le boulet, elles vont droit leur chemin. Nous avons connu un jeune soldat qui séjourna assez longtemps dans un hôpital de province. La religieuse qui le soignait, poussait la bonté jusqu'à lui lire son journal : « *Les Annales politiques et littéraires.* » Après la lecture, on causait, et vraiment cette sœur, jeune encore, très fervente, c'était visible, parfaitement au courant du mouvement littéraire, parlait de tout avec une parfaite aisance. Grâce à elle, le soldat ne maudit pas l'hôpital ; et il emporta de sa garde-malade un souvenir plein d'estime et de religieux respect.

Si c'est une trempe plus énergique qu'il faut à nos jeunes sœurs, eh bien ! donnons-la vigoureusement ; et si, par impossible, il y a quelques défections, il faudra déplorer le fait, mais ne pas trop le regretter ; la vocation manquait de bases. « Mieux vaut, nous disait un homme d'esprit, une chrétienne moyenne en chapeau ou en bonnet, qu'une médiocre chrétienne en cornette. »

Rassurez-vous, l'Institut ne sera ni l'épreuve du feu, ni même celle de la loi militaire ;

cependant, écoutez ce qu'un savant chrétien nous écrivait à ce sujet : « Quand j'ai vu la loi militaire enlever les séminaristes, j'ai craint que Dieu ne ménageât les vocations à l'avenir pour punir la France. Du moment qu'il lui a pardonné cette erreur, et que les vocations persistent à nombre égal, soyez sûre que ceux qui auront traversé les casernes sans y laisser de leurs plumes sont solides ; cela dit, sans adhérer au principe de la loi. »

Espérons qu'à l'Institut, qui n'aura rien de la caserne, personne ne laissera de ses plumes.

∴

L'enseignement n'est pas une occupation quelconque. Pour s'y livrer, la vocation religieuse ne suffit pas ; sur elle, doit se greffer la vocation d'éducatrice et le zèle de l'apôtre. Rendons cela par un mot familier, l'amour du métier. L'amour du métier, joint à l'amour des âmes, aura des ardeurs spéciales, un sens spécial qui montreront en tout, au lieu d'un danger, une lumière, un moyen de mieux remplir sa mission, de mieux exercer son art.

L'amour de l'apostolat produit vraiment des choses merveilleuses ; que ne pouvons-nous les voir de près ! Il rend la vertu facile à des femmes. qui, n'ayant aucune obligation à la vie parfaite,

ne croient pas que la vertu soit le partage exclusif du couvent. En Amérique, par exemple, où les natures sont plus viriles, l'enseignement est donné aux garçons et aux filles dans la même salle, par les mêmes maîtres, suivant les mêmes programmes. Qu'on nous comprenne bien, nous sommes loin de préconiser l'école mixte; nous constatons. Dans ce Nouveau-Monde où la femme se mêle à la vie sociale, où toutes les professions lui sont accessibles, l'éducation est son lot favori. M. P. Bourget, dans un chapitre très observé sur l'éducation américaine, écrit, parlant des professeurs féminins : « Quoique en contact permanent avec des professeurs hommes, les cas de scandale, comme on dit ici, sont extrêmement rares ; ces éducatrices sont avant tout des personnes morales (1) ».

Le témoignage de M. Paul Bourget est d'autant plus précieux, qu'il a lui-même étudié sur place les mœurs américaines, Or il affirme que, malgré la promiscuité des sexes, les accidents sont rares, car ces éducatrices sont avant tout des « personnes morales ». Notez bien que ces femmes ne sont liées par aucun vœu, retenues par aucune règle, soumises à aucune surveillance ; seules, de profondes convictions reli-

---

P. Bourget, *Outre-Mer*.

gieuses, une grande énergie, un sentiment très vif de leur dignité personnelle, sont les gardiens de leur mâle vertu. L'écrivain nous dit même que « le sentiment de leur responsabilité » et « l'atmosphère d'entourage » que respire l'adolescence donnent la raison de ce respect presque religieux dont, en Amérique, la femme est entourée.

M. P. Bourget nous peint, avec une précision pleine d'intérêt, l'organisation d'un collège. Nous serions surprises du sérieux, du naturel, avec lequel hommes et femmes se succèdent dans la même chaire, toujours devant un auditoire de jeunes gens et de jeunes filles qui, sans plus songer à mal, « se penchent sur le même microscope pour examiner le même insecte (1) ». Sans aller jusque là, ne pouvons-nous donner la trempe de cette race, à nos enfants ?

Les fortes études, par l'application qu'elles réclament, par l'étendue des connaissances qu'elles apportent, par la réflexion qu'elles nécessitent donnent au caractère un cachet plus viril ; l'esprit qui triomphe d'un travail long et difficile, qui persévère dans le labeur quotidien, devient, sans s'en douter,

(1) P. Bourget, *Outre-Mer*, p. 21.

plus patient et plus ferme. Et, constatons-le, l'esprit habituellement occupé de pensées élevées, graves, peuplé d'idées générales et fortes, acquiert une profondeur qui imprime sur la physionomie la trace du tra vail de la pensée. Il n'est pas surprenant qu le trop neuf, l'imprévu, nous épouvantent, nous sommes si peu du monde, si peu préparées par notre éducation morale et religieuse aux idées qui devancent l'aurore du siècle de demain, si jeunes de caractère ! « C'est étrange, disait une supérieure très intelligente, les religieuses restent enfants toute leur vie ! » Suivant les cas, cela lui faisait peine ou plaisir, mais plaisir plutôt que peine. *Les vierges ne vieillissent pas*, observait aussi Michel-Ange. Combien il disait vrai !... On a beau ajouter les années aux années, les rides s'accumulent, les dents tombent, les cheveux blanchissent, mais le sourire reste ingénu, le regard reste candide et l'esprit reste naïf.

La révélation de la vie réelle, une plus grande maturité intellectuelle, emporteront-elle quelque chose de ce charme ? Peut-être. Mais, perdant de notre jeunesse de caractère nous gagnerons en énergie, en virilité. En serons-nous moins bonnes ?

IV

Que vont dire ces professeurs ?

Mais, ils ne diront rien que tout le monde ne puisse entendre. La science n'est pas toujours, et nécessairement, la science du mal. Au reste, le contact du danger, si danger il y a, augmente dans une âme mieux éclairée la force et la lumière, lorsqu'un maître chrétien, et il s'en trouve beaucoup, a soin de redresser l'erreur par les solutions si claires de la philosophie chrétienne. Si quelque sujet délicat doit être abordé, ce qui est rare, là ou une femme nous ferait subir sur la matière, avec force réticences et obscurités, un long discours, un homme, sans blesser, en trois mots, dit tout ce qui doit être dit.

La parole de l'homme, grâce à la connaissance des langues mères, et à l'habitude de ne parler que pour dire quelque chose, se montre toujours plus précise, plus sérieuse, plus enseignante aussi. L'homme sait davantage, il sait mieux, et lorsque cet homme est chrétien, son enseignement acquiert une portée et une élévation absolument supérieures.

Faut-il dire toute notre pensée ? Aurions-

nous le choix, il faudrait encore prendre des hommes pour professeurs. Quand un homme a fait son cours, il part et c'est fini. Une femme voudra un jour visiter la maison ; pas de raison pour refuser. Un autre jour, elle demandera à causer avec sœur une Telle dont la physionomie lui plaît ; comment dire non ? Puis, ce sera un ouvrage de couture qu'elle souhaitera d'apprendre... et ainsi de suite. Peu à peu, de regrettables intimités se formeront, et la règle et l'ordre en seront troublés.

Mais, revenons à ces programmes qui, non sans quelque raison, effraient notre inexpérience, et voyons, avec quelque détail, comment ces programmes constituent le fond de l'éducation féminine en Amérique ; nous voulons dire, aux Etats-Unis.

— Pourquoi prendre l'Amérique comme terme de comparaison ?

C'est que la jeune Amérique, grande nation intelligente, énergique, douée d'un sens très pratique, a mieux su que nous identifier l'éducation aux besoins de la vie. Ses enfants sont déjà des hommes, ses jeunes filles, instruites et vigoureuses, sont courageuses et fières, comme il convient aux filles d'un peuple initiateur. En Amérique où les principes marchent tou-

jours à leurs dernières conséquences, par le fait même des «dogmes démocratiques», le système égalitaire est conduit jusqu'à l'identité complète de l'éducation des deux sexes ; témoin Wellesbey.

Wellesbey est une université de jeunes filles dont la création est due, comme toutes les grandes créations du Nouveau Monde, à l'initiative privée. Avec son intelligence toute nationale, la charité publique est venue apporter un large concours à la charité individuelle; elle a senti toute l'importance de cette nouveauté, les millions ne se sont point fait attendre et l'université existe, fonctionne, donne d'étonnants résultats. Cet appel de l'initiative individuelle, à laquelle répond une nation entière, s'organisant pour donner vie à une grande pensée, est bien du génie américain ; pourquoi ne serait-ce pas aussi du génie français ?

Les programmes de cette université nous feraient trembler et — il est bon de le remarquer — ces programmes sont pour des jeunes filles qui n'en restent pas moins chrétiennes. La religieuse française aurait-elle un tempérament moral inférieur à celui de la jeune protestante américaine ? M. P. Bourget notant ces programmes sur son carnet de voyage, nous donne aussi certains détails caractéris-

tiques. Rappelons l'absolue liberté laissée aux étudiantes, liberté qui, plus encore que les programmes, nous étonnerait. Chacune, est laissée à la garde de sa conscience, sans qu'elle ait à donner à qui que ce soit raison de ses allées et venues. Cette éducation est-elle assez contraire à nos mœurs ? Si une maison française en essayait, elle tomberait sous un *tolle* général. Il est vrai, la jeune fille française est peut-être plus exposée que l'américaine; l'esprit de la nation, les préjugés, les coutumes de notre autocratique société, l'ont si peu préparée à l'émancipation ! Chez nous, lajeune fille, pour garder sa vertu, a besoin de surveillance active ; c'est la règle. Mais aussi, chez nous, la jeune fille ne dit jamais ce que sera la femme, le jour des libres responsabilités. Sommes-nous plus ou moins illogiques que les Américains ? Là, n'est pas la question.. Mais laissons l'éducation à laquelle nous reviendrons ; laissons aussi l'émancipation américaine, inapplicable au vieux continent ; ne parlons que des programmes de là-bas.

« Voici, par exemple, les lectures grecques qu'une élève de première année doit avoir faites pour pouvoir passer parmi les *sophomores*(1): de

---

(1) Ce mot signifie ieunes filles qui ont des mœurs pleines de sagesse.

Lysias: les *Discours choisis*; de Platon : l'*Apologie* et le *Criton* ; cinq cents vers de l'*Odyssée* d'Homère. En latin, elle a du étudier : de Cicéron, la *Correspondance* ; de Tacite, la *Germanie* et l'*Agricola* ; un ou deux livres d'Horace. En Allemand : le *premier Faust*, les drames de Schiller. En Français : le *Cid*, *Horace*, *Andromaque*, le *Misanthrope*, l'*Avare*, et, parmi les ouvrages modernes, l'*abbé Constantin*. Pour ce qui concerne la philosophie, je ne saurais résister à traduire de mon mieux ces quelques lignes d'un programme de cours « Types divers d'éthique, investigations psychologiques, sur les lois de l'esprit humain considérées comme des bases toute prêtes pour les théories qui se proposent d'établir une morale expérimentale. Etude de la doctrine de l'évolution, en tant qu'elle rend compte des motifs de conduite individuelle et aussi l'histoire des institutions sociales et civiles. Types de différentes éthiques, vérifiées dans les phases de conduite morale telles que les révèlent les littératures et les arts. »

« Considérez que ce travail des cours a pour complément ce qu'il faut bien appeler le travail des clubs. Toutes les étudiantes font partie d'un cercle, soit de musique comme le *Beethoven*, soit de littérature comme le *Shakespeare*, le *Zeta Alpha*, soit de politique

comme l'*Agora*, soit de peinture et de sculpture comme l'*Art Society* ». (1)

Or, que prétend l'Américain avec ce programme et cette éducation ? « Former (et c'est ainsi qu'on l'annonçait au public) des savantes chrétiennes, des épouses chrétiennes, des mères chrétiennes. »

Et, sait-on quel type on veut élaguer de ce monde universitaire ? C'est « la femme frivole et c'est la femme ascétique. » Quel milieu pondéré ! « Femme ascétique? » Ce terme peut étonner celui qui ignore combien est intense le sens religieux en Amérique. Dans l'homme pratique, le travailleur à outrance, l'homme qui veut arriver par la force de son bras, l'énergie de sa volonté, il y a l'homme religieux pour lequel la foi, toujours vivace, est affaire de raison. Il n'est pas rare de trouver dans l'Américain cette fièvre du prosélytisme individuel ; semblable à un courant, elle se propage, rapide, féconde, réveillant l'indifférence, renversant l'athéisme. Comme un peu de cette fièvre-là ferait bien dans le caractère trop souvent indécis, sans ressort, sans levier de nos jeunes françaises. Il faudrait donc que, pour elles, ainsi que pour l'Américain, l'athéisme fût une dépravation du

---

(1) *Outre-Mer*, T. II, p. 119, Parsi, Lemerre.

sens moral, plus encore que du cœur. Alors, dans chaque milieu, où pénètrerait une de nos enfants, le Christianisme aurait un champion. N'a-t-on pas trop annihilé la personnalité des jeunes filles de France, au risque de les laisser entraîner par le courant de la banalité, de l'indifférence ou du doute? Si, plus intelligente de sa mission, l'éducatrice sentait vivre en elle ces puissantes énergies, quelle vie ne communiquerait-elle pas aux âmes qu'elles est chargée d'éclairer ; comme elle les retirerait de l'égoïsme qui empoisonne notre génération ! En somme, dans nos classes, nous touchons à toutes les grandes questions qui ont révolutionné l'univers, mais trop froidement, aussi n'éveillons nous aucune idée généreuse dans ces âmes ; qui restent fermées à tout enthousiasme ; en elles rien ne vibre et ces envolées vers l'idéal, qui passionnèrent la jeunesse d'autrefois, leur sont étrangères.

Découragées par nos insuccès, par le mal qui grandit, détruisant le fruit de nos efforts, peut-être sommes-nous fatiguées de cette lutte dont la victoire nous échappe? Changeons notre tactique, diminuons un peu les pratiques extérieures et attaquons le fond des âmes ; faisons les vivre et penser.

Ainsi, dans les rouages de l'université de Wellesbey, « si la vie religieuse se cache

par-dessous ce libre régime, c'est à la façon d'un régulateur dans une machine, (1) » et l'on peut compter que, dans ces âmes de jeunes filles, le régulateur fera sentir son action. Elles ont une conscience *responsable et libre* et elles en sont fières.

Sans doute, la science donnée sans Dieu, donnée contre Dieu, la science qui nie Dieu, ou qui le met si loin qu'il faut apprendre à s'en passer, est meurtrière aux âmes; mais de cette science-là il ne peut être question pour des chrétiennes. Qu'importe le programme ? Ce qui importe, c'est l'esprit qui l'applique. Ce n'est pas l'encyclopédie qui fut un mal, c'est l'encyclopédie écrite par les ennemis de Dieu. Se figure-t-on ce monument d'érudition bâti par saint Thomas d'Aquin en collaboration avec saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Jean Chrysostôme ?.. Quel souffle de foi eût passé sur le monde ! quel enfantement eût produit cette énorme effervescence d'idées ! ce courant magnétique dont l'univers a frémi !

L'excès du mal nous permet d'entrevoir ce qu'eût été la poussée dans le sens contraire. Une révolution sociale en serait sortie, mais une révolution faite dans l'esprit de Jésus et non dans l'esprit de Satan. Quelle eût été la société

---

(1) P. Bourget, *Outre-Mer*, p. 119

issue de ce bouleversement ? Qui sait ? Peut-être le règne de Jésus-Christ sur le monde ?

*
* *

Un ami interrogé sur les dangers du mélange dans les cours publics, et exceptionnellement bien placé du reste pour avoir de l'expérience sur cette question, nous envoie des notes précieuses que nous insérons en partie. Reconnaissons toutefois qu'il existe une différence entre un cours public, même à la Sorbonne ou au Collège de France et un couvent; or, nos religieuses seront au couvent.

« Permettez-moi d'en appeler à l'expérience. En 1867, quand M. Duruy a créé, à la Sorbonne, les cours d'enseignement secondaire des jeunes filles, Mgr Dupanloup, avec sa combativité ordinaire, a soulevé la question et menacé des plus grands dangers, les jeunes filles qui quittaient « les bras de l'Eglise pour les genoux de l'Université. » On a choisi, pour professeurs des gens honorables, mariés (condition *sine qua non*), on autorisa les mères à assister aux cours (ce dernier usage est tombé en désuétude pour beaucoup, à mesure que l'enseignement des femmes modifiait un peu le public) et, jamais, au grand jamais, il n'y a eu le plus petit incident sur le chapitre des mœurs. J'aime

à croire que les religieuses sont au moins à la hauteur du public, d'origine un peu mêlée quelquefois, et comme éducation, et comme doctrines — beaucoup de juives et de protestantes, au début surtout — qui alimente les cours dont je parle. »

V

Les santés de nos religieuses n'y résisteront pas.

Grave, très grave question, la seule peut-être qui mérite un sérieux examen.

En cette fin de siècle, les santés sont déplorables, les santés de femmes surtout : point d'estomac, point de force, anémie générale, et, chose plus grave, point d'énergie, point de ressort, une certaine langueur ayant son charme, lorsque le repos entre dans les goûts plus encore que dans les besoins, mais qui, pour les natures actives, devient une terrible souffrance. Ce n'est plus vivre cela : vivre, c'est agir, seule la matière est inerte. A part des cas très rares qui, tenant du miracle, échappent à l'analyse, sainte Lydiwine par exemple, on peut dire que, dans la proportion où l'activité diminue, les sources de la vertu se tarissent, l'indifférence s'accentue, l'égoïsme devient le seul,

le dernier moteur du mouvement plus ou moins involontaire. Les pensées nagent dans un vague débilitant et qui tient le milieu entre le rêve et le non-être. C'est la mort anticipée... Nous avons peut-être forcé la note ? mais plus ou moins, c'est cela.

Il faut à un être maladif une grande force d'âme pour lutter toujours et quand même. Lorsque chaque mouvement, presque chaque pensée, demande un effort, comment ne pas ajourner ce mouvement, ne pas interrompre cette pensée ? Remarquons, en passant, que la paresse invétérée, constatée en nos enfants, a souvent une cause physique qui, plus ou moins facile à saisir, tombe dans le domaine de la médecine. Disons aussi que l'effort constant d'une volonté énergique peut victorieusement réagir sur le tempérament. Mais, pour soutenir cet effort, la volonté doit trouver en elle le ressort puissant dont elle a besoin ; il lui faut un moteur.

A certaines heures, sous l'empire d'un sentiment violent, les natures les plus molles sont capables de prodiges, mais cela dure ce que peut durer, à son état aigu, une crise nerveuse ou physiologique, et l'inertie n'en est pas moins une des plaies de notre société. Peuple vieillard, race usée, finie, disent certains contemporains, race qui a vécu, et qui ne se relèvera plus

Humiliante et douloureuse prophétie! Mais pourquoi notre race ne se relèverait-elle pas? L'éducation a son effet sur le tempérament comme sur l'âme. Nous qui ne devons laisser aucune descendance, sommes-nous dispensées, pour cela, de nous occuper de ce qu'on appelle la dégénérescence ou la régénérescence de la race ? Non certes, cela doit aussi nous intéresser, pour nos enfants d'abord, dans l'éducation desquelles nous pouvons faire entrer des éléments régénérateurs; pour nous ensuite, en vue de la force à dépenser dans notre apostolat.

Les novices nous arrivent à l'âge où la formation organique n'a pas encore atteint sa perfection définitive. Le plus souvent, on pourrait leur créer un tempérament et cela, sans faire la moindre brèche à la règle, sans même interdire les pénitences corporelles qui, quelques cas exceptés, ont la plus heureuse influence sur la nature, tant physique que morale.

Deux agents principaux concourent à la formation du tempérament et au développement des forces : l'hygiène et l'exercice. Pour l'hygiène, il faut le grand air et une alimentation très saine, ni recherchée, ni trop abondante, ce qui serait nuisible à la vie sédentaire, mais nutritive et d'assimilation facile. Nous

savons que le jeûne est salutaire, que, pour certaines natures, il est même un besoin, mais toute pénitence corporelle ayant pour effet de nuire à l'apostolat, ne peut être regardée comme un bien. Voilà pourquoi, les directeurs éclairés ne pousseront jamais vers un ordre enseignant une nature pour laquelle les pénitences corporelles, le jeûne surtout, sont une nécessité. Au reste, l'enseignement, très épuisant par lui-même, peut tenir lieu de bien des macérations.

Le grand point, celui que nous négligeons absolument, c'est l'exercice. Nous y revenons, dans notre ouvrage sur l'éducation ; traitons ici la question spécialement pour les religieuses.

.·.

Au couvent, l'exercice est nul. On parle beaucoup de la force athlétique de nos voisins d'outre-Manche et d'outre-Océan ; le secret de cette résistance musculaire, pouvant soutenir un travail herculéen, et la tension continue d'une pensée puissante, est dans la violence des exercices corporels, agents actifs, qui entrent dans l'éducation, comme dans la vie pratique, quels que soient l'âge et la condition. L'exercice, surtout l'exercice en plein air, peut à lui seul refaire une santé. Il va sans dire qu'il ne saurait être question, pour une religieuse, d'évolutions gymnastiques ; mais

la course, la course rapide, n'est pas interdite. Nous possédons de vastes propriétés autour de nos monastères, est-ce pour les regarder de nos fenêtres? La course ne peut-être contraire à aucune règle de modestie, pas même à celle de saint Ignace, puisque les scolastiques de la Compagnie s'y exercent avec conscience. La règle donne deux heures et demie de récréation par jour; si ces deux heures, au moins, étaient *régulièrement* employées à des jeux violents qui fatigueraient le corps, mais dégageraient la tête, et redonneraient de l'appétit, nous verrions la différence des santés. Au lieu de cela, on se promène à pas comptés, vingt minutes au plus, toujours avec un ouvrage, broderie ou crochet, puis l'on va s'asseoir et reprendre l'aiguille. Et cette pauvre enfant, levée à l'aube, qui va passer trois ou quatre heures en exercices spirituels, trois heures en classe, (sans compter la surveillance), qui, ce soir encore, y retournera deux heures, pour n'en sortir qu'au moment de l'oraison, comment voulez-vous qu'elle résiste?

A notre époque, on parle beaucoup de nerfs; la maladie des nerfs est sûrement l'une des plus mytérieuse qui puissent atteindre l'humanité. Mais aussi, il faut un système nerveux d'un équilibre et d'une résistance toute spéciale, pour

supporter un tel surmenage. Le sujet ne se plaint pas ; comment même se douterait-il du poids qui l'écrase? Ce travail, en lui-même, est peu fatigant, mais cettecontinuité,toujours dans le même cadre, sans imprévu, sans autre ressort que l'effort voulu de la vertu qui s'immole, épuise vite.

La mère de famille, dira-t-on, n'a pas un travail plus varié. C'est vrai; mais la mère de famille a, pour son dévouement de chaque heure, des leviers qui nous sont inconnus, qui centuplent ses forces et diminuent la fatigue. Sans doute, la religieuse travaille pour Dieu, avec grand dévouement et grand amour ; mais enfin, Dieu ne donne pas chaque jour, ni à chacune de nous, sa grâce sensible ; il est, à ce travail, des heures de lassitude où la volonté soutenue par la foi — la volonté du sacrifice — fait seule tous les frais, et cela peut être très dur. La lente monotomie de cette succession d'actes altère les organes et attaque les sources même de la vie ; l'étiolement arrive vite au couvent. Et l'on s'étonne de ces crises physiologiques, aussi mystérieuses que pénibles, qui déroutent médecins et confesseurs !

*
* *

Nos anciennes Mères, nos saintes vénérables, admetteront-elles cette page? Elles ont si bien

résisté ! Oui ; mais nous n'héritons ni de leur tempérament physique, ni de leur tempérament moral, ni de leur vertu, ni peut-être, de cette foi qui fut la grande force de leur vie. Notre éducation première a manqué de ce précieux levain dont étaient pétries les générations passées.

Ici, vient une observation générale. Un peuple qui s'étiole a rarement de solides principes : sa santé physique est toujours en rapport direct, non avec ses sentiments religieux, mais avec la force de ses convictions religieuses. Tous, nous sommes plus ou moins sous l'influence de cette maladie du siècle ; il en faut donc tenir compte. Ah ! si l'on osait donner aux supérieures un conseil, on leur dirait : n'épargnez rien, pour soutenir la santé de vos sujets. Et, vraiment, les honnêtes gens aussi ont le droit de se bien porter ! Voyant certaines décrépitudes prématurées, le monde dont la physiologie ne va pas bien loin, accuse la vie religieuse elle-même, et va jusqu'à la qualifier d'anormale, de hors nature, de... que sais-je ? Notre vie est bien plus normale, qu'une foule de vies humaines, mais nous avons le tort de la laisser s'anémier, comme si la vigueur physique était, pour nous une chose inutile. Le corps n'est-il pas le serviteur de l'âme ? Donnons donc à l'âme un bon serviteur, elle en sera mieux obéie, mieux servie et nos œuvres n'en

iront pas plus mal. Passé un certain âge, une santé brisée ne se refait plus !

On objectera que les malades sont la bénédiction des couvents. Oui, mais à condition que la maladie n'absorbe pas toutes les forces vitales d'une maison, et n'entravera pas toute son activité. Agissons avec le sens pratique d'un ouvrier intelligent.

Pour faire un bon travail, il faut de bons outils; pour faire beaucoup de travail, il faut de fortes machines. Interrogeons un général, il nous dira que l'état sanitaire d'une armée est le plus grand facteur de la victoire. Ne parlons pas d'économie, il ne peut en être question, surtout pour une maison enseignante non gratuite. Le chiffre de nos affaires, le rendement total, est toujours en raison directe de la valeur du personnel ; ce serait une sottise, sous prétexte de finances, de préparer « une baisse dans la qualité de nos produits » et, par là, « une baisse correspondante » de la réputation de nos maisons. Ayons pour les santés la même sollicitude, que, de leur côté, les économes ont pour les murailles de nos monastères. Une maison ne se compose pas seulement de pierres matérielles, les pierres matérielles ne sont rien, une maison, c'est son personnel : la santé d'abord, ensuite la valeur de ce personnel, voilà sa véritable richesse.

*
*

Les jeunes filles arrivent au noviciat à l'âge des grands enthousiasmes, des généreux sacrifices ; le premier, qu'elles croient devoir offrir à Dieu, est celui de la vie. Si intense est leur désir de le voir, si profond leur mépris du créé, que les plus ardentes prières sont quelquefois pour demander la mort. Nous aurions mauvaise grâce à blâmer cette ferveur de jeunesse, puisque, nous pouvons bien le dire, toutes nous avons eu les mêmes élans. Mais alors, nous avions vingt ans. Or aujourd'hui que les vingt ans sont passés, nous nous demandons si c'est bien la forme du sacrifice la plus agréable à notre bon Maître ? Le sacrifice de tous les instants d'une vie longue et laborieuse n'est-il pas plus méritoire que le sacrifice de cette vie, même offert par anticipation ? Quand on a un si grand désir de mourir, pourquoi entrer dans un ordre actif ? Un soldat qui se promettrait de se faire tuer à la première rencontre, mériterait-il la croix d'honneur ? Est-il d'ailleurs très réfléchi, et par suite très précieux devant Dieu, ce désir qui, le plus souvent, disparaît quand la maladie arrive ? Puis, dans une telle disposition d'esprit, quel soin prendre de sa santé ? Aussi, au bout de quelques années, ces pauvres enfants ne sont plus aptes qu'à végéter. D'abord, le mal paraît sans

gravité, on s'inquiète peu ; on croirait manquer à la perfection, en cherchant un moyen énergique pour sortir de là ; et comme, d'ailleurs, on a grande vertu, grand courage, l'amour du devoir, on se pousse ; tant bien que mal, — mal plutôt que bien, — la tâche de chaque jour est remplie ; mais que vaut la besogne ainsi faite ?

∴

)ue penser de cela ? Pour vivre, il faut d'abord, le vouloir, puis se convaincre que le jour de la profession, la vie ne se ferme pas, qu'elle s'ouvre au contraire, large, immense, pleine de consolants labeurs. Oui, rattachons nos jeunes sœurs à l'existence, donnons-leur par l'hygiène et l'exercice, les moyens matériels de développer leurs forces physiques. Puis, intéressons-les à quelque chose ; déployons autour d'elles un courant de vie ; réveillons leurs facultés.

Il est un levier à la portée de toutes les intelligences, que sainte Thérése, si clairvoyante, employait au Carmel : la passion de l'apostolat. Elle voulait à ses filles une âme apostolique. Sauver des âmes, pour la carmélite, peut paraître métaphysique, illogique même, à qui ne tient nul compte de l'action miraculeuse de la prière, mais pour la reli-

gieuse enseignante, l'idéal devient du réel.

Eh bien ! non plus théoriquement, mais avec l'ardeur active d'un missionnaire, nous devrions avoir la passion de l'apostolat. Cette passion nous donnerait une vie nouvelle, une vie intense, une vie qui doublerait de valeur et d'intérêt. Dans chaque âme qu'aborde notre âme, voyons d'abord, une âme à élever puis une âme à sauver ; que notre âme s'attache à cette âme d'une façon surnaturelle, sans doute, mais cependant très réelle et très forte, que le but de nos efforts tende à enfoncer en elle les racines profondes d'un Christianisme vivace et raisonné. Ayons la sainte ambition de ne laisser sortir de nos maisons que de nobles et grandes âmes, des chrétiennes de roche, toutes prêtes pour la lutte, et nous n'aurons pas besoin d'autre mobile, pour mener vaillamment et sans efforts, une laborieuse existence.

Mais, cela une fois compris, il faudrait encore que l'âme lancée fût encouragée et soutenue. Les résultats de nos travaux sont si problématiques, le bien avance si peu, les ravages du mal sont si prompts ! Là aussi, manque l'encouragement et la lumière. Plus haut, nous parlions de comité, de conférences, de revues, etc., sait-on quel courant établirait entre les maisons enseignantes, peu im-

porte l'Ordre et la Congrégation, ces échanges d'idées, ces renseignements sur les dangers que courent nos enfants, sur les moyens de les prévenir ? Ils empêcheraient, après quelques essais peut-être infructueux, ce professeur de géographie, de grammaire ou d'histoire, de ne faire qu'une besogne banale où rien n'intéresse l'intelligence, le cœur, l'âme, et où il ne trouvera bientôt qu'épuisement douloureux, sans goût ni attrait.

Que de choses à propos de santé. Et cependant, nous n'avons pas dit ce que nous voulions dire, à savoir que, dans les grandes nations en voie de transformation et de progrès, en Russie, en Amérique, la femme étudie plus que chez nous et se porte à merveille ; qu'elle a un sang vigoureux, un système nerveux bien équilibré ; que les femmes sortant des écoles supérieures ne sont pas les plus étiolées. Un grand bon sens, dû à l'ampleur du développement intellectuel, a fortement réagi contre la faiblesse de leur sexe ; le côté pratique a remplacé le côté rêveur, et les organes n'en exécutent que mieux leurs fonctions. La volonté s'est trouvée renforcée par le caractère.

∴

L'exposition et le développement de ces princi-

pes nous a entraînée bien loin ; nous ne saurions le regretter, car il y a là un appoint très utile à notre thèse. En résumé, si l'étude nuit aux santés, c'est que les tempéraments ne sont pas proportionnellement développés ; c'est que des précautions préventives ne sont pas prises ; c'est que l'équilibre manque dans la répartition. A l'Institut Notre-Dame, s'il plait à Dieu, rien ne sera négligé pour donner au corps le moyen de soutenir le travail de l'esprit, et au caractère une trempe assez énergique pour mener vaillamment la vie, dans la prière et le travail.

CHAPITRE III

DERNIERS ARGUMENTS

Tous nos sujets ne sont pas propres à l'étude. — A qui la faute ? — Les études sérieuses vont développer l'orgueil en nos religieuses. — Ce que c'est que l'orgueil. — Nous sommes trop pauvres pour faire de tels sacrifices. — Pourquoi choisir tel Ordre et non tel autre ? — La clôture sera-t-elle observée à l'Institut Notre-Dame ? — Nous sommes trop chargées d'exercices. — Le moyen et la fin ; avons-nous tort ou raison ? — Nous allons organiser chez nous ce que vous voulez faire à l'Institut Notre-Dame. — Les jeunes religieuses venant de l'Institut voudront tout réformer chez nous. — Fondez, quand nous aurons vu votre maison fonctionner, nous vous aiderons, nous vous donnerons des sujets.

I

Tous nos sujets ne sont pas propres à l'étude.

Nous ne le savons que trop, mais à qui la faute ?

Pourquoi admettre à prononcer le vœu d'instruire la jeunesse, des jeunes filles notoirement incapables de le remplir ?

— Sans doute, nous répond-on, mais chez nous les emplois sont si multiples ! Il nous faut des lingères, des robières, des cuisinières et, des surveillantes. Disons tout de suite, et sans là moindre hésitation, que si un emploi exige de l'intelligence, c'est bien celui de surveillante. Quant aux œuvres manuelles, pourquoi ne pas les confier aux sœurs converses, sous la direction des religieuses âgées ? Nous éviterions ainsi un inconvénient très grave : ces sujets reçus aujourd'hui, qui ont sans doute une très réelle vocation, mais assurément pas la vocation d'éducatrices, vont faire nombre, et bientôt, l'élément le moins compétent dominera dans nos maisons, entrera dans nos assemblées, dans nos conseils, y deviendra majorité, et alors, que deviendra le progrès intellectuel ? Dans ces maisons, on répètera la phrase tant à la mode : « Nous avons bien vécu jusqu'à présent comme cela, pourquoi changer nos méthodes ? Après nous, on verra. » Et les religieuses intelligentes et studieuses auront bien du mal à réagir contre l'influence du milieu, si elles ne peuvent se résoudre à descendre au niveau ; ce qui est trop pénible, parfois.

— Voilà, nous dira-t-on, une enfant douce,

pieuse, une bonne âme dont on fera ce que l'on voudra, n'est-ce pas l'idéal ? Elle a une petite dot, chose très importante de nos jours, alors que le fisc nous pille.

— Qu'en ferez-vous ?

— Oh ! on verra bien toujours à quoi l'utiliser.

Et la maison se remplit. Pourquoi donc se tant préoccuper de la dot? Chaque sujet ne gagnera-t-il pas sa nourriture? Et si nous spéculons (le mot fait peut-être peur, ayons encore plus peur de la chose que du mot), si nous voulons veiller à nos intérêts, veillons-y d'une façon vraiment pratique et conforme à la doctrine chrétienne. Savons-nous bien quel appoint apporteraient à la renommée et aux affaires de notre maison des sujets distingués ? Nous sommes loin de révoquer en doute cette maxime de Rodriguez : « le sujet le plus utile à un institut est le plus saint » ; entre le saint et le savant, nous mettons toujours la distance qui sépare la sainteté de la science. Cependant Rodriguez, qui a un long chapitre sur cette thèse est un jésuite ; chez les jésuites, où sa doctrine a force de loi, reçoit-on beaucoup de nullités ?

— Mais ces sujets intelligents, instruits, où les trouver ? Alors, nous ne recevrons personne ?

A cela nous répondons :

1° Sommes-nous certaines de faire rendre aujourd'hui à toutes les intelligences ce qu'elles peuvent produire ?

2° Nous recevrons un plus grand nombre de sœurs converses. Disons en passant que, sur ce point, il y a peut-être quelque chose à réformer. Parmi nos sœurs converses, on en trouve de fort intelligentes qui feraient d'excellentes maîtresses, après formation. Le milieu dans lequel elles sont prises importe peu ; pour ses apôtres, le Maître choisissait-il des patriciens dotés ?

3° Le triage mieux fait, — entendons le triage intellectuel, — nous recruterions aussi un plus grand nombre de sujets à peu près formés.

Après de fortes études faites en nos pensionnats, que d'élèves nous resteraient ! Nombreuses sont les jeunes filles qui, en face des misères trop connues de l'existence, n'ont aucun goût pour le mariage et ne savent à quoi utiliser leur vie ! Dans le nombre, il en est de sérieuses, joignant à un vif désir de la vie parfaite, de véritables aptitudes éducatrices. Sait-on ce qui les arrête ? « Jamais je n'aurais le courage, nous disait l'une d'elles, de renoncer aux joies de l'intelligence ; cette vie, en dehors de tout courant de la pensée, doit être si fade. C'est la mort de l'esprit. »

Sur notre route, que de jeunes filles nous ont tenu le même langage.

Si nous-mêmes, nous joignions à la formation de l'âme celle de l'esprit, si nous donnions dans notre région, l'impression d'une aristocratie intellectuelle, la jeunesse studieuse viendrait se reposer chez nous. Là, dirait-elle, se trouve une société choisie qui, dans le domaine de la pensée, occupe la place d'honneur ; une société destinée à faire un bien immense ; portons-lu notre concours.

Pourquoi ne pas établir, dans nos monastères, un courant des choses de l'esprit, une vie de l'intelligence ? Combien nos rapports y gagneraient en noblesse, en respect mutuel ; nos pensées, alimentées à des sources plus élevées, donneraient à notre société un charme incomparable ; notre vie elle-même, éclairée d'une lueur plus rayonnante, étendrait notre influence ; et notre sacrifice, fait de plus belles offrandes, procurerait à Notre-Seigneur une gloire moins contestée. Dieu en serait-il plus mal servi ? Demandez a réponse à Montalembert, ce chantre des monastères de ce moyen âge où tout était grand, le preux chevalier comme le moine, l'abbesse comme la reine de France.

*
* *

Dans le choix de nos sujets, allons-y largement. Si, après examen, nous sentons une âme trop faible, disons : « Peut-être a-t-elle la vocation ;

peut être, mais elle n'est pas pour nous. » Si cette âme est forte, mais peu susceptible de formation, disons encore : « Elle n'est pas pour nous » ; car, ou elle retardera le progrès, ou elle souffrira de son infériorité, comme souffre tout être qui n'est pas dans son milieu. Mais, si nous la recevons, n épargnons rien pour orner cette épouse du Christ, cette éducatrice des enfants de Dieu, de tous les dons du caractère, de l'intelligence, du savoir et de la vertu.

Dans certains cas, prononcer le vœu d'instruction, c'est accomplir l'acte d'un homme qui, à vingt ans, sans avoir jamais tenu un pinceau ou fait une gamme, s'engagerait par vœu à être peintre ou musicien. Ce ne serait que ridicule, et le pauvre être, auteur de cette sottise, pâtirait seul de l'inanité de ses efforts. Pour l'éducation, les conséquences sont autrement graves. Ce n'est plus sur les touches d'un piano ou sur une toile inerte que s'exerce notre talent, nous travaillons sur des âmes, des âmes qui constitueront la société. Si nous nous trompons, c'est un irréparable malheur ; combien de familles en pâtiront ? La généralité des jeunes filles élevées dans nos cloîtres, est destinée à la maternité ; une partie de la génération future va donc sortir de nos mains.

— Mais, dit la routine, dans chaque femme il y a l'étoffe d'une mère, et la mère est éduca-

trice-née. La Providence y a pourvu ; à quoi bon vos leçons ?

— Nous ne discutons pas la théorie, absolument vraie en principe. Cependant, combien de mères, même pieuses, de vraies mères pourtant, font fausse route ! Mères, non plus seulement comme nous, par l'âme et la volonté, mais encore par le sang et les entrailles. Si la mère se trompe, à quoi ne sommes-nous pas exposées, en dépit de l'instinct? L'éducation est une œuvre difficile, périlleuse, pour s'y appliquer, nulle formation ne saurait être poussée trop loin. Une intuition naturelle, supérieure, sert de guide à la mère qui, du reste, a déjà une science expérimentale de la vie, que toutes les sciences théoriques ne nous donneront jamais.

Aussi, nous soutenons qu'à la vocation très spéciale d'éducatrice, toute religieuse destinée à l'enseignement doit joindre une culture de l'esprit, très élevée, très étendue. Au surplus, la haute culture intellectuelle, aussi bien que l'étude approfondie du Christianisme, ne sont-elles pas les assises naturelles sur lesquelles devrait reposer toute formation religieuse? Pour nous, un monastère, s'il doit rester, toujours et avant tout, un sanctuaire de prière et de ferveur, doit être en même temps, un foyer de fortes études, et un centre intellectuel.

On croit facilement qu'après un examen, subi

victorieusement, on peut préparer pour cet examen de brillants candidats ; c'est une grosse erreur. Oui, on prépare des élèves au brevet en suivant servilement, dans d'assommants manuels, un stupide programme; mais, former ainsi des professeurs, c'est chose impossible. Nous ne savons pas assez, notre développement intellectuel n'est pas suffisant, nous nous transmettons un héritage de médiocrité, et nous qui devrions donner le pas, imprimer le mouvement, nous le suivons à peine, et de loin.

*
* *

L'aumônier d'une communauté enseignante, homme d'esprit que nous estimons profondément, écrivait au sujet de notre œuvre cette spirituelle boutade : « J'aime mieux une religieuse docte qu'une religieuse docteur. »

Il avait raison, et nous sommes du même avis. Seulement nous regrettons de n'être ni docte ni docteur, car si nous étions docte nous nous empresserions d'être docteur, pour avoir une enseigne à poser au-dessus de la porte de notre maison. Tous les parents ne pouvant procéder à l'examen des maîtres de leurs enfants, on nous demande des diplômes. Il faut donc payer de sa personne et conquérir ses grades, quand on le peut, quand, surtout, Dieu seul

doit en retirer quelque gloire, quand l'appât jeté au public, ne doit servir qu'à prendre des âmes.

II

Les études supérieures vont développer l'orgueil en nos religieuses.

— Et d'abord, qu'est-ce que l'orgueil ?

— Les définitions ne manquent pas, et nous en savons mille. Préférons-leur cette phrase de Lacordaire : « Le mouvement naturel des êtres est de se grandir tous, même ceux qui n'obéissent qu'à leur instinct. » Cela n'implique pas que l'orgueil soit le résultat de l'esprit ou du savoir ?

Le cuisinier qui préparait les aliments de saint Thomas d'Aquin était-il plus humble que le grand saint écrivant, son commentaire d'Isaïe ? Le bedeau de Notre-Dame a-t-il moins d'orgueil que l'orateur en sa chaire ? Et chez nous, est-il plus difficile de faire une observation à la maîtresse de première classe qu'à une sœur converse ? Est-il plus difficile d'apporter une réforme dans la méthode d'enseigner l'histoire que dans celle de couler la lessive ?

L'humilité, d'après Mgr Gay, est « une vertu qui, à la lumière de Dieu, nous montre ce que Dieu est et ce que nous sommes » ; son acqui-

sition demande donc un sérieux travail intellectuel. L'humilité, à notre avis, est une vertu faite de christianisme et de bon sens. L'être le plus humble est celui qui voit le plus clair, celui qui a le mieux compris l'esprit de Jésus. Pour cela, l'étude ne peut nuire, il suffit qu'elle soit bien menée. En résumé, l'orgueil, est, avant tout, l'erreur d'une âme qui se fait centre et admet l'univers à titre de circonférence. Cela est si vrai que l'âme la plus orgueilleuse est capable, lorsqu'elle aime,de l'humilité la plus touchante : le centre s'est déplacé. Une âme grande, une âme que la science et la religion éclairent, placera son centre en Dieu ; et Dieu l'absorbera.

On voit tous les jours de bien belles âmes, très cultivées, des natures supérieures, dans lesquelles on découvre une humilité si vraie, si touchante, que, parfois, on se sent émue ; et on se demande par quelle aberration, certains génies étroits et mesquins veulent, sous prétexte d'humilité, paralyser en elles tout développement. Pour servir Dieu, un Dieu si grand, est-ce donc trop de toutes nos facultés ?

L'orgueil ne se confond pas nécessairement avec un certain sentiment de sa valeur, très légitime en soi. Nous parlions plus haut, de ces femmes dont la personnalité très accentuées ne s'inféodera jamais à une autre

personnalité et qui ont trouvé dans les ressources de leur intelligence, dans la conscience de leur valeur, le secret d'une vitalité puissante, d'un caractère tranché, soutenu par une louable ambition de se suffire et d'arriver. Pense-t-on que cela soit un mal ? Il y a là, direz-vous, un effrayant orgueil ? Peut-être ; mais, si l'orgueil jaillit naturellement de ces individualités trop absolues, il se développe surtout par l'absence de tout contrepoids religieux. L'humilité, vertu chrétienne, que la science ne peut donner, ne pousse que sur la terre arrosée du sang de notre divin Sauveur Jésus.

Oh ! sans doute, blâmons l'orgueil, mais que cela ne nous empêche pas de rendre hommage aux fortes individualités ; elles sont si rares ! Lorsque, par hasard, on a le bonheur de rencontrer dans le camp ennemi, une de ces exceptions, on éprouve un vrai serrement de cœur, songeant combien ces caractères seraient plus nobles, ces cœurs plus grands, ces âmes plus illuminées, ces intelligences plus hautes, si le Christianisme les avait inondées de sa lumière divine. On pense à sainte Paule, à sainte Cécile, à sainte Catherine, et on regrette d'être si faible et si petite.

Donnons encore ici la parole à M. l'abbé Pautonnier il a traité ce sujet avec une remarquable finesse d'observation.

« Après tout, l'esprit de superbe n'est pas si rare parmi les hommes qu'il faille trop s'étonner de le rencontrer chez quelques anciens élèves des Instituts catholiques, mais il resterait à établir qu'il se trouve plus fréquemment chez eux que chez ceux qui n'ont pas eu l'avantage de passer dans ces hautes écoles. On a semblé le croire quelquefois, et dans l'opinion de plus d'un de nos contradicteurs, c'est la science qui est la grande coupable : *scientia inflat*. Cette pauvre science, de quels maux n'est-elle pas coupable ? Et quelle n'a pas été l'imprudence de l'Eglise de s'en déclarer l'amie ? Et quelle n'est pas encore aujourd'hui son aveuglement lorsqu'elle nous pousse à boire à sa coupe empoisonnée ? Cependant, on pourrait peut-être faire quelques timides observations.

« La première, c est qu'il est regrettable que cet axiome sur l'orgueil de la science soit trop souvent formulé par des hommes que leur ignorance devrait rendre plus modestes, et dont l'inflexible sévérité cache mal des sentiments de dépit et de jalousie qui échappent à leur propre conscience. De plus, l'expérience montre que, s'il existe des hommes enflés de leur science, réelle ou supposée, il n'est pas très rare d'en rencontrer d'autres qui ne sont pas précisément des modèles de modestie et d'humilité, sans qu'on puisse cependant accuser en rien la science d'avoir diminué en eux ces agréables vertus et

é ne sache pas que leur orgueil soit plus supportable que celui des gens d'esprit. »

*
* *

Ici, nous avons un brave homme de jardinier, sourd comme un bourdon de cathédrale, éloquent comme un nègre, « mais au demeurant le meilleur fils du monde. » Lorsque, à force de soins, il a obtenu une citrouille monstre, un potiron gigantesque, il se campe dans l'allée, bien ferme sur ses jambes, puis, d'un geste homérique, il nous montre son *chef-d'œuvre*; et nous de lever les bras au ciel en signe d'admiration. Napoléon aux champs d'Austerlitz, n'était pas plus glorieux que ce perfectionneur de potirons.

Qui dira lequel, du savant ou de l'ignorant, a le plus d'humilité

L'orgueil est l'apanage de la sottise plus encore que de l'esprit ; mais chez le sot, ce n'est que de la sottise, tandis que chez l'être intelligent, c'est un non-sens qui blesse et notre bon goût et notre orgueil personnel. Voilà pourquoi nous le remarquons et nous lui sommes sévères

Terminons par ce mot de Montaigne : « Il est advenu aux gens sçavants ce qui advient aux espies du bled, ils vont s'élevant et se haussant, la teste droite et fière, tant qu'ils sont vides ; mais quand ils sont pleins et grossis de grains, en leur

maturité, ils commencent à s'humilier et à baisser les cornes. »

III

Nous sommes trop pauvres pour faire de tels sacrifices.

Un de nos évêques a dit cette belle parole « Si on me donnait de l'argent pour bâtir une église ou une école, je bâtirais une école et non une église ; parce qu'à l'église peut-être personne n'irait, mais à l'école, on apprendrait à aller à l'église (1) ».

Disons à notre tour : mieux vaudrait vendre les ornements de nos chapelles, et faire pour la formation de nos sujets des sacrifices dont le premier résultat serait de retenir nos enfants. Car le bon Dieu veut des âmes et non du luxe ; Dieu préfère l'encens des cœurs à celui du sanctuaire.

Il ne s'agit pas de ressources, il s'agit de lutter. Demandons aux industriels de nous révèler la tactique de la concurrence : « Si mon voisin introduit dans ses ateliers tel perfectionnement, telle machine donnant de meilleurs produits, diraient-ils, vite nous apportons chez nous la même modification et de meilleures encore, si faire se peut. » Certes, nous aurions bien

(1) Mgr Gouthe-Soulard.

trouvé cela toutes seules, si, au lieu d'être religieuses nous étions mères de famille, et si nous comptions sur le produit de la pension pour doter nos filles, élever nos fils. Nous ne dirions plus : « Prions et notre fortune se fera ». Nous dirions : « La pension voisine élève son programme, vite, il faut élever le nôtre ; elle a des licenciées, des agrégées comme professeurs, il faut que nous en ayons aussi, n'y eût-il à considérer que l'intérêt matériel de notre maison. » Et nous n'accuserions pas de troubler notre quiétude, l'ami assez dévoué pour nous avertir du tort que va nous faire la concurrence.

Une maison bien menée doit toujours rentrer dans ses frais. Les pensionnats séculiers se créent le plus souvent sur une dette ; cependant ils payent leurs sous-maîtresses, leur domesticité, et plus d'un même font de bonnes affaires. Comment donc, nous qui avons tout sous la main, des bâtiments spacieux, un personnel choisi et sans traitement, ne nous en tirerions-nous pas ?

— Oui, mais les malades, les infirmes, les impôts, et tant d'autres choses encore...

— D'abord, le nombre des infirmes, nous l'avons vu, pourrait se réduire. Pourquoi ne prendrait-on pas quelques maîtresses séculières, pour décharger la jeunesse et l'user moins vite ? Nos règles le prévoient et l'autorisent.

Quant aux inconvénients, on en rencontre partout ; mais le plus grand ennemi de la régularité disciplinaire d'une maison n'est-ce pas la maladie ?

A la garde de Dieu ! répondent les éternels contradicteurs, quand nous ne pourrons plus enseigner, faute d'élèves, nous ferons du travail manuel ou nous quitterons la France.

Du travail manuel ? Voilà bien notre vocation ! Et, sait-on ce qu'il rapporte ? Les pauvres ouvrières qui meurent de faim vous le diront. Quitter la France, notre chère France, où il y a encore tant de bien à faire, où nous avons notre place, des droits acquis, tout un passé d'honneur ? Sont-ce alors les Chinois qui viendront l'évangéliser ?

*
* *

Le monde a vu avec quel courage nous avons résisté pour nos impôts — impôts injustes qui nous ruinent — mais enfin, cela nous a été vraiment très sensible. Pour lutter contre ces lois perfides, nous avons provoqué l'organisation d'une foule de comités, de revues, de correspondances. Tout cela est fort bien, et personne ne songe à nous blâmer. Mais, avons-nous apporté la même activité pour réagir contre les lois scolaires ? Avons-nous senti aussi vivement la baisse de nos pensionnats ? Qu'avons-

nous fait pour l'arrêter ? Ce n'était plus seulement une question d'argent, c'était une question d'âme.

⁂

Le moyen qui aurait pu arrêter la dépopulation croissante de nos pensionnats religieux est difficile à donner, plus difficile encore à accepter.

A notre humble avis, il eût fallu choisir deux ou trois jeunes sœurs intelligentes, sur la vertu desquelles on aurait pu compter, et les préparer à subir l'examen qui ouvre les portes de Sèvres (1).

— Avec leur costume religieux ?

— Pourquoi pas ?

— On ne les aurait pas reçues ?

— Probablement si. Dans le cas contraire, l'affaire eût fait du bruit et le procès eût été gagné « au tribunal de l'opinion », comme celui de l'école libre en 1832, comme tous ceux que nous intenterons au nom de la liberté et sur le terrain du droit commun. Chez nous, quand on a pour soi l'opinion, on est près d'avoir la loi ou, du moins, en attendant, la tolérance.

Un autre moyen, eût été d'opposer à la concurrence une réforme totale, de faire du neuf, comme ces magasins qui, pour soutenir la rivalité, donnent à leur devanture un air de re-

(1) Voir la Note E à la fin du Volume.

nouveau. Ainsi, la désertion eût été évitée, car la position était acquise, les sympathies aussi, le dévouement incontesté.

Quand nous voudrons, nous écraserons toutes les rivalités ! Mais, pour cela, il faudait une révolution locale, plus difficile à faire, paraît-il, qu'une révolution sociale.

A l'appui, écoutons un dialogue très authentique.

M. X est un savant assez riche pour cultiver la science pour l'amour d'elle-même.

— Eh bien, mon ami, dit Madame X. à son époux, il faut songer à mettre Marie en pension ; elle est grande déjà.

— Oui, grosse affaire ; où la mettons-nous ?

— Mais, chez les religieuses de L... où j'ai été élevée.

— Pour ça, non, mille fois non. ! Toi, tu le sais, j'ai dû, pour ne pas vivre seul, compléter ton instruction ; tu t'es trouvée intelligente c'est bien, mais quand Marie sortira de chez les bonnes sœurs, aurai-je le temps de me remettre à l'étude pour guider cette petite ? Et pourquoi perdre ses plus belles années ? Non, Marie ira au lycée.

— Marie au lycée ? Jamais !

— Voyons ma bonne amie, sois raisonnable, tu sais bien ce que sont les études au couvent ?

— Je crois savoir aussi ce que sont les doctrines au lycée.

— Oui, mais Marie sera externe, tu es bien là toujours ; pour la religion tu t'en chargeras, et puis, il y a un aumônier au lycée.

— Le lycée est mal fréquenté.

— Dans le principe, c'était vrai, mais vois donc aujourd'hui : les filles de fonctionnaires ne vont guère ailleurs, celles des professeurs non plus, celles des industriels arrivent ; avant peu, le lycée aura conquis une large place.

— Cela ne me convainct pas ; je ne puis me faire à l'idée de voir Marie au lycée.

— Eh bien, tranchons le différend, nous allons placer Marie à l'institution P. qui marche sur les traces du lycée et qui a un cachet de religion, cela calmera ta conscience. Marie restera là jusqu'après sa première communion, puis, elle ira au lycée, si les bonnes sœurs sont encore dans leur imperméabilité.

Et voici comment Mlle X. est maintenant au lycée.

Cette petite scène se reproduit dans plus d'une famille. Nous citons la centième édition.

Que Mesdames les économes fassent donc un cours de spéculation pratique. Ne fournir que d'excellents produits pour avoir une excellente réputation, c'est le secret d'avoir une excellente clientèle.

Il faudrait, enfin comprendre que les petites idées ne font pas les larges bourses, qu'il faut

savoir sacrifier du présent pour préparer l'avenir. Peut-être trouverait-on des trésors inconnus, cachés sous le vert-de-gris des gros sous, si on tremblait moins de découvrir le fond de la caisse.

IV

Pourquoi tel Ordre et non tel autre?

Il est question d'une œuvre et non d'un Ordre. Libre de disposer des cœurs et des volontés, nous aurions voulu, pour arrêter tout prétexte aux susceptibilités et aux partis-pris, centraliser les forces de l'enseignement religieux, composer un conseil supérieur dans lequel serait entré au même titre, une déléguée de chaque congrégation. C'était logique, mais étant donné l'état actuel des esprits, le peu de cohésion, l'absence presque absolue de rapports, l'espérer serait un rêve chimérique. Reste à tenter quelque chose avec nos seules forces, apportant à l'œuvre un esprit large, un cœur désintéréssé, mû par le seul désir de la gloire de Dieu. D'ailleurs, il importe peu de savoir qui réalisera l'idée ; ce qui importe, c'est qu'on la réalise. Dieu l'a semée

chez nous, peut-être est-il dans les desseins providentiels qu'elle reçoive par nous son exécution.

— Mais, dit-on, votre Ordre va accaparer le monopole de l'enseignement religieux ?

— Non certes, nos intentions sont trop loyales et trop désintéressées. Mais enfin, si ce résultat devait ressortir nécessairement de l'œuvre même, ne vaudrait-il pas mieux que le monopole devînt l'apanage d'un Ordre quelconque, que de rester en possession des ennemis ; et, n'aurions nous de force, d'énergie que pour lutter entre nous ?

Dieu nous garde d'un pareil malheur !

Mesquineries ridicules, petitesses puériles, étroitesses d'esprit, ne peuvent être les notes caractéristiques des âmes vouées à la vie religieuse, dans ce Christianisme, œuvre sublime de Jésus, si beau, si grand, si large qu'il est impossible de l'étudier, sans se sentir écrasé par les infinis qui prolongent nos horizons. Il faut donc que nos idées soient plus larges, nos cœurs plus grands, que notre zèle soit plus généreux et notre amour-propre plus sacrifié. Nous avons pour ancêtres ceux dont l'attitude fraternelle arrachait aux païens ce cri spontané : « Voyez comme ils s'aiment ! » Aussi, dans nos rangs, la rivalité ne saurait trouver place et nous savons que, « toute maison divisée contre elle-même périra. »

L'Ordre auquel celle qui écrit ces pages a l'honneur d'appartenir, a fait ses preuves ; Il a son droit d'ancienneté ; par vœu, il est voué à l'enseignement; ses constitutions, rédigées avec un art merveilleux, se prêtent à toutes les modifications nécessitées, par les besoins d'un apostolat nouveau. Certains diront : c'est un Ordre cloîtré qui n'y entend rien, ne voit rien, ne sait rien, qui, par là même, est plus en retard que les autres. Erreur profonde, car les intelligences ne font pas vœu de clôture; et, plus d'une fois, depuis ces dernières années, profitant de la permission prévue par le bref d'approbation, la clôture a été rompue au profit du vœu d'instruction.

V

La clôture sera-t-elle observée à l'Institut Notre-Dame ?

D'autres maisons cloîtrées s'inquiètent vivement au sujet de la clôture qu'elles croient impossible à l'Institut en projet.

Pourquoi serait-elle impossible ? Quelle raison d'aller se promener dans la rue ? La clôture peut très bien s'adapter au fonctionnement de la maison.

Mais, voici une sœur, d'un ordre non cloîtré, qui vient se perfectionner dans l'art de la peinture.

Elle a besoin de visiter les musées, de copier les œuvres des maîtres ; rien n'empêche que, bien accompagnées, deux ou trois religieuses, dans le même cas, n'aillent passer au Louvre quelques après-midi par semaine. Lorsque, visitant nos musées, on a vu avec quel sérieux, quel silence, quelle conscience, chaque artiste s'absorbe dans sa propre tâche, on comprend que la chose soit parfaitement possible. Bien plus, nous ne serions nullement choquée, si une religieuse cloîtrée, avec permission spéciale des supérieurs, faisait, elle aussi, quelques sorties motivées, car la clôture, même lorsqu'elle est l'objet d'un vœu, n'a d'autre fin que de faciliter l'accomplissement du but de l'Institut et l'observation des vœux de religion ; elle n'est même pas un conseil évangélique, elle est un moyen de pratiquer les conseils plus parfaitement. Aussi, quand bien même l'enseignement ne serait pas chez nous l'objet d'un vœu spécial, dès lors qu'il est le but de l'Institut, il doit passer avant la clôture ; d'abord le but, ensuite le moyen. Si, un jour, l'enseignement devenait impossible avec la clôture, c'est la clôture que, par une transformation régulière il faudrait sacrifier.

La clôture n'est pas une vertu, comme l'obéissance, la pauvreté, le zèle apostolique, c'est un simple moyen de perfection. Or, les moyens peuvent changer avec le temps, les lieux, la

civilisation et le progrès. Cela est si vrai, que, à notre connaissance, une maison cloîtré d'un ordre très sévère a dû, ces dernières années, pour répondre à un désir formel de son évêque, faire tomber ses grilles ; sans cette mesure elle ne pouvait plus exercer son apostolat. (1)

Ce cas n'est pas unique, nous le savons, et une de nos maisons s'est heurtée au même obstacle, les ordinaires permettant difficilement l'ouverture de couvents cloîtrés enseignants ; et cela pour de sérieuses raisons. Ce qui nous permet de dire que, momentanément, et en des cas graves, nos supérieurs peuvent nous dispenser de la clôture. Espérons qu'à l'Institut, la clôture sera possible ; nous croyons même, vu la diversité du personnel, d'abord mal connu de la supérieure, qu'elle sera nécessaire; cependant, il nous paraît certain aussi que des modifications de détail s'imposeront et que des permissions plus fréquentes devront être demandées. Cela, avec ordre, et suivant des règles déterminées.

Presque tous les instituts de femmes, même ceux qui n'ont pas de grilles, sont tenus à une clôture relative. Personne ne peut sortir sans permission spéciale et sans être accompagnée ; personne

(1) Qu'on ne nous fasse pas dire ce que nous ne disons pas. Nous parlons ici pour un Ordre, une maison, et non pour un sujet particulier ; le sujet n'a qu'à obéir.

aussi ne peut pénètrer sans permission, dans la partie de la maison, réservée aux religieuses. Nous avons vu des couvents astreints seulement à la demi-clôture et qui, sous ce rapport, ont des règles très strictes qui nous étonneraient. La question est donc de savoir, dans quelle mesure, la clôture sera appliquée chez nous. Or, elle sera observée aussi parfaitement que possible.

Dans un avenir peut-être prochain, tout le fait prévoir, plus d'un couvent sera obligé d'apporter de grandes modifications à la vie claustrale. Nous ne voudrions pas, cependant que l'Institut fût le premier à prendre une initiative si grosse de responsabilité. Nous savons combien la vie religieuse peut y perdre en esprit intérieur et en recueillement; cependant, il faut tout prévoir. Savons-nous qu'elles seront demain les surprises de l'avenir? Cet avenir s'annonce gros d'orages. Il faudrait, si la terrible catastrophe, prévue et annoncée, nous oblige à quitter nos chères solitudes, que toutes, et chacune, nous puissions ouvrir une école secondaire et travailler encore, et travailler toujours, au salut des âmes; le costume seul serait changé.

VI

Nous sommes trop chargées d'exercices.

Pour réponse, nous pourrions rééditer ce qui est dit plus haut au sujet de la clôture ; les exercices sont un moyen et non une fin. Mais, analysons les termes même de la règle des congrégations enseignantes ; tout est prévu.

La plus importante des prières imposées par l'Eglise aux religieuses, après la Sainte Messe, est bien la psalmodie de l'office divin. Or, la plupart des constitutions précisent que « *la psalmodie du chœur aura lieu dans les maisons où il y aura un nombre suffisant de religieuses pour vaquer aux classes et au chœur.* » Ce qui revient à dire que les classes, dans l'esprit des fondateurs, passent avant la psalmodie.

Consultons encore Paul V : « *Elles seront exemptes du chœur et de psalmodier, pour pouvoir plus commodément vaquer à l'instruction des filles.* » Dans plusieurs instituts, les *Mères* seules sont tenues à la récitation de l'office, si elles le peuvent, tout en ne négligeant pas leur classe. Encore

ici, l'Institut, très sage, sacrifie les moyens à la fin.

Nous savons au reste que, dans plusieurs maisons, pour les régentes, l'oraison du soir a été suppléée par une simple visite au Saint-Sacrement. Dans d'autres, les évêques ayant interdit le lever de quatre heures, une des lectures spirituelles a dû être supprimée ; les supérieures dispensent les religieuses appliquées à l'étude de certains exercices, et d'éminents Jésuites, consultés au sujet des règles, calquées sur les leurs, sauf en quelques articles, nous ont dit : « Si ces règles étaient rédigées aujourd'hui, on enlèverait une partie des exercices vous êtes trop chargées, vu les nécessités de l'enseignement, et les santés actuelles. »

Mais, disons mieux. Nous pensons que, sans retoucher à nos règles, sans manquer ni à l'esprit, ni même à la lettre, les supérieures peuvent et doivent, en vue de donner à la jeunesse une préparation pédagogique, en rapport avec les exigences spéciales de l'époque, diminuer pour un temps les heures de prière. Ce n'est pas la longueur des exercices qui fait la religieuse : les sœurs de charité, très peu chargées en ce point, peuvent avoir plus d'esprit intérieur, plus de ferveur que certaines carmélites. Le tout est de mettre Jésus dans le cœur, dans l'âme, dans la vie ; qu'il entre dans le tra-

vail, dans la pensée, dans l'action comme moteur unique, et nous serons des religieuses parfaites

VI.

Nous allons organiser chez nous ce que vous voulez faire à l'Institut Notre-Dame.

Abstenons-nous de répondre : « Vous ne le pouvez pas », bien que nous le pensions. Si à Paris, à Lyon, dans quelques rares grands centres, il existe des maisons, au noviciat assez nombreux, pour permettre la création de cours supérieurs, ces maisons sont bien clairsemées. Nous connaissons la vie religieuse, ses exigences, les difficultés, les ennuis suscités, dans la maison même, par un entourage trop surchargé de besogne et peu capable de comprendre la nécessité de laisser durant plusieurs années, de jeunes sœurs à l'étude, alors que jadis on ne le faisait pas. A peine pouvons-nous pousser nos sujets jusqu'aux examens du brevet supérieur, comment songer à organiser de hautes études ? Bien, plus, cette organisation constituerait un véritable désordre, une vie d'exception, de souf-

france pour les religieuses appliquées à l'étude, sans compter qu'elle établirait une différence trop grande dans la formation de ces mêmes religieuses, sous les yeux de leurs sœurs. Puis, il faut songer aux maisons qui ne peuvent pas ; et c'est la généralité.

L'Etat avait à sa disposition les professeurs de ses lycées, de ses écoles normales d'hommes ; il aurait pu créer sans frais, dans chaque école normale départementale, des cours spéciaux pour celles des institutrices dont les aptitudes supérieures permettaient une formation plus complète. Malgré le nombre des élèves qui sortent chaque année de ces écoles, l'Université a jugé la chose impraticable ; et nous qui n'avons pas les ressources, les commodités, le budget de l'Etat, comment établirons-nous dans chacune de nos maisons une école supérieure ? Cela ferait parfois dix, quinze écoles normales religieuses par département. Et les sujets ? Et les maîtres ? Et même les livres ? Et la direction ? Et le reste ? Le bon sens seul répond : c'est impossible. Dans quelque vingt ans, si chaque maison possède plusieurs agrégées, plusieurs religieuses reçues au professorat ayant donné leur preuves et conservé des relations avec l'Institut — noyau central des réformes — peut-être sera-t-il possible de transformer certaines maisons en un centre de hautes études. Souhai-

tons que ce soit bientôt. Mais aujourd'hui, n'est-ce pas une chimère de le penser ?

VIII

Les jeunes religieuses, revenant de l'Institut, voudront tout réformer chez-nous.

Terrible objection ! Si nous ne voulons établir aucune réforme, il est bien inutile de se mettre en frais ; si nous ne voulons loyalement entrer dans le mouvement, il vaut sûrement mieux ne pas mesurer la distance qui nous sépare de l'enseignement universitaire. Améliorer n'est pas bouleverser ; innover, pour faire mieux, est un progrès que nous devons appeler de tous nos vœux. Et cependant, de bonnes âmes ont peur de ce progrès ; pour elles, tout changement est un cataclysme, car elles n'observent pas que le progrès, le perfectionnement, exigent le changement.

Réfutant cette objection, M. l'Abbé Pautonnier écrit : « L'état d'esprit de ceux qui formulent ces objections est, ce me semble, bien naturel, et il est aisé de s'en rendre compte. On ne change pas volontiers d'idées, lorsqu'on est

un peu avancé en âge ; on est tout disposé à préférer les anciennes méthodes, avec lesquelles on est familiarisé, aux nouvelles qui apportent forcément un changement désagréable dans les habitudes. Il n'y a pas de transformation sociale qui se fasse sans souffrance surtout lorsqu'elle est un peu rapide (1). Et quelquefois ces souf-

---

(1) Le plus grand nombre des objections relevées dans les chapitres de notre seconde partie ont été relevées par M. l'abbé Pautonnier, dans sa savante et spirituelle brochure. Nous en transcrivons ici un passage trop long pour entrer dans notre texte ; il a sa valeur.

« Je connais en province un grand industriel qui est dans un cas semblable et fort embarrassant. Pour lutter contre la concurrence, il lui faudrait monter des machines nouvelles. Mais elles sont délicates, compliquées, l'usage en est inconnu à ses ouvriers. Pour le leur apprendre, pour les mettre au courant, il faudrait faire venir des Parisiens. Or, il craint l'esprit de ces inconnus. A force de patience et de soins, il est arrivé à se créer un personnel stable et en somme assez maniable, qu'il traite d'ailleurs fort bien. Il suffira peut-être d'un nouveau venu, pour troubler cette paix et gâter l'esprit de ses ouvriers.

« Cette situation d'esprit, n'est-elle pas celle de plus d'un supérieur ? Sa maison marche régulièrement sous son autorité, entière et incontestée. Est-ce que cela ne changera pas, s'il y laisse entrer des professeurs arrivant tout formés, imbus d'idées nouvelles, ne parlant que de progrès, d'améliorations, de réformes ? En littérature, en grammaire, en histoire, en sciences, ils rejettent tant d'opinions reçues, ils veulent changer les livres, modifier

frances peuvent être vives et profondes ; ce qui se passe autour de nous, dans la société en est hélas une preuve irrécusable. De même, la transformation du personnel de nos collèges ne peut se faire sans qu'il y ait des susceptibilités ou des intérêts froissés, sans que, au moins, les habitudes et le repos de plusieurs n'en soient plus ou moins troublés. Le danger de toute modification un peu profonde n'est, d'ailleurs, nullement chimérique ; il faut des hommes supérieurs pour diriger ces mouvements, c'est une tâche fort délicate et difficile. »

Comptons aussi sur la grâce d'En-Haut et l'esprit surnaturel qui, espérons-le, seront les guides du mouvement que nous essayons d'imprimer.

« Il est vrai, continue l'auteur, nous étant attardés nous aurons à courir, mais, à qui la faute ? Nous pouvons nous rassurer. Les méthodes qu'on nous propose ont été expérimentées, les résultats sont bien connus. Les réformes réclamées peuvent sembler considérables, mais

---

les programmes et l'emploi du temps. Ne vont-ils pas bouleverser, troubler au moins la paix et l'ordre si précieusement conservés ?

« Nous demandons seulement que, par paresse d'esprit, on ne se refuse pas à ce qui se fait en dehors de nous, et que, par esprit de routine, on ne repousse pas toute innovation. »

peut-être aussi avons-nous beaucoup à réformer. D'un côté, la science a fait d'immenses progrès et, d'autre part, la vie sociale s'est profondément modifiée. Par suite, de nouveaux et très importants problèmes pédagogiques ont été soulevés, de nombreuses solutions ont été proposées, essayées. » Et, il faut bien le constater, pour l'enseignement supérieur des femmes, créé de toutes pièces, plus encore que pour le collège qui n'avait besoin, lui, que d'une simple transformation, « nous avons un intérêt évident à nous mettre le moins possible en opposition avec notre siècle, et même, lorsqu'il s'agit de questions peu importantes, qui ne touchent ni au dogme ni à la morale, il vaut quelquefois mieux, dans l'intérêt de notre influence, nous tromper avec tout le monde qu'avoir raison contre tout le monde.

« Voilà pourquoi l'esprit d'innovation des jeunes professeurs me paraît utile. Sans doute, il faut le modérer, mais non le supprimer, car on supprimerait en même temps la vie, et la paix ne doit jamais être acquise à ce prix, car ce serait la paix suprême, celle que rien ne vient troubler: la paix du tombeau. » Paix suprême, à la condition encore de ne pas cacher l'éternelle angoisse de ceux qui ont forfait à leur divine mission.

Nous traçons ces lignes dans une maison où la

Révérende et Vénérée Mère a l'esprit aussi gran que le cœur ; ce nous est une force d'écrire ce vérités sans risquer de l'atteindre. Chaque jour son administration surnaturelle nous dit de quelles hauteurs on doit gouverner. Nous qui la voyons et qui l'aimons, nous ne pouvons supposer que les supérieures puissent prendre ombrage des talents qui s'épanouissent autour d'elles. Ont-elles à faire des expériences de chimie, de cours de littérature, de peinture, de musique. Non certes! Avant tout, une supérieure a besoin d'intelligence, de jugement, d'oubli de soi; son rôle n'est pas d'étaler des aptitudes littéraires ou un sens artistique, mais bien de pressentir de développer, avec mesure, toutes les aptitudes tous les talents et de les utiliser avec la main ferme d'un administrateur, adoucie par le cœur d'une Mère.

Une vénérable supérieure, Madame de Latour — puissions-nous payer à sa sainte mémoire un tribut de reconnaissance — a laissé dans une de nos maisons la réputation d'une Mère hors ligne. Les sciences lui étaient devenues aussi étrangères que la littérature ; cependant, douée de qualités administratives très spéciales, elle avait la faculté précieuse de préparer tous les développements, en s'intéressant à des travaux bien neufs pour ses quatre-vingts ans, à des arts que, depuis de longues années, elle ne cultivait plus. « Je

n'ai pas besoin de tout savoir, nous disait-elle, dans une heure de confidence intime, mais j'ai besoin de tout gouverner. » Le sens du gouvernement est un don du Ciel, plus encore que le sens artistique, car il est conféré en vue d'une providentielle mission, la plus grande de toutes : conduire les hommes ; mais c'est aussi une science, science expérimentale, fruit de la raison et du bon sens. C'est grâce à l'intelligence de cette vénérable Mère de quatre-vingt-quatre ans, que sa maison compte, parmi un grand nombre de sujets distingués, de véritables artistes, et même des poètes. On en trouve ailleurs aussi, mais combien sont étouffées par leur milieu ! En résumé, sans largeur d'esprit, une supérieure éteindra, elle ne fera jamais éclore.

Nous, qui avons passé l'âge où l'on agit par besoin de l'action, nous que les ans ou les infirmités ont arrêtées dans le sillon, soyons heureuses de retrouver en d'autres nos élans de jeunesse. Réglons le zèle, l'activité, le trop neuf des initiatives, mais n'éteignons pas les jeunes ardeurs ; ce serait une injustice autant qu'une maladresse. Préparons pour la cause de Dieu des ouvrières plus dignes ; et, nous réjouissant de leurs succès, nous bénirons le Seigneur.

On nous dira :

Fondez, quand nous aurons vu votre maison

fonctionner, nous vous aiderons, nous vous donnerons des sujets.

Très bien, c'est le cas d'un ingénieur qui, présentant ses plans, ses devis, recevrait cette intelligente réponse : vos plans semblent bons, vos devis acceptables, nous vous ouvrirons un crédit, nous vous donnerons des ouvriers, lorsque, pendant six mo s, nous aurons éprouvé le pont que vous voulez construire.

Si tout le monde veut attendre que la maison ait fait ses preuves, elle ne fera jamais ses débuts.

CONCLUSION

Pouvons-nous arrêter le mouvement ?

Si on l'avait pu, peut-être aurait-on essayé de le faire, mais la question de l'instruction de la femme est aujourd'hui tranchée ; elle tient dans les préoccupations contemporaines une place énorme, et l'importance qu'on y attache pour l'avenir de la société est capitale.

Or, cette instruction, qui la donnera ?

Evidemment le corps le mieux outillé, tant au point de vue scientifique, qu'au point de vue pédagogique.

Pour nous, il s'agit de savoir si, oui ou non, nous voulons rester dans notre vocation, faire encore connaître et aimer Dieu par l'enseignement.

Si vraiment, comme on le dit partout, l'avenir est aux éducateurs, n'est-il pas à craindre que l'avenir ne soit pas à nous ?

Dans les chroniques religieuses des Ursulines, nous lisons cette phrase qui semble écrite d'hier : « Il faut renouveler, par petitela jeunesse, ce

monde corrompu. Les jeunes filles réformeront leurs familles, les familles réformeront leurs provinces, les provinces réformeront le monde. » Tel fut le but de tous les ordres enseignants : réformer l'éducation pour réformer le monde ; c'était bien aussi le souci de la Vénérable Jeanne de Lestonnac, lorsqu'elle écrivait : « Souffrir et agir pour les âmes. »

Ce but, reprenons-le à nouveau, avec l'énergie de la première heure. Au lieu de suivre le mouvement de loin, notre devoir est de chercher à lui donner sa direction vraie, prenant pour devise ces paroles du Cardinal Perraud : « Dans la voie des progrès destinés à combattre plus efficacement l'ignorance et ses suites fatales, nous voulons n'être distancés par personne. » Donc, prenons la tête de ligne, pour entraîner dans le sens chrétien et par la force de notre ascendant, toute pensée qui cherche la lumière. Alors, au lieu de nous traiter de quantité négligeable, on comptera avec nous, nous aurons l'autorité indiscutable de la supériorité, nous pourrons refaire notre France et la redonner à Dieu.

Acceptons intégralement tout ce qui, dans cette marche ascensionnelle vers le progrès, n'est pas contraire à l'esprit de Jésus ; d'autant plus que, devant cette évolution décisive, dont le cercle grandissant enveloppe toutes les classes, toutes les nations ; devant ces empiètements pro-

gressifs sur les us et coutumes ; devant ces conquêtes de l'idée, plus définitives que les conquêtes du territoire, nous sommes impuissantes. Vouloir arrêter cet irrésistible courant, si ce n'était un acte de barbarie indigne d'un chrétien, ce serait l'acte insensé d'un homme qui, de ses bras, voudrait arrêter un torrent. Sans plus se soucier des hommes, idées et torrents font leur chemin.

Les principes éducatifs, aussi bien que les méthodes, évoluent progressivement vers un renouveau total dont la vision ne paraît pas sans grandeur. Des formules plus modernes, se substituant aux anciennes, préparent une société plus harmonieusement en rapport avec le point très spécial où est arrivée l'histoire de notre pays. Dans cette phase si nouvelle de la vie des peuples, la femme est appelée à jouer un rôle très important, plus important encore que par le passé, car d'inspirateur — ce qui était déjà beau — il tend à devenir agissant ; et ni la morale, ni la grandeur de la nation n'ont à redouter de voir une place plus grande donnée à la femme au foyer, si, cette place, la femme est mieux préparée à la remplir

Cette puissance si nouvelle, qui donne la frayeur de l'inconnu aux champions des vieilles coutumes, peut être le salut, si la femme est chrétienne ! Et la femme sera chrétienne, lors-

que nous, corps enseignants dans l'Eglise du Christ, au lieu de ressembler à ces lampes éteintes qui gardent des tombeaux et auxquelles les vivants ne demandent pas la lumière, nous serons les éclaireurs, les porte-flambeaux de toutes les vérités ; lorsque, avant d'imposer son action, fatale dans le sens du bien ou dans celui du mal, la femme aura subi notre victorieuse influence.

Il faut lutter virilement et combattre, comme aux beaux jours du Christianisme. Dieu proscrit, Jésus-Christ renié, l'Eglise persécutée, les âmes profanées, la négation universelle, ne peuvent laisser insensible l'âme religieuse. L'âme religieuse doit se lever plus vaillante, et donner dans cette lutte à outrance du bien contre le mal, la mesure de son courage et la mesure de son amour.

Habitué à nous voir un peu inertes, le monde ne s'occupait plus de nous, notre ascendant se perdait dans les profondeurs du passé. Mais si les œuvres humaines peuvent mourir, les œuvres où la main de Dieu a laissé son empreinte ont le cachet des choses éternelles, et savent toujours se rajeunir.

C'est par un mot du cardinal Perraud que nous voulons terminer ces pages.

« Supprimer le recours en Dieu en ne comp-

tant que sur l'homme, c'est une prétention aussi vaine qu'impie.

« Mais, en retour, se croire dispensé de travailler et de la lutte parce qu'il y a une Providence dont le regard et le bras s'étendent à tout, ce serait ne rien entendre à la religion et défigurer grossièrement la morale si raisonnable et si vaillante qu'elle ne cesse de prêcher aux hommes.

« Oui, le laboureur prie pour attirer sur ces champs la rosée du ciel et les rayons du soleil, mais il sait bien que la moisson ne viendra pas sans labour et sans semailles, aussi après avoir prié il travaille, il se courbe sur sa charrue, il tourne et retourne la terre, il arrose le sillon de ses sueurs ».

Le laboureur a son champ ; notre champ à nous, c'est notre intelligence. Ce qui creuse le sillon, c'est la pensée, la moisson qui doit germer et fleurir, c'est la vérité, le pain qui en sera pétri doit nourrir les âmes. — Ce travail est digne d'une Epouse du Christ.

Plus loin, l'éminent prélat parlant aux frères des Ecoles Chrétiennes qui, avec leurs écoles préparatoires, leurs écoles secondaires, leurs écoles spéciales, leurs écoles professionnelles ont si bien compris la lutte, leur appliquait cette belle parole de Saint-Paul : « Vous n'avez pas su seulement vous attrister vous avez su

vous indigner, vous défendre, vous venger. Oui, continuait-il, vous venger, mais comme il sied à des chrétiens en opposant toutes les inspirations de la charité et du dévouement à toutes les inspirations du mal.

« A l'œuvre donc et plus que jamais,ne vous laissez pas décourager par l'audace des adversaires de la religion; au fond, leur audace n'est que de la peur ».

« Ils ont peur de Dieu, disait Montalembert (prêchant la lutte), ils ont peur de nos prières, peur de notre liberté, peur de tout. Ne leur faites pas le même honneur, n'ayez pas peur d'eux : marchez hardiment contre la tyrannie, contre les monopoles, contre l'ignorance, contre les préjugés, contre le doute et le mensonge contre la haine et la peur ».

Recueillons ces paroles et, à notre tour, allons à l'ennemi, avec notre foi, nos prières, notre science divine et humaine, avec notre âme apostolique, avec la lumière d'En-Haut.

Que notre devise soit ce mot de Jeanne d'Arc : *Travaillons, et Dieu travaillera!*

On nous parle des temps mauvais. Belle raison vraiment pour arrêter des chrétiens! Mais, n'est-ce pas toujours pour répondre aux besoin *d'un temps mauvais* que toutes les œuvres ont surgi ?

Il serait oiseux de rééditer ici l'histoire de la

fondation des ordres religieux. Toutes ces fondations ont eu leur raison d'être, toutes sont arrivées au moment précis où le monde en avait besoin pour guérir une de ses plaies, soulager une de ses misères, répondre à un cri de souffrance ou physique ou morale.

Après les grandes invasions du moyen-âge, la barbarie menace d'envahir le monde, les ordres monastiqes se fondent, réparant par le travail de leurs mains le vandalisme des hordes sauvages, créant par leur intelligent labeur un courant intellectuel d'où naquit une nouvelle civilisation.

Plus tard, après les luttes féodales, apparaissent les hérésies sociales : le moine-mendiant vient sanctifier la pauvreté.

L'Eglise prêche la guerre sainte, et nous voyons le moine-soldat.

Les Albigeois désolent le Midi perdant les âmes et dévastant la contrée, les Frères prêcheurs arrivent pour enseigner le royaume de Dieu et le culte de Marie.

Luther jette un cri de révolte qui ébranle le monde et soulève des controverses qui n'avaient pas encore troublé l'esprit humain ; saint Ignace et ses fils se lèvent pour prêcher l'obéissance. Presque à la même heure, une grande chrétienne, la Vénérable Jeanne de Lestonnac, nièce de Montaigne, abandonnant

l'antique demeure de ses ancêtres, va tenter pour la femme ce que saint Ignace vient de faire pour les hommes, et l'Ordre de Notre-Dame est fondé.

A l'heure où l'immoralité régnant à la cour de France réjaillissait jusqu'à la mansarde, de pauvres enfants, fruits de la honte et de la misère, étaient abandonnés dans les rues. Saint Vincent de Paul les recueillit dans son manteau et pour leur donner des mères, créa la Sœur de charité.

Un grand homme veut régénérer l'Afrique et les Pères Blancs, sous le costume arabe, vont tenter l'œuvre de la régénération.

Et tout cela n'est que l'histoire de la civilisation par l'influence de l'Eglise.

De nos jours, alors qu'un souffle de charité a passé sur le monde, de partout, surgissent des œuvres nouvelles.

Nous aussi, nous nous lèverons donc et nous fonderons une œuvre spéciale, répondant à un besoin spécial, une œuvre qui, il y a cent ans, n'aurait pas eu sa raison d'être, mais qui, à l'heure actuelle, est une nécessité.

Remarquons encore que toutes ces créations sont dues à des initiatives individuelles. L'Eglise ne commande jamais; elle regarde, elle arrête ou elle approuve.

Nous savons que, portée par un ami aux

pieds de Léon XIII, l'idée a paru féconde au grand Pape ; à l'heure où l'Institut aura une existence, il le bénira.

.˙.

Maintenant notre tâche est terminée. Puisse Dieu bénir ces pages et bénir notre œuvre pour le bien des âmes, le triomphe de l'Eglise et la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1).

---

(1) Les supérieures et toutes les personnes qui voudront bien adhérer à l'œuvre, soit personnellement, soit par des dons, des promesses de dons ou de bourses pour les sujets pauvres, soit même par un simple encouragement — toujours précieux.— sont priées d'adresser leurs lettres

MADAME MARIE DU SACRÉ-CŒUR

A Carvaillon,

(Vaucluse)

A. M. D. G.

NOTES DE LA CINQUIEME EDITION

A. — Aujourd'hui les jeunes filles admises à Sèvres et à Fontenay sont en grande majorité des élèves des lycées.

B. — Que l'on ne se méprenne pas, sur le vrai sens de notre pensée, nous disons *humainement* rien, car l'éducation humaine, la plus parfaite à laquelle manque l'esprit surnaturel, la vie de l'âme ne peut-être une œuvre bonne. Une maison d'éducation qui n'a pas de portes ouvertes, du côté de la vie surnaturelle et religieuse, n'arrivera qu'à étouffer les âmes ; elle peut les instruire, mais les éclairer, les perfectionner, non.

C. — Comme catholiques, nous avons à regretter que cette liberté — peut-être bonne en soi, — soit donnée aux jeunes filles, sans la préparation morale et religieuse qui en atténuerait les inévitables dangers. La jeune fille ainsi lancée dans la vie devrait avoir déjà un sentiment très net de sa dignité, de sa responsabilité, sentiment qui la placerait au-dessus de la séduction.

D. — D'aucuns ont voulu lire dans cette page la condamnation des congrégations vouées aux œuvres de charité, un blâme au dévouement si admirable de la Petite Sœur des Pauvres, de la Sœur de Charité, de la Sœur de St-Raphaël etc. Notre pensée n'a jamais eu de tendances aussi blasphématrices. Relisant cette page, nous nous expliquons mal les violentes attaques qu'elle a provoquées ; nous n'éprouvons nullement le besoin de nous disculper de l'avoir écrite, la thèse nous semble juste et nous la maintenons. La Petite Sœur des Pauvres,

la Sœur de St-Raphaël et chacune des magnifiques inventions de la charité moderne répond, nous l'avons dit, à une plaie sociale ; leur disparition seule produirait presque un cataclysme, tellement leur existence inéluctable corollaire de notre civilisation païenne est indispensable à la société actuelle. Il n'en est pas moins exact que ces créations, affirmation d'une misère imméritée suivant l'énergique expression de Léon XIII révèlent, une désorganisation familiale progressive, qui s'accentue, dans la mesure ou notre civilisation rétrograde nous sature de paganisme. Il ne s'agit donc pas de blâmer les œuvres de charité, personne ne peut proposer une pareille ineptie, mais de ramener la famille au plan divin suivant la conception que nous en donne la genèse, par la multiciplité des œuvres d'éducation et de préservation ; armons la jeunesse pour la lutte, personne n'y pense assez. Arrêter les hommes sur le chemin de l'abime ; [Quand je dis les hommes, j'entends et les corps et les âmes] est à la fois plus humain et plus chrétien, que de les relever, les penser, les guérir. Du train ou nous allons, notre société contaminée par le matérialisme, le sensualisme et des habitudes déjà héréditaires, prépare des générations atrophiées et anemiées tant au physique qu'au sens moral et au sens chrétien. Ici la théologie et la médecine seront de mon avis.

E. — Ce moyen, par trop hardi, peut-être, nous eut ouvert de force les portes de l'enseignement officiel, et nous eut permis d'y faire pénétrer l'idée chrétienne et la morale évangélique. Reconnaissons qu'il est prématuré, bien que des âmes généreuses aient déjà fait avec succès cette tentative, contentons-nous de nous préparer nous-mêmes à la licence et à l'agrégation afin de pouvoir ouvrir chez nous des maisons d'enseignement secondaire.

A l'heure même où cet humble ouvrage allait sortir des presses, la divine et maternelle Providence par une exquise délicatesse, a voulu donner à nos travaux la plus douce récompense que puisse recevoir, sur la terre une âme chrétienne, la certitude de se trouver en communion de pensée avec le chef suprême de la sainte Eglise. Cette certitude nous est apportée par un passage de la dernière lettre de notre très Saint Père le Pape aux évêques canadiens, et c'est avec une bien profonde reconnaissance, en la divine bonté de notre Dieu, que nous transcrivons ces lignes pour nos lecteurs. Avec nous, ils béniront Dieu, avec nous ils jugeront que l'œuvre est mûre, qu'elle paraît à son heure, et qu'elle est voulue du Ciel.

Puisse, un jour, la main bénissante de Pierre se lever sur Notre Institut, et que, de cette source laborieusement produite, jaillisse un fleuve de foi, de vie chrétienne, de vie apostolique, dont les eaux fécondantes, feront sortir du sol de notre chère France, une ample moisson de vertus régénératrices.

« Il est un autre point qui appelle encore vos communes sollicitudes. C'est que, par votre auto-

rité, et avec le concours de ceux qui dirigent les établissements d'éducation, on élabore avec soin et sagesse tout le programme des études et que l'on prenne surtout garde de n'admettre aux fonctions de l'enseignement que des hommes *abondamment pourvus de toutes les qualités qu'elles comportent, naturelles et acquises* : Il convient en effet, que les écoles catholiques puissent *rivaliser avec les plus florissantes* par la bonté des méthodes de formation et par l'éclat de l'enseignement. Au point de vue de la culture intellectuelle et du progrès de la civilisation, on ne peut que trouver beau et noble le dessein conçu par les provinces canadiennes, de développer l'instruction publique et d'en élever de plus en plus le niveau et d'en faire ainsi une chose toujours plus haute et plus parfaite. *Or, nul genre d'étude, nul progrès du savoir humain* qui ne puisse pleinement harmoniser avec la doctrine catholique ».

(Lettre encyclique aux évêques canadiens à propos de la question des écoles, 8 décembre 1897).

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Enseignement religieux. — Monopole Universitaire

CHAPITRE PREMIER

LA FONDATION.

X IV

CHAPITRE IV

EXAMEN DE LA SITUATION DES MAISONS ENSEIGNANTES DE FRANCE

CHAPITRE V

NECESSITÉ DE LA FONDATION

CHAPITRE VI

NÉCESSITÉ DE LA FONDATION

CHAPITRE VII

NÉCESSITÉ DE LA FONDATION

3° Pour exercer dignement notre apostolat.

CHAPITRE VIII

NÉCESSITÉ DE LA FONDATION

4° Pour remplir le but de notre Institut.

CHAPITRE IX

NOTRE INFLUENCE

Ce qu'elle est. — Ce qu'elle devrait être.

DEUXIEME PARTIE

Objections et Discussion

CHAPITRE PREMIER

VIEILLES BATTERIES

CHAPITRE II

QUESTIONS SÉRIEUSES

CHAPITRE III

DERNIERS ARGUMENTS

